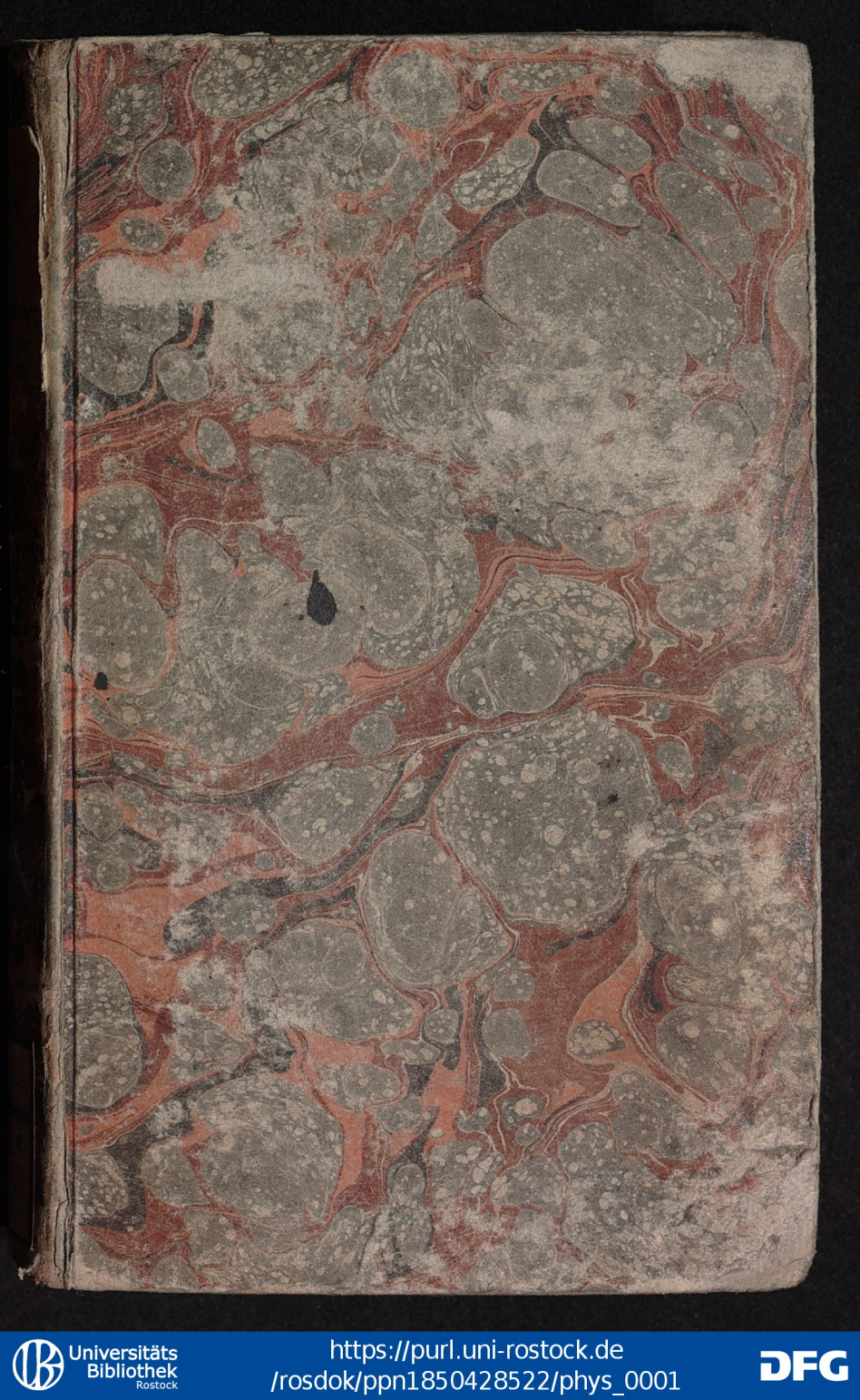
Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de


Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1850428522/phys_0001
DFG

Ec - 3413a

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1850428522/phys_0002
DFG

Ex Bibliotheca Academiae Rostochiensis

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1850428522/phys_0003
DFG

HISTOIRE
DE
L' HOMME.

PAR
VILLAUME.

Troisième édition, revue et corrigée.

À Bronsvic
dans la librairie des écoles.
1792.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1850428522/phys_0005
DFG

Tu l'as fait un peu moindre que les anges;
Tu l'as couronné de gloire et d'honneur.
Pseaume 8.

Ex Bibliotheca Academiae Rostochiensis

g 1920/1 872

PREFACE.

Quelques censeurs qui d'ailleurs ont jugé de mon ouvrage assez favorablement, ont décidé qu'il y falloit une préface, qui en marquât le dessein. C'est une marque que mon livre n'est pas aussi bon que je le désirerois, puisque la lecture n'en suffit pas pour en faire connoitre la destination. L'approbation du public, le débit de l'ou-

vrage et ſon introduction dans pluſieurs collèges célèbres m'enhardiſſent cependant à en faire une nouvelle édition. Je n'y ai rien changé que quelques fautes, pour ne pas rendre inutile la première. Mon deſſein en faiſant cet ouvrage a été de fournir à la jeuneſſe une occaſion de ſ'inſtruire ſur le ſujet le plus intéreſſant pour l'homme, c. à d. ſur l'homme.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

SECTION I. De l'extérieur de l'homme.

CHAP. I. Du corps et des membres. pag. 1.
II. De la tête et de ses parties. - 10.
III. Des sens. - - - - 17.
IV. De la figure de l'homme. - 32.

SECT. II. Des Besoins.

CHAP. I. Du manger et du boire. - 34.
II. Du vétement - - - 44.
III. Du logement et de l'ameublement. - - - 53.
IV. Du repos - - - 67.

V. De l'amusement. - pag. 71.
VI. Du travail. - - - 92.

SECT. III. De la structure intérieure.

CHAP. I. Des os. - - - 96.
II. Des autres solides - - 105.
III. De la nutrition
ART. I. De la circulation du sang. 110.
II Des intestins. - - 117
IV. Du mouvement. - - 129.

SECT. IV. Des périodes de la vie.

CHAP. I. De l'enfance. - - 134.
II. De la petite vérole. - - 147.
III. Continuation de l'enfance. - 152.
IV. De l'adolescence. - - 161.
V. De l'âge viril. - - 165.
VI. De la vieillesse. - - 170.
VII. De la mort. - - - 172.
VIII. De la santé et de la maladie. - 184.

SECT. V. De l'ame et de ses facultés.

CHAP. I. Des facultés intellectuelles. 211.
II. De la volonté. - - - 238.
III. De

III. De l'habitude. - - pag. 265.
IV. Suite des penchans. - - 269.
V. De l'expression. - - 284.
VI. De la spiritualité et de l'immortalité de l'ame. - - 288.

SECT. VI. De la créance de la Divinité. - - 292.

SECT. VII. De la société paternelle. 314.

SECT. VIII. ——— conjugale. 319.

SECT. IX. ——— domestique. 341.

SECT. X. ——— civile.

CHAP. I. De ses causes. - - - 346.
II. De la forme extérieure de la société. - - - 350.
III. Du gouvernement. - - 360.
IV. De la justice. - - - 372.
V. De la police. - - - 376.
VI. De la guerre. - - - 384.
VII. Des impôts. - - - 389.
VIII. Comparaison des gouvernemens. - - - - 391.

IX. Avan-

IX. Avantages et inconveniens de la société. - - pag. 402.
X. De l'inégalité des biens. - 406.
XI. De l'inégalité des conditions. 413.

SECT. XI. Grandeur de l'homme.

CHAP. I. Son pouvoir. - - - 415.
II. Forces du corps et de l'esprit 445.

SECT. XII. Du bonheur et du malheur. 452.

HISTOIRE

HISTOIRE DE L'HOMME.

SECTION I.

EXTÉRIEUR DE L'HOMME.

CHAP I.

Du corps et des membres.

L'homme se distingue beaucoup par sa figure de tous les animaux. Son corps est entièrement droit, sa peau est unie et blanche. Il y a des contrées, où les hommes sont bruns ou bazanés, d'autres, où ils sont olivâtres, et d'autres encore, où ils sont entièrement noirs. Il y a des singes qui se tiennent droit, à peu près comme l'homme.

On peut distribuer tout le corps humain en trois parties, la tête, le tronc et les membres.

Le tronc, ou le corps préſente le ventre, la poitrine et le dos.

On appelle membres les jambes et les bras.

Les jambes ſont fort groſſes en haut vers le corps où on les appelle les cuiſſes, qui vont en diminuant jusqu' au genou. Celui-ci eſt gros et fort. Derrière le genou eſt le jarret, ſous lequel ſe trouve le mollet ou gras de jambe. Le mollet diminue toujours jusqu' au cou du pied, qui eſt la plus mince partie de la jambe. Sous le cou du pied eſt la cheville du pied; ce ſont des os qui ſortent des deux côtés. Enfin vient le pied même.

Le pied a premièrement un gros et fort talon, qui porte tout le poids de l'homme et qui ſe prolonge un peu en arrière, pour empêcher que le corps ne ſe renverſe de ce côté. Le devant du pied ſ' allonge beaucoup davantage; et ce prolongement antérieur et poſtérieur ne ſe trouve chez aucun animal. A l'extrémité antérieure il y a cinq orteils. Le gros donne au pied ſa principale force, et il eſt plus long que les autres. Ces derniers empêchent que le pied ne balance. Ainſi l'homme eſt préſervé des chutes en avant par la longueur du pied et par les gros orteils, à la renverſe par les talons et par

par les poids du ventre, enfin de côté par les petits orteils et les deux jambes. Il peut pourtant tomber et se blesser s' il est imprudent ou mal-adroit. La plante du pied est garnie d'une peau fort épaisse, et le talon a une peau bien plus épaisse encore; les orteils ont des ongles qui leur donnent de la consistance.

Les jambes doivent porter l'homme et les fardeaux dont il se charge, et soutenir tous ses efforts; pour cet effet il leur faut une force considérable. Elle doivent marcher, courir, sauter, se prêter à tous nos mouvemens; elles ont donc besoin d'une grande souplesse. Mais la force et la souplesse sont des qualités opposées. Cependant nos jambes les réunissent. De gros os et de forts muscles leur donnent de la force, et les jointures de la souplesse. Ces jointures sont, celle de la cuisse, qui se plie en tout sens, mais surtout en avant; celle du genou, en arrière avec la plus grande facilité; celle de la cheville du pied, qui a des mouvemens fort bornés, mais en tout sens; enfin celles des orteils, dont le mouvement se fait vers le bas. Les jambes de devant des animaux ont leurs mouvemens comme nos jambes; celles de derrière au contraire.

Nous pouvons beaucoup donner de force et d'agilité à nos jambes, au moyen de l'exercice;

beaucoup marcher, courir, sauter les fortifie, la danse les rend flexibles. On voit des hommes faire des sauts de plus de vingt pieds, d'autres marcher, sauter, danser sur une poutre fort mince, ou même sur une corde; d'autres courir aussi vite qu'un cheval. On dit que des sauvages de l'Amérique septentrionale atteignent le cerf à la course; nos coureurs font jusqu'à vingt milles et plus en vingt quatre heures. Cela est extraordinaire. Un homme ordinaire fait à son aise cinq, six et même sept ou huit milles en un jour: il saute six ou huit pieds; mais il ne peut guères courir. Ceux qui vont nu-pieds ont les pieds beaucoup plus sains et plus durs, et par conséquent plus forts que ceux qui portent toujours des chaussures.

Quand l'homme ne s'exerce pas, sur-tout dans la jeunesse, il est pesant et foible. Il se trouve dans nos villes des hommes qui se fatiguent à une promenade d'une heure, et des femmes encore plus délicates.

Les chaussures trop étroites qui blessent, causent une sorte de grosses verrues sur les orteils qu'on appelle cors. Ils causent de grandes douleurs et empêchent de marcher. Il est vrai que si l'on porte dès l'enfance des souliers étroits, le

le pied en devient mignon, et on eſtime cela fort beau. Les femmes chinoiſes ont le pied ſi petit, qu' elles ne peuvent marcher ſans chanceler. Trop de délicateſſe expoſe les pieds aux engelures, qui les gâtent quelquefois entièrement.

Une chute ou un choc violent peut caſſer la jambe, c. à d. l' os de la jambe. C' eſt un grand malheur et une douleur extrême. Un habile Chirurgien guérit ce mal en moins de deux mois; mais on en reſſent toujours quelque choſe.

Les bleſſures ſur le dos de la jambe ſont très dangereuſes, ſouvent elles dégénèrent en plaies incurables.

Dans certaines maladies les jambes enflent, ſ' ouvrent, et forment des plaies coulantes opiniâtres. Ce plaies aſſurent la ſanté; ſi elles viennent à ſe fermer après avoir été longtems ouvertes, la mort ſ' enſuit ordinairement.

La délicateſſe de la table, les excès du vin, du plaiſir, la moleſſe, cauſent une maladie des jambes qu'on appelle la goutte. Cette maladie eſt très douloureuſe, fait enfler les jambes et y produit des callus. Elle ſe transmet auſſi par héritage.

Les enfans mal ſoignés, bourrés de nourritures malſaines, deviennent rachitiques; et ce mal ne ſe guérit que difficilement.

Il y a même des enfans qui naiſſent perclus des jambes; dont les pieds ſe tournent en dedans et deviennent cagneuſes: d'autres ont les jambes courbes. Quelquefois une jambe eſt plus courte que l'autre, ou beaucoup plus mince et plus foible, et on eſt boiteux. Divers accidens peuvent priver l'homme de l'uſage d'une jambe ou même des deux, ou lui faire perdre les jambes mêmes; ou bien il nait ainſi tronqué.

Dans tous ces cas il y a des reſſources. Un bâton, des béquilles, des jambes de bois.

Les pieds toujours enfermés dans des chauſſures, ſuent et répandent une mauvaiſe odeur, ſi l'on ne les lave pas ſoigneuſement.

Les bras ont beaucoup de reſſemblance avec les jambes; ſeulement ils ſont plus courts, les doigts ſont plus longs et plus minces, les pouces autrement placés, les jointures beaucoup plus dégagées et celle du coude ſe plie en ſens contraire de celle du genou. Les bras ne ſont pas placés ſous le corps baiſſé comme chez les animaux, mais à côté, par où il eſt clair qu'ils ne ſont pas deſtinés à être nos jambes de devant.

L'

L' épaule eſt groſſe; deſſous eſt l' aiſſelle. Le haut du bras eſt fort mince; le coude et l' avant-bras ſont gros, c' eſt ſur eux que tombent les plus grands efforts et le ſoin de garantir le haut du bras et la tête contre les chutes et les coups. Le poignet eſt mince. La main eſt large; on y voit la paume et le revers de la main. Le pouce rentre dans la main et fait face aux quatre doigts. Cette diſpoſition met la main en état de ſaiſir et de retenir ſans peine. Les doigts ſont tous garnis d' ongles plats et minces à l' extrémité extérieure, au contraire des animaux dont les griffes ſont rondes et crochues. Nous nous faiſons les ongles, parce qu' ils nous embarraſſeroient étant longs.

Les bras et les mains ſont deſtinées au travail. La force et la ſoupleſſe leur ſont auſſi néceſſaires qu' aux jambes; et ils l' obtiennent de la même maniere. La jointure de l' épaule ſe plie en tout ſens, celle du coude en avant, celle du poignet encore en tous ſens, mais ſes mouvemens ſont fort bornés. Chaque doigt en a trois. Le bras droit eſt ordinairement plus fort et plus adroit que le gauche. Il y a des gauchers et rarement des ambidextres, c. à d. des perſonnes qui ſachent également faire uſage des deux mains. On veut qu' on ſe ſerve principalement de la droite.

Le mains ſavent exécuter toutes ſortes d'ouvrages, dont les uns demandent de la force et les autres exigent de l'adreſſe, de la légéreté, de la ſupleſſe et de l'agilité. Elles acquièrent ces qualités par l'exercice, pris ſurtout dans la jeuneſſe. Mais elles réuniſſent rarement la force et l'adreſſe, parce que les travaux rudes, qui les fortifient, les durciſſent et les rendent lourdes; et les ouvrages fins et légers ne leur donnent guères de force.

Il y a des hommes d'une force prodigieuſe. Auguſte, Roi de Pologne, plioit, dit-on, une barre de fer avec les mains, et tenoit un grand homme ſur la paume de la main en étendant le bras.

Les muſiciens ont les doigts d'une ſoupleſſe et d'une agilité merveilleuſe.

Les mains ſont faites pour tenir, ſaiſir, porter. Mais d'autres membres encore nous rendent les mêmes ſervices. La bouche, les aiſſelles, les bras dans le pli du coude, les genoux, le menton peuvent nous ſervir de mains.

Nous pouvons gâter nos mains et nos bras, comme nos jambes. Le non-exercice les engourdit, une mauvaiſe nourriture dans l'enfance les noue, des accidens peuvent en altérer, en

en rompre, en faire perdre une partie, ou les détruire entièrement. Un panaris mal traité p. ex. attaque les os et fait périr le doigt. Quand on s' accoutume trop délicatement, qu'on se lave à l'eau chaude, qu'on porte perpétuellement des gants, qu' on chauffe les mains sur des réchauds, ou au forneau, qu'on se sert de manchons; le froid produit des engelures qui peuvent s' ouvrir et former des ulcères dangereux. Ces pratiques rendent au moins les doigts délicats, et on n' ose toucher rien de fort froid, ni de brulant, ni de rude; au lieu qu' une main endurcie par le travail peut toucher des charbons ardens, du fer brulant, et laver dans de l'au presque bouillante. La mode exige que nos dames portent des gants même la nuit, pour rendre leurs mains blanches et douces. Il y a des hommes qui les imitent en ceci.

Il arrive que des enfans naissent sans un ou plusieurs doigts, sans mains, sans bras; cela est tout aussi rare que de voir des personnes avoir six doigts à une main. Les mains et les bras se perdent plus souvent à la guerre, ou par d'autres accidens. Les infortunés trouvent alors des ressources; ils travaillent de la gauche, avec la bouche, le menton, les orteils, les moignons des bras. Cela demande beaucoup

d'exercice. L'écréviſſe quand elle perd ſes ſerres, en prend de nouvelles, et nous ſavons ſubſtituer à nos membres perdus ceux qui nous reſtent. Qui eſt le mieux partagé? On appelle manchots ceux qui ſont eſtropiés des bras.

Nous ſavons augmenter la force de nos mains et de nos bras au moyen d'un bâton, de tenailles, de marteaux, de leviers. Ces inſtrumens nous rendent cent fois plus forts que nous ne le ſommes naturellement.

CHAP. II.

De la tête et de ſes parties.

La tête eſt poſée ſur le cou. Celui-ci eſt gros et fort, il ſoutient de peſantes charges, qu'on porte ſur la tête. Avec cela il eſt flexible, ſe plie, ſe dreſſe, ſe tourne à droite et à gauche. Sa partie poſtérieure ſ'appelle la nuque. Il donne de la grace à la tête en lui donnant un air dégagé, parce qu'il eſt mince en comparaiſon de la tête et des épaules. Il ſe forme quelquefois ſur ſon devant une tumeur charnue nommée goître, qui eſt ſourtout fréquente dans les païs de montagnes: on l'attribue à l'eau.

La-

La tête eſt ovale et couverte de cheveux, excepté le devant ou le viſage. Les cheveux ſont châtains c. à d. bruns ; noirs, blancs, blonds : c'eſt ordinairement la vielleſſe qui les blanchit ; quelquefois c'eſt le chagrin, le ſouci, la peur. Il y a des gens qui blanchiſſent à la fleur de l'âge. On trouve auſſi des cheveux plus ou moins roux. Presque tous les enfans ont des cheveux blonds, châtains, ou même blancs, qui prennent avec l'âge une couleur plus foncée. On eſtime une forte et longue chevelure, pourvu qu'elle ne ſoit ni rouſſe ni blanche. Les cheveux ſont de veritables canaux, remplis d'un certain ſuc. Il y a des peuples qui n'ont point de cheveux, mais une ſorte de laine crépue ſur la tête.

Au viſage eſt le front, les yeux, le nez avec les narines, la bouche avec les lèvres, ſupérieure et inférieure, le menton, les joues, les tempes. A côté ſont les oreilles.

On voit des enfans qui naiſſent avec la lèvre ſupérieure fendue jusques ſous le nez. Cela ſ'apelle une bouche de lièvre. Un bon Chirurgien peut remédier à cet inconvénient.

Les hommes ont le menton, les joues et les lèvres garnies de barbe, qui leur vient vers l'a-

l'âge de dix ſept ans. La plûpart la raſent ſouvent; pluſieurs peuples la laiſſent croitre, d'autres l'arrachent. La barbe de la lèvre ſupérieure ſ'appelle la mouſtache. On voit quelques hommes et des peuples entiers qui n'ont point de barbe, et des femmes qui en ont. La barbe eſt presque toujours de la couleur des cheveux.

Dans la bouche ſe trouvent les dents; premièrement huit inciſives, puis quatre canines, et plus avant, vingt mâchelières. Il eſt rare de trouver quelqu'un qui les ait toutes. Les quatre dernières ne viennent guéres qu'après vingt ans, et à cet âge il eſt rare de n'en avoir encore point perdu. Quelques enfans apportent une ou pluſieurs dents en naiſſant, mais cela eſt très rare; ordinairement ils naiſſent ſans dents, et n'en prennent que vers la fin de la première année. Ils perdent les dents inciſives vers la ſeptième année, et en prennent de nouvelles.

Les dents ſont ſujettes à des maladies cruelles, qui viennent de la carie de dents, du ſang et de l'eſtomac, gâtés par la gourmandiſe, et d'autres cauſes. On prétend que le ſucre, la malpropreté, les boiſſons et les alimens chauds les gâtent. Il faut arracher à tems les dents

dents cariées, de peur qu' elles n' infectent les autres. On ſait remplir les dents creuſes de cire ou de plomb, pour les conſerver; et remplacer les dents perdues par des dents d' ivoire, mais qui ne rendent guères de ſervices. Les parens trop négligens ou trop mous, qui n' arrachent pas à tems les dents-de-lait à leurs enfans, leur laiſſent défigurer la bouche; parce que les nouvelles, ſe faiſant un paſſage à côté des premières qu' on a laiſſées, ſe courbent en dehors, et forment un ſecond rang. En avançant en âge, les dents ſe perdent peu à peu, et l' on voit de vieilles gens, et même des gens de moyen âge, n' en avoir plus du tout.

On trouve encore dans la bouche, la langue, le goſier, par où paſſent les alimens, la trachée-artère, ou le haut du canal de la reſpiration; le palais, ou le haut de la bouche; et la luette, une valvule qui pend du fond de la bouche ſur la trachée-artère. La bouche ſert à reſpirer, à manger, à chanter et à parler.

Les lèvres ſ' ouvrent pour recevoir les alimens; les dents inciſives les coupent, les canines les rompent, et les mâchelières ou molaires les briſent et les réduiſent en bouillie, pendent que les joues, les lèvres et la langue les re-

retiennent entre les dents. La bouche eſt remplie de glandes, qui ſont de petites éponges de chair. Ces glandes fourniſſent de la ſalive à meſure que nous mâchons, pour amollir et réduire en bouillie les alimens, et pour nous en donner le gout; la ſalive en diſſout les ſels. Une bouche ſèche mâche mal et ne goute point. C' eſt la mâchoire inférieure qui fait tout l' ouvrage; la ſupérieure eſt immobile. La langue conduit les alimens broyés au goſier, par deſſus la trachée-artère, qui ſe ferme au moyen de la luette, de peur que rien n' y tombe. Cela arrive pourtant quelquefois; mais une toux ſubite et violante rejette ſur le champ le tout.

La trachée forme les tons du chant; plus ſon ouverture ſ' élargit, plus les tons ſont graves ou bas; plus elle ſe reſſerre, plus ces tons ſont aigus ou hauts.

L'art a imité la voix humaine dans le chant, mais il n' a fait pour imiter la parole que des tentatives à-peu-près inutiles. Presque toutes les parties de la bouche contribuent au discours, la langue, les dents, les lèvres, la luette. Si quelqu' une de ces parties eſt viciée, la parole en ſouffre.

Parler, c' eſt prononcer un ou pluſieurs ſons tout à la fois et une très grande quantité en peu

peu de momens. Quand p. ex. je dis: *L'homme eſt un bel ouvrage de Dieu;* je prononce vingt deux ſons différens, et ces vingt deux ſons ſe prononcent en un inſtant. Combien de ſons ne prononce-t-on pas dans un discours d'un quart d'heure, dans la lecture d'une page? Chacun de ces ſons demande un autre mouvement de la langue, des lèvres, des mâchoires, du goſier, et tout cela ſe fait rapidement, exactement, ſans que nous en ſachions rien. La voix exprime de plus les paſſions; un homme tranquille a une toute autre voix qu'un homme en colère, affligé ou tremblant.

Bien des gens ne ſavent pas prononcer certaines lettres, comme l'R ou l'S. Les uns ont la langue trop longue, en ſorte qu'elle heurte trop contre les dents de devant; ceux-ci bredouillent. D'autres l'ont trop épaiſſe; d'autres trop gènée par la prolongation exceſſive des liens de la langue. Pluſieurs enfans naiſſent avec un filet, c. à d. une peau fine, qui attache la langue au bas de la bouche. Les uns graſſeyent, c. à d. parlent du goſier. D'autres bégayent; mais on regarde ce défaut comme une ſimple habitude, contractée dans l'enfance pour vouloir parler trop vite; les bégues articulent fort bien en chantant. Enfin il y a des hom-

hommes entièrement muets. Ce triſte défaut vient plus ſouvent de la ſurdité, que d'aucun vice des organes de la parole. Une application ſoutenue, un exercice aſſidu peut remédier à tous les défauts de la langue. Les muets ſe font un langage compoſé de cris ſignificatifs et de geſtes, qu'on entend parfaitement quand on eſt accoutumé à eux; et ils comprennent ce qu'on veut leur faire entendre par ſignes. De nos jours on a trouvé l'art de faire parler les muets-ſourds, et de leur enſeigner à lire et à écrire. Ceux qui ſont muets par un vice des organes de la parole ſont incurables; l'homme avec tout ſon art ne peut faire des organes nouveaux, ni réparer ceux qui ſont viciés.

Le nez eſt partagé en deux narines par une paroi cartilagineuſe: il a différentes formes. Des peuples entiers ont le nez épaté, c. à d. large et plat. Il eſt plus facile de reſpirer par le nez que par la bouche, lorsqu'on eſt expoſé au vent; parce qu'étant couvert, le vent ne peut pas ſ'y inſinuer comme dans la bouche. D'ailleurs on a un air niais quand on tient la bouche ouverte. Le nez décharge le cerveau de la morve qui ſ'y amaſſe continuellement. Ceux qui n'ont pas bien ſoin de ſe moucher, comme les enfans, ne peuvent pas reſpirer par le nez, c'eſt pourquoi ils tiennent la bouche ouverte.

L'

L' homme est le seul dont la bouche ne s' allonge pas en avant, qui ait le front uni et le nez relevé. Aucun animal n' a une chevelure semblable à la sienne. La crinière du cheval et du lion est sur le cou, et non sur la tête.

Les yeux sont très sensibles et se blessent aisément, aussi sont-ils pourvus de plusieurs préservatifs. Enfoncés dans la tête, ils sont entourés d' os élevés, ceux du front, des joues et du nez. Les paupières les couvrent, les sourcils et les cils reçoivent et arrêtent la poussière et la sueur qui pourroient y tomber. L' oeil est muni d' une liqueur corrosive, qui dissout les corps qui y sont entrés.

Les oreilles toujours ouvertes seroient exposées à la poussière et aux insectes, qui causeroient de grandes douleurs; mais la cire dont elles sont garnies arrête ces corps au passage.

CHAP. III.

Des sens.

Nous avons cinq moyens différens d' appercevoir les objets; ces moyens sont l' odorat, le gout, le toucher, l' ouïe et la vue: on les appelle les sens.

Nous ſentons avec plaiſir les fleurs et les parfums. Mais l' odorat nous cauſe bien des incommodités, car il y a bien des odeurs désagréables, en ſorte que ceux qui ſont délicats ſur ce point ont ſouvent à ſouffrir. Mais on ſ' accoutume tellement à toutes les odeurs, qu'on ne les ſent plus. Tous les ouvrages en laine, le transport du fumier et quantité d' autres ouvrages néceſſaires, repandent une fort mauvaiſe odeur; mais ceux qui les font ne ſ' en apperçoivent point. C' eſt un grand bien. On ne fait pas grand cas des hommes qui ſe parfument; on le pardonne aux femmes. Il y a des perſonnes qui répandent une fort mauvaiſe odeur, ſoit de la bouche, parce que leurs dents ou leur eſtomac ſont gâtés, ſoit par la ſueur, ſoit par leurs pieds. Le tout vient de la malpropreté et les rend bien désagréables. On ſe gâte l' odorat par l' uſage des odeurs fortes et quelquefois par le tabac.

On attribue au tabac pris par le nez la vertu de décharger le cerveau et de le tenir libre. Cette mode n' eſt pas fort ancienne, et on ne voit point que les gens, qui n' en font point uſage, en ſoient plus malades. Ceux qui en ont pris l' habitude, ne la quittent guères ſans danger et ſurtout ſans peine. Un preneur de tabac aimeroit mieux perdre un repas que ſa taba-

tabatière. Cet usage a quelque chose de bien sale, quand on n'a pas un soin extrême de la propreté.

Il y a des odeurs nuisibles. Les odeurs fortes, les eaux de senteur le sont presque toutes. Bien des personnes se trouvent mal à l'odeur du musc. On dit qu'on a trouvé des personnes mortes dans leur lit pour avoir eu dans leur chambre des lys, des narcisses, des hyacinthes, du jasmin etc. Il est certain que l'odeur de ces fleurs est forte; mais il falloit que ces personnes fussent malades ou bien délicates. Les pauvres gens, à qui un lys donne des maux de tête!

La langue et surtout le palais sont les organes du gout. Il distingue les alimens et nous donne un grand plaisir. On peut rendre le gout fort délicat par l'usage; mais plus il est fin, plus il rencontre de gouts fades, grossiers, et moins il ressent le plaisir que donnent les alimens simples et ordinaires. Ce qu'il a de singulier, c'est qu'il savoure en un aliment le gout qui le révolte dans un autre. Le gout du fromage lui fait plaisir, et le même gout le choque dans la viande. Les gouts sont très différens; l'un préfère une chose et l'autre une autre. Bien des gens ne mangent ni beurre ni fromage; d'autres ne peuvent souffrir la salade, ni les herbes; la venaison répugne à plusieurs; on en

a vu même qui ne mangent point de pois verds, et qui ne peuvent ſouffrir les pommes.

Les mets les plus excellens, c. à d. les plus recherchés, et ceux que nous aimons le plus, nous laſſent bientôt. Celui qui les mange rarement les goute avec délices. Nous ne nous laſſons jamais du pain, quoique nous le mangions tous les jours pluſieurs fois. Les gens du Capitaine Cook furent contraints de manger quelques ſemaines du poiſſon, parce que toute autre nourriture leur manquoit. Les uns cuiſirent tout ſimplement leur poiſſon dans de l'eau de mer et ne ſ'en laſſèrent pas; les autres rôtirent, frirent, firent des ſauces, et furent bientôt dégoutés.

On ſe gâte ordinairement le gout, et on ſe prive d'un grand plaiſir par le tabac à fumer, dont on peut dire la même choſe que du tabac en poudre. Les épices, les eaux de vie et toutes les liqueurs fortes brûlent le palais. L'intempérance gâte l'eſtomac, ſalit la bouche, ôte l'appétit, détruit le gout et inſpire un violent dégout pour les mets dont on a abuſé. On ne mange jamais avec plus de délices que quand on a faim; alors les mets les plus ſimples ſont excellens. La faim, la ſoif et la fatigue ſont donc les meilleures ſauces.

Il

Il y a des dégouts naturels et qu' on croit invincibles ; d' autres viennent du non-uſage ; il y en a enfin d' affectés. On peut vaincre les ſeconds, et il eſt bon de le faire ; les derniers ſont une ſottiſe.

Le ſentiment ou le toucher eſt répandu par tout le corps ; mais on ne diſtingue pas les choſes par toutes les parties du corps. Qu' on vous applique quelque choſe ſur le dos, au viſage, à la jambe, au bras, vous ſentirez bien que quelque choſe vous touche, vous diſtinguerez bien auſſi ſi cela eſt chaud ou froid, rude ou doux, dur ou mou, mais vous ne reconnoitrez pas p. ex. ſi ce corps dur eſt du bois, de l' ivoire ou du métal ; ou ſi ce corps mou eſt une étoffe ou du cuir ; mais appliquez y le bout du doigt indice et du grand doigt, et vous diſtinguerez auſſi-tôt ce que c'eſt. Nous avons donc un double ſentiment ; le ſentiment ſimple, répandu par tout le corps, et le ſentiment diſtinct, ou le tact, à l' extrémité des deux doigts ſusdits. Ce qu' il y a d' admirable, c' eſt que les doigts, organes du tact, qui ont le ſentiment ſi fin, n' ont pas la délicateſſe du viſage, des ſeins, des yeux, ni de toutes les autres parties du corps. Ils ne ſentent pas ſi fort, mais ils ſentent plus diſtinctement. Il y a des gens qui ont le tact d' une fineſſe extra-

ordinaire, qui distinguent au simple attouchement les monnoyes, les cartes, et à ce qu'on pretend, même les couleurs. Ce sont surtout les aveugles qui le poussent à ce point de perfection; comme la vue leur manque, ils cherchent à y suppléer par le toucher; ils s'exercent et se perfectionnent. Nous pourrions tous en faire autant; mais la vue étant plus commode et plus sûre, nous négligeons nos doigts. De là vient que nous nous trompons souvent au toucher.

Selon toutes les aparences, l'homme est, entre les grands animaux, le seul qui ait le tact distinct, lui seul ayant les doigts nus. Les bêtes ont toutes le bout des pieds garni de poil ou de corne. Toute créature vivante a le sentiment.

L'ouïe réside dans l'oreille. Celle-ci est ouverte jour et nuit, afin qu'on puisse nous éveiller en cas de besoin. Si elle se fermoit comme l'oeil, il n'y auroit aucun moyen de nous avertir du danger, sans nous approcher, et nous pourrions périr. Le gout et le toucher ne peuvent s'exercer que par l'application immédiate; l'odorat, à une petite distance; mais l'oreille entend à des distances considérables; les corps interposés n'empêchent point son action, avantage qu'elle a sur la vue qu'un corps opaque arrête absolument, et qui ne s'exerce qu'en ligne droite.

droite. L'oreille entend de tous côtés, la nuit comme le jour et même encore mieux, à cauſe du ſilence. Elle diſtingue une foule de ſons à la fois et les démêle, quoiqu'ils ſe ſuccèdent rapidement, comme dans un diſcours, dans un concert de muſique. Un Muſicien entend vingt inſtrumens à la fois, diſtingue le ſon de chacun et chaque note qu'on joue. Mais cela demande beaucoup d'exercice. Nous ne diſtinguons pas les ſons d'un diſcours en une langue inconnue. Si je vous dis: *Les amis ont toutes choſes en commun;* vous diſtinguerez tous les ſons, parce que vous connoiſſez les mots françois; mais ſi je vous diſois la même choſe en une langue inconnue, vous ne diſtingueriez pas tous les ſons, parce que vous n'êtes pas accoutumés à les entendre. Vous ne diſtinguez de même pas le ſon de chaque inſtrument de muſique dans un concert, ni chaque note qu'on joue, ſi vous n'êtes pas muſicien. Ainſi l'homme peut perfectionner ſon oreille.

Tous les hommes n'ont pas l'ouïe également bonne; on voit, p. ex. bien des gens qui entendent d'ailleurs fort bien, qui ne ſavent pas diſtinguer un ton muſical d'un autre, et qui par cela même n'ont aucun gout, aucun ſentiment pour la muſique; d'autres ont l'ouïe dure, et d'autres enfin ſont abſolument ſourds.

Ces défauts peuvent être nés avec l'homme, ou produits par quelque accident, comme un bruit trop violent, un grand coup sur la tête, une maladie, ou bien par mal-propreté. Le grand âge rend l'oreille dure, de même qu'il gâte tous les autres sens.

L'homme a trouvé l'art de rendre en partie l'oreille aux sourds, au moyen de certains instrumens. Un entonnoir, dont on applique le bout à l'oreille sourde, en tournant la grande ouverture vers la bouche de celui qui parle, aide l'oreille la plus dure. On a des instrumens faits exprès, et qui rendent encore plus de service. Les porte-voix, ou trompettes parlantes, servent à se faire entendre de fort loin.

Il y a des bruits agréables et désagréables. Du premier ordre est la musique, le chant des oiseaux, une belle voix. Tous les bruits violens, le tambour, le cornet, le coups de marteau, le bruit du moulin, sont incommodes; mais l'habitude nous y rend enfin indifférens, et nous ne nous en appercevons plus. Le meunier parle dans son moulin, et entend ce qu'on lui dit. Celui qui se loge près d'un corps de garde, d'un forgeron, d'un chaudronnier ou d'un ferblantier, est étourdi du bruit les premiers jours. Peu à peu son oreille s'y accoutume; il dort tranquillement, il n'entend plus rien.

rien. La ceſſation du bruit continu l'éveilleroit ou le troubleroit, plutôt que le bruit même. Que le tambour batte tous les jours la diane ſous vos fenêtres, vous ne vous éveillerez pas. Mais que le tocſin ſonne, ce bruit ſans comparaiſon plus foible vous réveillera en ſurſaut. C'eſt un bruit extraordinaire. Les ſons agréables perdent également tout leur agrément par la continuité. Le plus beau concert de muſique laſſe enfin, ſ'il eſt trop long.

L'ouïe nous trompe ſouvent. Souvent nous entendons à demi les diſcours qu'on nous tient, et nous prenons un mot pour l'autre. Dans le ſilence, dans la nuit, dans le premier ſommeil et durant une grande application, ou pendant une maladie, le moindre bruit nous paroit terrible. Un premier coup de cloche ou de fouet nous paroit beaucoup plus fort que le ſuivans, ſurtout ſ'il nous a ſurpris. Le bruit qui ſe fait d'un côté nous paroit venir d'un autre, toutes les fois que le ſon donne contre un corps qui le renvoie. Le roulement d'un chariot éloigné nous ſemble le tonnerre qui gronde, ou un vent violent, ou le bruit d'un tambour. Un chat, un rat qui trotte la nuit, nous paroit un homme, ou tout au moins quelque groſſe bête; un chat miaulant dans l'éloignement nous ſemble un enfant qui crie; nous prenons les huées

qui se font à quelque distance, pour des cris de douleur. Ceux qui s' en tiennent à ces premières perceptions, se trompent souvent, ont des angoisses fréquentes, racontent des choses inouïes, et s' exposent à la risée, en se faisant passer pour menteurs ou pour imbécilles. Il n'y a d' autre moyen d' éviter ces inconvéniens, que d' être bien attentif à ce qu' on entend.

Les yeux voient, mais ils ont besoin de lumière, ensorte qu' ils rendent peu de service dans les ténèbres. Cependant il n' y a peut-être point d' obscurité assez complette pour qu' on n' y puisse rien voir absolument, après qu' on y a été quelque tems. Car les yeux se font peu à peu à l' obscurité c. à d. à une lumière plus foible; et après quelques momens ils voient clair, là où ils ne voyoient d'abord rien du tout, parce qu' ils sortoient d' une lumière plus vive. Le passage de l' ombre à une lumière éclatante est éblouissant.

Nous avons deux yeux; chaque oeil voit l'objet, car en fermant tour à tour l'un et l'autre, nous voyons la chose par celui qui reste ouvert. Nous voyons même l' objet différemment par chaque oeil; car il est rare de trouver un homme qui ait les deux yeux égaux. L' un est presque toujours plus clair, plus perçant que l' autre; ou l' un voit de loin et l'autre de près.

près. Cependent nous ne voyons cet objet qu'une fois, quand nous le regardons des deux yeux en même tems.

Un homme aſſis ſur une haute montagne, embraſſe d'un coup d'oeil de grands eſpaces; des champs, des forêts, des prairies, des lacs, des fleuves, des montagnes, des villes et des tours viennent ſe peindre dans ſon oeil. Quelle communication de ces objets à lui? Comment ſon oeil ſi petit, embraſſe-t-il ces vaſtes corps, et ces eſpaces immenſes? Comment cette multitude d'objets ne ſ'y confondent ils pas?

Il y a une grande différence entre les yeux; les uns voient de loin, les autres ſeulement de près. Ces derniers ſ'appellent myopes. Ceux qui ont la vue longue, voient rarement bien de près. D'autres ont la vue foible et ne voient bien ni de près ni de loin. La plupart des myopes ont la vue perçante, et diſtinguent de très petits objets.

L'homme a l'art d'armer ſes yeux et de leur donner beaucoup plus de force. Nous avons des microſcopes, qui groſſiſſent un million de fois; enſorte que nous pouvons découvrir des objets un million de fois plus petits que la portée de notre vue. Les téleſcopes nous découvrent les objets éloignés. Les lunettes aident

les

les yeux foibles. Mais tous ces inſtrumens affoibliſſent la vue par le long uſage.

La portée de notre vue eſt fort bornée, ſi nous la comparons aux téleſcopes et aux microſcopes: mais c'eſt notre bonheur, ſuppoſé que les deux extrêmes ſoient incompatibles, comme ils le paroiſſent. Si nos yeux étoient des microſcopes, nous verrions les oeufs des inſectes dans les gouttes de pluie et non la poutre, ni la muraille contre laquelle nous irions nous caſſer la tête; nous ne verrions pas le bout de notre doigt en écrivant, mais les pores de notre peau; les inégalités du papier, mais non l'écriture qu'il nous faudroit lire. Avec des yeux téleſcopiques nous verrions les petites étoiles du firmament, les taches de la lune, les objets placés à pluſieurs milles, et nous broncherions contre le caillou que nous ne verrions pas. La main fermée en y laiſſant une petite ouverture, un ſimple tube de bois aident la vue, en la fixant ſur un ſeul point, et en retranchant le trop de lumière qui éblouït.

Nous pouvons juſqu'à un certain point former notre vue et nous accoutumer à voir de loin ou de près. Il y a des perſonnes qui n'ont qu'un oeil, d'autres n'en ont point. Les premières ſ'appellent borgnes, les ſecondes aveugles. Ces défauts ſont naturels, c. à d. nés avec le

le ſujet, ou accidentels. Pluſieurs accidens, le choc de quelques corps, une maladie, des fluxions, l'échauffement du travail, l'abus du vin ou des autres liqueurs ſpiritueuſes, une lumière trop éclatante, trop d'application à la chandelle, la fumée, un ouvrage trop fin, peuvent affoiblir, ou nous faire perdre la vue. Ainſi le Lapon et le Groënlandois ſont presque aveugles; la neige, le feu et la fumée les éblouiſſent. Ceux qui regardent de côté ſ'appellent louches; ce défaut vient de la foibleſſe des yeux, ou d'une mauvaiſe habitude.

Quand l'aveuglement vient d'une taye formée ſur l'oeil, on peut en guérir en levant cette taye, nommée cataracte. Le meilleur confortatif pour les yeux eſt la tempérance, l'eau fraiche et la couleur verte. Le blanc et le rouge leur ſont dangereux. Les yeux peuvent être attaqués d'une quantité de maladies et l'on ne manque pas de recommander une infinité de remèdes pour les guérir; mais chaque maladie demande ſon remède propre, et l'oeil eſt trop délicat et trop précieux pour l'expoſer à prendre un remède pour l'autre de la main d'un ignorant.

Les aveugles ſavent ſuppléer au défaut des yeux, par le moyen des mains. On en voit qui jouent du violon, du clavecin, et qui font tou-

toutes sortes d'ouvrages. Ils prennent un bâton pour se conduire.

De tous les sens il n'y en a point de plus sujet à l'erreur que la vue, ni dont les erreurs soient plus graves; et ce vice vient de son excellence même. Comme il embrasse une multitude d'objets à la fois, et qu'il s'étend à des distances considérables, il ne se peut qu'il ne saisisse quelquefois mal les objets, et qu'il ne les confonde. On a vu un homme, et on ne sait pas quel habit il portoit; l'un dira qu'il étoit verd, et l'autre qu'il étoit bleu. Trop de distance, un défaut de lumière, un éclat trop vif, un pli, une certaine position, un nuage, ou de la fumée interposée, trop de proximité, une vitre sale ou d'un mauvais verre, le mélange des ombres, la grandeur ou la petitesse des objets; tout peut nous tromper. Une tour quarrée paroit ronde dans l'éloignement; un bâton, plongé dans l'eau par un bout, paroit rompu; de nuit un homme paroit un arbre, et un tronc d'arbre un monstre; l'étourderie, la peur font qu'on y regarde mal, et qu'on voit des merveilles et des spectres. Et comme la vue est le sens dont nous faisons le plus d'usage, il doit nous exposer à une foule d'erreurs. De là vient que mille gens racontent des faits merveilleux qu'ils prétendent avoir vus, et qu'ils croient

croient de bonne foi. Ils ne mentent pas, mais ils ſe trompent pour avoir mal regardé. Voilà l'origine des ſpectres et de mille autres folies. Le préſervatif contre ces erreurs c'eſt l'attention et le ſecours des autres ſens.

La vue ſ'accoutume à tout auſſi bien que les autres ſens, et l'habitude ôte aux ſenſations leur agrément et leur désagrément. Celui dont le cabinet a vue ſur des jardins, des eaux, ou des campagnes riantes, ſ'en réjouit les premiers jours, et y devient bientôt inſenſible. De beaux meubles, des tapiſſeries de gout font le même effet. Une demeure ſombre, étroite, une priſon même, eſt d'abord hideuſe, et bientôt on ſ'en accommode.

Cet affoibliſſement des impreſſions eſt d'une grande utilité, puisque il y a bien des ouvrages rebutans à faire. Les mineurs travaillent dans des trous profonds, obſcurs, humides, remplis de boue; les couvreus, les maçons, les charpentiers, grimpent ſur des toits et des tours, où la tête nous tourneroit. Nous avons bien de l'obligation à ces gens et à mille autres de nous épargner ces ouvrages désagréables; mais ils ont l'avantage de n'en point ſouffrir, parce que leurs ſens y ſont accoutumés.

Les hommes qui manquent de quelque ſens, manquent abſolument auſſi des idées que nous acqué-

acquérons par ce ſens, et il eſt impoſſible de les leur communiquer. Ainſi le ſourd ne ſait abſolument ce que c'eſt que ſon, bruit, harmonie, chant, muſique; l'aveugle n'a aucune idée des couleurs, de la lumière, des ténèbres.

CHAP. IV.

De la figure de l'homme.

Jetons encore un coup d'oeil ſur la figure de l'homme. La tête eſt ſans contredit la plus noble de ſes parties; la chevelure, les yeux, les ſourcils, le nez relevé, la douceur de la bouche, l'incarnat des lèvres, la gravité que lui donne la barbe, l'excellence des ſens dont elle eſt le ſiége, lui donnent hautement la préférence. Elle marque par ſon maintien les diſpoſitions de l'ame; la fierté et le courage la redreſſent; l'affliction la panche; la crainte, la confuſion la font tomber ſur la poitrine. Les yeux expriment ces mêmes paſſions par leur éclat, leur langueur, en ſ' abaiſſant ou en ſ' élevant, en ſ' ouvrant ou en ſe fermant. Celui qui a formé l'homme, n'a pas voulu qu'il ſe cachât et qu'il mentît. La face de l'homme marque de la force, du courage, de la gravité. Celle de la femme, la douceur et l'agrément.

L'

L'homme a les épaules larges, les bras nerveux, les mains dures et fortes, le teint brun; la femme a les membres plus mous, les épaules moins larges, la main plus petite, la peau blanche.

Les bras soutiennent des fardeaux considérables, se roidissent, se plient, font mille mouvemens, tantôt vigoureux et tantôt legers. Les jambes sont encore plus fermes et plus fortes; elles sont comme de belles colonnes qui soutiennent l'homme. Grosses par en haut, pour ne pas trancher désagréablement avec le corps, plusieurs grosseurs en relèvent la figure.

Tous les hommes ne sont pas si beaux. Nous avons parlé des aveugles et des borgnes, des rousseaux des gens qui ont des goîtres, des manchots et des boiteux. Il y a encore bien d'autres difformités, des joues enflées, des visages décharnés, pâles, couperosés, des nez gâtés, mal-faits, rongés, camards; de grosses lèvres; des torticolis, des épaules hautes, des bosses, de gros ventres, des hanches inégales et trop grosses, des taches sur la peau, un teint livide, brulé du soleil ou par les liqueurs, des bouches trop fendues, des oreilles trop longues etc.

La taille des hommes varie beaucoup; la moyenne mesure pour les hommes est de cinq pieds: il y en a de plus petits, c. à d. de qua-

tre pieds et même trois. Les Groenlandois et les Lapons ont rarement la mesure pleine. Il y a aussi des hommes de six, de sept et même de huit pieds et au delà; mais ils sont très rares. La taille ordinaire est entre cinq et six. Les histoires anciennes et les voyageurs parlent de Géans; on doute de leur existence. Les femmes sont toutes plus petites de quelques pouces que les hommes.

SECTION II.

BESOINS DE L'HOMME.

CHAP. I.

Du manger et du boire.

Nous nous épuisons tous les jours plus d'une fois, et nous ressentons la faim, la soif et la lassitude. En général, le besoin et le désir de manger, c. à d. la faim et l'appetit, la soif et le sommeil, se règlent sur l'âge, la santé et le travail. La coutume y fait beaucoup. Les anciens ne faisoient qu'un repas principal le soir; nous en faisons deux, le diner et le souper. Bien des gens mangent peu, ce sont les vieilles gens et ceux qui ont peu d'exercice, ou bien ceux qui se sont étudiés à manger peu. On raconte d'un homme qu'il étoit parvenu à faire deux

deux repas d'un jaune d'oeuf. Il paſſoit apparement ſa vie au lit, ou dans ſon fauteuil. D'autres mangent à l'excès; on en voit qui ſont capables d'engloutir la portion de ſix forts hommes et davantage. Cela vient de la gloutonnerie dans la jeuneſſe. On a vu un homme avaler des cailloux. Un malade peut paſſer pluſieurs ſemaines au lit ſans prendre de nourriture.

Les bêtes ont toutes des nourritures fort ſimples, et la plupart un ſeul aliment. Les unes ne mangent que des herbes, ou des graines, comme les bêtes de ſomme, les brebis et les boeufs; d'autres n'ont que de la chair; d'autres encore du poiſſon. Cette économie en fait vivre un grand nombre.

L'homme poſſède toutes les richeſſes de la nature, les viandes, les poiſſons, les coquillages, les oiſeaux, les racines, les fruits, les herbes. Il eſt ſi riche, qu'il choiſit curieuſement les choſes qui flattent le plus ſon gout, et dédaigne une quantité de biens. Il ne mange pas toutes les herbes, toutes les racines, tous les fruits, toutes les chairs, tous les poiſſons; il prend ce qu'il y a de meilleur, et abandonne le reſte. La néceſſité a fait manger des rats, des chats des chiens, des chevaux, des racines d'herbes, des glands. Ce ſont des mêts que nous dédaignons.

Les gouts et les alimens sont aussi variés que les âges et les climats. Le Groenlandois ne connoit d'autre aliment que la chair du chien marin sans sel, ou la queue demi-pourrie d'une baleine. Les Nègres et les Indiens ne connoissent guères que le ris, ou le mays, quelques poissons, souvent à demi pourris, et quelque volaille domestique.

Pour nous Européens, quoique la plupart de nos contrées ayent été autrefois ingrates et stériles, nous avons trouvé l'art d'y réunir une quantité de productions des climats éloignés. Nous avons dans nos jardins les cerises du Pont-Euxin, les asperges de Tobolsk, les abricots, les poires, les pommes, les prunes de diverses contrées, les patates de l'Amérique, les grains et les choux dont on ignore la patrie. Même la vigne nous donne son fruit, tandis qu'on ne trouve dans nos bois que quelques plantes à baies, et quelques pommes que nous ne savons plus manger.

Les productions que l'art ne peut arracher à la nature, nous viennent, au moyen du commerce et de la navigation, de toutes les parties du monde. Nous avons le ris des Indes, la canelle de Ceilon, le poivre des Maldives, le sucre de l'Amérique, le caffé de la Martinique et d'Arabie, les vins du Cap et de Madére, la morue

morue de Terreneuve, le hareng de l'Océan Septentrional. En un mot nous réuniſſons autour de nous les richeſſes de tous les climats. Aucun n'eſt trop éloigné.

Chaque ſaiſon nous offre ſes richeſſes, et l'hiver même ſes bêtes graſſes. Nous ne nous ſommes pas contentés d'attendre les dons de chaque ſaiſon, nous ſavons les prévenir et les prolonger. Nos Jardiniers nous procurent deux ou trois récoltes de pois verds, de haricots, de ſalades et d'herbes; ils ont même l'art de nous préſenter en Décembre et en Janvier des fruits pendans à l'arbre.

Nous conſervons toutes ſortes d'herbes, de fruits, de graines, de viandes et de poiſſons, des mois et même des années entières.

Ce qui multiplie encore davantage nos richeſſes, c'eſt l'art de préparer nos alimens. On cuit un oeuf de trente manières différentes, la farine fournit une infinité de ſortes de pain, de gâteau, de ſoupe, de ſauces, de fritures, de pâtés. Les fruits ſe confiſent au vinaigre, au ſucre; ſe cuiſent, ſ'étuvent, ſe mangent en ſoupes, en tartes, en compottes, en marmelades. Les viandes ſe rôtiſſent, ſe fument, ſe ſalent, ſe grillent. Il eſt impoſſible de compter notre richeſſe.

Les épices varient encore les gouts. J'ai déja nommé le vinaigre, le sucre et le sel. Ce dernier est l'épice principale et la plus commune. Le poivre, la muscade, la cannelle, le gingembre, le saffran, le citron et quantité d'autres choses flattent notre gout.

Mais tous les Européens n'ont pas toutes ces richesses. Ceux qu'on nomme pauvres, n'ont guères que les légumes, le beurre, le fromage, le pain, le mets que fournit le grain, quelquefois un peu de gâteau, de viande, ou de fruit. La venaison, les productions étrangères, les épices, excepté le sel, leur sont inconnues. La plupart même ne veulent pas gouter ces alimens et surtout la venaison. Les petits enfans n'ont régulièrement d'autre nourriture que du lait et quelques légères soupes.

Il arrive quelquefois que la terre ne produit pas dequoi nourrir les hommes dans certaines contrées; alors les alimens deviennent chers, et manquent même tout-à-fait. C'est ce qu'on appelle cherté, disette, famine. On mange alors sans choix tout ce qu'on rencontre, même des charognes et d'autres vilenies. En 1771. et 1772. bien des gens sont morts de faim dans le Hartz. Cette mort est cruelle, il lui faut cinq ou six jours pour tuer.

L'a-

L'abondance dont nous jouiſſons a des avantages; premièrement, elle flatte notre gout par la variété; nous pouvons choiſir les alimens qui nous ſont le plus agréables; mais un avantage plus réel, c'eſt quelle nous met à couvert de la diſette; car ſi un aliment vient à nous manquer, ce qui arrive presque toutes les années, (tantôt c'eſt le grain, puis les fruits, une autre fois le poiſſon qui manque; nous avons d'autres alimens.

Les gouts ſont différens, l'un préfère la viande; c'eſt aſſez le gout des hommes; d'autres, comme les femmes et les enfans, aiment mieux les laitages, les pâtes et les fruits. Cela eſt avantageux; du moins chacun trouve dequoi ſe contenter; au lieu que ſi tous avoient le même gout, un aliment deviendroit trop rare, et les autres étant mépriſés, périroient en partie.

Certains alimens ſont plus indigeſtes que d'autres, telles ſont les viandes graſſes, falées, fumées, le canard, l'oie, le cochon; les pâtes mal cuites, les gâteaux, les fritures, les aromates ſurtout. Mais la ſanté, l'exercice et la ſobriété rendent tout ſalutaire. Les perſonnes ſi délicates ſur le choix des alimens ſont rarement robuſtes. Des alimens trop mollets affoibliſſent.

Ce qui fait le plus de mal, c'est l'intempérance. Le pauvre qui n'a qu'un mets simple à chaque repas, et qui travaille beaucop, ne risque presque rien. Tout le danger est pour celui qui a plusieurs mêts épicés, échauffans, délicats: la diversité aiguise son appétit, il mange plus qu'il ne faudroit; et d'ailleurs on prétend qué le mélange des alimens est nuisible par lui même, et qu'il seroit bon de n'avoir qu'un mets à chaque repas. Aussi les riches sont-ils plus souvent malades que les pauvres, et c'est à leur table qu'ils doivent en partie leurs infirmités.

La recherche et la variété des alimens coute beaucoup de soins, de peines et de dépenses. La femme de l'artisan prépare en quelques momens perdus le repas de sa famille. Vingt personnes sont occupées tout le jour a faire le diner d'un grand Seigneur.

La soif se manifeste encore plus souvent que la faim, et nous en souffrons davantage. Il est bon de se priver quelquefois de manger; mais la soif est dangereuse. et il faut l'appaiser le plutôt qu'on peut.

La nature nous offre l'eau, le lait, le jus des fruits pour nous désaltérer; nous avons aussi diverses eaux minérales, agréables et salubres. Mais non contens de cela, nous faisons une infinité

finité de boiſſons artificielles, cent ſortes de vins, autant de bières, plus encore de liqueurs et d'eaux de vie. Le marc du vin donne une boite aux vignerons; les pommes et les poires fourniſſent le cidre: les groſeilles produiſent un aſſez bon vin. On tire du grain, du ris, des cannes à ſucre, de presque tous les fruits, des liqueurs fortes. On fait des boiſſons agréables et rafraichiſſantes avec de l'eau et du miel, du jus de citron et d'autres fruits. Le thé, le caffé, le chocolat, le punch, des infuſions de pluſieurs herbes, feuilles et fleurs, augmentent le nombre de nos boiſſons.

Pluſieurs perſonnes accuſent l'eau d'affoiblir l'eſtomac; cela eſt faux. Elle eſt la plus ſaine de nos boiſſons. Peut-être que des gens accoutumés aux boiſſons tiédes ont peine à en ſupporter la fraicheur. Il faut ſe garder de boire trop froid étant fort échauffé.

Les boiſſons chaudes affoibliſſent le corps et le rendent délicat; les liqueurs ſpirituеſes altèrent plutôt que d'étancher la ſoif, brûlent l'eſtomac, attaquent la poitrine, deſſéchent le ſang, ôtent l'appetit. L'abus trouble la raiſon, hébète l'esprit, excite la colère, fait commettre des indiſcrétions dangereuſes, des folies et des crimes, et attire le mépris.

Ces richesses agréables et utiles, avec beaucoup de prudence; sont dangereuses sans cette vertu, Le Groenlandois ne craint rien de son eau, ni le Tartare de son lait. Il faut plus de précautions dans l'abondance que dans la pauvreté.

C'est surtout à la jeunesse que les liqueurs sont dangereuses, et c'est la jeunesse qui s'y livre avec le plus de témérité; souvent elle se fait honneur de son intempérance. De là tant de jeunes gens malades, défaits, étiques, et dont la mort est prématurée. Les excès attaquent plus violemment leur constitution peu solide. Tout yvrogne de profession périt misérablement de consomption, d'hydropisie, ou de maladie inflammatoire. En donnant des liqueurs fortes aux petits chiens, on les empêche de croître, ou on les tue, Au physique, l'homme est un animal.

Le soin de la table a donné naissance à plusieurs arts; nous avons des pâtissiers, des cuisiniers, des rôtisseurs, des confiseurs et des destillateurs en titre.

Les Nègres, les Indiens, les Groenlandois, les habitans de l'Amérique Septentrionale ont pour toute vaisselle un plat de bois ou d'écorce de citrouille, et pour tout instrument, les doigts et les dents. Les premiers prennent leur ris à plei-

à pleines poignées. La terre leur ſert de chaiſe et de table. Les Turcs et les Perſans poſent leurs plats ſur des tapis étendus à terre et ſ'aſſeyent ſur des carreaux, les jambes repliées ſous le corps. Les anciens Grecs mangeoient couchés ſur des lits; le linge de table étoit inconnu en leur tems.

Les pauvres, les artiſans y font peu de façon chez nous; un linge groſſier et peu propre ſur la table, un plat où toute la famille puiſe; de la vaiſelle de bois ou de terre de potier; pour les plus aiſés de la vaiſelle d'etain aux bons jours; une cruche de fayance, ou un verre pour toute la compagnie; des cuillers d'etain, de bois ou de fer blanc, des eſcabelles, de mauvais couteaux, rarement des fourchettes, font tout l'attirail.

Chez les riches c'eſt une autre affaire; des plats de toutes formes, des aſſiettes plattes et profondes, de porcelaine ou d'argent, qu'on renouvelle à chaque mets; on en voit quelquefois trente ſe ſuccèder; des verres à eau et à vin de plus d'une ſorte, des nappes, des ſerviettes de la plus fine toile, des caraffes, des flambeaux magnifiques, beaucoup de vaiſſelle d'argent, des couteaux et des fourchettes, des ſièges commodes et quelquefois précieux. Ils paſſent deux ou trois heures a table.

CHAP. II.

Du vêtement.

Tous les animaux ont reçu de la nature un vêtement suffisant, les oiseaux des plumes, les brebis de la laine, d'autres du poil; et ils sont toujours d'autant mieux couverts que la saison ou le climat est plus rude. L'Elephant, le Rhinoceros, le Crocodile et l'Hippopotame n'ont point de poil, mais leur peau est impénétrable au peu de froid de leurs climats; les coquillages ont leur coquilles; enfin tous les animaux sont pourvus; l'homme seul ne l'est pas. Mais il a deux ressources qui le dédommagent.

La première est de savoir beaucoup supporter, et de se faire à tout par l'habitude. Aucun animal ne peut être transplanté, sans dégénérer et souffrir. La renne et l'ours blanc périssent chez nous; l'éléphant et le lion y languissent et meurent de froid. Le Hollandois va pêcher la baleine dans les glaces du nord, et de là il passe au Cap, à Ceilon, ou à Batavia. L'habitude nous rend presque insensibles au froid et au chaud. L'Arabe marche nu-pieds dans ses sables ardens, où nos voyageurs ont peine à se soutenir avec de bonnes chaussures. Le Groenlandois et le Lapon ne sont pas plus in-

incommodés de l'hiver presque perpétuel de leurs climats, que nous de nos hivers tempérés. Le Russe se jette dans un fleuve glacé au sortir du bain chaud. Vous voyez nos petits polissons courir les rues nu-pieds, nu-tête et presque sans vêtement, pendant que nous tremblons de froid. Nous supportons le froid aux mains et au visage, parce que nous sommes accoutumés à les porter découverts: apparemment que tout notre corps s'y feroit de même.

La seconde resource de l'homme est son industrie. Il sait se faire des vêtemens. Les peuples les plus barbares ont eu l'adresse de se faire des ceintures, ou même des vêtemens complets de quelque toile de coton, ou d'écorce. de plumes, ou tout au moins de peau. De tout tems les hommes ont dépouillé les animaux pour se revêtir. Les anciens ignoroient l'usage du linge, des chemises, des bas, des souliers; ce qui rendoit le lavage des pieds et le bain fréquent nécessaires. La soie étoit presque inconnue en Europe, de même que le coton. Nous avons tout réuni à notre usage; laine, pelisse, lin, chanvre, ortie, cuir et poil, coton et soie. Nous avons même trouvé l'art de cultiver la soie, dont la patrie est la Perse

et

et la Chine. Ces matériaux nous fournissent des étoffes plus fortes ou plus légères selon le besoin, dont nous faisons des habits de toutes formes pour l'hiver et pour l'été. Une toile légère sans forme suffiroit dans la chaleur; une peau ou de loup, ou un manteau, contre le froid: mais nous avons consulté le plaisir, la commodité et sourtout l'agrément de la vue. De là la magnificence des étoffes, la forme des habits et plusieurs piéces superflues.

Comparez à une grosse toile nos belles étoffes de laine, les serges, les draps, les camelots; les toiles de Silésie et d'Hollande, les taffetas, les damas, les velours, les étoffes brochées; et voyez combien nous sommes attentifs à l'agrément. Une grosse toile nous couvriroit aussi bien que le velours. Les brodures, les peintures, les fleurs, les rubans, les dentelles, les noeuds, les boutons de prix, le galon, ne sont d'aucune utilité réelle. Les perles, les diamans, les autres pierres précieuses, et tout ce qui les imite; les bagues, les boucles d'oreille, les aigrettes, les colliers et ous les bijoux sont exactement de même valeur. La forme des habits où l'on a recherché l'elegance bien plus que le besoin et la commodité; où l'on a même sacrifié celles-ci à celle-là; tant de piéces entassées les unes sur les

les autres, montrent bien qu'on a eu d'autres vues, que de se garantir des injures de l'air.

La parure varie à infini selon les contrées et les tems, l'age, la condition, la richesse ou la pauvreté. Les Samoyèdes brodent à l'aiguille des figures en couleur sur le visage de leurs enfans. D autres se peignent le visage le corps. Le Hottentot s' enduit les cheveux, ou plutôt la laine de sa tête, de jus d'herbes; d'autres les frottent d'huile et de graisse. Autrefois les huiles de senteur étoient fort d'usage, et on s'en oignoit tout le corps. Le Hurons compriment la tête de leurs enfans entre deux planches, pour l'applatir par les côtés; d'autres s'applatissent le front. Les Chinois font consister la beauté dans un pied d'une petitesse extraordinaire. Les filles Islandoises se font de leurs cheveux et de plusieurs mouchoirs une tour en forme de bonnet de grenadier sur la tête; c'est leur parure aux grandes fêtes. Les Américains se font des panaches en maniere de couronne. Les uns, comme les Turcs, se rasent la tête; d'autres ainsi, que nous, estiment une ample chevelure, ou se coupent les cheveux pour mettre une chevelure empruntée. Plusieurs peuples font cas d'une longue barbe; nous la coupons très souvent. Nous avons grand soin de nous faire les ongles; quelques in-

insulaires de la mer pacifique les laissent croître en signe de noblesse. Les Nègres se chargent les bras, les jambes, les doigts et les orteils d'anneux d'ivoire, d'étain, de cuivre, d'argent et d'or, du poids de plusieurs livres quelquefois, qui leur écorchent les membres. Même les peuples qui vont nus, ne laissent pas de se charger les membres, le corps, la tête, de plumes, de grains de verre, de coquillages, etc.

Il y a des peuples qui se parent encore avec plus de recherche, et surtout les femmes. Celles-ci se bâtissent sur la tête un vaste édifice de cheveux, de crins, d'étoupes de graisse et de farine; par dessus cela elles mettent de grands panaches ou de machines fort amples, faites d'étoffes légères; et le tout ensemble fait une tête au moins six fois plus grosse que le naturel. Cette tête immense porte sur un corps effilé, qu'on empoigneroit des deux mains. Ce n'est pas que la nature ait eu la dureté de leur donner un corps si foible; mais c'est que les parens estimant cela d'une grande beauté, imitent leurs amis les Hurons, et compriment le corps de leurs filles toutes jeunes, dans une espèce de cuirasse fort étroite et fort dure. Sous ce corps mince les hanches s'élargissent tout d'un coup, au double du naturel,

au

au moyen de certaines machines des deux côtés *). Elles ont sous les talons des espèces d'échasses de deux pouces au moins, et rien sous les orteils; ce qui rend leur démarche chancelante.

Pour nous, nous avons peut-être plus de pièces superflues dans notre habillement qu'aucun autre peuple. Les hommes portent ordinairement deux chemises, l'une de toile commune, et l'autre de toile fine, ornée quelquefois de manchettes à dentelles d'un grand prix. Ils mettent du galon au chapeau et aux habits; doubles et triples bas. On fait des habits de vingt Louïs et plus, et on peut avoir un bon habit pour trois ou quatre Louïs. On frise les cheveux et on porte des perruques. Nous avons des habits pour le jour et pour la nuit, pour la maison, pour l'ordinaire, pour les fêtes, pour l'été et pour l'hiver. Vous jugez bien qu'une pareille garderobe coute des peines et de la dépense.

Plusieurs hommes sont obligés de porter d'office un certain habit. Tels sont les soldats; leur habit s'apelle uniforme, ou habit d'ordonnance. Les eccléfiastiques ont aussi un habit di-

*) La mode a changé depuis que cela est écrit, et l'on peut dire qu'elle est devenue plus raisonnable.

distingué; enfin les laquais portent la livrée de leurs maitres.

Des plumets, des cordons, des croix, sont des marques de noblesse, de dignité, ou d'honneur.

Les habits de nos Dames s'éloignent encore plus du nécessaire. Leurs dentelles, leurs coeffures, leurs fichus, leurs manchettes, leurs falbalas, leurs pendans d'oreilles et tous leurs joyaux, ne garantissent ni du vent ni de la pluie. Leur tête chargée de cheveux empruntés, de crins, d'ètoupes, de poudre, de pommades, de boucles artificielles, d'aiguilles, ne peut transpirer qu'à peine; est sujette à des fluxions, à des maux d'yeux et de dents.

Le contour de leurs habits, augmenté par les baleines, est une des superfluités les plus marquées. On raconte qu'une Dame d'Europe, faisant sa visite à une Sultane d'Afrique, celle-ci fort ètonnée de l'ampleur de l'Européenne, la tâta et lui demanda: Etes-vous tout cela?

Les corps de baleine ont beaucoup d'inconvéniens. Une Dame accoutumée à cette cuirasse, n'a plus la force de se tenir droit, quand elle l'a quittée. N'est-ce pas une marque que ses reins en sont affoiblis? Les Médecins prétendent, que le corps de baleine gâte les intestins en les comprimant, et en les empêchant de

de croître et de faire leurs mouvemens ; et qu'il ruine ainſi les forces et la ſanté. Ils aſſurent même que ces corps qu'on emploie pour rendre la taille déliée et tenir le corps droit, ſont préciſément la cauſe des épaules inégales, des boſſes, des hanches malfaites.

On croit que ces corps ont été inventés par des perſonnes boſſues ; les grandes friſures par des têtes chauves, les paniers par des femmes déhanchées, et les talons hauts par des naines, pour couvrir toutes ces difformités. Il eſt certain que le rouge a été imaginé pour cacher la pâleur du viſage, et le blanc pour couvrir une peau tannée. Car pourquoi une belle perſonne cacheroit-elle avec du fard la beauté de ſon teint ? Celles qui ont de beaux cheveux noirs ou blonds, n'ont pas l'imbécillité de les peindre ; mais celles qui ont les cheveux roux, les noirciſſent. Ainſi une perſonne bien faite n'a beſoin ni de paniers, ni de corps de baleine ; ni celles qui ſont de belle taille, de talons qui les relèvent ; ni celles qui ont une riche chevelure, de fauſſes boucles et de crins. Toutes ces charges ne ſont que cacher des défauts et défigurer la beauté. Les belles femmes y perdent, car on ne peut pas les diſtinguer ſous cet attirail, et l'on ſoupçonne toujours qu'il y a quelque disgrace cachée ſous tant d'ornemens. Enfin

une des grandes inutilités de la parure sont les bijoux, les pierres précieuses, les perles. Celles-ci et les diamans coutent des sommes immenses, et n'ont pas l'usage d'un grain d'orge.

La mode exerce un empire absolu sur les femmes du beau monde, et sur quelques jeunes gens, qui ne connoissent pas de plus grand mérite. D'une année à l'autre elle change; tantôt c'est une étoffe, puis une couleur, puis une coupe nouvelle. Aujourd'hui la frisure monte en pyramide, demain de sera une plateforme. Ce mois c'est le tour des grands panaches; ils vont faire place aux bouquets, ceux-ci aux guirlandes, et les panaches reparoitront à leur tour. Il y a déja quelque tems que les dames ont emprunté de nous le chapeau, la canne et les bottes. En revanche bien des Messieurs ont pris d'elles les eaux de senteur et le parasol. La mode a le pouvoir de faire estimer les choses dont on se moquoit, et bientôt on se moquera de ce qui est beau aujourd'hui.

Nos campagnards et nos artisans sont tout autrement vêtus. A les voir on ne les prendroit pas pour nos concitoyens. Une toile, un drap, quelques serges grossières sans beaucoup de façons; voilà tout leur vêtement, qui ne change point.

Chap.

CHAP. III.

Du logement et de l'ameublement.

Nous avons besoin d'une demeure; de tout tems les hommes en ont eu. Les bêtes mêmes cherchent des abris. Plusieurs se fourrent dans des buissons, dans des creux d'arbre, dans des trous de rocher. D'autres ont l'adresse de se faire des retraites; les oiseaux se construisent des nids, les abeilles des ruches, et tous y montrent beaucoup d'industrie; mais les castors ont le plus excité notre admiration: ils bâtissent de vraies cabanes, qu'on prendroit de loin pour un ouvrage de main d'homme, et qui ne le cèdent guères aux huttes des Hurons leurs voisins.

Le Lapon égale à peine l'habileté du castor; il se fait des tentes en pain de sucre, d'échalas fichés en terre et couverts de menu branchage ou de peaux de renne. Le foyer, c. à d. la place du feu, au milieu, l'ouverture du haut de la cabane sert de fenêtre et de cheminée, et la neige tombe dans son pot. Les Tartares vagabonds n'ont que des tentes de toiles; quand ils changent de demeure, ils emportent leurs maisons.

Le Hottentot bâtit sa hutte de terre grasse ou de gazon, en forme de four ou de ruche.

Un trou, où l'on entre à quatre, tient lieu de porte et de fenêtre. Cette hutte ne lui sert que pour dormir, comme la loge au chien; il passe le jour en plein air.

Le Groenlandois est plus magnifique, il a une maison d'été et une d'hiver. La première est une tente à la laponne. Celle d'hiver est une cabane de pierre et de terre, de quatre ou cinq pieds de haut sur vingt de long. Il n'y a qu'un trou pour entrer. La chambre, l'unique pièce de la maison, est la salle, la cuisine, la garderobe et le dortoir; et cependant il y a ordinairement trois familles là-dedans. Une lampe pour chacune sert de lumière, de fourneau et de foyer. Chaque année on fait une nouvelle tente et une maison neuve; et c'est l'ouvrage des femmes.

Notre façon de bâtir est bien différente, et demande bien plus d'art. Aussi avons nous plusieurs métiers, qui ne s'occupent que de nos maisons. Tels sont les charpentiers, les maçons, les couvreurs; sans compter le vitrier, le potier, le serrurier, le menuisier, le ferblantier.

Nos maisons nous mettent, tout comme la hutte du Groenlandois et du Hottentot, à l'abri du vent, de la pluie et du froid; mais elles ont outre cela plusieurs avantages. Elles sont solides;

des; nous y jouissons de la pleine lumière du jour, et de la vue sur tout ce qui nous environne; le feu que nous entretenons ne peut nous incommoder; nous en fermons l'entrée, et nous nous y mettons à couvert des insultes; peu de terrain nous suffit pour loger nombre de gens sans embarras; nous savons rendre nos maisons commodes et leur donner un air riant.

La solidité de nos maisons vient des matériaux qui les composent et de leur construction. Le Castor n'a que de la terre grasse et des pieux; le Groenlandois fait un toit plat que l'eau pourrit bientôt, c'est pourquoi il bâtit tous les ans.

Nos maisons sont construites de bonne charpente bien jointe et remplie de briques, liées avec de la chaux; ou du moins de bois garni de torchis. Un grand nombre est de mur massif, c. à d. de briques ou de pierres, cimentées avec de la chaux. Nos toits en dos-d'âne favorisent l'écoulement des eaux, et les empêchent de gâter la maison.

On embarrasseroit fort le Groenlandois, le Lapon, le Hottentot, le Huron, le Nègre, en leur demandant de donner passage à la lumière dans leurs huttes et de se ménager la vue du dehors, sans s'exposer au vent, à la pluie et au froid. Nous possédons ce bel art. De grandes

ouvertures dans nos murailles laissent le passage libre à la lumière et à la vue, et les vitres de glace transparente dont elles sont fermées, en défendent l'entrée au vent, au froid, à la neige et à la pluie. Ces vitres s'ouvrent à notre gré, pour introduire dans nos chambres le plein air, qui est si salutaire. Des chassis de réseau arrêtent cependant les insectes nuisibles. Les rideaux, les marquises, et d'autres inventions empêchent le soleil de nous incommoder par son éclat et sa chaleur, sans nous priver ni de l'air, ni de la lumière; et les volets arrêtent même celle-ci pour nous procurer du repos. Avant qu'on eût trouvé l'art de fondre le verre, on employoit des lames de marbre, et apparemment aussi du parchemin, ou quelque étoffe mince. Le verre vaut bien mieux. En Russie on coupe des pièces de glace, qu'on enchasse dans la fenêtre; on arrose d'eau les jointures en dehors: cette eau gêle et affermit cette vitre de glace derrière la vitre de verre.

Nous faisons un grand usage du feu dans nos maisons, et surtout l'hiver; il cuit nos alimens, sert au lavage de notre linge, chauffe nos chambres, et nous éclaire. Il s'agissoit de tirer de lui tous ces usages sans nous exposer à l'incommodité de la fumée et au danger des incen-

cendies. Nos poéles, nos cheminées et nos murs maſſifs nous rendent ces ſervices.

Un des grands avantages de nos maiſons, c'eſt que le maitre en peut auſſi facilement défendre l'entrée à tout autre, et même à une médiocre violence, qu'il peut ſe l'ouvrir à lui-même. Nous ſortons, nous fermons nos maiſons, et nous pouvons compter que perſonne n'y entrera. Nous nous couchons, bien aſſurés que perſonne ne nous inquiétera ſans une violence, qu'on n'oſera guères riſquer. Nos ſerrures, nos verroux, nos loquets, nos volets, nos grilles mettent le poſſeſſeur en pleine ſureté. Le Huron, le Lapon, le Groenlandois, le Hottentot n'ont pas cet avantage, leur hutte eſt ouverte nuit et jour. Auſſi n'ont ils pas beſoin de la fermer; il n'y a point de voleur chez eux, parce qu'il n'y a rien à voler, et que chacun trouve dans la mer ou dans ſon voiſinage le peu dont il a beſoin. Aparemment qu'une pierre ou une pièce de bois, qui ferme le trou de la hutte, met l'homme à couvert des inſultes des bêtes ſauvages.

L'art d'élever pluſieurs étages l'un ſur l'autre a de grands avantages; il rapproche les hommes, et contribue par cela même à la ſureté et à la commodité. Les villes moins étendues laiſſent plus d'eſpace aux champs et aux jardins;

et comme il y a beaucoup d'hommes dans un petit espace, ils sont plus à portée de se donner de mutuels secours. Les Médecins disent, que cet entassement de gens est pernicieux à la santé. Il est vrai aussi qu'il donne occasion à bien des incommodités; (le moyen qui rapproche les hommes pour s'aider, les rapproche également pour se nuire.) L'un fait du bruit sur la tête de l'autre; on s'embarrasse dans le grenier commun, ou dans la cour; les enfans prennent querelle, et souvent les pères et les mères querellent aussi. Le Lapon n'a point de querelle avec ses voisins, parce qu'il n'a point de voisin. Celui qui fait s'arranger, ne ressent pas ces incommodités et n'a point de querelle. On a des maisons de trois, quatre étages et plus, sans compter le rez de chaussée. Il y a même des villes où les caves et les toits sont habités.

La maison du Groenlandois est un réduit unique, où il fait et loge tout, sa lampe fumante, son pot de chambre, les restes demi-pourris de son poisson, une vingtaine d'ames, entre lesquelles on compte une douzaine de petits enfans. Nos maisons sont bien plus commodes. Non seulement nous avons éloigné de nos appartemens tout ce qui est sale et désagréable, comme p. ex. la cuisine; mais nous avons des cabinets pour les hardes, pour les lits, différentes

rentes chambres pour l'uſage, pour la propreté, pour les enfans, pour les domeſtiques, des gardes-manger, des caves, où nous mettons les poiſſons, les fruits, les jardinages; des écuries pour les chevaux, des buchers pour le bois, des remiſes pour les voitures, des greniers qui ſervent de garde-meubles. En un mot, chaque choſe a ſa place aſſignée, et rien de choquant, de malpropre, n'entre dans nos appartemens. Ces commodités ne ſont que pour les riches, parce qu'un ſemblable logis coute beaucoup. Les pauvres, presque tous les artiſans, n'ont guères qu'un poele, une chambre et une cuiſine, et dans bien des maiſons celle-ci eſt dans le poéle, comme les lits, et la propreté eſt fort négligée, Nos villageois n'ont pas non plus des planchers comme nous, à moins que ce ne ſoit quelque riche payſan; un fonds de terre graſſe leur en tient lieu.

Nos maiſons ont la plupart un air riant; la ſymmétrie en rend au dehors la vue agréable; la clarté, les grandes fenêtres, la commodité des portes; les platsfonds, les planchers, les tapiſſeries, les peintures, les panneaux, la propreté en embelliſſent le ſéjour.

L'Africain, l'Americain bâtiſſent euxmêmes leurs maiſons, qui ne leur coutent rien, Nos villageois pans certaines contrées en font à-peu-

près

près de même; mais nos maisons demandent plus d'art et plus de préparatifs. Des architectes, des maçons, des charpentiers et quantité d'autres y travaillent, et les rendent chères. Il en coute pour avoir un semblable logis. Les personnes accoutumées à un logement commode, ont bien de la peine à se mettre plus à l'étroit, et se trouvent mal à l'aise quand il s'agit de passer une nuit dans quelque auberge de village, que le Lapon trouveroit d'une commodité merveilleuse. Le Huron entreprend un voyage de quelques cens milles, et couche la nuit sous un arbre. Nous ne savons pas en faire autant, parce que nous sommes trop bien logés.

Quelques solides que soient nos maisons, elles ne sont pas à l'épreuve du feu. La foudre ou l'imprudence des gens cause quelquefois des grands incendies. On a vu brûler jusqu' à quelques centaines de maisons à la fois; dernièrement encore Goslar a péri à moitié, et Géra entièrement. La misérère est bien grande en pareil cas. On ne sait d'où prendre dequoi rebâtir tant de maisons chères. Les meubles, les hardes, les lits, les provisions, les marchandises sont consumées; car il est rare de pouvoir sauver beaucoup de choses d'un incendie subit. L'Indien ne craint pas le feu. Si sa

hutte

hutte brûle, il en sort, et tout est sauvé, car il n'a rien.

Ce n'est pas seulement dans nos maisons que nous avons su nous mettre à l'abri de la pluie et du froid. Nous savons nous en garantir aussi en chemin; des coeffes, des manteaux, des parasols, mais surtout les voitures, nous mettent à couvert. Un homme dans un carosse bien fermé, garni de bons coussins, de vitres de rideaux, traverse la ville sans fatigue, sans mettre un pied devant l'autre, sans se mouiller; la pluie, la vent, la neige, la boue, l'eau ne le touchent pas, et il fait en peu de tems un chemin considérable.

Cette manière d'aller par la ville ou de voyager, n'est que pour les riches; parce qu'elle est dispendieuse, Il faut acheter la voiture, que nous ne savons pas faire nous mêmes, mais qui est l'ouvrage de plusieurs artisans. Il faut acheter les chevaux et les nourrir; il faut payer un homme qui les panse et qui mène la voiture. On a de voitures peu chères, mais moins commodes.

Les pauvres gens ne voyagent pas beaucoup, ou font leurs voyages à pied. Ils en retirent l'avantage d'avoir de bonnes jambes, accoutumées à la fatigue. Ils s'arrêtent où ils veulent, et marchent tant qu'ils peuvent, ou qu'ils en

en ont envie. Ils ne craignent pas que les chevaux prennent le mords aux dents, qu'ils s'abattent, que la voiture verse, s'embourbe, rompe et les blesse. Ils n'attendent pas que les chevaux ayent mangé leurs fourrages. Si la pluie les mouille, le ment ou le soleil les sèche bientôt. Si le chemin est mauvais, ils passent à côté; ils prennent le plus court. Outre cela ils ont le plaisir de voir tout ce qui se passe autour d'eux, et toutes les beautés de la nature.

Les hommes voyagent aussi à cheval. La commodité ou le désagrément de ces voyages, dépend presque tout entier de la bonté de la monture. On n'y est pas à couvert du vent, de la pluie, du froid ou du soleil. Il y a des climats où les chevaux manquent, et où l'on monte des ânes, des mulets. Aux Indes on a des éléphans et des boeufs; à l'Occident de l'Asie, des chameaux et des dromadaires; au Pérou, des moutons nommés lamas.

Le cheval peut tomber écraser le cavalier, ou lui rompre la jambe; il peut prendre le mords aux dents, ou devenir fougueux, et il emporte l'homme qui ne peut le retenir. Toutes les bêtes qu'on monte, exposent l'homme aux mêmes dangers.

Nous avons besoin d'une infinité de meubles à toutes sortes d'usages, dans les chambres

à la

à la cuisine, pour la table, pour les hardes. Certains ameublemens et certaines vaisselles mêmes sont doubles. Les unes plus simples pour l'usage ordinaire; les autres plus précieuses pour la montre. Ainsi on a des chaises, des lits, des services de table, dont on ne fait usage que quand on a du monde. Bien des riches mêmes ont quantité de meubles et de vaisselles, dont ils ne se sont peut-être jamais servis.

Cette magnificence est fort différente, selon les contrées, les personnes et le tems. Les uns la mettent dans les meubles et la vaisselle, d'autres dans les vêtemens. Celles-ci sont le classes les plus nombreuses. D'autres ont quantité de chiens, d'autres des armes, d'autres des chevaux; d'autres brillent par des bâtimens, des jardins, des bibliothéques, des collections et des cabinets de choses rares et curieuses. Enfin on trouve des bourgeois chez qui le luxe consiste dans des coffres farcis de linge, qui n'a jamais vu le jour, qui se transmet des ayeules aux arrières petites filles, et qui pourrit sans servir ni sortir de son pli. Ce luxe, quel qu'il soit cause souvent bien des iuquiétudes, et on se tormente plus à l'acquérir qu' à se procurer le pain.

D'autres se bornent au nécessaire, soit parce qu'ils ne peuvent pas s'étendre au delà, ou qu'ils mépriſent le superflu. Les derniers sont en petit nombre.

Le

Le luxe réunit autour de nous un attirail de choses sans fin. Il nous faut des journées entières, pour transporter et ranger le moindre petit ménage. Un homme qui se sauve lui, sa femme, ses enfans d'un incendie, n'a rien sauvé. Pour monter un ménage complet il faut des dépenses infinies. Les jeunes gens qui n'ont rien ou presque rien à attendre de leurs parens, ont bien de la peine à s'établir; c'est pourquoi plusieurs craignent de se marier. Ils aiment mieux se passer de femme et de ménage que d'avoir un ménage imparfait. Les femmes, chargées du soin de la maison, ont beaucoup de peine et de tracas, pour maintenir l'ordre et la propreté indispensables. Le désordre fait perdre mille choses, la malpropreté gâte tout, fait tout périr. Aussi l'on prétend qu'une femme négligente peut plus perdre, que l'homme le plus actif ne sauroit acquérir.

Cette abondance nous assujettit à nos aises et à mille choses, qui ne se trouvent pas partout. Placez pour une nuit ou deux un jeune homme riche dans une auberge de village, Tout lui manque, la robe de chambre, le peignoir, les pantoufles, le miroir, le friseur, la savonnette, l'aiguiere, le caffé, que sais-je? point de lit mollet, point de flambeau, point de lampe la nuit: observez le à table, il y sera tout aussi embarrassé.

Le

Le Groenlandois, le Huron n'ont ni porte, ni volets à fermer. Les voleurs n'ont rien à prendre chez eux. Nos villageois ne daignent guères fermer les leurs. Dans nos villes c'eſt autre choſe. Un buffet chargé de vaiſſelle d'argent, une caſſette bien fournie, de belles étoffes, des bijoux précieux ſont des amorces: il faut prendre ſes précautions.

L'hiver nos maiſons ſeules ne ſuffiſent pas pour nous garantir du froid; nous avons beſoin de poéles ou de cheminées, où nous faiſons du feu. Le peuple et les gens délicats chauffent à l'excès, presque neuf mois de l'année; de plus ils bouchent, autant qu'ils peuvent, les paſſages à l'air en mettant de groſſes couvertures aux portes de leurs chambres, et en collant du papier ſur toutes les fentes des vitres. Ils ont encore des réchauds avec de la braiſe, pour les mains et les pieds. Dans les Egliſes, dans les voitures en voyage on a des flacons d'eau chaude, des ſacs fourrés où l'on met les pieds, des manchons pour garantir les mains. On ſe raſſemble encore en grand nombre dans une petite chambre; cela échauffe l'air. Les poéles ſont peu connus en France et dans tout le midi.

Le Lapon et le Groenlandois n'ont point de poéle. Le premier fait ſon feu à terre au milieu

de sa tente; et ce feu le chauffe et cuit son diner. Le dernier a sa lampe, sa famille et sa malpropreté, pour se garantir du froid.

Ceux qui craignent tant le froid, et qui prennent tant de précautions pour s'en garantir, y sont d'autant plus sensibles; la chaleur les rend délicats, et qui pis est fluxionnaires. Les personnes qui supportent le froid, s'en trouvent beaucoup mieux. Il y a des contrées où le bois est rare et d'une grande cherté; c'est une dépense considérable que de chauffer.

Dans la plupart des contrées les jours sont fort courts en hiver, en sorte que l'homme ne pourroit pas achever son ouvrage, sans une lumière artificielle. Il a donc trouvé moyen, de se faire au milieu des ténèbres, un jour qui le met en état de continuer son travail, ses amusemens ou son chemin. Il y a très long-tems qu'on a su employer l'huile à cet usage. Nous la tirons des olives, des noix, du pavot, de la graine de lin, du chanvre, de la navette, du tournesol, de la graisse de plusieurs poissons, surtout de la baleine et du chien marin. Le pauvre peuple se contente en plusieurs endroits de quelques buchettes de bois gras, qu'il brûle dans la cheminée. Le suif de boeuf et de mouton nous donne des chandelles, et la cire des bougies. Quand nous sortons, nous prenons des lan-

lanternes de papier, de corne, de verre, pour empêcher le vent de nous souffler la lumière. Les riches ont des flambeaux de poix pour éclairer leurs voitures.

Ces lumières ont déja causé bien des accidens, parce qu'on les a mal éteintes, ou qu'on les a oubliées au milieu de papiers, d'étoffes, ou près des rideaux d'une fenêtre ou d'un lit.

CHAP. IV.

Du repos.

Nous avons tous les jours besoin de repos. Nos forces s'épuisent, la nourriture ne les répare pas suffisamment: le repos achève ce que la nourriture laisse imparfait.

Le repos le plus sensible est le sommeil. Sa durée varie selon l'âge, le tempérament, l'habitude, la fatigue, la santé, la tempérance ou les excès.

Régulièrement les hommes dorment tous les jours; mais une longue habitude donne à plusieurs la faculté de passer un jour et plus sans dormir. Les petits enfans dorment beaucoup; les vieillards mal, quelquefois très peu, quelquefois aussi beaucoup. Un homme sain,

robuste, sobre et laborieux dort ordinairement d'un profond sommeil. Ceux qui se tiennent assis tout le jour, qui font peu d'exercice, ceux qui se chargent de trop de nourritures, qui s'échauffent le sang par des excès de vin ou de plaisir, ont un sommeil désagréable, interrompu; la crainte, les soucis, la colère troublent aussi le repos. Les malades dorment fort mal. Cinq ou six heures, et même moins, d'un bon sommeil, suffisent à l'homme qui se fatigue le plus. Le moissonneur n'en a pas autant durant la moisson. Il y a des gens qui dorment huit, dix heures et plus; ils en ont pris l'habitude et ils ne peuvent pas s'en défaire, Mais aussi leur sommeil n'est guères si profond et si bon. Un bon sommeil de peu d'heures rafraichit le sang, répare les forces, rétablit la gaieté; mais un sommeil interrompu, excessif, échauffe, rend triste et pesant.

Le tems le plus convenable au sommeil est celui où le soleil est sous l'horizon, et où l'air est plus frais. En hiver il ne faudroit pas vouloir dormir tout le tems de la nuit. Plusieurs personnes passent une grande partie de la nuit au travail ou en plaisirs, ne se couchent que vers le matin, et restent une partie du jour au lit. Cet usage nuit à la santé dit-on. D'autres font la meridienne. Cela est presque né-

néceſſaire, du moins fort commun dans les pays chauds, durant la plus grande ardeur du jour qui met les hommes hors d'état d'agir. On prétend que dans nos climats, ce ſommeil ne fait qu' appeſantir. C'eſt du moins une pure habitude, et une perte du tems qu'on pouroit employer à ſes affaires ou au plaiſir.

Les bêtes ſ'étendent ſur la terre, ou dans les réduits qu'elles ſe préparent. La moitié des hommes en font autant. Nous avons des lits, les pauvres de groſſières plumes, de laine, de foin, de paille; les riches, de duvet, de ſoie, des pavillons, des rideaux etc. Il y a des contrées où l'on préfère le matelas à la plume. Les Médecins approuvent fort cet uſage. La fatigue et la ſanté font le bon ſommeil, le lit y entre pour peu de choſe.

Il arrive ſouvent tout au milieu du ſommeil, qu'on croit voir, entendre, et faire certaines choſes à peu près comme ſi l'on veilloit; cela ſ'apelle ſonger. Les ſonges ont pourtant des bizarreries qui les diſtinguent de la veille. Les choſes y arrivent ſans ordre, ſans ſuite, ſans cauſe. On ſ'imagine, p. ex. voler dans les airs; on ſe trouve tout-à-coup dans un autre endroit. ſans ſ'y être transporté; on paſſe rapidement d'un jour à l'autre. Autrefois on regardoit les ſonges comme des

préſages de l'avenir; on ſe donnoit beaucoup de peine pour les deviner, et on s'effrayoit ou ſe réjouiſſoit, ſelon qu'on y avoit mis du bien ou du mal. Bien des gens leur font encore aujourd'hui le même honneur.

Tout au contraire des ſonges, où l'on croit faire ce qu'on ne fait pas, il y a un autre état du ſommeil, où l'on agit très réellement ſans le ſavoir. On raconte à ce propos des choſes étonnantes. Les uns grimpent ſur les toits, d'autres s'habillent, ſortent, s'expoſent à des dangers et s'en tirent heureuſement. On raconte même d'un homme, qu'il écrivoit des lettres régulières. Ces accidens ſont rares, et on les regarde comme une maladie. On appelle ces malades Somnambules, et on prétend les guérir en les battant dans leurs rêveries. Ils ne ſe ſouviennent jamais durant la veille de ce qu'ils ont fait. Il faut éviter, dit-on, de les appeller par leur nom s'ils ſont expoſés à quelque danger; parce que leur nom les réveilleroit, et que la frayeur, cauſée par la vue du péril, les perdroit.

Il n'eſt pas neceſſaire de dormir pour ſe repoſer; le ſimple relâche du travail, l'inaction ou quelque occupation agréable, différente du travail ordinaire, ſont autant de délaſſemens. Ainſi le laboureur et l'artiſan fatigués s'aſſeyent dans

dans un coin de leur chambre; ceux dont le travail eſt ſédentaire, ſe repoſent en ſe promenant, en converſant avec des amis, en jouant quelque jeu.

Nos lits, nos fauteuils, nos ſophas, nos chaiſes, un pavillon dans un jardin, un tertre, un gazon; voilà les inſtrumens les plus ordinaires du repos.

CHAP. V.

De l'amuſement.

Les jeunes gens, ceux que le travail tient immobiles, préfèrent l'action. L'homme aime à exercer ſes forces, et cet exercice lui eſt néceſſaire. Les enfans ſont inquiets; ils courent, ſautent, crient, ſ'ébbattent. Leur interdire cette action, c'eſt les rendre triſtes, foibles et cacochymes. Cette pétulance diminue avec l'âge; mais l'homme demeure toujours actif et remuant. L'inaction l'affoiblit et le tue; le travail et l'action l'animent, le fortifient. Le laboureur, le forgeron et autres artiſans qui font des travaux pénibles, ſont robuſtes; le peintre, le muſicien, le ſavant, dont le travail les attache à leur cabinet et à leur fauteuil,

sont beaucoup plus foibles, et sujets à bien des incommodités. C'est cette inquiétude et la nécessité de l'action qui fait de la prison une peine redoutable.

On a plusieurs délassemens très actifs; tels sont, la promenade, la danse, la course, la chasse et plusieurs jeux.

La course n'est que pour les garçons et les jeunes hommes. Un homme âgé n'a guères de gout pour cet exercice; il ne convient point aux jeunes filles et aux femmes qui n'y sont pas d'ailleurs fort adroites; leur foiblesse et leurs habillemens y mettent obstacle.

La chasse, celle qui est un vrai exercice, c. à d. une fatigue, a beaucoup d'utilité. On y aprend à supporter la peine, la faim, la soif; c'est une école de patience et de courage. Mais la chasse n'est pas pour tous; elle est reservée à un petit nombre, de peur d'extirper le gibier. Les femmes n'y peuvent guères prendre part, elle passe ordinairement leurs forces.

C'est au milieu des danses qu'elles sont dans leur élément, et qu'elles se montrent infatigables. Cet exercice est très bon pour les deux sexes; il égaye, il exerce les forces et l'adresse, il donne de la légéreté et de la grace; et il y a plaisir à voir une personne qui danse bien. Mais aucun amusement ne coute la vie à tant

de

de jeunes perſonnes. La jeuneſſe le pouſſe trop ſouvent à l'excès, y paſſe une grande partie de la nuit, ſe met en ſueur, ſ'échauffe le ſang, ſe rafraichit ſans précaution, boit froid, ſ'expoſe à l'air, et ſe rend malade pour le reſte de ſa vie qu'elle abrège. Les jeunes hommes ajoutant le vin ou d'autres liqueurs échauffantes augmentent le mal. Ceux qui danſent modérément qui n'épuiſent pas leurs forces, qui ne pouſſent pas le plaiſir trop avant dans la nuit, qui ne ſe refroidiſſent pas imprudemment, en tirent un grand avantage de leur jouiſſance.

C'eſt une belle choſe que la danſe, mais il faut que ce ſoit une danſe, et non une courſe, ou des ſauts maladroits, ſans règle et ſans meſure. Il eſt fâcheux qu'elle ſoit couteuſe, et qu'on ne peut pas en jouir ſouvent. Les perſonnes d'un certain âge n'en font pas grand cas. Cet amuſement eſt très ancien, et connu de tous les peuples ſauvages. Les Cannibales et les Hottentots danſent. Autrefois les danſes faiſoient partie du culte religieux. On trouve qu'il ne convient pas à des perſonnes graves de danſer.

La promenade eſt préférable à tous les amuſemens précédens. Elle appartient à tout le monde et ne coute aucuns frais. Auſſi voit-on une foule de promeneurs, hommes et femmes,

jeunes et vieux, les jours de fête, dans la belle saison. On y a le double avantage, de se donner de l'exercice, et de respirer l'air frais, de jouir de la société et de la conversation de ses amis, de la vue du monde et de celle des beautés de la nature; sans risque de se ruiner la santé par des excès. Il y a des gens qui se promènent tous les jours, qu'il neige ou qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il grêle. Sans doute cette promenade n'est pas fort agréable, mais elle est salutaire. Les beaux jours d'hiver sont moins tristes, mais peu de gens en profitent.

L'exercice du cheval donne de la force et de l'adresse, et il est très utile à la santé pour ceux qui sont beaucoup assis; mais il est couteux.

Tous les jeux à la boule et à la paume sont salutaires, parce qu'ils donnent beaucoup d'exercice. Aucun d'eux ne convient au sexe; le premier est plus pour les hommes, il demande de la force et de l'exactitude; le dernier exige plus d'agilité, il faut beaucoup courir; il est plus fait pour la jeunesse.

Le billard demande de la souplesse, la fermeté du bras, de l'attention, de la réflexion, de l'exactitude, de la liberté d'action; par conséquent il est d'une grande utilité. Il y a des femmes qui y jouent. C'est dommage que le bil-

billard ſoit cher et que le jeu ſoit couteux, car il exerce le corps et l'eſprit.

Pluſieurs perſonnes ſe délaſſent et prennent de l'exercice au travail du tourneur et du menuiſier, à des ouvrages de carton, à la peinture, à la muſique. En un mot toute occupation différente de l'ouvrage ordinaire, peut ſervir de délaſſement.

On a encore une infinité de jeux de cartes, de dames, de dés. Entre les jeux de cartes il y en a où l'attention et la prudence du joueur font beaucoup. Ceux-ci ont l'avantage d'aiguiſer et d'amuſer l'eſprit. Il y en a d'autres en quantité où le hazard ſeul décide, et où le joueur ne peut rien. Ces jeux n'ont été inventés que pour gagner de l'argent; on les appelle jeux de hazard; le déſir et l'eſpérance en font tout l'agrément, et ils ſont communément défendus par la police. On dit que les Lapons jouent aux cartes. De tout tems on a eu des jeux; ne fut-ce que le jeu des dés, le plus mauvais de tous, car il n'a point d'autre agrément que le gain.

Entre tous les jeux qu'on joue aſſis, le plus beau eſt ſans contredit le jeu des échecs. La Perſe eſt ſa patrie, et il ne doit pas être fort ancien. Il demande une grande attention, beaucoup de prudence et de réflexion. Le défaut

de

de tous ces jeux, c'eſt que le corps n'y a point d'exercice, et qu'on peut ſ'y échauffer aiſément par de longues ſéances.

Ceux qui donnent trop de tems au jeu, perdent une partie du tems qu'ils devroient donner au travail; et qui plus eſt, en ſ'attachant trop au jeu, ils perdent le gout du travail.

Les jeux intéreſſés c. à d. où il ſ'agit de gagner ou de perdre, comme tous les jeux de cartes et de dés, donnent ſouvent de la mauvaiſe humeur, de la colère et de l'angoiſſe à ceux qui perdent. Pluſieurs même ſ'irritent quand le jeu ne réuſſit pas à leur gré, quoiqu'ils jouent ſans aucun intérêt. D'autres friponnent et ſavent ſe donner les meilleures cartes. On joue quelquefois ſi gros jeu que le perdant ſe prive, lui et ſa famille, du néceſſaire. On a vu des gens riches ſe ruiner abſolument, et quelquefois en peu de jours. Des jeunes gens ſont capables de jouer juſqu' à leur habit; et même des hommes d'un âge mûr risquent, après leur argent, leurs terres, leurs maiſons et leurs équipages. Cela n'arrive jamais dans d'honnêtes maiſons, ni avec des perſonnes d'honneur, cela ne ſe fait que dans des brelans écartés, obſcurs; et ceux qui y jouent ſont ou des fripons, ou des dupes.

Des

Des joueurs intéreſſés ou paſſionnés prennent ſouvent querelle enſemble, ſe battent, ſe bleſſent et ſe tuent même quelquefois. Quand des fripons tiennent un jeune homme qui ne les connoit pas, ils offrent tout ſimplement un petit jeu, le font gagner pour l'encourager; peu à peu ils trouvent moyen de jouer un jeu plus gros; alors ils le dupent, celui-ci perd, il veut regagner, hazarde toujours davantage, et ne ceſſe guères, quil ne ſoit dépouillé.

Les jeunes gens riſquent toujours beaucoup en jouant. S'ils gagnent, le gain les amorce; s'ils perdent, ils courent après leur perte. Peu à peu le déſir devient ſi fort, qu'on emploie toutes ſortes de friponneries. Si elles réuſſiſſent, on s'y tient et l'on devient un fripon. On pourroit citer en exemple des jeunes gens des meilleures maiſons.

Pluſieurs perſonnes ne jouent point du tout, par ces raiſons. D'autres jouent, mais ſi petit jeu, quil's ne ſont point incommodés de la plus grande perte; et en ſe mettant au jeu, ils comptent de perdre une certaine ſomme. Ils s'attendent d'abord à la perte, afin de ne pas ſe fâcher quand elle vient. Bien des gens jouent avec une grande négligence, ne s'irritent jamais, mais perdent presque toujours. Ceux qui jouent beaucoup avec paſſion, ruinent leur

leur santé par la passion et par la longueur des séances.

Les plaisirs sont amers, d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse,
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu!
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le coeur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Dès la plus haute antiquité, les combats ont été un des plus grands plaisirs des hommes. Les Grecs avoient des courses de chariots, à pied et à cheval, des luttes et d'autres combats. A Rome des gladiateurs se battoient l'épée à la main. Aux combats des hommes se mêlèrent des combats de bêtes; des taureaux des lions, des ours, des tigres, des éléphans combattoient entr'eux, avec des chiens, ou avec des hommes. En Espagne on a encore aujourd'hui des combats de taureaux contre des hommes, ou contre des chiens.

Les combattans sont des gens qui font métier de cet exercice pour de l'argent. En Angle-

gleterre ce ſont des hommes qui ſe battent à coups de poing, ou des coqs, dreſſés à cela, et qu'on arme d'ergots de fer. Dans tous ces jeux le ſang coule, et les combattans, hommes ou bêtes périſſent; les premiers ſouvent, les ſecondes presque toujours. Les taureaux d'Eſpagne ſont toujours tués; les gladiateurs de Rome ſe battoient à outrance, et ſi le peuple ne faiſoit grace au vaincu, il mouroit; les athlétes grecs ſ'aſſommoient et ſ'étouffoient; les champions anglois ſe meurtriſent et ſe froiſſent la tête à bons coups de poing. Chez nous il n'y a point de ces combats publics, mais le peuple accourt et ſ'attroupe, dès que deux herbières ou deux yvrognes ſe querellent et en viennent aux mains. On a pourtant la charité de les ſéparer, dès que l'affaire devient un peu ſérieuſe, ou qu'on voit que l'un eſt trop foible. Nos poliſſons ſ'attroupent quelquefois le Dimanche ou les grandes fêtes, ſe partagent en deux corps, qui ſe battent à coups de pierres et de bâtons; non pour divertir des ſpectateurs, qui ne le ſouffriroient pas, mais pour ſ'amuſer eux-mêmes. La police arrête ordinairement ces jeux, parce qu'on en a vu réſulter des bleſſures et même la mort pour quelques combattans. Les anciens Germains avoient, et les peuples barbares de l'Afrique et des Indes ont en-

encore des jeux d'armes moins sanglans. On y tire des épées, mais l'acteur ne fait que danser entre les pointes; on ne cherche pas à le blesser; s'il remporte quelque balafre, c'est par maladresse.

Un des principaux amusemens des peuples policés, inconnu aux peuples barbares, ce sont les représentations théatrales. Plusieurs personnes agissent et s'entretiennent en présence de l'assemblée. Il y a plus de 2500 ans que ces spectacles furent inventés en Grèce. Les Athéniens y trouvèrent tant de gout, qu'ils étoient presque toujours au théatre, et négligeoient le salut de l'état et leurs affaires domestiques. On voit sur la scène des enfans rebelles à leurs parens, fourbes et dissimulés; de jeunes gens paresseux, qui ne courent qu'après le plaisir, et négligent de se former à une vie utile, représentés d'une manière agréable; bien des jeunes gens s'y gâtent en imitant dans leur conduite les folies et les vices, dont ils ont été les spectateurs. Il y a aussi quelques bonnes pièces, où l'on peut apprendre comment les folies, les vices et le désordre sont punis; mais elles sont rares.

La vie est semée d'une infinité de plaisirs. Tous les jours nous avons celui de manger, de boire, de jouir du repos. Nous en avons parlé aussi

auſſi bien que des jeux. En voici de nouveaux dont nous pouvons jouir tous les jours. Les fruits ſi variés, peu propres à nous nourrir, ne ſemblent faits que pour le plaiſir. La beauté des fleurs, leurs parfums, la variété des formes, des tailles et des couleurs; les plus belles ne produiſant aucun fruit utile, ſemblent n'exiſter que pour leur beauté ou leur odeur, c. a. d. pour le plaiſir. Les autres parfums ont la même deſtination. Et le chant des oiſeaux, la beauté de leur plumage, la verdure agréable et variée des campagnes, la belle taille de certains animaux; tout cela n'eſt il pas fait pour nous rendre la nature agréable? L'homme peut encore augmenter ces richeſſes; la culture rend les campagnes, les fleurs plus belles, les fruits plus délicieux; les jardins, les bois, les eaux, ménagés par l'art humain, prennent un nouvel agrément. Certes, le ſéjour de la terre n'eſt pas triſte et l'homme n'eſt pas malheureux.

Chaque âge et chaque ſexe a ſes plaiſirs différens. Les petits garçons aiment les bâtons, les chariots, les fouets, les ſabots, les courſes, le bruit, la paume, les exercices militaires, et quelquefois les querelles. Les petites filles préfèrent les poupées, le babil, le repos. L'un n'aime guères l'amuſement de l'autre. On réunit quelquefois les deux ſexes: quand

cela arrive souvent; les filles amolliſſent les garçons, et les garçons rendent les filles turbulentes.

Tous les âges aiment la ſociété de leurs égaux: de là viennent les viſites. On n'admet guères les enfans à la compagnie des perſonnes âgées, parce qu'ils n'entendroient rien à la converſation. Mais quand cela arrive, on n'aime pas que ces petites gens parlent beaucoup et qu'ils queſtionnent; on veut qu'ils écoutent, ſe taiſent et ne parlent que quand on le leur ordonne. On appelle impertinens ces petits garçons et ces petites filles, qui font comme ſi les perſonnes âgées etoient leurs camarades. Il eſt vrai qu'on ne le leur dit pas toujours et qu'on a quelquefois de la complaiſance pour eux; mais c'eſt par égard pour leurs parens, ou par pitié pour leur imbecillité.

La ſociété des amis eſt une choſe fort agréable. La jeuneſſe joue ou ſ'amuſe à des entretiens gais. Les perſonnes âgées font ordinairement des converſations agréables; mais pour y trouver du plaiſir il faut connoitre les choſes dont il ſ'agit. Voilà pourquoi les enfans ſ'y ennuyent, Les hommes et les femmes ſe ſéparent ordinairement quand la compagnie eſt un peu nombreuſe. Les femmes parlent de leur ménage, du prix des denrées, de la manière dont elles gouvernent leur maiſon; de leurs do-

domeſtiques, de l'education de leurs filles et de leurs petits enfans; de la manière dont elles ſ'y prennent pour épargner les revenus de leurs maris, des ſoins qu'elles ſe donnent pour leur complaire; de leurs ouvrages, de leurs habits, de ceux de leurs enfans, et comment il faut les conſerver. Comme cela n'eſt guères du gout de leurs maris, ceux-ci font entr' eux une converſation différente. Ils parlent des ſciences, des merveilles de la nature, ils cherchent l'explication de quelque queſtion difficile; ils ſ'entretiennent du ſort, des malheurs de différens peuples, des eſpérances ou des craintes de la patrie. Ou bien la converſation roule ſur leurs profeſſions, leurs intérêts etc. Les ignorans et les imbécilles ſ'ennuyent fort dans ces converſations, ſi agréables aux gens d'eſprit, et ſe jettent ſur la pluie et le beau tems, le vent et le froid, ſur les jeunes gens mariés depuis peu, ſur les nouveaux fiancés, leurs arrangemens, leur feſtin et leur parure de nôce; les bévues qu'ils ont faites, la folie de leur prodigalité et de leur faſte, ou le ridicule de leur meſquinerie. Enſuite on examine le ménage des voiſins; comment leurs femmes les dupent, leurs enfans les trompent et leurs domeſtiques les volent; comment on a mal fait à tel feſtin, comment on a donné des

plats trop communs ou trop rares; comment on étoit trop paré pour sa condition, ou trop négligemment mis. Ensuite vient l'histoire des filles qui commettent des fautes, ou qu'on soupçonne d'en commettre, parce qu'elles sont peut-être un peu trop libres dans leur conduite. Les gens raisonnables détestent ces discours qu'ils appellent des médisances.

Les femmes ont coutume de prendre quelque ouvrage de main propre et facile, et travaillent tout en faisant la conversation; ou bien elles jouent. Les premières sont plus estimées. Les hommes jouent ordinairement et fument du tabac. Ce sont là les visites des gens aisés, des bons bourgeois et de la noblesse; les pauvres, les artisans ne font guères de visites, excepté entre proches parens. Les Hommes vont au caubaret, où plusieurs jouent, s'enivrent, et privent leur famille du nécessaire.

Le plaisir de la société est dangereux pour la jeunesse, car il y a beaucoup de mauvais amis. On trouve bien des jeunes gens et même des gens âgés accoutumés à l'oisiveté, au jeu, à l'ivrognerie et à toutes sortes de débauches; qui ruinés par leurs désordres et par leur paresse, sont réduits à chercher des moyens de gagner; et les moyens qu'ils prennent sont le jeu et l'imbécillité de la jeunesse riche, On

les

les trouve par-tout, dans les claſſes, dans les cabarets, aux promenades; ils ſont polis, complaiſans, parce qu'ils veulent attraper des dupes; ils affectent ſurtout l'honnêteté, Un jeune homme eſt d'un abord facile: et comme il ne cherche pas à tromper, il ne craint pas non plus qu'on le trompe. Le fripon a bientôt lié amitié avec lui, en ſ'accommodant à ſon gout. A-t-il gagné ſon amitié, il lui propoſe de nouveaux amis, des parties de plaiſir, quelque jeu, un endroit charmant. On joue, et notre pauvre jeune homme perd; ou bien on mange et l'on boit, et il paye; car on ne veut quelquefois rien de plus. On lui enſeigne le moyen de faire de plus grandes dépenſes; il ſ'endette, il vole ſon père, il paſſe des nuits en débauche, il ruine ſa ſanté, il abrège ſa vie.

Ces ſéducteurs n'oſent pas ſ'attaquer aux hommes, dont ils craignent la prudence; ils tombent donc ſur la jeuneſſe, et ſavent la conduire juſq' à faire gloire de l'yvrognerie; de la pareſſe, de la débauche; juſq' à ſe rendre les ſéducteurs d'autres jeunes gens, après ſ'être ruinés eux-mêmes. Les pères et les mères qui ſavent le danger, défendent à leurs enfans de ſe faire des amis à leur inſçu. Mais il y a des jeunes gens qui négligent les ordres de leurs parens et qui ſe perdent en ſecret.

Une jeune fille risque encore plus, lorsqu'elle se cache de ses parens, et qu'elle se fait des amis ou des amies à leur insçu. Il y a des filles perdues qui cherchent à perdre les autres. Jamais une fille ne doit se permettre d'avoir un ami, ni aucune familiarité avec un homme. Elle seroit bientôt perdue d'honneur, quand même elle ne tomberoit pas dans le dernier désordre. Il y a toujours des personnes oisives, qui épient sa conduite, et qui soupçonnent, devinent, ajoutent ce qu'elles ne voient pas. Les enfans qui obéissent à leurs parens, et ne lient amitié qu'avec leur permission, n'ont rien à craindre, parce que les parens, plus prudens, les sauvent du danger, en leur choisissant des amis sages.

D'ordinaire les jeunes gens prennent les moeurs, les manières, le langage des personnes qu'ils fréquentent, et surtout de celles qu'ils aiment. Si ces personnes sont bonnes et sages, la jeunesse ne peut que profiter de leur commerce; mais si elles sont sottes, vaines, ou même vicieuses, les jeunes gens prennent leur sottise, leur vanité et leurs vices. De là est venu le proverbe: *Dis moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es*: *Il faut hurler avec les loups* c. a. d. *il faut être méchant avec les méchans.*

Il y a des gens qui ont le coeur ſi mou, qu'ils ſont toujours les intimes amis de ceux qui leur parlent dans ce moment; mais auſſi ils oublient ces amis dès qu'ils les ont quittés. Si on ſ'y laiſſe attraper et qu'on leur confie des choſes qui devroient demeurer cachées, on peut compter qu'on ſera trahi. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient méchans, mais ils ont tant d'amitié pour l'ami préſent, qu'ils ne peuvent rien lui cèler de ce qu'ils ont ſur le coeur; ils lui confient par amitié ce que les autres amis leur ont confié, leurs deſſeins, les désordres de leur maiſon. Auſſi les gens prudens ſe gardent le plus qu'ils peuvent de cette ſorte de perſonnes.

Les rapporteurs ſont des gens qu'on déteſte, parce qu'ils cauſent de grands désordres, et de violens chagrins. Ils écoutent ce qu'on dit de tel ou tel, et vont enſuite le lui redire, en groſſiſſant ſouvent leurs rapports du cru de leur imagination et de leurs bévues.

Les perſonnes prudentes ne comptent guères ſur les nouvelles et les discours qu'elles entendent dans les ſociétés de plaiſir. Elles ſavent que la plupart voient, entendent et rapportent peu exactement, enſorte que malgrê la verité du fond, le tout eſt bien éloigné du vrai. Une fille p. ex. a été le ſoir à une promenade publi-

que avec sa mère; un jeune homme de leur connoissance les rencontre et les accompagne. Cela se raconte. Le premier oublie de dire que c'etoit une rencontre; le second, que la mère en étoit, et le troisième en fait un rendez-vous; on dit que Mlle une telle se promène le soir avec Mr. un tel, ce qui signifie que la chose arrive souvent, et voilà la pauvre fille qui passe pour être peu sage. Ceux qui reçoivent comme vrai, tout ce qui se dit dans les conversations, et qui le répétent, passent bientôt pour étourdis ou pour menteurs.

La Musique est un des amusemens les plus agréables. On a en plusieurs lieux des concerts publics, où on paye en entrant, et il s'y rassemble toujours beaucoup de monde. Souvent les personnes habiles en musique se réunissent, et forment des concerts privés, où ils admettent des amis. Mais il faut avoir appris quelque chose et cultivé son esprit, pour y trouver du plaisir. Il y a des personnes d'esprit qui ne peuvent point gouter la musique, parce qu'elles n'ont point d'oreille.

Les feux d'artifice sont un amusement très précieux, et de courte durée. Il ne convient guères qu'aux Princes, lorsqu'ils donnent de grandes fêtes.

L'Ar-

L'Architecture, ou l'art de bâtir d'une manière commode et agréable, rend le ſéjour de nos villes gai. La ſculpture orne nos places et nos palais, et la peinture embellit nos maiſons. Les gens habiles voient toutes ces choſes avec beaucoup de plaiſir; les ignorans qui n'y entendent rien, n'en profitent pas.

Voilà bien des moyens d'être gai et content. Cependant il y a bien des gens mécontens et triſtes. C'eſt que la plupart ne ſe ſoucient pas de ce qu'ils ont, et déſirent ce qu'ils n'ont pas. Ils ſ'accoutument trop aux choſes agréables, ou ils en abuſent, et ſe mettent hors d'état de les gouter. Un homme p. ex. qui boit tous les jours du vin, n'y trouve pas le même délice, qu'un homme qui n'en a que rarement. Celui qui ſe gâte l'eſtomac avec un mets qu'il a trouvé délicieux ne pourra de long-tems ſouffrir ce mets. Tous les hommes ont le manger, le boire, le repos, l'occaſion de la promenade, la vue de la campagne, des fleurs, le ramage des oiſeaux, ou la vue des beaux bâtimens d'une ville; mais ils ne comptent pour rien tout cela.

Bien des jeunes gens ſ'adonnent entièrement au plaiſir; ils ne veulent pas travailler, mais jouer et ſ'amuſer ſans ceſſe. Etant ſous leus yeux de parens ou de maitres attentifs,

ceux-ci les retiennent et les appliquent à l'ouvrage; mais abandonnés à eux-mêmes, ou ayant à faire à des parens ou à des maitres négligens, ils ne font rien; et le peu qu'ils font, ils le font mal. Ils n'apprennent rien, et devenus hommes, ils sont trop ignorans et trop lâches pour être chargés de quelque emploi, et mènent ordinairement une vie misérable. Quand le plaisir consiste dans la débauche, c'est encore pis; un jeune homme perd sa raison, sa santé, son honneur et son bien, et s'attire une mort prématurée. On trouve bien des jeunes hommes de trente ans, foibles, valétudinaires, sujets à des douleurs, incapables de supporter ni fatigue, ni travail, ni voyage, ni promenade, ni froid, ni chaud; dont l'estomac ne peut digérer les alimens les plus salutaires, parce qu'ils ont ruiné leurs forces dans les plaisirs déréglés.

Une autre source de plaisir et de délassemens, c'est la lecture. Tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est le défaut d'exercice; et bien des gens se ruinent la santé à force de lire, surtout la nuit. Mais il faut user de bien des précautions dans le choix des livres. Il y en a qui enseignent ouvertement le désordre et la débauche; d'autres conduisent au libertinage, à la paresse, au dégout de toute occupation sérieuse; d'autres rempliſſent l'esprit de chimères fol-

folles, lui inſpirent des eſpérances abſurdes, et au coeur des déſirs inſenſés. La jeuneſſe ne ſauroit les reconnoitre, parce qu'ils prennent l'apparence de l'utilité, de la ſageſſe, de l'inſtruction et de la vérité; et on ne s'aperçoit du mal qu'après qu'il eſt fait. Auſſi les parens ſoigneux veillent à la lecture de leurs enfans, leur fourniſſent de bons livres, et les empêchent d'en lire de mauvais; et les enfans ſages écoutent les avis des pères et des mères, et s'en trouvent bien. En revanche il y a une quantité de lectures utiles et agréables. On veut que les filles ſoient encore plus circonſpectes; en général, on ne veut pas que le ſexe liſe beaucoup, même de bons livres. Je crois qu'on pourroit en permettre un peu plus aux filles. Les femmes ont trop à faire dans leur ménage et avec leurs enfans, pour entreprendre de grandes lectures. Auſſi voit-on qu'elles quittent ordinairement, étant mariées, tous les amuſemens qu'elles aimoient étant filles: elles ne liſent plus guères, elles abandonnent le clavecin, le crayon, le pinceau, et prennent à la place l'aiguille, les broches à tricoter; et cela fait plaiſir à leurs maris.

CHAP.

Chap. VI.

Du travail.

Le meilleur assaisonnement des plaisirs et des délassemens, c'est le travail. On appelle ainsi toute occupation utile. Car un homme pourroit se fatiguer toute la journée, à la course, à grimper des rochers, à lancer des pierres, à transporter des fardeaux et à les remettre en leur place, à tourner inutilement la terre; il pourroit s'excéder, se mettre sur les dents, et avec cela n'avoir point travaillé; pourquoi? parce qu'il n'auroit rien fait d'utile. Au contraire, la sentinelle qui se promène tranquillement sur son poste un beau jour de printems, le postillon qui chante sa chanson, ou dort sur son siége en menant la poste; le marchand assis dans sa voiture, s'entretenant agréablement avec ses amis allant à la foire; tous ces gens travaillent; c'est qu'ils tendent à quelque but utile.

Il y a, comme on voit, des ouvrages aisés, et il y en a de pénibles. Du dernier ordre sont les travaux du cultivateur, du bucheron, du forgeron, du mineur, du charpentier, du menuisier, et quantité d'autres. Ces artisans ont l'avantage d'être accoutumés à leur travail;

et

et de ne pas le trouver plus rude; qu'un autre ne trouve un travail plus facile. Ils s'endurcissent, prennent des forces et une santé robuste.

Le tailleur, le marchand assis dans sa boutique, l'écrivain, paroissent avoir moins de peine; mais leur santé souffre aisément de leur vie sédentaire. On n'a guères sujet de craindre de s'excéder de travail, comme on le fait de plaisirs violens: cependant cela arrive quelquefois.

Il y a des hommes actifs qui accoutumés au travail dès l'enfance, aiment une occupation règlée; et travaillent avec plaisir et assiduité; on les honore du titre de laborieux. D'autres en assez grand nombre, quoiqu'actifs, n'aiment pas le traivail, sont inconstans, se lassent, voltigent d'une occupation à l'autre, n'achèvent rien après avoir tout commencé; tout zèle au commencement, on ne peut rien attendre d'eux. Cela vient de ce qu'ils ne se sont pas accoutumés au travail dans la jeunesse. On les trouve surtout entre ceux, qui sont au dessus de la classe des artisans, dont les parens n'ont pas été contraints par la nécessité, de les appliquer à un travail sérieux. Enfin il y a des gens paresseux, lâches, nonchalans, sans courage, sans activité; il semble que les forces leur manquent. Ces pauvres malheureux sont toujours tristes, ennuyés, faute de savoir employer

ployer le tems; toujours malades, faute d'action; et toujours misérables, faute d'avoir du pain.

L'homme est le seul sur la terre, qui soit capable de travailler, c'est à dire, de faire quelque chose d'utile avec connoissance de cause et à dessein. Le cheval, le chameau, le boeuf, le chien, et d'autres animaux travaillent bien aussi, mais sans le savoir. Le boeuf traineroit une pierre par les champs, tout aussi gravement que la charrue. C'est par le moyen du travail que nous jouissons de tous les biens que nous possédons; il est donc la source de nos richesses et de nos plaisirs. Il nous préserve d'une maladie bien fâcheuse, de l'ennui, dont le plaisir ne peut pas toujours nous sauver. On ne peut pas toujours danser, toujours se promener, toujours être à table, au jeu, en compagnie; et que faire hors de là sans le travail? Celui qui ne connoit pas l'ennui, n'a qu'à se condamner pour huit jours à l'inaction.

Un homme laborieux ne manque jamais du nécessaire; le paresseux a faute de tout. Le premier est estimé et honoré; on l'aime parce qu'il est utile; le second est mépriſé. Le paresseux ne sachant que faire, et ne pouvant demeurer dans l'inaction, passe son tems à des folies, tombe dans le désordre, s'adonne à l'ivresse, au jeu. La mauvaise humeur, fruit de l'en-

l'ennui, le rend ſujet à la triſteſſe, à la crainte, aux ſoucis pour l'avenir, à la colère; et le mépris qu'on lui témoigne, le remplit de haine et de défiance. Le travail épargne tous ces tourmens à l'homme laborieux.

Quoique la plupart des hommes aiment le travail, et qu'ils en tirent de ſi grands avantages, ils ont presque tous un préjugé ſingulier à ſon ſujet. Ils le regardent comme un malheur, et comme la peine des fautes et de la mauvaiſe conduite des hommes. Ils ſe figurent que l'homme vivroit dans une heureuſe oiſiveté, ſ'il faiſoit toujours bien. Ils ne prennent pas garde, que toute la conſtitution de l'homme annonce la deſtination au travail, parce qu'elle l'en rend capable, et qu'elle lui en impoſe néceſſité. L'homme a des doigts ſenſibles et agiles; des bras forts et dégagés. Aucun animal n'eſt fait ainſi. L'homme penſe, et peut tout apprendre. Dépouillé d'armes naturelles, dont tous les animaux ſont pourvus, il lui faut chercher ſa ſureté dans des armes artificielles, qu'il ſe fait à force de travail. Son corps nu l'invite au travail pour ſe couvrir. Son palais délicat le porte à chercher par le travail des nourritures plus ſavoureuſes que les dons de la nature brute. En un mot, tout l'appelle au travail. D'ailleurs c'eſt entre les hommes un té-

témoignage d'affection, d'eſtime, de confiance, que de remettre le ſoin d'une affaire à quelqu'un. C'eſt en donnant des charges, c. à d. de l'ouvrage, aux perſonnes de mérite et de ſervice, que les Rois et les princes récompenſent la fidélité et honorent les talens.

SECTION III.

STRUCTURE INTÉRIEURE.

CHAP. I.

Des os.

Le corps humain eſt compoſé d'une infinité de pièces, faites et arrangées avec beaucoup d'art. On peut ſe le figurer ſur la ſeule inſpection de l'homme. Il marche, il court, il agit, il reſpire, il mange, il ſe nourrit, il chante, il parle, il ſe roidit, il ſe plie, il croît; tout cela demande des inſtrumens, une organiſation capables de produire tous ces effets. Une pierre, une motte de terre ſont immobiles. Une montre, un moulin ſe meuvent. Mais auſſi quel arrangement! combien de pièces! quel tra-

travail et quelle exactitude? Après tout, ces machines n'ont qu'un mouvement unique, toujours le même. Elles ne se transportent point, elles ne savent faire autre chose que ce qu'elles font; elles ne savent ni s'arrêter ni se remettre en mouvement; elles ne se nourrissent pas; en un mot, elles ne vivent point.

En comparaison de ces machines, le plus simple animal est un vrai prodige. Il a la vie et le mouvement propre et libre. Mais qu'est-ce que l'huître, la chenille, au prix de l'homme? Avec quel art ne doit-il pas être formé!

Les os sont comme la charpente qui porte et lie toutes les autres parties du corps humain. Voyez un Squelette.

La tête est une caisse osseuse, composée de plusieurs os, si fortement joints, qu'on casseroit plutôt l'os même, qu'on ne dissoudroit les jointures. Les os sont fort épais, surtout au derrière de la tête. Cette caisse renferme la moelle de la tête, qu'on nomme le cerveau, et les organes de la vue, de l'ouie, de l'odorat et du gout. Remarquez les cavités des yeux, des oreilles, du nez, de la bouche, les mâchoires et le trou du cou.

C'est dans le cerveau que semble résider la pensée, le mouvement, le sentiment. Le moindre dérangement du cerveau cause la surdité,

l'aveuglement, la paralysie, l'aliénation, la mort. Un coup violent, une chute peuvent produire ces effets. Les facultés que nous venons de nommer sont très importantes, ou plutôt elles sont tout, puisqu'elles constituent l'homme et sa vie; et avec cela elles sont si délicates, que le moindre choc pourroit les altérer et les détruire: il falloit donc qu'elles fussent soigneusement gardées. La dureté des os de la tête et leur figure ronde leur donne la force de résister, et de mettre le cerveau à couvert. Outre cette couverture, le cerveau en a encore plusieurs autres; d'abord deux membranes ou peaux, entre le cerveau et le crâne. En dehors, la peau qui est fort épaisse à la tête, et par dessus le tout, les cheveux.

Chez les petits enfans les os ne sont pas joints au haut du crâne et laissent une ouverture, nommée la fontanelle, couverte d'un cartilage mince, qui s'ossifie peu à peu; la fontanelle se ferme dans le cours de la seconde année. Jusques-là elle est couverte ordinairement d'une crasse épaisse, qui se détache et tombe d'elle-même, à mesure que l'os se forme; il faut bien se garder de blesser l'enfant à cet endroit.

Le

Le cerveau eſt partagé par une prolongation de l'os; qui forme une cloiſon, et par les peaux, en deux grandes parties, dont l'une eſt devant et l'autre derrière. Le cerveau même eſt une matière blanche, molle, huileuſe, traverſée d'une infinité de fibres. Voilà tout ce qu'on en a pu ſavoir juſqu'ici, ſans en avoir découvert ni l'organiſation, ni le jeu. On voit ſeulement que c'eſt une machine ſi admirable, que nous n'y comprenos rien.

Les os du tronc ſont les vertèbres, qui forment l'epine du dos et le cou, ſoutiennent le corps et portent la tête; les côtes, l'os de la poitrine et le baſſin, formé des os de hanches, des os de devant, et du prolongement de l'epin du dos.

L'épine du dos devoit ſoutenir le corps, ſeconder ſes efforts, et ſe prêter à ſes mouvemens. Elle devoit donc être très forte et très flexible; deux qualités oppoſées. Mais remarquez ſa ſtructure; elle eſt forte flexible, et légère. Elle eſt flexible, parce que ce n'eſt pas un os unique et tout d'une pièce, mais un aſſemblage de vingt quatre os, qui jouent les uns ſur les autres. Sa force vient de la figure, de la dispoſition et de la liaiſon de ces os. Ils ſont conſtruits de manière, qu'ils joignent exactement; ſont poſés verticalement les uns ſur les autres, et tiennent enſemble par de forts liens. Remarquez, que

les plus groſſes vertèbres ſont en bas, et qu'elles diminuent à meſure qu'elles ſ'élévent. La légéreté de l'épine vient de ce que les vertèbres ſont toutes creuſes, et percées presque en tout ſens. Le creux du milieu, qui deſcend du cerveau juſqu'au bas du corps, renferme la moelle de l'épine, qui communique avec le cerveau dont elle eſt la continuation. Au dos et aux deux côtés des vertèbres, vous remarquez des prolongemens d'os, qui forment deux creux tout du long de l'épine. Ces creux ſont les lits de gros vaiſſeaux ſanguins et lactés, que les élévations voiſines garantiſſent des chocs du dehors.

Le nombre ordinaire des côtes eſt de douze de chaque côté. On en trouve quelquefois plus ou moins d'un, ou même des deux côtes. Ces côtes viennent ſe joindre devant à l'os de la poitrine, et forment avec lui une grande caiſſe nommée la poitrine. L'os pectoral eſt unique chez les adultes, mais compoſé de pluſieurs petits os chez les enfans.

Les longues côtes qui ſe joignent à l'os pectoral, ſ'appellent les vraies côtes. Au deſſous ſont les fauſſes côtes, plus courtes, qui ne viennent point juſqu' à l'os pectoral.

La caiſſe de la poitrine rend cette partie du corps à peu près inflexible; en revanche, il n'y a plus d'os que les vertèbres, juſqu' au baſſin, et

et toute la partie, qu'on nomme le ventre, peut se plier en tous sens, ce qui n'arriveroit pas, si le ventre avoit une cuirasse comme là poitrine; cette cuirasse gèneroit aussi les intestins, qui ont besoin de s'étendre et de se mouvoir librement pour digérer. Ceux qui portent des corps de baleine, perdent ces deux avantages, la flexibilité du corps, et la liberté et la santé des intestins; ils contrarient la nature.

Le bras est affermi par cet os large et à peu près triangulaire sur le dos, et par cet autre os courbe, qui tient au bras, par un bout, et par l'autre, à l'os pectoral. Comme le bras devoit faire de grands efforts, l'épaule a été assurée pour en empêcher le déboitement. La partie supérieure du bras, depuis l'épaule jusqu'au coude, n'a qu'un os mediocrement fort, et creux, qu'on peut aisément casser, Mais il est à l'abri de l'avant-bras, plus robuste, qui a deux os. Tous les hommes, tous les enfans, quand ils sont menacés de quelque coup à la tête, ou sur le bras supérieur, présentent d'abord l'avant-bras pour recevoir le coup, parce qu'il est plus fort et moins sensible. Un père jouant un jour avec son petit enfant, le prit par le bras supérieur, et eut le malheur de le lui casser. Les femmes qui gardent des enfans, les prennent à plein

corps, ſi elles ſont prudentes, de peur de pareil accident.

Le poignet a huit os; enſuite viennent les premières et les plus longues phalanges des quatre doigts et du pouce, qui ſont cachées dans la paume de la main; puis les deux phalanges découvertes du pouce et les trois des autres doigts. Chaque phalange eſt un os ſéparé, tenant aux os voiſins, par des ligamens aſſez libres pour ne pas empêcher ſes mouvemens.

La jamble reſſemble au bras, à cela près, que ſes os ſont plus longs et plus gros. La cuiſſe n'a qu'un os unique, comme le haut du bras. Cet os s'emboite par la tête dans une cavité ronde de la partie inferieure de l'os de la hanche. La jambe, depuis le genou juſqu'à la cheville, a deux os, comme l'avant-bras, le plus gros devant, tourné un peu vers l'intérieur des jambes, et le plus mince derrière, tirant vers l'extérieur. Après ceux-ci viennent les os de la cheville, ceux du talon, qui en a ſept, les phalanges cachées des orteils qui forment le prolongement du pied, et les orteils mêmes, qui ont autant d'os que les doigts.

On compte dans un adulte environ deux cent cinquante ſix os, et dans un enfant, un peu plus de trois cens. Cela vient de ce que pluſieurs parties oſſeuſes, ſéparées chez les enfans

fans, ſe réuniſſent dans l'adulte; comme les os de la tête, de la poitrine, du baſſin, des hanches. Les os ſont des tiſſus de lames, ou des couches de fibres organiques et ſolides. Le dedans en reſſemble à une éponge durcie, ou à une maſſe de filets, dont toutes les mailles communiquent enſemble; ces mailles ſ'appellent cellules. Cette maſſe cellulaire contient une eſpèce d'huile, nourriture de l'os. L'extérieur de l'os eſt un tiſſu ſerré, poli et caſſant.

Les os creux ne ſont dans leur origine qu'un paquet de fibres molles, qu'on peut étendre comme de la gelée de veau. Imaginez un paquet de réſeau très fin. D'abord cette maſſe ſ'allonge, et forme un tuyau compoſé de deux membranes ou peaux, l'une intérieure et l'autre extérieure. Chaque membrane a pluſieurs lames. Toutes ces lames ſe durciſſent et ſ'oſſifient ſucceſſivement, juſqu'à ce qu'elles ſoient toutes changées en os; alors l'os a fini ſon accroiſſement. L'aſſéchement et l'endurciſſement continuent, et l'os commence à périr. On ne ſauroit mieux ſe repréſenter un tel os, que comme un arbre. Chaque année une couche, ou lame de fibres ſe durcit et devient du bois, enſorte qu'en comptant les couches du bois, on compte les années de l'arbre. Quand l'arbre n'a plus de lames molles, il commence à ſe deſſécher.

Tous les os ſont garnis par leurs extrémités mobiles d'une matière blanche, transparente, qu'on appelle cartilage. Son uſage eſt d'empêcher les os de ſe toucher et de ſ'uſer par le frottement. Dans le grand âge il prend la dureté des os. De là vient que les vieilles gens ont tant de peine à ſe remuer, et que les mouvemens deviennent plus lents à meſure qu'on avance en âge. C'eſt par la même raiſon que les adultes n'ont plus les doigts aſſez ſouples pour apprendre à jouer des inſtrumens, à écrire, ou à faire ce qui demande de l'agilité.

Les os ſont attachés les uns aux autres par des ligamens. Ce ſont de fortes cordes blanches, compoſées de fibres ou de filamens. Tels ſont les ligamens qui arrêtent la tête de l'os de la cuiſſe dans ſon baſſin. Autour de la tête il y en a d'autres, ſemblables à une forte toile, qui l'attachent au bord du baſſin, pour empêcher les déboitemens. Ces ligamens renferment une liqueur huileuſe, qui arroſe continuellement les jointures, pour en faciliter les mouvemens, à peu près comme on enduit de goudron les aiſſieux d'un chariot, ou comme on huile les mouvemens d'un moulin. Cette liqueur eſt en réſerve dans de petites éponges de chair, qu'on nomme glandes.

Les

Les os, les ligamens et les cartilages sont revêtus d'une peau forte, serrée, composée de fibres, de petits vaisseaux; et très sensible. Cette membrane tient à l'os par une infinité de fibres et de vaisseaux qui le traversent; c'est elle qui fournit la nourriture à l'os. L'intérieur des os creux est tapissé de la même peau, où est renfermée la moelle, huile destinée à nourrir et à rafraichir l'os. Les os sont insensibles.

CHAP. II.

Des autres solides.

Sur les os sont les chairs, les graisses, les peaux, les tendons, les nerfs.

Les chairs ne sont pas de simples remplissages de la figure, encore moins une charge inutile; mais des organes nécessaires à l'action et à la force du corps, et une partie de ce qu'on appelle les muscles.

Chaque muscle a deux parties; un corps charnu rouge, plus ou moins épais, peu long, et entrelacé de vaisseaux de toutes sortes, qui lui apportent la nourriture, ou qui le mettent en mouvement, ou qui lui donnent le sentiment. Cette pièce de chair a ses tégumens ou peaux, qui l'enveloppent, et la séparent des

autres, et qui contiennent les graiſſes, quand il y en a. On voit ces fibres charnues, ces peaux, ces graiſſes dans une pièce de viande qu'on a ſur la table. Cette partie du muſcle eſt affermie aux os et aux cartilages. Au bout de cette pièce de chair, qui finit en pointe, à peu près comme une poire, tient une forte corde blanche, plus ou moins ronde ou platte, nommée tendon. Ce tendon eſt compoſé de quantité de gros fils blancs; ſon bout oppoſé eſt attaché à l'os qu'il doit mouvoir; et dans toute ſa longuer il eſt aſſujetti à l'os, par des ligamens qui le couvrent, ou des brides annulaires, de peur que l'action ne le dérange. Ces brides ſont toutes remplies de glandes, qui arroſent le tendon, à meſure qu'il agit, afin d'en rendre le jeu plus facile. Le tendon eſt inſenſible.

Les nerfs ſont encore des cordons blancs, ſouvent tres fins, et même imperceptibles. Chaque nerf eſt un vaiſſeau membraneux, dont la cavité eſt occupée par des cloiſons membraneuſes, longitudinales, et remplies de filets mèdullaires d'un bout à l'autre. Ils naiſſent tous du cerveau, auquel ils communiquent, deſcendent par la moelle de l'épine, ſortent de là par les trous, dont l'épine eſt percée latéralement, ſe répandent dans tout le corps par ramifi-

mifications; et s'étendant en manière de filamens, tapissent toutes les membranes, tous les muscles, et chaque point du corps, enforte qu'ils sont réellement innombrables. Ils sont remplis d'un suc, dont on ne connoit pas l'usage.

Les nerfs sont les organes de tous les sens, et du sentiment répandu par tout le corps. Si l'on coupoit p. ex. le tronc du nerf du bras, on pourroit battre, déchiqueter, brûler ce bras, ou ses parties, sans qu'on en sentît rien. Si on cupoit le tronc du nerf des yeux, on ne verroit plus; de même du nerf du nez, du palais etc. Or en quelque endroit du corps qu'on se pique, qu'on se brûle, qu'on se coupe ou qu'on se heurte, on le sent; il y a donc des nerfs; il y en a donc dans tous les points du corps; il est donc impossible de les compter.

Les nerfs sont encore les premiers organes du mouvement. Ainsi en coupant le tronc des nerfs du bras, on rendroit ce bras immobile; et il en est de même de toutes les autres parties du corps.

Sans doute que bien des personnes ont déja souhaité dans la douleur, d'être privés du sentiment dans la partie malade. Mais si nous n'avions point de sentiment dans le bras, par ex. comment saurions nous ses mouvemens, et comment pourrions nous les règler? Si nos

pieds

pieds étoient insensibles, nous ignorerions si le terrain sous nous est ferme ou mouvant, et si nous ne sommes pas en danger de périr en nous enfonçant. Si quelque chose blessoit ou détruisoit nos membres, nous ne le sentirions pas, et nous pourrions être bien étonnés un beau jour, de n'avoir ni bras ni jambes, sans savoir comment nous les aurions perdus. Si nos intestins étoient insensibles, nous ne souffririons pas de la colique, il est vrai; mais nous ne connoitrions ni la faim, ni la soif, ni le rassasiement; et nous pourrions mourir d'inanition ou de réplétion, sans le savoir. Il est vrai qu'il n'y auroit pas grand mal; car la vie, où nous n'aurions rien pu faire ni sentir, nous auroit été inutile et indifférente.

Les membranes ou peaux sont de grands tissus fibreux, qui couvrent l'extérieur du corps ou de quelques unes de ses parties, ou s'insinuent entre ces parties. Telles sont, la peau qui couvre le corps, les membranes des muscles, celles des os, la membrane graisseuse ou cellulaire, les membranes qui enveloppent les viscères, et celles qui forment les intestins.

Tout notre corps est couvert d'une peau assez épaisse, et composée de plusieurs membranes. Celles de dessous sont épaisses et molles, et celle de dessus, nommée l'épiderme, est min-

mince, dure et inſenſible; car on peut la percer avec une aiguille. ou la lever légèrement avec un raſoir, ſans ſouffrir. Il y a des endroits du corps, où la peau eſt beaucoup plus groſſe qu'ailleurs. La peau des mains, et celle de deſſous les pieds eſt la plus épaiſſe. J'ai déja parlé plus haut des membranes des os et des muſcles.

La membrane cellulaire ou graiſſeuſe eſt une peau fine, compoſée de deux feuillets, comme un matelas, qui s'étend par tout le corps, ſur les chairs, entre les muſcles, autour des inteſtins, du coeur etc. et ſe gliſſe même entre les jointures. C'eſt elle qui renferme toutes les graiſſes du corps, en quelque endroit qu'elles ſe trouvent, C'eſt par ſon moyen, que toutes les parties du corps communiquent enſemble, et que les corps durs, aiguilles etc, qu'on avale par accident, prennent quelquefois des routes ſi ſingulières, et vont reſſortir à la cuiſſe, au genou, à l'épaule. C'eſt dans cette membrane, que ſe trouve l'eau de l'hydropiſie générale. C'eſt encore dans cette membrane, qu'on peut ſouffler l'air dans le corps d'un animal, et le faire paroitre gros et gras, quoiqu'il ſoit maigre et décharné. On l'appelle cellulaire, parce qu'elle eſt remplie, entre ſes lames, de petites cellules, qui contiennent la graiſſe. La graiſſe elle-

elle-même est une huile, extraite du superflu des alimens, et toujours une marque de foiblesse, quand elle est trop abondante.

Le coeur, le poumon, les intestins, la foie, la rate, etc. ont chacun leur peau propre. Le coeur est dans un sac membraneux; le poumon est enveloppé d'unè peau; le péritoine couvre les boyaux, l'estomac et tous les viscères du bas ventre. Des efforts, des sauts ou des chutes violentes causent des déchirures dans le péritoine, par où une partie du boyau sort de son assiette, et cause ce qu'on appelle une descente, ou hernie, qui peut devenir dangereuse.

On appelle glandes, de petis corps charnus, composés d'une infinité de vaisseaux, et qui contiennent des liqueurs. La bouche, le gosier, l'estomac, les boyaux, les ligamens des muscles et des jointures, en sont tout remplis.

CHAP. III.

DE LA NUTRITION.

ARTICLE I.

De la circulation du sang.

Le tronc du corps est creux, et se trouve partagé en deux grandes cavités, celle de la poitrine et

et celle du bas ventre, séparées par une peau, nommée le diaphragme, tendu horizontalement depuis le bas de l'os pectoral jusqu'à la même hauteur des vertèbres, et depuis les côtes d'un côté, jusqu'à celles de l'autre. Le diaphragme est composé de muscles, et contribue aux mouvemens du poumon, de l'estomac, des boyaux; au vomissement et à la toux; c'est là aussi qu'est le siege du rire.

Dans la poitrine sont le poumon et le coeur.

Le poumon est une grande pièce de chair mollasse, spongieuse et toute composée aussi bien que le reste du corps, de fibres et de vaisseaux innombrables, pliés, repliés et entortillés en tous sens. Il consiste en deux pièces d'un rouge clair. Plusieurs muscles le mettent en mouvement. Il est enveloppé d'une grande peau qui l'empêche de se blesser contre les côtes. L'inflammation et l'enflure de cette peau, est ce qu'on nomme la pleurésie. L'usage le plus sensible du poumon est la respiration. Il se gonfle pour recevoir l'air, puis il le repousse en se comprimant, à peu près comme une éponge se gonfle et reçoit l'eau, puis la rejette si vous la pressez avec la main. Il communique avec la bouche par un canal cartilagineux, nommé la glotte; dont le haut peut se resserrer pour former

former les tons, et même se fermer. Le poumon est destiné à rafraichir le sang qui y circule, après avoir passé par le corps. Ce rafraichissement se fait au moyen de l'air, qui y entre sans cesse, et du lait que les alimens lui fournissent. On peut juger de la quantité de vaisseaux sanguins qu'il doit y avoir dans le poumon, puisqu'il contient autant de sang que tout le reste du corps. C'est cette abondance et cette grande agitation du sang dans ce viscère, qui fait qu'il souffre le plus dans les excès, qui échauffent le sang, comme l'ivrognerie, et les exercices trop violens. Aussi est-il toujours le premier attaqué et de là viennent les rhumes de poitrine, la toux, l'enrouement, les pleuréſies, les consomptions, et une mort misérable. Il s'y forme de petits abcès, qui crèvent successivement, et le minent peu à peu; ou bien un seul grand abcès plein de pus, qu'on appelle vomique, qui jette le sujet en langueur en se formant, et peut l'étouffer en crevant. La vomique se renouvelle ordinairement jusqu' à la mort.

Le coeur est un gros muscle, ou plutôt un composé de plusieurs muscles puissans, en forme d'une grosse poire, placé à gauche entre les lobes du poumon, et suspendu obliquement dans un grand sac. A lui aboutissent quatre gros

gros vaisseaux sanguins, dont deux communiquent au poumon, et les deux autres au corps. Il a deux cavités, l'une à gauche plus petite, et l'autre plus grande à droite. Ces cavités sont séparées dans l'adulte par une forte paroi charnue, enforte qu'elles n'ont aucune communication entre elles. Dans les enfans, avant et peu après la naissance, cette paroi est percée d'un trou ovale, et la communication des deux cavités est ouverte.

La destination du coeur est de faire circuler le sang; pour cet effet il est dans un mouvement perpétuel de dilatation et de contraction. En se dilatant il reçoit le sang, et en se comprimant il le pousse dans le corps. La moindre blessure au coeur est mortelle, et tue sur le champ sans ressource.

Les vaisseaux sanguins sont de deux sortes; les artères, qui portent le sang du coeur au poumon et à toutes les parties du corps. Elles se répandent de même que les nerfs, en ramifications infinies, qui vont tapisser toutes les parties. En quelque endroit, en quelque point du corps qu'on se blesse, on voit couler de sang; il y a donc partout des vaisseaux sanguins. On comprend aisément que les plus gros vaisseaux sont les plus voisins du coeur, puis qu'il est le centre d'où part tout le sang, et où toute la masse vient se rendre; etque

plus ils s'éloignent, et plus ils diminuent, jusqu'à ce qu'ils se perdent en ramifications imperceptibles. Les autres vaisseaux sanguins sont les veines, qui ramènent au coeur le sang, du poumon et de toutes les parties du corps. Leurs ramifications sont innombrables, comme celles des artères, Les dernières se distinguent par un battement continuel, semblable à celui du coeur, qu'on apperçoit fort distinctement au pouls, qui est l'artère principale du poignet, et qu'on appercevroit également par tout le corps, si les artères n'étoient enfoncées et cachées sous les chairs, ou sous d'autres parties solides, de peur qu'elles ne soient blessées, ce qui seroit fort dangereux. Car les artères guérissent difficilement, à cause du battement continuel. Les artères ont, à de très petites distances, des valvules intérieures, qui laissent avancer le sang, mais qui l'empêchent de reculer. Les veines n'ont point ces valvules, excepté les deux grosses veines qui touchent au coeur. Celles-ci ont chacune une valvule, qui se ferme, lorsque le coeur se comprime pour faire sortir le sang, de peur que celui-ci ne retourne dans les veines, où il ne doit point entrer.

Ainsi le sang part de la cavité gauche du coeur, au moment que celui-ci se contracte; entre dans la grosse artère, qui le conduit,

duit, par ses ramifications, dans toutes les parties du corps. A tous les bouts d'artères se joignent des bouts de veines, qui reçoivent le sang, et le ramènent à la grosse veine, et de là dans la cavité droite du coeur. Il ressort de celle-ci par l'artère pulmonaire, et se répand dans le poumon, où il se rafraichit. Les bouts des artères rencontrent encore ici partout des bouts de veines qui reprennent le sang, le rassemblent dans une grosse veine, où il se mêle au lait, et revient par la veine pulmonaire à la cavité gauche du coeur, pour recommencer un nouveau cours. Ces deux circulations, dans le corps et dans le poumon ne se font pas successivement, mais elles arrivent en même tems. Les deux cavités du coeur se dilatent à la fois; la gauche reçoit le sang du poumon par la veine pulmonaire; et la droite celui qui vient du corps par l'autre tronc de veine; l'instant d'après les deux cavités, resserrées par la contraction du coeur, poussent le sang, la gauche, par la grande artère, dans le corps, et la droite, par l'artère pulmonaire, dans le poumon. Au moment où le coeur bat, toutes les artères du corps exécutent le même battement.

Toute la masse du sang dans un homme bien constitué, est à peu près de cinquante cinq livres; chaque battement du coeur porte deux

onces de sang, et ce battement se fait dans une seconde; ainsi toute la masse du sang passe par le coeur en cinq et demi minutes; ou ce qui revient au même, toute la circulation se fait en ce court espace de tems. Ce mouvement violent échauffe beaucoup le sang.

Dans ce fluide on apperçoit à l'oeil deux parties très distinctes. Le rouge, qui est sec, solide, composé de petits globules remplis d'huile, de soufre et de sel, et chargés de beaucoup de feu. L'autre partie est une liqueur jaunâtre, visqueuse, nommée la lymphe, qui sert de véhicule à la première.

La destination du sang est de nourrir le corps et toutes ses parties; c'est pourquoi il circule par tout, et même les veines et les artères ont encore leurs artères et leurs veines. Le sang se transforme donc en chairs, en graisses, en os, en nerfs, en tendons, en cheveux, en ongles; il produit le fiel, la moelle, les larmes la sueur, la salive, la morve, la cire des yeux et des oreilles. On peut juger par là, combien le sang doit perdre dans sa circulation, devenir sec, et s'échauffer; ajoutez l'irritation du mouvement rapide, et l'on comprendra la nécessité de son rafraichissement et de son renouvellement dans le poumon au moyen de l'air et du lait. De cet échauffement du sang viennent

nent plusieurs incommodités, quand on est dans un apartement trop chaud, ou dans les grandes chaleurs de l'été, où il ne peut pas se rafraichir. Quand on n'a pas mangé de plusieurs heures, on est échauffé, parce que le sang dessséché ne trouve plus de lait pour se réparer.

ARTICLE II.

DES INTESTINS.

Sous le diaphragme se trouvent l'estomac, le boyau, le mésentère, le foie, la rate, les reins et la vessie.

L'estomac est un sac assez considérable, placé immédiatement sous le diaphragme, et sous l'os pectoral. Son ouverture supérieure, qui tient au gosier, est derriére, vers les vertèbres, un peu sur la gauche. Il est presque couché en travers; et son ouverture qui conduit au boyau, est également tournée vers les vertèbres, mais à droite, et un peu plus bas que l'autre. Il est composé de quatre membranes de différentes formes et tissus. Il a un mouvement continuel, semblable à peu près aux mouvemens d'un ver qui rampe; il se gonfle en se racourcissant, puis il s'allonge et s'aplatit, balotte ainsi les alimens, les mêle et les réduit en bouil-

lie, Les glandes dont il eſt tout rempli, y verſent continuellement une liqueur à peu près ſemblable à la ſalive. C'eſt l'eſtomac qui nous avertit par la faim, quand nous avons beſoin de nourriture. Il eſt enduit intérieurement d'une liqueur viſqueuſe, qui le garantit des acides rongeans. Les boiſſons tièdes, les épices, les liqueurs ſpiritueuſes affoibliſſent l'eſtomac, qui ſe remplit alors de glaires ſuperflues et digère mal; la nutrition eſt imparfaite, l'homme tombe en langueur, en conſomption, ou en hydropiſie, et meurt miſérablement. Presque tous nos maux viennent de l'eſtomac. Cela n'eſt pas ſurprenant, puisque c'eſt lui qui fournit la nourriture à tout le corps.

Depuis la bouche juſqu' à l'eſtomac il y a un canal membraneux, nommé le goſier, par où paſſent les alimens. Placé derrière la trachée-artère, il deſcend de long des vertèbres. Le goſier eſt tout tapiſſé de glandes qui l'arroſent.

On dit communément *les boyaux*, mais il n'y en a qu'un ſeul; c'eſt un conduit ſept ou huit fois plus long que celui qui le porte. Il tient par ſon bout ſupérieur à l'eſtomac, et par l'inferieur à l'anus. Ce Canal eſt une continuation de l'eſtomac; il a comme lui quatre membranes, des glandes et un mouvement; mais

mais il eſt moins ſenſible, peut-être parce qu'il eſt tapiſſé de plus de glaires, Il eſt étroit par ſa plus grande longueur, et ſ'élargit enſuite toujours d'avantage pour recevoir le marc des alimens, qui ſ'épaiſſit dans ſon progrès.

Le canal inteſtinal n'eſt pas jeté au hazard dans la cavité du ventre, mais arrangé et aſſujeti autour du méſentère, un corps à peu près rond, glanduleux, plein de vaiſſeaux de toutes ſortes, et affermi aux vertèbres. Il y fait pluſieurs plis, deſcend, monte, redeſcend, juſqu' au bout. Il eſt fort long, afin que les alimens ayent l'eſpace convenable pour ſe digérer; il fait des plis, et remonte, pour retenir plus longtems les alimens, et gagner le tems néceſſaire. Le dernier bout du canal, deſtiné à recevoir le marc inutile, deſcend tout droit, pour en hâter lévacuation.

Au haut du boyau il y a une valvule pour empêcher les alimens de rentrer dans l'eſtomac; et un canal qui vient du foie, et qui en amène le fiel; une huile fine, âcre et fort amère néceſſaire à la digeſtion des alimens. Enſuite viennent tout du long du boyau, des vaiſſeaux ſans nombre, qui en tirent le ſuc nourricier, ou le lait, qu'on appelle chyle, et le portent au méſentère, où il a ſes réſervoirs.

Le canal inteſtinal eſt l'habitation de pluſieurs eſpèces de vers. On en ſouffre beaucoup, quand ils ſont en grand nombre; les enfans y ſont le plus ſujets. Le ſolitaire ſurtout eſt dangereux.

Le foie eſt à droite ſous les fauſſes côtes, et repoſe en partie ſur l'eſtomac. C'eſt un grand viſcère, d'une chair brune, toute traverſée de vaiſſeaux de toutes ſortes. Sa fonction eſt d'extraire du ſang la bile, ou le fiel, qu'il raſſemble dans un ſac, pour la fournir au boyau ſelon le beſoin. Quand elle ſe répand en trop grande abondance elle produit de fâcheuſes maladies, comme la dyſſenterie, ou de terribles fièvres, lorsqu'elle attaque le boyau; la jauniſſe, quand elle paſſe dans le ſang, et ſe répand dans le corps. Il ſe forme ſouvent des pierres dans le foie, et il ſ'y loge des vers. La bile eſt verdâtre, corroſive, et diſſout les gommes et les graiſſes; ce qui fait que les peintres ſ'en ſervent pour broyer leurs couleurs viſqueuſes. Le boyau eſt préſervé de ſon acidité par les glaires qui l'enduiſent.

La rate eſt un aſſez gros viſcère, placé ſous les fauſſes côtes à gauche. On connoit peu ſa figure, et encore-moins ſon uſage: on ſoupçonne qu'il ſert à purifier le ſang. C'eſt une chair mollaſſe, fibreuſe, et ſpongieuſe. Quand on

on ſ'échauffe, elle gonfle et pique, et cauſe de grandes incommodités, et ſouvent des maladies dangereuſes.

Les reins ſont deux pièces de chair brune, de la figure d'une fève, et groſſes comme la moitié du poing. Ils ſont enveloppés dans une membrane remplie de graiſſe, et aſſujettis aux deux côtés. Ils ſéparent du ſang l'eau ſuperflue, qu'ils font couler goutte à goutte dans la veſſie, chacun par un canal nommé urètre.

La veſſie eſt un corps compoſé de pluſieurs membranes, l'une ſur l'autre, de vaiſſeaux de toutes ſortes et de muſcles, quoique transparente et fort mince. Sa poſition au bas du corps ſur le devant, favoriſe ſon uſage, qui eſt de recueillir les eaux ſuperflues du ſang et des inteſtins, qu'on appelle l'urine. Elle eſt grande pour contenir une quantité d'eau conſidérable, afin qu'on n'ait pas l'incommodité de la lâcher ſouvent. Le cou, ſitué en bas, eſt fermé par deux gros muſcles, qui empêchent l'eau de ſ'écouler malgré nous. D'autres muſcles la preſſent, quand elle doit évacuer. L'urine eſt mêlée d'huile et de terre, et chargée d'une quantité de ſels. C'eſt de l'urine qu'on fait phosphore, et il y a bien des perſonnes dont l'urine reluit dans les ténèbres. Elle a de grands uſages; on en fait un ſel purgatif, et elle ſert à

la teinture. L'urine eſt corroſive, et la veſſie eſt enduite intérieurement de glaires pour ſ'en garantir. C'eſt le défaut de cette glaire, et l'action de l'urine ſur la veſſie qui cauſe ces douleurs cuiſantes, cette brûlure, qu'on reſſent quelquefois dans ces parties; et qui fait même qu'on rend du ſang avec les urines. La veſſie eſt le ſiége de pluſieurs maladies très cruelles. Il ſ'y forme des dépots pierreux, qui naiſſent aparemment du ſel et de la terre de l'urine. On prétend que l'intempérance, en gâtant l'eſtomac et le ſang, en eſt quelquefois la cauſe. Quand ces dépots demeurent ſous la forme d'un gros ſable, c'eſt la gravelle; quand ils ſe réuniſſent en une pierre unique, c'eſt la pierre. On en a vu de la groſſeur d'un oeuf de poule. Cette pierre empêche d'évacuer l'urine, en bouchant le cou de la veſſie, et cauſe des douleurs cruelles par le frottement et l'inflammation. La gravelle en cauſe peut-être de plus cruelles encore, en ſ'inſinuant dans le banal et en le déchirant.

Il y a dans le corps au moins quatre fois plus de liquides que de ſolides. Les ſolides ſont, les chairs, les cartilages, les os, les nerfs, les tendons, les membranes, les ongles et les ligamens. Les liquides ſont le ſang, l'urine, les graiſſes, la moelle, le ſuc nerveux, les larmes,

mes, la sueur, la morve, le fiel, la salive, et les liqueurs des glandes. Toutes ces liqueurs usent les vaisseaux par où elles passent. Le mouvement frotte et use toutes les parties, le corps transpire perpétuellement et en abondance, par toutes ses parties externes et internes, et même par les cheveux, qui sont de véritables canaux. A cet effet toutes les parties de notre corps, la peau, et les os mêmes, sont criblées de petits trous imperceptibles, nommés pores. Une partie de la transpiration interne rentre par d'autres canaux dans le sang, mais la plus considérable se perd par les évacuations. Le nez, les oreilles, les yeux servent d'égout au cerveau; les crachats emportent la transpiration du poumon.

De huit livres de nourriture qu'on prend, on n'en rend pas quatre par les selles et les urines; et cependant un homme fait n'augmente guères de masse. Où reste donc le résidu? La transpiration l'emporte. Cette évacuation est donc plus importante que les autres. Aussi la transpiration arrêtée fait-elle de grands ravages, et produit les plus longues, et les plus dangereuses maladies. Si c'est la transpiration de la tête qui se dérange, on a des fluxions, des maux d'yeux, d'oreilles, de dents, des fièvres, des maux de tête. Si c'est celle de la poi-

poitrine, elle cauſe des enrouemens, la toux, des inflammations de poitrine, des eſquinancies, des pleuréſies, des ulcerations, des vomiques, des conſomptions. Si c'eſt la tranſpiration extérieure, il en réſulte des maladies de la peau, des galles, des ébullitions, des fièvres intermittentes. La tranſpiration ſe dérange par léchauffement et le refroidiſſement, par tous les excès et toutes les imprudences, qu'on commet dans la chaleur du plaiſir. Les perſonnes qui y ſont le plus ſujettes, ſont celles qui vivent délicatement, et qui ſe tiennent chaudement, parce que leur peau ſ'affoiblit.

Cette grande diſſipation dans un homme ſain et laborieux, diminue beaucoup dans l'inaction et dans la maladie. Le ſuperflu que la tranſpiration devroit emporter, engraiſſe les perſonnes oiſives, celles qui mènent une vie ſédentaire, les priſonniers; et en relâchant les fibres, fait croître les enfans, et plus encore dans une maladie, qui les retient dans la chambre ou au lit. De là vient qu'on enferme les bêtes qu'on veut engraiſſer.

Voici comment ſe fait la nutrition, autant que nous la comprenons. Les alimens réduits en bouillie dans la bouche, au moyen des dents et de la ſalive, deſcendent par le goſier, qui les accompagne encore de la liqueur de ſes glan-

glandes, tant pour les amollir, que pour les faire deſcendre; les conduit à l'eſtomac, et leur ferme le retour par une valvule à ſon orifice. L'eſtomac les détrempe, les mêle, les amollit encore, et les transmet au canal inteſtinal. Le fiel y vient diſſoudre tout ce qu'il y a de viſqueux. A meſure que cette bouillie avance, des vaiſſeaux répandus partout, en tirent le ſuc déja formé, qu'on nomme chyle. Le reſte continue ſon chemin juſqu' à ce quil ſoit évacué. Le chyle ſe ramaſſe dans des réſervoirs deſtinés à le recueillir dans le méſentère; de là il paſſe dans des vaiſſeaux lactés, ſemblables aux artères, diſpoſés le long de l'épine du dos, dans ces rainures, que forment les prolongemens des vertèbres. Là le chyle eſt obligé de monter en droite ligne, juſques ſous les aiſſelles, pour entrer dans le poumon. Mais comment monte-t-il? Chaque vaiſſeau lacté eſt accompagné d'une groſſe artère, qui le foule par ſes battemens, et force le chyle de monter. Il a des valvules qui laiſſent monter le chyle, mais l'empêchent de redeſcendre. C'eſt ainſi que les ſeins d'une femme qui a un enfant, ſe rempliſſent de lait. Nous en avons également, mais il ne ſe manifeſte pas. Des veines lactées, le chyle entre dans le ſang et dans la cavité gauche du coeur, circule dans le corps, y porte

la

la nourriture après s'être déchargé de l'eau superflue dans les reins; revient par les veines au coeur, usé, échauffé, et diminué; passe par la cavité droite et entre dans le poumon pour se rafraichir, prendre de nouveaux sucs nourriciers et recommencer son cours. C'est ainsi que les enfans croissent, et que les adultes se nourrissent, c. à d. réparent les forces perdues.

On prétend encore que nous recevons par certains pores de la peau, et par certains vaisseaux très fins, des particules extérieures qui nous fortifient, de même qu'on assure, que les arbres se nourrissent par les feuilles, aussi bien que par les racines. Il est certain que nous recevons dans un membre affoibli ou blessé, les liqueurs corroboratives qu'on y applique. Notre sang s'infecte de la galle, de la petite vérole, de la rougeole, des taches pétéchiales, par l'attouchement des malades qui les ont. Il entre donc quelque chose dans notre corps et dans notre sang, par cet attouchement. On attribue encore à cette même cause une expérience, qu'on croit avoir faite; la voici. Quand deux personnes d'un âge fort différent couchent ensemble, la jeune s'affoiblit, dit-on, et la vieille se fortifie. Aussi bien des gens ne veulent-ils pas permettre, qu'une nourrice, ni même

me une mère, garde ſon nourriſſon dans ſon lit. Il eſt certain, que celui qui eſt couché avec une perſonne malade, en ſouffre, et qu'on peut ſ'empoiſonner par l'attouchement.

Quand la tranſpiration eſt forte et bonne, la contagion priſe par les pores de la peau, n'eſt pas fort dangereuſe, la tranſpiration rejetant les mauvaiſes humeurs. De là vient, que les perſonnes qui ſ'effrayent en voyant un malade, ſont fort en danger de prendre ſa maladie, parce que la frayeur arrête la tranſpiration, en faiſant rentrer le ſang vers les parties intérieures. La peur eſt donc ſouvent plus dangereuſe que le mal.

Plus les fibres ſont molles, et flexibles, plus les ligamens ſont lâches, et plus ils peuvent recevoir de nourriture, et prendre de lacroiſſement; et plus l'animal croît de tout le ſuperflu de la nourriture; ce qui arrive dans la jeuneſſe. Quand ces fibres et ces ligamens ont acquis plus de dureté, ils ſ'étendent moins, et ceſſent enfin de ſ'étendre; c'eſt ce qui arrive avec l'âge. Alors l'animal ne croit plus qu'én épaiſſeur. Quand les fibres ne peuvent plus ſ'étendre du tout, elles ne reçoivent de nourriture qu'autant qu'il en faut pour remplir le vuide de la tranſpiration, et le ſuperflu ſe rejete dans les graiſſes. Enfin le grand âge les durcit tellement, qu'el-

qu'elles n'admettent plus que peu de nourriture, parce qu'elles ſont roides et inflexibles, et que leurs cavités ſont presque remplies. Alors leur action eſt lente, elles ſe deſſéchent: le tems vient, où elles n'admettent plus aucune nourriture; leur mouvement ceſſe, et l'animal meurt. On a trouvé dans l'extrême vieilleſſe que les cartilages, les tendons et les veines avoient acquis la dureté des os.

C'eſt la circulation des liquides et le mouvement intérieur et extérieur, qui conſtituent la vie et la ſanté; qui nourriſſent le corps, le font croître, et en empêchent la corruption; et c'eſt cette circulation et ce mouvement, qui uſent le corps. La nourriture ſoutient la vie, fortifie les membres; et c'eſt elle, qui en rempliſſant les fibres, les durcit, et tue enfin. La flexibilité des fibres dans l'enfance, donne à cet âge la ſoupleſſe, qui le met en état de contracter toutes ſortes d'habitudes utiles, de faire tous les exercices néceſſaires, et de prendre de l'accroiſſement. Cette même flexibilité fait ſa foibleſſe, et le danger auquel l'enfance eſt expoſée. Un mal léger détruit cette organiſation délicate. L'endurciſſement des parties, qui les rend fortes et les aſſure contre les dangers, les roidit, rend leur mouvement lent et pénible,

et

et finit par l'arrêter tout-à-fait, c. à d. par donner la mort. Ainſi le bien et le mal coulent de la même ſource.

CHAP. IV.

Du mouvement.

Il y a deux ſortes de mouvemens dans notre corps; le mouvement naturel, néceſſaire à la vie, qui ne dépend de nous en aucune manière, et qui ſ'exécute à notre inſçu; l'autre libre, volontaire, qui dépend entièrement de nous. Le premier eſt le mouvement du coeur, des artères, du ſang; la tranſpiration, la reſpiration, l'action du diaphragme, de l'eſtomac, du canal inteſtinal. Tous ces mouvemens ſont perpétuels, comme celui d'une montre, ou d'une autre machine. Nous pouvons bien les accélérer par l'agitation, et les rallentir par le repos, ou par quelque artifice; nous pouvons encore les arrêter entièrement par la violence; mais il ne dépend pas de nous, de les ſuſpendre et de les rétablir enſuite. Leur ceſſation eſt la mort. Il eſt vrai que nous pouvons retenir notre haleine, mais peu de tems.

On n'a pu juſqu' ici découvrir le mobile, qui met toutes ces parties en action. Ce n'eſt

pas l'air qui meut le poumon, mais c'eſt le poumon qui agite l'air par ſes mouvemens. Il y a apparence, que le poumon excite le coeur; c'eſt lui du moins, qui preſſe ſur le diaphragme, qui preſſe à ſon tour les inteſtins, et leur donne le mouvement, à ce qu'on dit. Mais quel eſt donc le premier principe de tous ces mouvemens, ou ſi l'on veut, de l'action du poumon? Ces mouvemens naturels nous ſont communs avec les plantes, qui ont la circulation de la ſéve. Ils ſ'exécutent par des muſcles; le bas ventre en a dix, la poitrine dix-ſept.

Les mouvemens libres, ou arbitraires, ſont propres à l'animal. Ce ſont chez nous, les mouvemens des bras, des mains, des doigts, des jambes, des yeux, de la langue etc. Ils dépendent de nous, nous pouvons les rallentir, ou les accélérer, les ſuſpendre, les arrêter, les recommencer, les déterminer en tout ſens à notre gré. Voici comme on conçoit qu'ils ſ'exécutent. Nos membres ont tous pluſieurs muſcles; l'épaule dix-neuf, le coude dix, le poignet ſept, chaque doigt quatorze, le cou vingt-quatre, la cuiſſe vingt-deux, le genou dix, la cheville treize, la mâchoire cinq de chaqua côté. On en compte dans tout le corps humain environ cinq cens.

Les

Les nerfs partent du cerveau, ou immédiatement, ou par la moelle de l'épine, et viennent se joindre à la partie charnue des muscles. S'agit-il de faire un mouvement, les nerfs correspondans à la partie qui doit se mouvoir, excitent le muscle qui se gonfle, s'accourcit, et tire le tendon attaché au membre; le tendon tiré, entraine le membre qui exécute le mouvement.

En lisant cette explication, ne diroit-on pas, que nos mouvemens doivent être fort lents, et à peu près comme ceux d'une poulie, qui ne cède qu'aux efforts de la corde péniblement tendue par le cabestan? L'explication est vraie, et doit nous étonner d'autant plus, que nos mouvemens sont si rapides: Voyez les jambes d'un homme qui court, les doigts d'un habile écrivain, d'un musicien consommé, la langue d'un homme qui parle. Avec quelle viteſſe ils exécutent une foule de mouvemens!

Nous sommes les maîtres d'acquérir une prodigieuse facilité et une rapidité étonnante de mouvemens, par le moyen d'un long exercice, Ces mouvemens dépendent toujours de nous, car ils s'exécutent à notre grè; les doigts de l'écrivain tracent les lettres qu'il veut écrire, et ceux du musicien touchent les cor-

des qu'il veut faire réſonner ; ils ne ſ'y trompent pas. Cependant tout cela ſe fait ſouvent à notre inſçu. L'écrivain ne penſe pas à chaque lettre qu'il veut écrire, et à ſa forme; le muſicien ne ſe nomme pas chaque note, de même que le lecteur ne penſe pas à chaque lettre qu'il prononce. On peut lire ſans penſer à ce qu'on lit ; la bouche prononce des diſcours accoutumés, ſans que nous y penſions, puisque dans les complimens qu'on ſe fait, on dit quelquefois bon ſoir le matin; et qu'on récite ſes prières en penſant à toute autre choſe.

Mais quel eſt le principe de ces mouvemens? Les tendons tirent le membre, et ſont tirés eux-mêmes par le gros du muſcle; celui-ci eſt excité par les nerfs ; mais qu'eſt-ce qui meut ces derniers? voilà le point, et une queſtion à laquelle perſonne ne peut encore répondre.

Imaginez une machine compoſée de cent mille roues, cordes, reſſorts, ſi vous voulez: toutes ces pièces n'ont aucun mouvement par elles-mêmes, elles n'en peuvent donc point avoir à elles dans leur aſſemblage; il ſaudra toujours qu'un être vivant monte la machine et lui donne le branle. Ainſi l'horloger monte la montre, et vous la remontez. Point de mouvement donc dans un corps qui n'eſt pas vivant.

En

En effet tout ce que nous voyons, tout ce que nous sentons, est pesant, c. à. d. presse contre un corps qui le soutient, et ne s'en élève jamais de soi-même; tout cela ne peut donc pas se mouvoir. L'eau ne coule que sur un plan incliné, c. à d. qu'elle tombe quand elle est sur une hauteur, mais elle ne monte jamais à cette hauteur, et s'arrête dès qu'elle a atteint le fonds. Si elle monte en vapeurs, ce n'est pas elle qui monte, mais c'est la chaleur qui la réduisant en vapeurs fort rares, la rend plus légère que l'air, que la presse et la fait monter, à peu près comme le bassin chargé d'une balance, fait monter l'autre bassin, dont vous ôtez les poids; ou plutôt comme un corps très lourd en déplace un plus léger par son poids. Et quand ces vapeurs ont atteint un air aussi léger qu'elles, elles s'arrêtent, et demeurent aussi immobiles que l'eau dans un verre; jusqu' à ce que le vent les agite, que le froid ou quelque autre cause les comprime et les fasse retomber en pluie.

L'air n'a pas plus de mouvement propre que l'eau; il ne s'agite qu'étant condensé ou raréfié par le froid ou la chaleur, ensorte qu'il devienne plus pesant en un cas, ou plus léger en l'autre; alors l'air pesant tombe dans l'air léger, et il fait du vent.

Le feu meme, le plus actif de tous les corps ſans contredit, eſt abſolument immobile, juſqu' à ce qu'une cauſe étrangère, comme la main de l'homme, ou quelque violent frottement l'excite.

Ainſi tout corps ſenſible, toute matière eſt abſolument inerte, c. à d. immobile par elle-même. Où donc chercher la cauſe du mouvement dans le corps humain, qui pourtant n'eſt compoſé que de matière, liquide ou ſolide?

SECTION IV.

HISTOIRE DES DIFFÉRENTES PÉRIODES DE LA VIE.

CHAP. I.

De l'enfance.

Les hommes ne ſont pas tout-à-coup formés; ils naiſſent petits et foibles. Les petits poulets courent et ſavent chercher leur nourriture au ſortir de la coque. Les agneaux, les veaux, les poulains ſe tiennent ſur leurs pieds au moment de leur naiſſance, et marchent peu d'heu-

d'heures après. Les chiens, les chats et quelques autres quadrupèdes, qui naissent aveugles, ont besoin de quelques jours avant que de savoir marcher. La jeune hirondelle nait avec toute son industrie, et bâtit bientôt un nid, aussi adroitement que sa mère. Toutes les bêtes ont bientôt atteint leur perfection, et quelques unes naissent toutes formées. L'homme au contraire, a besoin d'un tems très considérable.

L'enfant n'est en naissant qu'une masse inerte et sans force, qui attend du tems son achèvement et sa perfection. Ses traits ne sont point formés, ses membres n'ont pas leur proportion, la tête est d'une grosseur excessive. Il a des pieds, et il ne peut ni marcher; ni se tenir, ni s'appuyer: ses mains ne peuvent rien saisir, ni tenir, ni arrêter. Il a des yeux et des oreilles, mais il ne voit, ni n'entend rien. Il n'a que deux facultés, absolument nécessaires à sa conservation; et ce sont des facultés, qu'il doit perdre en se perfectionnant; savoir celles de crier et de sucer le sein de sa mère. Au reste il faut qu'on fasse tout pour lui, qu'on le lève et qu'on le couche, qu'on pourvoie à ses besoins, qu'il ne peut pas même faire connoitre distinctement. Sans des soins assidus, il pé-

riroit le jour de sa naissance; et il reste assez long-tems dans cet état d'infirmité totale.

Les premiers jours l'enfant est sujet à des coliques aigues, qui lui arrachent des cris, demandent des secours, et l'exposent à de grands dangers. Il ne paroit pas que les petits des animaux soient sujets à ces coliques, et nous ne savons pas, si les enfans des nations barbares y sont exposés; ainsi on ne sait, si c'est un mal particulier aux enfans des nations policées, et un effet de nos institutions; ou un accident propre à la nature humaine: ce qui pourtant n'est guères probable. Les premières semaines se passent à peu près à dormir; peu à peu le sommeil diminue, les forces se développent; on remarque que l'enfant commence à appercevoir les objets, et à entendre les sons. Vers la fin du second, ou au commencement du troisième mois, on voit l'enfant se rendre attentif à la lumière, y porter ses regards, et se tourner du côté d'où part le son. Les femmes attentives ont soin, les premières semaines, de ne pas exposer les enfans à une lumière trop éclatante, et de suivre dans la suite le mouvement des yeux des enfans, de peur que ceux-ci ne s'accoutument à regarder de côté, et à loucher. Elles évitent également que l'enfant ne regarde en dessus, ce qui donneroit une mauvaise dispo-

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1850428522/phys_0148
DFG

position à ses yeux. Les enfans mettent plus d'une année à distinguer les distances. Ils tendent la main pour saisir ce qui est à dix pas d'eux, comme si la chose étoit à leur portée. Il leur faut apprendre à voir, à entendre, à toucher, comme ils apprennent à marcher et à parler.

Dès que la mère a mis son enfant au monde, ses seins se rempliſſent de lait, nourriture de l'enfant, et la seule qu'il puisse prendre. Les premiers essais que fait l'enfant pour teter, sont douloureux pour la mère. Quelques femmes foibles manquent de lait, et alors elles nourrissent leurs enfans avec des bouillies, ou elles prennent des nourrices, si elles peuvent les payer. Celles qui les nourrissent de bouillies, ont de grandes précautions à prendre, pour ne pas surcharger l'estomac des enfans. Les bouillies de farine et de lait sont dangereuses, et causent ordinairement des obstructions, qui produisent l'affoibliſſement, le rachitisme, la consomption et la mort. On a les mêmes suites fâcheuses à craindre des bouillies les mieux faites de pain rassis et d'eau, dès qu'on en donne trop. Le lait pur, excepté celui du sein, est aussi trop indigeste, il faut y meler de l'eau. La plupart des enfans ne trouvent bientôt plus dans le sein de leur nourrice une nourriture

suffisante, et il faut y suppléer par les bouillies. Mais on a sujet de s'en repentir, si l'on manque de précautions.

La commodité des nourrices à gages une fois imaginée, des femmes robustes, mais trop attachées à leurs aises, et qui aiment mieux le plaisir que leurs enfans, s'en prévalent, pour se débarrasser du soin d'allaiter et de panser les enfans, et pour jouir de la liberté de sortir du logis et de se répandre. Il n'y a que les riches qui puissent le faire. Ces femmes s'exposent à des grands dangers, surtout aux premières couches, parce que le lait, qui se présente toujours, s'arrête dans les seins, s'y coagule, s'y corrompt, et produit des fièvres, des dépots de pus qu'il faut ouvrir, des cancers qu'il faut couper. On prétend que le lait de la nourrice, qui ordinairement a déja allaité son propre enfant, n'est pas aussi salutaire que celui de la mère, à l'enfant nouveau-né, par la raison que le premier lait est mince, peu nourrissant, proportionné à la foiblesse de l'enfant; et de plus, purgatif. Plus le lait vieillit, plus il devient épais et nourrissant, et par cela même indigeste pour un enfant nouveau-né; ce qui a des suites fâcheuses, comme la bouillie trop forte.

L'enfant dans le sein de sa mère, participe, dit-on, à toutes les infirmités, à toutes les passions

ſions de celle-ci. La colère, la frayeur de la mère eſt le germe de l'importement et de la peur de l'enfant. Elle lui transmet ſes dégouts et ſes penchans. La Reine Marie Stuart étant enceinte, quelques Seigneurs Ecoſſois tuèrent ſous ſes propres yeux ſon ſécretaire à coups d'épée. Le fils qu'elle mit au monde, Jaques, Roi d'Angleterre, ne put jamais ſoutenir la vue d'une épée nue. On prétend même que les affections des mères laiſſent quelquefois des traces viſibles et hideuſes ſur le corps des enfans. Il eſt bien naturel, que la ſanté ou la maladie, la force ou la foibleſſe de la mère ſe communique à l'enfant q'uelle porte dans ſon ſein; mais pour les marques, elles ſont plus que douteuſes.

Il en eſt de même du nourriſſon; il participe à toutes les affections, et à toutes les infirmités de celle qui l'allaite, ſoit ſa propre mère, ou une nourrice à gages. Je rencontrai un jour dans une maiſon tierce, une jeune fille, qui m'étoit inconnue. C'étoit une jolie brune bienfaite. Elle ſe mit à parler et je fus effrayé; elle parloit du nez, et ſi indiſtinctement, qu'on avoit peine à l'entendre, et la cauſe de cet accident étoit ſa nourrice. Cette malheureuſe s'étoit attiré par ſon libertinage, une maladie qui corrompt toute la maſſe du ſang, et qui attaque ſur-

ſurtout la gorge, la luette, les gencives et le nez; et avoit communiqué par ſon lait cette maladie à ſon nourriſſon; et la pauvre enfant, qui n'avoit guéri qu'avec peine, y avoit perdu la luette. Que la nourrice ſ'effraye, ſe mette en colère, ſon lait ſe gâte, le nourriſſon en ſouffre et il prend ces défauts, ſi cela revient ſouvent. On prétend même que le nourriſſon peut devenir un coquin, un débauché, un gourmand, par la ſeule raiſon que ſa nourrice étoit entachée de ces vices; et qu'il peut devenir ſtupide, en ſuçant le lait d'une imbécille. Auſſi les mères qui aiment leurs enfans, les allaitent elles-mêmes, lorsqu'elles le peuvent, et ſe gardent bien de les confier à une mercenaire. Elles penſent d'ailleurs, qu'une nourrice à gages, qui abandonne ſon enfant pour en nourrir un étranger, étant mauvaiſe mère, n'aura guères d'affection pour un enfant, qui ne lui appartient pas, et qu'elle en prendra peu de ſoin. Il eſt certain que la nourrice n'eſt pas ſi affectionnée au nourriſſon, que la mère à l'enfant.

Mais la mode a impoſé aux femmes riches, et ſurtout aux femmes de condition, la loi de ſ'expoſer à tous ces inconvéniens, et de prendre des nourrices. On ſ'étonneroit fort de voir une dame de condition allaiter ſon enfant; et les bourgeoiſes aiſées, qui aiment à imiter les dames, pren-

prennent des nourrices, toutes les fois qu'elles le peuvent. Cependant il y a bien des femmes, qui se mettent au dessus de cette mauvaise coutume, et il semble que cette mode commence à perdre de son crédit *).

On enveloppe l'enfant dans des linges de de toutes sortes; s'appelle emmaillotter. Les premiers jours même on lui lie les bras. C'est afin de les lui étendre, dit-on; ils s'étendroient bien sans cela. Les peuples barbares de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie n'y font pas tant de façons; ils couchent leurs enfans nouveaux-nés sur de la mousse, de la vermoulure, ou quelques haillons. Le cinquième ou sixième jour de la naissance de son enfant, un homme donnoit un festin à quelques amis. Pendant que ceux-ci sont à table, on crie au secours, l'enfant a perdu l'haleine, il a des convulsions, il expire; la mère tombe en pâmoison. Une femme de la compagnie prend l'enfant, le remue, la démaillotte. A peine ses liens sont défaits, que le pauvre innocent respire; c'étoit son maillot qui l'étoussoit; un moment plus tard il étoit mort. Avant les trois mois on delivre l'enfant de ses entraves durant le jour, mais on les lui met la nuit, Le jour il

*) Elle en a perdu toujours davantage depuis que ceci est écrit.

il porte un corps de baleine. La plupart des mères prétendent, que les enfans sont trop foibles, et qu'ils ont besoin du secours de ces corps de baleine pour se soutenir. Mais l'enfant ne fait encore aucun mouvement. Ces corps de baleine sont inconnus chez les Negres, chez les Hurons, les Lapons, les Tartares et les enfans viennent pourtant fort bien. Nos payſans ne prennent pas tant de précautions, et cependant on trouve rarement chez eux des perſonnes contrefaites. Leurs enfans ſont au contraire plus robuſtes.

Vers le neuvième mois, les premières dents commencent à percer; ce ſont celles de devant. Quand il s'en préſente pluſieurs à la fois, l'enfant eſt en danger, et ſouffre beaucoup; mais cela eſt rare; elles viennent ordinairement l'une après l'autre. Il y a peu d'enfans qui n'aient alors des coliques, un peu de fièvre; quelques uns même ont des convulſions fréquentes et dangereuſes, et il en meurt pluſieurs. On a compté que le tiers des enfans meurt dans le cours de la première année. Ce qui ſoulage beaucoup ces pauvres enfans, c'eſt qu'ils bâvent avec excès, et qu'ils ont ordinairement une diarrhée, qu'il faut favoriſer. L'art y ſupplée par des purgatifs et des clyſtères. A l'âge de quatre ans les enfans ont toutes leurs dents, excepté

les

les quatre mâchelières au fonds de la bouche, qui ne viennent qu'environ la vingtième année.

Vers la fin de la première année, l'enfant commence à ſe ſoutenir ſur ſes jambes, On a coutume de porter presque continuellement les enfans juſqu' à ce qu'ils ſachent marcher. Ces enfans deviennent pareſſeux, veulent toujours être ſur les bras, et ne ſavent pas ſ'aider. Les pauvres gens mettent leurs enfans à terre, ſur quelque linge, après les premiers mois, et les abandonnent de bonne heure à eux-mêmes. Auſſi ſavent-ils ſe trainer, ſ'aider, ſe tourner de bonne heure. Seulement il faut les mettre en des lieux, où ils ne puiſſent pas tomber rudement.

Dès qu'un enfant commence à poſer un pied devant l'autre, et qu'il veut apprendre à marcher, on lui aide au moyen de chaiſes roulantes, de liſières, etc. Toutes ces machines ont l'inconvénient de comprimer la poitrine. Les enfans du peuple, et ſurtout des compagnards apprennent à marcher d'eux-mêmés; et tous les enfans peuvent ſe paſſer de liſières. Des parens timides font mener longtems leurs enfans, quoiqu'ils marchent fort bien; ils craignent que l'enfant abandonné à lui-même, ne tombe, et ne ſe bleſſe; ils allèguent qu'il eſt étourdi. Le danger n'eſt pas grand; un enfant

fant tombe vingt fois sans en ressentir aucun mal, parce qu'il ne tombe pas de haut Les enfans foibles qui marchent seuls, sont timides et usent de précaution, ensorte qu'ils tombent rarement. Qu'un tel enfant soit en pleine course, il se rallentira et saisira quelque appui, s'il approche d'un seuil de porte, ou d'un autre obstacle. Au contraire les enfans si longtems gardés, ne connoissant pas le danger, sont étourdis, et tombent bien plutôt et plus lourdement; ils ne savent ni s'aider, ni se précautionner; plus on les garde, plus ils deviennent grands, lourds, étourdis, et plus les chutes sont dangereuses. Les parens qui craignent pour leurs enfans, n'ont qu' à leur ôter les lisières de très bonne heure, ou ne leur en point donner.

Le trop de précautions qu'on prend contre un danger,
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

A peine les enfans savent marcher, qu'ils grimpent. Ici le danger est réel. Ils peuvent en tombant, se blesser, se démettre, se casser les membres, et se tuer. Les enfans à qui on interdit absolument cet exercice, deviennent maladroits et timides. Les autres se fortifient, s'enhardissent, acquièrent de l'adresse par les essais. Les parens et les surveillans prudens se contentent donc de diminuer le danger; ils fer-

ferment aux enfans l'accès des lieux trop élevés, des fenêtres, des toits, ils écartent les échelles trop hautes. Ils se tiennent près des enfans, pour les secourir au besoin; mais sans leur rien dire, sans les aider, ni à grimper, ni même à descendre; et ne leur prêtent la main qu'à la dernière extrémité. Quand ils les voient en un danger réel, ils se gardent bien de s'écrier et de tancer les enfans. Ils s'efforcent d'être tranquilles, se mettent à portée, et laissent les enfans se tirer tout doucement du péril; après quoi ils le leur montrent en les avertissant. On ne voit guères se blesser, que des enfans trop retenus, trop gardés, trop aidés, et qui sans exercice et sans adresse, échappent par hazard à la vigilance de leurs surveillans. Un enfant exercé mesure ses entreprises à ses forces; il connoit sa portée, et voit le péril.

La fontanelle se ferme dans le cours de la seconde année. C'est alors aussi que les cheveux commencement à garnir la tête. Bien des gens couvrent soigneusement la tête de leurs enfans. Cette méthode affoiblit la peau et le crâne, et expose la tête trop tendre à bien des douleurs; outre que cette chaleur continuelle y détermine une quantité de sang, qui se jete toujours dans les parties les plus chaudes du

corps; et le tout ensemble produit des fluxions, des maux d'yeux, d'oreilles, de dents, des rhumes de cerveau, souvent opiniâtres. Quelques cent ans après une bataille entre les Egyptiens et les Perses, on distinguoit encore les crânes des morts des deux nations sur le champ de bataille. Ceux des Egyptiens étoient épais et durs; ceux des Perses minces et mous. C'est que les Egyptiens alloient nu-tête, et que les Perses se couvroient de gros bonnets. Plusieurs personnes, pour fortifier la tête de leurs enfans, et leur épargner les maux dont j'ai parlé, leur couvrent légèrement la tête, tant que la fontanelle est ouverte; et la découvrent entièrement, dès que celle-ci est fermée. Les cheveux n'en croissent que mieux. Il ne faut pas pourtant exposer un enfant nu-tête aux grandes ardeurs du soleil. Le froid, la neige et la pluie ne sont guères un point du tout dangereux.

Les enfans sont sujets à avoir de la vermine sur la tête. Avec un peu de soin elle se perd, à mesure qu'ils deviennent grands. Il y a des gens qui croient cette vermine utile, en ce qu'elle décharge la tête d'humeurs superflues.

Ils ont presque tous de tems à autre des ébullitions considérables sur la tête, nommée

mée achores. La tête se couvre de croûtes, et quelquefois même de pustules, remplies de pus. Ces ébullitions, quelques dégoutantes qu'elles soient, étant ordinairement un effet d'une surabondance de nourriture, et de sucs gâtés par l'intempérance, sont tres salutaires, en ce qu'elles évacuent le superflu nuisible et le sucs altérés. Ceux qui les guérissent trop promptement, attirent à leurs enfans des maux fâcheux; on en a vu qui ont perdu par cette imprudence, l'ouïe, ou la vue. Ces ébullitions se perdent d'elles-mêmes avec l'âge, et ne sont nullement dangereuses, pourvu qu'on ait soin de les nettoyer, et si elles sont fortes, de couper les cheveux, de peur qu'il ne se forme des amas et des plaies. On a vu des enfans négligés, a qui le pus ramassé a creusé de profondes plaies, qui se sont remplies de vers.

CHAP. II.

De la petite vérole.

Peu de personnes échappent à la petite vérole. C'est une ébullition plus ou moins abondante, qui se répand sur tout le corps, en forme de petites taches rouges, qui s'élèvent peu à peu, puis de pustules, qui se rempliſſent de

pus. Ces pustules s'ouvrent et se déchargent; quelquefois elles se dessèchent sans s'ouvrir. Cette maladie étoit inconnue à l'antiquité. L'Amérique l'ignoroit avant que les Européens eussent découvert cette terre, et lui en eussent fait part. Je pense qu'elle n'est pas fort connue au midi de l'Afrique et aux Indes. Elle est ordinairement épidémique, et revient tous les six ou sept ans. Elle est contagieuse, principalement quand elle sèche; et très meurtrière, car elle emporte presque la dixième partie des enfans qu'elle attaque. C'est surtout ces derniers qui y sont sujets: cependant on a vu des adultes en être atteints; mais alors elle est d'autant plus douloureuse et plus redoutable, que l'âge est plus avancé et la peau plus endurcie. C'est un bonheur qu'elle n'attaque jamais qu'une fois une même personne; du moins n'a-t-on point d'exemple bien avéré, qu'on l'ait prise deux fois.

Elle se manifeste par des vomissemens, des maux de coeur, de la fièvre, des douleurs de tête, des rêveries, mais qui ne sont point dangereuses, non plus que les convulsions, qui accompagnent quelquefois l'éruption et la favorisent.

Plus on échauffe les enfans, de quelque manière que ce soit, plus on augmente la fièvre, l'érup-

l'éruption et le danger. Le peuple ignorant cela, croit bien faire en chauffant les poéles à l'excès, en mettant sur les enfans de grosses couvertures, en leur donnant du vin, ou d'autres drogues échauffantes. Il en périt beaucoup de cette manière, et ceux qui en réchappent, en remportent souvent de fâcheuses suites, des yeux foibles ou malades, des ébullitions opiniâtres etc.

Il faut le plus qu'on peut, égayer les enfans durant cette maladie, et les empêcher de dormir hors leurs heures ordinaires, à moins qu'ils ne soient très mal et qu'ils ne gardent le lit. Ces pauvres enfans sont tristes, pesans, assoupis; mais il faut résister à cet assoupissement. Les médecins ordonnent de ne point les enfermer, mais de les laisser sortir; jouer à l'air même froid, pourvu qu'ils n'en soient pas trop affectés. Ils défendent de beaucoup chauffer la chambre des malades, et leur interdisent la viande dès la fièvre. Ils veulent qu'on aére la chambre une ou deux fois le jour, et qu'on y brûle du vinaigre. Ces précautions rendent ordinairement la petite vérole fort bénigne.

On a inventé un moyen de rendre son venin encore moins dangereux par l'inoculation. Elle consiste à prendre un peu de pus de petite vérole sur la pointe d'une lancette, et à l'in-

finuer sous la peau supérieure au moyen d'une légère égratignure. Cet art nous vient de Circassie, où il est en usage depuis plusieurs siècles, pour conserver la beauté des filles, et les rendre de meilleur débit. Il est décidé, que la petite vérole inoculée est beaucoup plus bénigne que la naturelle, même à éruption égale. Il est constant par de longues observations, que de mille enfans inoculés il en meurt à peine dix, au lieu qu'il en meurt plus de cent sur mille, de la petite vérole naturelle. Cette opération est encore sujette à bien des contradictions, cependant elle semble gagner le dessus.

On préparoit autrefois rigoureusement les enfans qu'on voloit inoculer, quelques six semaines d'avance, par des purgatifs fréquens et une diète sévère; la viande leur étoit absolument interdite. Aujourd'hui plusieurs médecins ne préparent plus, n'ordonnent plus de diète, et permettent la viande jusqu' à la fièvre.

Quand la petite vérole est extrémement abondante, elle est capable de défigurer tout le visage, de gâter la peau en la marquant, de changer les traits, de les déranger et de les grossir, ensorte qu'un enfant, charmant avant cette maladie, devient hideux et méconnoissable. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle attaque même les facultés de l'esprit, et rend les enfans

fans ſtupides, lorsqu'elle eſt violente. Elle exerce aſſez ſouvent ſa malignité ſur les yeux. La petite vérole inoculée ne produit aucun des ces effets.

La rougeole eſt une maladie propre aux enfans. C'eſt une ébullition en forme de taches rouges, qui ne ſupure point. Elle eſt plus dangereuſe par ſes ſuites que par elle-même. Son venin ſe jete ſouvent ſur les parties nobles, laiſſe des reſtes fâcheux, le plus ordinairement des catharres, des maux d'yeux; et tue même quelquefois. Cette maladie demande le lit, le régime et une chaleur modérée.

Les enfans ont presque tous de vers. Pourvu qu'il n'y en ait pas trop, ils n'en ſouffrent guères, dès qu'ils ont acquis quelque force; mais l'abondance en devient très fâcheuſe et meurtrière. Les vers ſont de pluſieurs ſortes.

Les enfans ſont plus expoſés que tout autre à toute contagion. Plus ils ſont jeunes, plus leurs parties ſont molles et tendres; et plus le venin s'inſinue, et plus ſon action eſt violente. Les perſonnes prudentes écartent autant qu'elles peuvent les enfans des chambres des malades. On prétend même que ces innocens ſe conſument en couchant avec des perſonnes âgées. Un danger très réel qu'ils courent au moins, et qui en a emporté pluſieurs, c'eſt d'être étouf-

fés, si la personne avec qui ils couchent, se met sur eux dans le sommeil. On voit par là, combien leur vie est exposée. Aussi les parens sages pensent toujours qu'ils peuvent aisément perdre leurs chers enfans; ils prennent des précautions pour les conserver, et s'attendent à ces accidens, afin de n'en être pas trop effrayés, quand ils arrivent. Ceux qui ne prennent pas ces précautions, sont inconsolables dans le malheur. La moitié des enfans meurt avant la septième année. Il est très rare de trouver une famille tant soit peu nombreuse, qui n'ait perdu plusieurs enfans. On voit quelquefois des familles entières de huit, dix enfans, mourir en bas âge. Un moment suffit pour emporter un jeune enfant qui paroit en pleine santé.

CHAP. III.

Continuation de l'histoire de l'enfance.

Les enfans crient et pleurent beaucoup. Au commencement ils n'ont point d'autre moyen de manifester leurs besoins, leurs douleurs et leurs désirs. Ils crient même souvent sans qu'on en puisse découvrir la cause, ni les apaiser. Beaucoup d'enfans ont une certaine periode, où ils crient

crient ſans relâche, et en apparence ſans ſujet. Cela dure une heure ou plus chaque jour pendant pluſieurs mois, et régulièrement à la même heure. Quand le tems eſt paſſé, les cris ceſſent ſans autre raiſon. Tous les ſoins qu'on peut prendre pour les prévenir ou les faire ceſſer, ſont infructeux. Des ſavans prétendent, que ces cris ſont ſalutaires aux enfans, pour développer leurs poumons, et mettre leur ſang en mouvement; c'eſt leur promenade, diſent-ils. A meſure que leurs forces ſe développent, les enfans crient moins, juſqu' à ce qu' enfin, chez les hommes, la faculté de pleurer ſe perde presque entièrement. Les femmes plus ſenſibles, pleurent aiſément à tout âge, Ceux qui ſervent les enfans peuvent facilement les rendre pleureurs et criards, en faiſant trop d'attention à leurs cris, en les careſſant, et en ſe donnant beaucoup de mouvemens pour les apaiſer.

Ces maux, ces cris, ces pleurs de l'enfance ne les affectent pas comme nous ſerions affectés avec de pareils ſymptômes. L'ignorance du mal, la grande légéreté, et ſurtout la gaité des enfans, leur épargnent la prévoyance, le ſouvenir des douleurs, et une grande partie de la ſouffrance. Auſſi les voit-on gais et pétulans. Dès que l'enfant peut faire entendre

quelques sons expressifs, dès qu'il commence à distinguer les objets et à jouir de quelque liberté de mouvemens, on remarque dans ses gestes, sur son visage, dans le ton de sa voix, une grande activité, et une gaieté charmante. Il s'agite, il gazouille, il met de l'accent dans son gazouillement; on diroit qu'il s'entend, qu'il raconte, qu'il se fâche, qu'il caresse; il rit, il s'écrie, il tressaillit, il veut tout saisir, et saisit tout avec une maladresse amusante: il porte tout à la bouche, et finit par tout jeter par terre. Il ne faut pas lui vouloir du mal du dommage qu'il cause; il jete également un bâton et un vase précieux, mais il ne connoit ni le prix du vase, ni sa fragilité. Celui qui veut conserver ses affaires, doit les mettre hors de la portée des enfans. Long-tems les enfans demeurent maladroits, mais leur maladresse a ordinairement bonne grace. L'étourderie ne les quitte aussi que bien tard, faute d'expérience. Ils ne connoissent pas le mal, comment pourroient-ils être prudens?

Les enfans sont colères; un refus, un légère offense les irrite; ils crient à pleine tête, ils frappent, ils trépignent. Ces passions exaltées par la faute de ceux qui gardent les enfans, peuvent devenir dangereuses. L'empres-

sement

ſement des uns à épargner aux autres tout ſentiment fâcheux, rend les derniers délicats et ſenſibles. Or celui qui eſt ſenſible et délicat, eſt colère, parce que tout le bleſſe. On agace les enfans, on s'amuſe de leur colère qu'on a excitée; on les exhorte à battre, et on rit de leurs emportemens et de leurs petites violences. Cela les aigrit et les rend méchans. Bien des gens ſont aſſez imbécilles, pour groſſir par leurs plaintes les maux que reſſent l'enfant, les injures qu'il peut avoir reçues; pour accuſer la table, le chien, des étourderies de l'enfant, et pour lui apprendre à exhaler ſa colère ſur ces objets innocens, qu'ils battent même pour conſoler l'autre, ou pour l'amuſer; ou ſe laiſſent battre eux-mêmes et font ſemblant de pleurer. Un enfant, à qui on a d'abord refuſé quelque choſe, et dont on a mépriſé les cris, ſans y répondre, ni par des menaces, ni par des careſſes, apprend à ſupporter les refus; celui dont on n'écoute pas les plaintes, apprend à ſouffrir ſes douleurs. Celui qu'on a laiſſé s'aider lui même, qu'on n'a pas ſecouru avec empreſſement dans ſes chutes, apprend à ſupporter les chutes et les autres petits accidens. On peut presque former les enfans à ſon gré, pourvu qu'on veuille s'en donner la peine.

Les

Les enfans ne paroissent pas naturellement portés à la crainte; un enfant accoutumé de bonne heure à coucher seul dans les ténèbres, ne les craint pas, mais il faut l'accoutumer dès les premiers mois. Les enfans attaquent les chats, les chiens, ils attaqueroient des lions et des tigres, ne connoissant pas le danger. Cependant on voit des enfans très peureux. En voici la raison. On ne les a jaimais laissés seuls, jamais ils n'ont été dans l'obscurité; les gardes leur ont fait peur des choses qu'ils ne devoient pas toucher, des endroits où ils ne devoient pas aller; elles les ont menacés de l'homme noir, du gros chien etc. pour les faire taire; elles leur ont conté des histoires épouvantables, pour les amuser ou les faire dormir. Ces pauvres malheureux qui ont puisé la peur, non tant dans ces discours insensés, que dans les gestes d'effroi, dans le ton d'angoisse des conteuses, ne sachant aprécier le danger prétendu dont ils n'ont point d'idée, ont conçu des monstres dans leur imagination frappée: ils n'osent plus rien entreprendre, le moindre petit chien, un oiseau, une ombre les jete dans des transes.

Les suites de cette timidité sont très funestes. Un pauvre enfant a infiniment à souffrir, surtout dans les longues soirées de l'hiver; il n'ose

n'oſe ſouffler, ni quitter le tablier de ſa garde. Le moindre bruit dans la maiſon lui annonce de ſpectres et des monſtres. La frayeur le trouble, l'agite, altère ſa ſanté. Qu'un mauvais plaiſant s'aviſe de l'effrayer; et il ne faut pour cela qu'un drap, un maſque, ou une voix rauque: l'enfant prend des convulſions, des attaques d'épilepſie, des foibleſſes, et il meurt même miſérablement. S'il vit, ſa vie eſt malheureuſe et inutile; le courage lui manque, il ne peut rien entreprendre.

Les parens ſenſés et ſoigneux veillent exactement ſur leurs domeſtiques et ſur leurs enfans, de peur que les premiers, ignorans des fâcheuſes ſuites d'une ſemblable folie, ne gâtent ceux-ci par leurs mauvais contes. S'ils remarquent que leurs enfans s'effrayent de quelque objet ou de quelque bruit inconnu, ils le lui font voir et examiner de près.

Les enfans n'ont aucun dégout pour quoi que ce ſoit; ils manient les araignées, les vers, les chenilles, les choſes les plus ſales. S'ils gardoient cette inſenſibilité, ils s'épargneroient bien des désagrémens; mais leurs affaires, et les perſonnes qui auroient commerce avec eux, en ſouffriroient; on les rebuteroit partout, parce que leur vue inſpireroit du dégout; ainſi les parens leur inſpirent du dégout pour la mal-

pro-

propreté et leur apprennent à ſe tenir nets. Mais les gens ſages ſe gardent bien de pouſſer cette délicateſſe juſqu' aux chenilles, aux araignées, aux inſectes quelconques, parce qu'elle eſt inutile et abſurde.

Les enfans ſe plaiſent aſſez à tirailler les chiens, les chats, les oiſeaux, tous les animaux qui ſont à leur portée, et même leurs camarades. Cela vient de leur activité; ils veulent agir, et ne ſavent comment: d'ailleurs il y a des gardes aſſez imbécilles pour ſe laiſſer battre et tirailler par les enfans afin de les amuſer. Les parens ſages défendent abſolument ces déſordres, parce que c'eſt un tourment pour les pauvres objets de ces jeux, et un exercice de cruauté. Si les jeux de l'enfant ſont cruels, ſa colère deviendra féroce.

Les enfans ſont très curieux, ils veulent tout voir, tout examiner, et avant que leurs yeux et leurs doigts ſoient formés, ils portent tout à la bouche, pour voir ſi ce n'eſt pas quelque gourmandiſe, le ſeul intérêt qu'ils aient actuellement. Cela eſt naturel; ils ne connoiſſent encore rien, et ils doivent apprendre une infinité de choſes. Par la même raiſon un enfant dans la rue ou à la promenade, s'arrête à tout, relève chaque petite pierre, chaque brin de bois, chaque fleur. Les gens inſtruits de l'u-

l'utilité de ce penchant, les laiſſent faire, mais ils écartent les jouets groſſièrement barbouillés de vert et de jaune, parce que ces couleurs ſont de poiſons, que l'enfant lécheroit et qui lui feroient du mal.

Ces petites créatures ſ'attachent de bonne heure aux perſonnes qui en prennent ſoin; la nourrice a les premiers droits, puis ceux qui jouent avec eux, ou qui leur font quelque bien ou quelque plaiſir à leur façon; enfin les petits enfans ſont l' objet de leur attention, de leur bienveillance et de leurs careſſes. Il eſt amuſant de voir enſemble deux petits enfans qui ne ſont pas accoutumés l' un à l' autre. Tout le reſte, et ſurtout les enfans plus grands qu' eux et les perſonnes âgées, leur ſont indifférens. Il y a même deux ou trois périodes, où ils ſont farouches, et fuient les étrangers. Cela ſe paſſe de ſoi-même, et bien vite auprès des enfans accoutumés à voir beaucoup de monde. L'attachement des enfans eſt ſouvent à charge aux perſonnes qu'ils affectionnent; ils ne veulent les quitter ni jour ni nuit, ils refuſent les ſoins et les ſervices de tout autre; ils veulent accompagner leurs amis partout, et pleurent et ſe déſolent quand ils en ſont ſéparés: cela arrive ordinairement après une maladie des enfans, où ils ſ'attachent à

ceux

ceux qui les ont servis. Cet attachement est bon, mais il touche au caprice; pour l'éviter, il suffit d'accoutumer l'enfant à plusieurs personnes, aux domestiques indifféremment, et même à des inconnus.

C'est dans l'enfance et la jeunesse, que le corps flexible peut acquérir de l'adresse, et se former à tout ce qu'on veut; c'est aussi à cet âge, que les enfans peuvent le mieux apprendre les élémens des sciences qu'ils auront un jour besoin de savoir. Voilà pourquoi il faut profiter de ce tems; et les parens envoient leurs enfans aux écoles, et leur font donner les instructions nécessaires. C'est le tems d'apprendre à jouer des instrumens, à danser, à écrire. Cet âge passé, on n'apprend plus qu'avec peine, et il ne reste guères que le regret de n'avoir rien appris. C'est le cas de bien des personnes âgées, qui n'ont pas écouté dans leur jeunesse les conseils et les ordres qu'on leur donnoit. Passé ce tems, il est presque impossible d'apprendre à écrire, à jouer du clavecin; les doigts roides ne peuvent plus se plier et s'accoutumer. D'un autre côté, la jeunesse est le tems où l'on contracte mauvaises habitudes; la souplesse du corps et de l'esprit se prête et se fait au mal de même qu'au bien. Ces habitudes deviennent bientôt incorrigibles, si on ne les corrige pas de bon-

bonne heure. C'eſt pourquoi les parens et les inſtituteurs veillent ſi ſoigneuſement aux fautes et aux défauts de la jeuneſſe.

C'eſt dans la jeuneſſe que ſe forment les vices et les vertus, comme la pareſſe et la vigilance, la negligence et l'ordre, la puſillanimité et le courage, la malice et la bonté, la colère et la douceur, la gourmandiſe et la ſobriété. Ce ſont des habitudes, qui ſe contractent.

Plus l'enfant avance en âge, plus il devient grand; plus il acquiert de forces, pius ſa ſanté ſ'affermit; et plus tous ſes ſens ſe perfectionnent par l'uſage.

CHAP. IV.

De l'adoleſcence.

L'âge depuis ſeize juſqu'à vingt ans environ, eſt le tems où la jeuneſſe achève de faire ſon cru; les jeunes hommes prennent de la barbe, leur voix devient rauque et groſſe. Les jeunes filles ſont ordinairement formées avant ce tems.

La jeuneſſe eſt l'âge, où chacun choiſit ſon état et ſ'y prépare plus particulièrement, où les jeunes hommes apprennent les métiers, les arts, les ſciences. Par cela même c'eſt une

période fort importante pour tout le reste de la vie. Ceux qui en profitent pour apprendre à faire un ouvrage utile, trouvent dans la suite un établissement honnête. Ceux qui ont été négligens en ce tems, mènent une vie triste dans la misère et le mépris.

Mais c'est aussi la période la plus dangereuse de la vie; celle de la fougue des passions, de la colère, du plaisir, de l'intempérance, des projets et des entreprises téméraires, de l'aveugle confiance en soi-même et aux autres. La jeunesse sent les premiers rayons d'une raison développée; on commence à la traiter en homme, à lui témoigner des égards; souvent les parens lui laissent beaucoup de liberté, ou elle est entièrement abandonnée à elle même; enforte qu'elle se croit tout à coup formée et capable. Elle n'écoute que ses fantaisies; l'experience lui manque, sa raison n'est pas encore murie; elle ne sait donc ni se conduire ni se laisser conduire. Par malheur, son imprudence et sa confiance téméraire, sa facilité à se laisser séduire, attire les séducteurs. Jeunes gens perdus, hommes ruinés, vieillards fripons, femmes sans honneur, tout se jette sur l'adolescent, échappé nouvellement à la tutelle. Les uns l'entrainent à la débauche et lui apprennent à en faire gloire; les autres attentent à sa bourse. Mais il n'y

n'y a guères que le riche qui ſoit expoſé à ces dangers; il ne vaut pas la peine de corrompre un pauvre garçon. Il ſe trouve bien de tems en tems quelque vaurien en ſous-ordre, pour qui une bagatelle eſt de bonne priſe; mais cela eſt aſſez peu commun. Le peuple échappe ordinairement. D'ailleurs il ſe borne à peu près à l'ivrognerie, ſurtout en province; dans la capitale, et parmi les gens d'importance, on va plus loin. Tout cet article regarde les peuples policés. Chez les nations barbares il ne ſe trouve point de ſéducteurs.

Un jeune homme qui a le malheur de tomber dans ces pièges, perd le tems précieux de la jeuneſſe, et ſe ruine, quant à la fortune, autant qu'il peut, et quant au corps, à l'eſprit et aux moeurs, peut-être ſans reſſource. Il néglige la culture de ſon eſprit, il ſ'accoutume au déſordre et au vice, et ſe prépare une vieilleſſe caduque à l'âge de trente ans.

Les filles qui ont le malheur de ſe laiſſer ſurprendre aux ſéductions, ſ'expoſent à une plus grande infortune encore. Le moins qu'elles riſquent, c'eſt de paſſer leur vie dans la honte et le mépris.

La jeuneſſe eſt l'âge de l'amitié prompte. Une liaiſon eſt bientôt formée, parce que la défiance, fruit tardif de l'experience, n'y met au-

cun obstacle. La bonne foi et une confiance entière la rendent fort vive, et elle dure assez ordinairement toute la vie, pour peu que l'habitude, et une certaine conformité de gouts honnêtes la cimentent. C'est cette facilité à se lier d'amitié, qui livre les jeunes gens aux séducteurs.

Tous les sentimens se développent rapidement; on se trouve presque tout à coup tout différent de ce qu'on étoit auparavant. Le désir de la vertu, la piété sont dans leur plus grande force.

Jusqu'ici la jeunesse a vécu d'aumônes; elle n'a rien mérité encore par un travail utile; toutes ses occupations n'ont été que des préparations à sa véritable vie; inutile à elle-même et aux autres, elle a tiré par grace sa subsistance de ses parens et de la société, qui se sont chargés avec plaisir du soin de sa foiblesse, dans l'espérance d'en retirer un jour des services. Voici le tems de pourvoir par elle-même à ses besoins, et de payer à la société la dette qu'elle a contractée, c. à d. de travailler à son tour. Les laboureurs, les artisans commencent à s'en acquitter plutôt que ceux, qui s'appliquent aux sciences, et qui attendent des charges dans l'état. Ces derniers ont encore un long apprentissage à faire, avant d'être capables de remplir

ces

ces charges, toujours importantes. Leurs études n'ont atteint que les premiers élémens, il leur faut étendre leur connoissances, et attendre que l'âge ait muri leur raison, avant d'être admis à l'administration de la justice, des finances, de la police, ou d'être appéllés à instruire la jeunesse et le peuple.

Chez les nations barbares un jeune homme est tout ce qu'il peut-être, dès qu'il fait conduire un tropeau, cultiver une pièce de terre, chasser une bête, ou pêcher un poisson; le voilà homme fait, il s'établit, et devient chef de famille. Pour les femmes, en tout pays, leur destination est de conduire la maison, ot d'élever leur enfans; elles sont bien plutôt capables de remplir leur destination que les hommes.

Chap. V.

De l'âge viril.

L'âge de la plus grande force est entre trente et cinquante ans. La fougue des passions est rallentie, la raison murie par l'experience, le corps affermi par l'âge, sans avoir trop perdu de son activité et de sa soupleſſe. C'est le tems du travail, et de la grande utilité de l'homme.

Les forces varient beaucoup, selon que l'homme est né de parens robustes ou délicats, ou même valétudinaires; selon l'éducation, c. à d. selon qu'il a mené une vie active ou sédentaire, selon qu'il a été simplement ou délicatement nourri, vêtu et conduit; selon la profession qu'il exerce et surtout enfin, selon sa bonne ou sa mauvaise conduite. Le laboureur, l'artisan qui fait un ouvrage rude, comme le forgeron, les enfans des pauvres gens, qui sont peu soignés, simplement nourris, qui courent beaucoup, qu'on n'aide guères, deviennent robustes et vigoureux. Ils soutiennent de longs et pénibles travaux étant hommes, ils portent des charges surprenantes. Les hommes nés de parens riches, beaucoup soignés, délicatement nourris, qu'on s'est empressé d'aider par-tout, qui ont reçu tous les soulagemens imaginables dans les maladies, qui n'ont fait aucun travail pénible; sont beaucoup plus foibles. Aussi le sont ceux qui mênent une vie sédentaire, ceux qui lisent et écrivent beaucoup. Il est assez ordinaire, que les parens transmettent leurs infirmités à leurs enfans; si, par exemple, le père ou la mère sont étiques, il y a tout lieu de craindre, que les enfans ne le deviennent un jour aussi; la goute passe des pères aux enfans. Mais ceux qui sont le plus à plaindre,

les

les plus foibles, les plus valétudinaires, ſont ceux qui dans leur jeuneſſe ont donné dans la débauche; ordinairement ils reſſentent dès les trente ans, les infirmités de la vieilleſſe; leur corps eſt uſé, leurs forces ſont perdues.

L'enfance étoit gaie, la jeuneſſe pétulante, l'âge viril eſt grave et ſérieux; prudent et circonſpect; réfléchiſſant avant que d'entreprendre ferme dans ſes réſolutions, et conſtant dans l'exécution de ſes projets. Mais tous les hommes ne ſont pas hommes. On en voit, qui, à l'âge de quarante ans, ſont légers, imprudens, téméraires, inconſtans, lâches. Ce ſont ceux qui dans leur jeuneſſe n'ont pas appris à ſe ſervir de leur raiſon; ceux qui étant riches, n'ont jamais eu de peine à ſe ſatisfaire; ceux qui ont eu autour d'eux des complaiſans, empreſſés à les ſervir, à leur ſauver la peine de leurs folies, à réparer et à cacher leurs fautes, à penſer et à agir pour eux. Les enfans en état de payer un pauvre camarade pour faire leur tâche à l'école, n'auront un jour de l'homme que la figure, et les connoiſſances et la raiſon d'un enfant. D'autres encore qui ſe ſont accoutumés au vice, ſont vicieux, et n'attaignent point à la ſageſſe de l'homme; ils ſont pareſſeux comme les enfans, qui ne connoiſſent pas la conſéquence de la pareſſe; gourmands, colères, curieux de

se parer, comme des imbécilles, selon les habitudes qu'ils ont prises.

On écoute le jeune homme sensé avec plaisir et complaisance, on l'aime quand il a une bonne conduite; s'il s'oublie, on le méprise et on en rit; s'il s'irrite, ses menaces excitent la pitié; on sait bien qu'il manque de pouvoir et de constance pour exécuter des menaces inconsidérées. L'homme sage est estimé et respecté; il à la confiance de ceux qui le connoissent; on le consulte et on l'écoute: ses discours ont de l'autorité parce qu'ils sont sensés et graves, et que l'âge et l'experience leur donnent du poids. Il ne s'irrite point sans raison, et pour des bagatelles; mais on craint sa colère; on sait qu'elle est juste, on connoit sa constance à exécuter ses desseins, son autorité, son crédit et son pouvoir. C'est lui qui range à l'obéissles enfans mutins, et les domestiques rebelles; qui procure la paix de la maison, arrête l'insolence de ceux qui voudroient la troubler. Il ne promet qu'après avoir bien pensé à la justice de la promesse et à la possibilité de l'exécution; et quand il a promis, on peut compter sur sa parole. Il est ferme dans l'exécution de son devoir et de ses desseins; il sait sacrifier son plaisir et résister aux sollicitations; ce ne sont pas les prières de ses amis, mais la raison

et

et l'équité, qui règlent sa conduite. Il est laborieux, sachant que c'est sur lui que repose la prospérité de sa maison. Tel doit être l'homme, on en trouve sur ce modèle; mais il y en a beaucoup, qui paroissent être hommes, et qui ne le sont pas.

Les femmes sont d'un caractère différent. C'est la patience, la douceur, la complaisance qui les distinguent. On attend d'elles, non de la viguer, mais de la bonté. On ne les craint pas, mais on aime et l'on respecte une femme raisonnable. Aussi c'est à elle qu'on s'adresse, quand on veut obtenir quelque chose.

Mais si tous les hommes ne sont pas hommes, toutes les femmes ne sont pas femmes non plus. On est trouve de folles, qui n'ont d'autre pensée que leur parure; de puériles, qui ne font que caqueter, entendre, chercher, altérer les nouvelles de la ville et des maisons. Celles-ci sont méprisées comme de petits esprits, incapables de s'occuper d'aucune chose utile et sérieuse; on les déteste même, parce qu'elles cherchent à pénétrer les secrets des familles, qu'on n'aime pas à voir publier; elles imaginent, elles devinent, elles ajoutent, disent presque toujours des fausetés, et causent beaucoup de chagrin et de trouble, non à dessein, mais par sottise. Enfin il y a des femmes fu-

rieuses, prêtes à se porter aux derniers excès, exhalant leur colère contre leurs maris par des querelles et des injures, maltraitent leurs domestiques et leurs enfans. On a remarqué qu'une telle femme est plus dangereuse, et capable de plus grands excès qu'un homme; parce que les les femmes sont plus sensibles, et moins maitresses de leurs sentimens. On en trouve aussi, qui ont la gravité et la fermeté des hommes; cela est aussi rare que de les voir égaler la force de ces derniers.

CHAP. VI.

De la vieillesse.

Vers la fin de cette période on commence à se ressentir des infirmités de l'âge, on perd de son agilité, de ses forces, on se refroidit; le corps se courbe, les cheveux blanchissent; les membres, les yeux, le gout, l'odorat, tout s'affoiblit; l'oreille devient dure, les doigts inflexibles: ce qui va toujours en augmentant jusqu' à la mort.

Les passions sont rallenties, et l'activité est diminuée; mais la raison profite de ce calme et s'accroît par une longue expérience. La vieillesse mérite le respect par sa prudence,

sa

ſa ſageſſe, l'étendue de ſes connoiſſances, et l'obtient de tous les gens ſenſés.

Elle n'eſt pas propre à un travail qui demande de l'activité; mais elle eſt d'autant plus habile à conduire, à donner des conſeils. Ses infirmités lui inſpirent quelquefois de l'humeur; le calme des paſſions la rend ſévère, et ſon amour pour le repos l'éloigne de la jeuneſſe turbulente. On trouve cependant des vieillards gais, condeſcendans, et qui ont la complaiſance de ſuporter la jeuneſſe, et de favoriſer ſes plaiſirs. Ces vieillards ſont chéris. La vieilleſſe des femmes reſſemble à celle des hommes.

Ceux qui ont mené une vie dérèglée, qui ſe ſont livrés aux paſſions, à la pareſſe, n'atteignent point la vieilleſſe, ou elle eſt fâcheuſe pour eux. Chargés de douleurs, manquant de raiſon, ils regrettent les plaiſirs qu'ils ne peuvent plus gouter, ils envient à la jeuneſſe ceux dont elle jouit, et ſ'en vengent par des cenſures aigres. Ils n'ont jamais eu l'eſtime des hommes, le mépris les pourſuit, et les accompagne avec leur folie et leurs maux juſqu' à ce que la mort y mette fin.

L'extréme vieilleſſe ou la décrépitude eſt triſte; le corps ne ſe ſoutient plus, il faut gardes le vieillard, le ſervir comme un enfant. Les dents ſont perdues, et il ne prend que quelque

que nourriture liquide sans y trouver du gout. Les mains sont lourdes et tremblantes, la langue balbutie, les yeux voient à peine la lumière; la raison même s'affoiblit. Alors l'homme est timide, soupçonneux, capricieux. Il n'est plus utile à rien.

CHAP. VII.

De la mort.

Enfin la mort termine les plaisirs et les peines de la vie. Elle n'attend pas toujours la vieillesse ou la décrépitude. Il n'y a pas une année de la vie, où il ne meure une quantité de personnes, et les premières sont les plus sujettes à la mort; plus l'homme avance; plus sa constitution s'affermit, et plus il a lieu d'espérer une plus longue vie, pourvu qu'il ait des forces et de la santé. Il y a bien des maladies qui tuent promptement des jeunes personnes et auxquelles des personnes d'un âge mûr résistent. La phtiesie, p. ex. est promptement mortelle avant l'âge de trente ans; mais après cette période, elle peut trainer bien des années. Cependant l'âge viril n'est pas en sureté, des maladies violentes l'emportent souvent d'une manière imprévue.

On

On a même remarqué, que des gens robuſtes ſont plus expoſés, dans certaines maladies violentes, que des perſonnes délicates. Apparemment que ces dernières, vivant plus régulièrement, par la crainte que leur inſpire leur foibeſſe, elles évitent des dangers auxquels le courage et la confiance expoſent les gens vigoureux. Il ſe peut auſſi que leur conſtitution plus molle ſoit moins altérée par les violens ébranlemens d'une maladie, que le corps robuſte et nerveux des perſonnes vigoureuſes. Le roſeau plie et ne rompt pas, le chêne réſiſte; mais ſi la tempête redouble, il eſt briſé ou renverſé. C'eſt une raiſon pourquoi les femmes ſupportent mieux que les hommes certaines maladies.

On a vu des hommes atteindre l'âge de cent, cent vingt, cent trente, et même cent cinquante ans, mais ces exemples ſont très rares.

A ſeptante ans notre courſe eſt bornée;
A quatre-vingts, pour ceux qui, plus heureux,
Ont eu du ciel un corps plus vigoureux.

La mort eſt quelquefois très ſubite, et n'avertit point. De jeunes gens et des vieillards ſont mort en pleine ſanté; l'un après le repas, en ſ'habillant pour ſortir; l'autre en rentrant le ſoir

soir bien portant, après un repas agréable; un troisième, sur le point de se mettre au lit, s'est endormi en se deshabillant. En un mot,

Il n'est aucun moment,
Qui nous puisse assurer d'un second seulement.

Les causes de la mort sont, divers accidens, les maladies, les folies, et la vieillesse. On voit aussi des hommes qui se tuent. On accuse les Anglois d'y être sujets. Il y a des François et des Allemands qui les imitent; j'ai vu un jeune garçon d'environ dix-sept ans, qui se tua un soir d'un coup de pistolet sans qu'on ait pu en découvrir la raison; il se portoit bien, il étoit aimé de ses parens: mais il avoit lu des livres qui rapportent avec éloge l'histoire de gens, qui se sont cassé la tête, et il imita leur exemple. On trouva, un billet de sa main qui portoit: „J'ai vécu en honnête homme; je veux „mourir en héros Anglois." La vie d'honnête homme qu'il avoit menée, consistoit à avoir appris quelques pages de latin au collège.

Autrefois le Magistrat punissoit de pareilles actions. Le cadavre du suicide étoit livré au bourreau, et enterré avec infamie. La honte en retomboit sur la famille, déja assez affligée par la mort misérable de son parent, le criminel mort n'en ressentoit rien. Aujourd'hui le Ma-

Magiſtrat ne ſ'en mêle plus; on plaint la famille, et on regarde le meurtrier de ſoi-même comme un inſenſé. On ne verra guères un homme raiſonnable et vertueux attenter à ſa vie; Caton, Brutus et l'Empereur Othon, qui ſe tue pour faire ceſſer la guerre civile, en ſont peut-être les ſeuls éxemples; les premiers ſe tuèrent pour ne pas être témoins des malheurs de leur patrie. Ceux qui ſe donnent la mort, le font ordinairement pour ſe dèlivrer de la miſère, des dettes, de la honte, des douleurs, ou pour prévenir l'animadverſion du Magiſtrat. Ce ſont là nos Héros Anglois. Il y a auſſi de jeunes gens, qui ſe tuent de dépit de ne pouvoir arranger le monde à leur fantaiſie, d'être contraint de ſ'aſſujettir au travail et à l'ordre, pour vivre, dans le monde; de n'avoir pu ſéduire, déshonorer un fille, qu'ils pourſuivoient ſous couleur de l'aimer, et que des parens vigilans déroboient à leurs pourſuites.

Des accidens, des chutes, des incendies, l'eau, peuvent donner la mort. Je parlerai ailleurs des maladies. On a vu des hommes en tuer d'autres par malheur, ou dans l'emportement de la colère, ou pour les dépouiller. Quelques peuples de l'Amérique ſeptentrionale tuent leurs parens parvenus à l'extrême vieilleſſe, par pitié et leur pour épargner le fardeau de l'âge caduc,

duc. Il y a des brigands qui font de nuit irruption dans les maisons pour voler, et tuent ceux qui leur résistent; quelquefois ils rôdent sur les grands chemins, où ils detroussent et tuent les passans. Ce sont des vauriens qui dans leur jeunesse se sont adonnés la paresse; ils ne savent et ne veulent rien faire; ils manquent de capacité et d'habitude; ils veulent cependant vivre, et se mettent à voler. Dès que le magistrat en a des nouvelles, il met des gens à leurs trousses, et ils sont saisis et punis tôt ou tard.

Le Magistrat est contraint assez souvent de décerner peine de mort contre des malfaiteurs, comme des meurtries, des brigands, des incendiaires, qui périssent de différentes manières, par la main d'un bourreau.

L'ivresse amène des querelles, les querelles les coups, et un coup inconsidéré a souvent ôté la vie à celui qui l'a reçu. C'est ainsi que Caïn tua son frère. La colère et l'emportement tiennent lieu d'ivresse. Le dessein de ces malheureux n'est pas d'aller jusqu'a cet excès, mais l'emportement les aveugle. On a vu des parens assassiner leurs parens pour en hériter.

Quand des gens de qualité prennent querelle entre eux, c'est la contume qu'ils vuident leur querelle à coups d'épée ou de pistolet. Cet usage est défendu par les loix; le duelliste est expo-

exposé à une mort honteuse, ou du moins à la perte de ses biens. Mais la mode méprise la loi. Il est vrai qu'on ne se bat pas toujours à outrance, souvent il ne se verse pas une goutte de sang. Cependant quand les combattans sont acharnés, il en résulte de fâcheuses blessures, et même des meurtres. Cela s'appelle, défendre son honneur. Cette coutume vient des tems barbares des Gaules. Les anciennes nations policées ne l'ont jamais connu, Un Général Athénien ayant disputé avec son collègue dans le conseil, ce dernier leva la canne sur lui; le premier ne s'en fâcha pas même; Frappez, lui dit-il, mais écoutez mes raisons. Les Japonnois quand ils ont querelle, se tuent eux-mêmes, pour montrer leur courage et sauver leur honneur blessé.

Les maladies qui conduisent à la mort, sont généralement peu douloureuses, parce qu'elles affoiblissent l'homme, et que les douleurs sont en proportion des forces. La gravelle, la pierre, la goute, le mal de dents sont très douloureuses sans être mortelles; la phtisie qui est très mortelle, se termine sans douleur. La mort même n'est rien du tout; le malade est ordinairement assoupi, ou accablé, ou étourdi par la maladie. Les convulsions au dernier soupir, ne font souffrir que les spectateurs, le mourant n'en ressent absolument rien.

Cependant les hommes craignent la mort, comme le plus grand de tous les maux. Tels se soumettroient volontiers à la gravelle, à la goutte, supporteroient la misère, se laisseroient mutiler, s'ils pouvoient par là racheter leur vie.

Quand la maladie est longue et fâcheuse, on entend souvent les hommes souhaiter la mort. Plusieurs s'en repentent quand elle aproche. L'homme sage attend la mort, sans la désirer ni la craindre.

C'est l'usage chez nous d'enterrer les cadavres, d'autre peuples les brûlent: les Egyptiens les embaumoient; quelques Américains les mangent, les naturels de Madère les mettoint dans un creux de rocher, un bâton a la main, et leur donnoient un pot de lait. Mais ce en quoi tous les peuples se sont réunis, c'est à faire des funérailles un objet de luxe et de magnificence. Quelques Nègres vendent à la mort du père ou du mari, tout ce qui est dans la maison, pour régaler en viande et en eau de vie les amis et les voisins du défunt, qui ne manquent pas de se rendre à la maison de deuil. Les Egyptiens dépensoient de grandes sommes pour embaumer leurs morts. Les Japponnois et les Indiens les brûlent sur des bouchers de bois précieux qu'ils arrosent d'huiles odoriférantes

tes. Les anciens avoient des urnes d'argent et d'or, des tombeaux magnifiques. Aujourd'hui on charge les cadavres d'étoffes et de bijoux précieux, on a des cercueils de métal, avec des ornemens, où on ne met pas même le cadavre. Les funérailles des grands se font la nuit à la lueur des flambeaux, une file immense de voitures drapées suivent le char funèbre, comme si toute la ville y assistoit, et ces voitures sont vuides; les maîtres restent dans leurs maisons, et la foule des valets n'éclaire que des chevaux et des carrosses. On sonne les cloches, on drape des apartements; et souvent tout cela n'est qu'une apparence vaine; le corps du défunt, que la corruption a forcé de mettre en terre, avant que les apprêts des funérailles fussent achevés, pourrit déja; et on n'emporte avec tant de cérémonie et de faste qu'un cercueil vuide. Il y a des familles qui se ruinent à enterrer leurs morts.

Les Nègres dans le voisinage du Sénégal se redent dans la maison du mort, aux cris redoublés d'une femme gagée. Ils s' approchent l'un après l'autre du défunt, lui font des complimens, et se font place l'un à l'autre. Chez plusieurs peuples c'est l'usage d'avoir des femmes gagées pour pleurer. On donne aux morts de beaux habits, leurs armes etc. Il y en a mê-

me, qui règlent soigneusemenr leurs atours et l'ordonnance de leurs funérailles. On demandoit à Diogène comment il vouloit qu'on en usât avec son cadavre: — „Jetez le dans „un champ. — Voulez-vous que les vautours „vous mangent? — Non pas; vous n'avez q'uà „me donner un bâton, et je les chasserai. — „Mais vous ne le sentirez pas. — Eh bien que „m'importe donc que les vautours me mangent „ou non?" On fit la même question à Socrate: „Comme il vous plaira, répondit-il, pourvu „que vous puissiez me saisir et que je ne vous „échappe pas." Les Japonois ont une coutume singulière. Ils brûlent sur le bucher du défunt ses meilleures armes et son plus beau cheval. Les Germains en faisoient autant. Mais ce n'est pas assez pour les Indiens. La femme la plus chérie se brûle avec son mari, et il y a de grandes querelles entre les veuves, à qui aura cet honneur *), souvent il faut nommer des juges pour règler ce différent. Celle à qui le prix est adjugé triomphe, se pare de ses plus beaux atours, et se jette dans le feu, au milieu des chants et des danses. Les autres s'en retournent tristes et confuses; (dit-on.)

On comprend bien qu'il ne s'agit ici que des riches; cependant dans tout pays, les pauvres

*) Cet usage est aboli, disent les nouveaux voyageurs.

vres les imitent autant qu'ils peuvent, et quelquefois au delà de leurs forces: ils s'abiment de dettes pour faire des funérailles.

Dans tout pays les prêtres ont un personnage à faire aux funérailles. On croit leur ministère, leurs prières leurs cérémonies nécessaires, ou tout au moins utiles au défunt; et la famille affligée en attend des consolations. Plus souvent encore ils servent à la vanité de la famille, et font partie de la pompe funèbre, comme les flambeaux et les voitures. Il y a même des pays, où ils sont obligés de faire l'éloge du défunt, dussent-ils mentir.

L'usage du deuil est de la plus haute antiquité, et répandu par toute la terre. Il varie beaucoup suivant les tems et les lieux. Chez nous ce sont de voiles, du linge effilé, des étoffes laineuses et noires, des crêpes, des habits sans boutons, des cannes et des fourreaux d'épée drapés: du papier bordé de noir, et de la cire à cacheter de même couleur. Ailleurs ou en d'autres tems, c'est le blanc, ou une autre couleur, selon la mode. Le deuil dure quelques jours seulement et jusqu'aux funérailles chez quelques peuples, ailleurs quelques semaines. Chez nous il diffère selon les personnes. Le deuil d'un père, d'une mère et d'une femme, six mois; d'un frère ou d'une

ſoeur, trois; une veuve porte un an le deuil de ſon mari. On a le profond deuil, le demi deuil, et d'autres degrés encore. On ne porte point le deuil d'un enfant au deſſous de douze ans. Toutes les perſonnes en charge, toute la nobleſſe d'un pays, ſont obligées de porter le deuil du ſouverain et de ſa famille. Le tout eſt règlé par des loix, pour prévenir les excès ruïneux.

Dans les cas de maladies extraordinaires, les Médecins demandent à la famille la permiſſion d'ouvrir le cadavre, pour rechercher les cauſes et le ſiège de la maladie. Leur intention eſt de ſe mettre en état de guérir ceux qui pourront encore en être attaqués. Ils diſſéquent auſſi les corps de ceux qui meurent dans certains hôpitaux. Autrefois ils ne pouvoient obtenir de ſemblables permiſſions; ils étoient réduits à voler à grands fraix, et avec de grands riſques, les cadavres des cimetières et des gibets. Si le peuple ſ'en appercevoit, ils en étoient déteſtés, quelquefois même maltraités. Aujourd'hui on n'eſt pas ſi difficile; on ſait que cela eſt néceſſaire pour connoitre la conſtruction du corps humain, ſes maladies, et les moyens de les guérir. Il y a bien des gens pourtant qui ne veulent pas permettre cette opération ſur leur cadavre, ni ſur ceux de leur famille.

Et

Et cependant c'eſt le moyen d'éviter un accident affreux, celui d'être enterré vif; ce qui eſt arrivé plus d'une fois. Les foſſoyeurs ont vu quelquefois des cadavres couchés ſur le ventre: preuve qu'ils ſ'étoient tournés dans le cercueil; car on couche les morts ſur le dos. On raconte qu'un marguiller ayant deſſein de voler les bijoux d'une femme, qui venoit d'être miſe dans un caveau, et ne pouvant lui arracher aiſément une bague, mit à lui couper le doigt. La douleur réveilla la morte, le marguiller ſ'enfuit la femme le ſuivit dans ſon accoutrement, et ſe préſenta à la porte de ſon mari. Les domeſtiques eurent bien de la peine à lui ouvrir, parce qu'ils la prenoient pour un ſpectre. Les Juifs ſont expoſés à enterrer vifs bien des gens, car ils emportent leurs morts, presqu'au moment qu'ils ſont expirés. On en uſe à peu près de même chez pluſieurs peuples, tant par ignorance de cet inconvénient, que parce qu'on regarde un cadavre comme une choſe impure et horrible, qu'on éloigne le plutôt qu'on peut. Une foibleſſe peut avoir toutes les apparences de la mort, le pouls arrêté, point de reſpiration ſenſible, un froid général; et cet état peut durer pluſieurs jours. Le ſeul caractère bien ſenſible et indubitable de la mort, c'eſt la corruption, qui ſe manifeſte par la mauvaiſe

odeur, Aussi n'enterre-t-on les morts en été que deux ou trois jours après qu'ils sont expirés, et plus tard encore en hiver.

CHAP. VIII.

De la santé et de la maladie.

L'état habituel de l'homme est la santé; mais elle est rarement si parfaite, qu'on n'ait absolument aucune incommodité. Ces légers malaises ne valent pas la peine d'être mis en ligne de compte. Ceux qui sortent de maladie, trouvent que la santé est une chose délicieuse: être sans douleurs, avoir l'usage libre de ses membres et de ses sens, jouir du plaisir de manger et de boire avec appetit, de reposer tranquillement, d'agir à son gré, de profiter des beautés de la nature et de la conversation des hommes, de pouvoir vaquer à un travail utile et agréable, d'éviter l'ennui; voilà les avantages de la santé. Mais ceux qui n'ont jamais été malades n'y sont pas fort sensibles.

A l'école des maux on apprend à jouïr;
Qui souffrit de la faim, fait gouter l'abondance.

Les meilleurs, ou plutôt les seuls moyens de conserver la santé sont, l'exercice, le repos, les

les alimens simples; le tout pris avec modération: et la force de maîtriser et de modérer les passions, la crainte, la tristesse, la colère et la joie.

La santé est quelquefois interrompue par des maladies. Les personnes d'une constitution délicate et foible; ceux qui vivent, ou qui ont vécu dans l'intempérance, qui ont commis des excès ou des imprudences; ceux qui mènent une vie sédentaire, inactive, qui se garantissent trop soigneusement; tous ceux-là y sont le plus exposés. On voit des gens presque toujours malades, et quelques uns qui ne le sont jamais.

Entre les maladies, les unes ne sont qu'affoiblir, épuiser, consumer le malade. le mettre hors d'état d'agir, sans lui causer des douleurs; d'autres sont douloureuses. Les unes sont mortelles, les autres sans danger; quelques unes passagères, d'autres durables, et encore d'autres qu'on croit incurables, quoiqu'elles ne tuent qu'après de longues années; celles-ci s'appellent chroniques. Les unes viennent subitement, et ce sont ordinairement les plus violentes; d'autres viennent lentement et par degrés, après avoir longtems menacé, Elles varient selon les climats, l'âge du sujet, les saisons et même selon les tems. Il y avoit dans l'antiquité des maladies inconnues de nos jours, et on

en découvre de nouvelles de notre tems. Le printems est sujet aux maladies inflammatoires, l'été et l'automne aux maladies putrides. L'hiver met ordinairement fin à toutes les épidémies. Des maladies les unes sont intérieures, les autres extèrieures. Ces dernières consistent en fractures, luxations des membres, tumeurs, abcès, inflammations et déchiremens de la peau et des chairs; et en corps étrangers, introduits dans les chairs, comme échardes etc. Ces dernières s'appellent maladies chirurgicales; toutes les autres, intérieures, quoiqu'elles paroissent souvent sur la peau, comme la petite vérole, les taches pétéchiales, la gale, la peste, parce que ces maladies viennent du sang. Elles sont l'objet de la Médecine.

On peut réduire toutes ces maladies-ci à une seule cause, l'altération du sang. Mais cette altération est différente selon les causes qui la produisent. Le sang se corrompt par les alimens mal digérés; et la mauvaise digestion vient de la foiblesse de l'estomac, produite par l'inaction, l'avidité ou gourmandise. Des alimens trop nourrissans, quoique bien digérés, chargent le sang de quantité de sucs superflus. Ces causes produisent des vomissemens, des toux d'estomac, des ebullitions, des fièvres intermittentes, des fièvres putrides, des taches pétéchiales, le pourpre

pre etc. Le sang trop échauffé, trop desséché, ou trop agité par les liqueurs, les épices, les passions, les veilles, l'excès de l'action et du plaisir; produit des maladies inflammatoires, des rhumes de poitrine, de cervau des esquinancies des pleuréfies, des ulcérations du poumon, des vomiques, des phtisies, des fièvres chaudes, des consomptions et des hydropisies. Les excès en tout genre emportent une quantité de jeunes gens à la fleur de leur âge, et rendent misérable le reste de leur courte vie.

Il y a des maladies héréditaires; j'en ai déja parlé. Les passions font des dérangemens terribles dans la santé. Le dégout peut infecter une personne saine. La colère cause des fièvres chaudes, des transports, des jaunisses, des fièvres bilieuses, des apoplexies, l'épilepsie et une mort subite. Une fille tombe dans une fièvre chaude à l'instant, à la vue d'un homme qu'elle haïssoit: une autre fut attaquée d'épilepsie, parce qu'on l'avoit irritée. La frayeur donne des convulsions et la mort. Une méchante fille joua le revenant, pour effrayer ses compagnes qui se réjouissoient; plusieurs de ces pauvres enfans tombèrent sur le champ sans connoissance, on eut bien de la peine à les faire revenir, et quelques unes tombèrent malades. La tristesse ôte le sommeil et l'appétit,

con-

conduit à la langueur, à la jauniſſe, et peut cauſer une mort lente. La joie exceſſive aliène l'eſprit et tue promptement. Les femmes étant plus délicates et plus ſenſibles, ſont auſſi plus ſujettes aux ravages des paſſions.

Une ſource fèconde de maladies, ou plutôt la cauſe d'une foibleſſe, d'une ſenſibilité habituelle, d'une conſtitution valétudinaire par état, et d'une diſpoſition continuelle à être malade, c'eſt l'anxiété pour la ſanté. Il y a des gens qui ſemblent n'avoir d'autre affaire que de ſe bien porter, et qui n'employent leur ſanté qu'à ſe bien porter. La crainte de devenir malade, les empêche d'uſer de leurs forces, de peur de s'échauffer; ils ne ſortent pas, ils ſe couvrent bien chaudement, pour prévenir les rhumes et les fluxions; ils n'oſent jamais ſuivre leur gout, mais il faut que tout ce qu'ils mangent ſoit mollet et fondant; ils boivent chaud en été, en un mot ils ſont eſclaves et martyrs de leur ſanté. Ils ont des tems règlés pour prendre médecine, pour ſe faire ſaigner, pour prendre les eaux. (On appelle cela des remèdes de précaution.) Or ce ſont ces perſonnes-là préciſément, qui ſont foibles, délicates, valétudinaires; elles n'ont ni forces ni ſanté; toujours des rhumes, des fluxions, des coliques, des maux d'eſtomac. C'eſt leur crainte, ce ſont leurs précautions, qui les

les jettent dans les maladies qu'ils veulent éviter. On peut les comparer à ces gens qui tremblent à la vue d'un cheval. Une voiture vient au trot, ils s'enfuient, et prennent justement le côté, où la voiture tourne. Ils perdent la tête, ne voient que la voiture et point le pavé, ils courent, tombent et sont roués. Celui qui ne craint pas, s'arrête, observe, fait deux pas à côté, et n'a aucun dommage. Voici les instructions d'un fameux Médecin.

„Dans quelque état que ce soit, quelque „robuste que soit le sujet, si la saignée n'est pas „nécessaire, elle nuit. Les saignées réitérées „affoiblissent, énervent, vieillissent, diminuent „la force de la circulation, et par là engraissent d'abord; ensuite en affoiblissent trop, et „en détruisant enfin les digestions, lettent dans „l'hydropisie. Elles dérangent la transpiration, „et par là rendent catarrheux; elles affoiblissent les nerfs, et conduisent à l'hypochondrie, „c. à d. au relâchement des intestins. On n'aperçoit pas d'abord ces mauvais effets, au contraire, on se trouve plus à l'aise. Mais il n'en „est pas moins vrai que la saignée est nuisible. „On a beau dire, que quelques jours après on „a plus de sang, c. à d. qu'on est plus pesant „qu'auparavant, et qu'ainsi le sang est bien vite „réparé. Le fait est vrai: mais ce fait même

„est

„eſt une preuve que les évacuations naturelles „ſe ſont moins bien faites, et qu'il eſt reſté „dans le corps des humeurs, qui devroient en „ſortir. On a bien la même quantité de ſang, „et au delà; mais ce ſang n'eſt pas auſſi bien „travaillé.

„Les purgatifs pris ſans néceſſité, ou réi- „térés ſouvent, ont les mêmes inconvéniens; „ils ruinent la digeſtion, l'eſtomac ne fait plus „ſes fonctions, les inteſtins ſe relâchent, et l'on „devient ſujet à des coliques violentes; le corps „ne ſe nourrit pas, la tranſpiration ſe dérange, „il ſurvient des fluxions, des maux de nerfs, une „langueur générale, et l'on vieillit long-tems „avant le tems. C'eſt un préjugé trop géné- „ralement reçu, qu'il faut ſe purger quand on „manque d'appétit. Cela eſt très ſouvent faux, „comme lorsque le défaut d'appétit vient de la „foibleſſe de l'eſtomac; la plupart des cauſes qui „détruiſent l'appétit, ne peuvent point être en- „levées par la purgation; il y en a pluſieurs „qu'elle augmente. Les perſonnes, dans l'e- „ſtomac desquelles il ſe forme beaucoup de „glaires, croient guérir par les purgatifs, qui „paroiſſent en effet les ſoulager d'abord; mais „c'eſt un ſoulagement paſſager et trompeur. Ces „glaires viennent de la foibleſſe de l'eſtomac; „et les purgatifs augmentent cette foibleſſe:

„ainſi

„ainsi quoiqu'ils enlèvent une partie de ces glai-
„res formées, ils en rendent la source plus fé-
„conde. Au bout de quelques jours il y en
„aura plus qu'auparavant; et en réitérant les pur-
„gatifs, le mal est bientôt incurable, et la santé
„perdue. L'on peut souvent se passer de pur-
„gatifs, lors même qu'ils paroissent nécessaires,
„en se retranchant un repas par jour pendant
„quelque tems, en se privant de tout aliment
„succulent, et surtout des alimens gras; en
„beuvant beaucoup d'eau fraiche, et en pre-
„nant plus d'exercie qu'à l'ordinaire. Comme
„l'estomac souffre toujours d'une purgation,
„il faut se ménager pendant quelques jours,
„après l'avoir prise, tant pour la quantité, que
„pour la qualité des alimens."

„Le préservatif le plus sûr, c'est d'éviter
„tous les excès. On mange généralement plus
„qu'il ne faut pour se bien porter; l'habitude
„en est prise; mais on devroit au moins s'im-
„poser la loi de ne manger que par faim. La
„seule sobriété guérit des maux presque incura-
„bles, et rétablit les santés les plus ruinées."

„On fait un tort irréparable à la santé des
„enfans, par des purgatifs pris mal à propos.
„On les empêche par là d'acquérir toutes leurs
„forces, on dérange leur cru et on ruine leurs
„dents."

„Les

„Les perſonnes ſujettes à de fréquens rhu-
„mes, celles qu'on apelle fluxionaires, croient
„devoir ſe tenir fort au chaud. C'eſt une erreur
„qui achève de ruiner leur ſanté. Cette dispo-
„ſition aux rhumes vient de deux cauſes, ou
„de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément,
„ou de la foibleſſe de l'eſtomac, ou de celle
„du poumon. Quand le mal vient de la tran-
„ſpiration dérangée, plus on ſe tient au chaud,
„plus on excite les ſueurs, et plus le mal aug-
„mente. Cette humidité tiède affoiblit le corps,
„et ſourtout le poumon; les humeurs y trou-
„vant moins de réſiſtance, ſ'y jettent davanta-
„ge; la peau ſans ceſſe baignée par une petite
„ſueur, ſe relâche, ſ'ammollit, devient inca-
„pable de faire ſes fonctions; la plus petite cauſe
„arrête alors toute tranſpiration, et il nait une
„foule de maux de langueur. Ces malades re-
„doublent leurs précautions pour ſe préſerver
„de l'air froid; et tous leurs ſoins ſont autant
„de moyens efficaces pour rendre leur ſanté
„plus foible; et cela d'autant plus ſûrement,
„que la crainte de l'air aſſugettit néceſſairement
„à une vie ſédentaire, qui augmente tous leurs
„maux, auxquels les boiſſons chaudes, dont
„ils font uſage, mettent le comble. Ils n'ont
„qu'un moyen de guérir; c'eſt de ſe familiari-
„ſer avec l'air, de fuir les chambres chaudes,
„et

„et de diminuer peu à peu leurs vêtemens; de „coucher au froid, de ne rien manger ni boire „que de froid; les boissons même à la glace „leur sont salutaires; de prendre beaucoup d'exer„cice; et enfin, si le mal est invétéré, de faire „usage pendant long-tems des bains froids. „Cette méthode réussit aussi parfaitement pour „ceux chez qui le mal dépend primitivement „d'une foiblesse d'estomac ou de poumon. Plu„sieurs personnes, sujettes depuis bien des an„nées, à être enrhumées tout l'hiver, et qui „pendant cette saison, ne sortoient point du tout „et buvoient toujours tiède, ont suivi la mé„thode décrite ci-dessus, et se sont très bien „portées." Le même Médecin raconte qu'il prit des engelures pour s'être servi d'un manchon.

Un homme d'un très bon tempérament étoit riche, et vivoit en riche, c. à d. qu'il faisoit bonne chère, dormoit la moitié de sa vie, et passoit l'autre à se divertir. A quarante trois ans il avoit eu plusieurs attaques d'apoplexie, et tous les ans une maladie mortelle. Il perdit son bien et il fallut se résoudre à travailler pour vivre; il se levoit à quatre heures du matin, et souvent il n'avoit que du pain et de l'eau. Cet homme vit disparoitre toutes ses maladies, et il a passé les soixante et quinze ans en bonne santé.

Il y a des gens qui ne veulent faire aucun usage des remèdes, disant que la nature répare elle-même ses pertes et ses dérangemens. Ils disent encore, que lés Médecins ne peuvent pas connoitre assez bien la constitution de notre corps, parce que ses parties sont trop fines, trop composées et qu'on ne peut pas deviner, où est le désordre. Il est vrai que souvent les Médecins se trompent et prennent une maladie pour une autre. Il est vrai qu'ils sont rarement d'accord, et sur la maladie, et sur la manière de la traiter. Leurs méthodes changent aussi, ce qu'on peut attribuer aux observations qui les instruisent et leur font reconnoitre les défauts des méthodes anciennes. Il est pourtant vrai aussi, que l'art d'un habile Médecin peut soulager le malade, et même lui sauver la vie. Mais ceux qui rejettent tous les remèdes, s'en trouvent mieux que ceux qui en abusent. Au moins ne s'attirent-ils point un nouveau mal par des remèdes. Il y en a peu qui ayent ce courage.

Il s'en trouve beaucoup plus qui rejettent les secours du chirurgien: et la raison en est, la crainte de ses opérations. Ils semblent croire que les chirurgiens trouvent plaisir à couper et à déchiqueter, et ils ne peuvent se résoudre à souf-

souffrir un coup de lancette. Aussi voit-on plusieurs de ces gens perdre leurs doigts ou quelqu'autre membre, pour avoir voulu se panser eux-mêmes, et s'y être mal pris.

Enfin il y en a d'autres qui n'emploient ni Médecins, ni remèdes. quand ils sont en santé, ou pour quelque incommodité légère. Dans les maladies graves ils usent des secours de l'art, et suivent alors exactement les avis du Médecin. Mais ils le suivent lui seul, et refusent d'écouter les conseils, et de recevoir des remédes de tout autre.

On trouve une infinité de gens qui donnent des conseils et des remèdes. On a même des remèdes de famille de toutes sortes, qu'on employe à tors et à travers. Ce qui trompe ces bonnes gens, c'est l'idée, qu'un remède qui a servi en telle occasion, doit faire le même effet dans toute autre qui lui ressemble. Ils ne savent pas que les mêmes douleurs peuvent avoir des causes très differentes et même contraires, et que le remède qui a enlevé une cause, doit augmenter la cause opposée. On peut, p. ex. avoir des syncopes à force d'épuisement, mais aussi à force de réplétion. Peut-on guérir de la même manière celui qui a trop mangé, et celui qui meurt de faim? On peut avoir des maux de dents, ou parce que les dents se carient,

rient, ou parce qu'il y a une inflammation dans les gencives. Une saignée guérit en ce cas ci, et ne peut rien dans l'autre. Le meilleur remède contre la carie, c'est d'arracher la dent; et ce remède rendroit terrible le cas de l'inflammation. Il est bien certain que beaucoup de gens ont guéri, en prenant des remèdes de famille. C'est que ces remèdes étoient par hazard bien appliqués, ou que la constitution du malade étoit assez forte, pour empêcher, ou pour vaincre leur mauvais effet.

On trouve des vieilles femmes, des bergers, des bourreaux, qui exercent en secret la médecine; et des charlatans, qui promettent de guérir tous les maux avec leurs drogues. Ils prétendent rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, rétablir une vue affoiblie, réparer l'estomac, le poumon, guérir la gravelle, tous les maux invétérés, que les médecins les plus habiles reconnoissent pour incurables, et cela en peu de tems et à peu de frais. Le peuple leur donne sa confiance, parce qu'ils font des promesses magnifiques, parce qu'ils se vantent d'avoir fait des cures merveilleuses, et qu'ils savent étourdir les pauvres ignorans par un flux de bouche intarissable, et une effronterie qui ne se laisse point déconcerter.

Le hazard vient à leur aide, et guérit quelquefois, non par leur secours, mais entre leurs mains

mains, des maux considérables. Comme ce sont des ignorans, sans aucune connoissance de la constitution, ni des ressorts du corps humain, ni de la vertu des remèdes qu'ils employent, il ne se peut qu'ils ne fassent beaucoup de mal. Aussi sont-ils obligés de se cacher, de peur de tomber entre les mains de la police.

Enfin une autre sorte de gens se vantent de guérir également tous les maux, et cela sans employer aucun remède, mais seulement par des operations mysterieuses, faites sur le sang, la sueur, les crachats ou autres éjections du malade. Ils appelent cela guérir par sympathie. C'est comme si on vouloit battre un homme qui seroit en Amérique, en maltaitrant son portrait, ou un vieux habit qu'il nous auroit laissé. La foule accourt à ces hommes mervellieux; c'est une chose si agréable de guérir des maux désespérés sans prendre de remède, ni faire de dépense. On cite tels et tels; qu'ils ont guéris, et que les Médecins avoient abandonnés. Il y a quelques années, qu'un tel homme vint à H. Les malades de tout âge et de toute condition accoururent. La police interdit au Médecin merveilleux l'entrée de la ville; il n'y entra plus, mais les malades sortirent, ou envoyèrent dehors. On ne parloit que de gens, qu'il avoit guéris; il avoit fait de vrais miracles.

Or il vous faut savoir, que notre médecin étoit un garçon jardinier, dont toute la science consistoit à tourner la terre et planter des choux. On le savoit. Il faisoit la dévot, et exigeoit la foi chretienne de ses malades, disant, que l'incrédulité détruisoit la vertu de ses opérations. L'engouement dura quelques mois. Après ce tems on ne parloit plus de ses cures. Le mal revenoit, ou bien il n'étoit pas guèri. Ce qui favorise un tel homme, c'est outre la crédulité du peuple, 1) qu'il se fait des guérisons sous ses mains, et 2) que presque tous les malades éprouvent quelque dérangement en changeant de méthode. Il est certain qu'entre cent malades, la nature en guèrit au moins quatre-vingt-dix. Si les cent sont inscrits sur le rôle d'un médecin en faveur, on lui attribue les guérisons. Il en est de même des véritables médecins; la nature fait toujours plus qu'eux et leurs remèdes. Un charlatan exige d'abord, que ses malades se confient entièrement en lui et en son art, et renoncent aux soins des Médecins. Un homme ayant long-tems pris des remèdes, dont peut-être quelques uns étoient mal appliqués et nuisibles, astreint à une diète rigoureuse et peut-être mal-entendue, se voiant tout d'un coup délivré des remèdes, et affranchi de la diète, par l'ordonnance du charlatan, éprouvera sans doute

un

un grand changement, et quelquefois un changement avantageux. Ajoutez la joie, l'espérance que donnent les promesses téméraires du fripon; doit-on s'étonner, qu'il se fasse quelque heureuse guérison sous ses mains?

Une autre raison qui augmente encore davantage le crédit de tout fourbe ignorant, c'est qu'il guérit en effet promtement certains maux, qui entre les mains du Médecin trainent en longueur, ou même ne guérissent point du tout. Telles sont les fièvres intermittentes, les plaies invétérées qui se sont formées d'elles-mêmes, les rhumes, les fluxions, des ébullitions sur la tête ou le corps, des évacuations, comme la diarrhée et la dyssenterie. etc. Il est d'ordinaire facile de mettre fin à toutes ces incommodités; mais c'est un mal que de le faire; car elles sont pour l'ordinaire des voyes que la nature s'est ouvertes, pour décharger le corps d'humeurs vicieuses: et on ne sauroit la troubler impunément dans ses opérations. Une fièvre trop promptement guérie, amène une maladie plus fâcheuse; une diarrhée, une dyssenterie arrêtée, produit des fièvres putrides ou inflammatoires. Les Médecins qui connoissent le danger, se gardent bien d'arrêter un mal léger, de peur d'en faire naître un plus grand. Le peuple ignorant s'impatiente; le charlatan arrive, rit de la foi-

bleſſe de l'art du Mèdecin, promet une guériſon prompte et tient parole; et le voilà mis fort au deſſus des plus habiles. Il eſt en poſſeſſion de la confiance de pauvre peuple, et l'en paye en ruinant ſa ſanté, ou en le mettant au tombeau. Les gens inſtruits ont beau crier, beau repréſenter le danger; on ſe contente de leur alléguer tels et tels faits; et on ne prend pas garde aux conſéquences. Voilà la ſource des plaintes qu'on entend tous les jours faire contre les Médecins; on les accuſe de trainer les maladies en longueur, et on veut guérir promptement.

Les Médecins ordonnent des remèdes pour la guériſon des malades; et ils trouvent ici bien des oppoſitions. Il y a encore bien des perſonnes que la ſaignée, les lavemens et l'émétique révoltent. Il eſt certain qu'une ſaignée faite à propos, peut ſauver un homme attaqué d'une maladie inflammatoire. Il eſt vrai auſſi qu'on a vu des malades de cette ſorte guèrir ſans ce ſecours. Les lavemens ſont un effet très prompt et très ſalutaire. L'émétique eſt ſouvent de beaucoup préférable à la purgation; parce que celle-ci conduiſant les matières, qu'elle doit évacuer, par tout le canal inteſtinal, il en paſſe une quantité dans le ſang, qui en eſt altéré; au lieu que l'émétique rejette promptement ces im-

impuretés, sans qu'elles puissent parvenir au sang.

Le principal point, c'est le régime. Il suffit souvent seul pour prévenir ou pour guèrir des maladies considérables; il est d'ailleurs nécessaire aux convalescens, pour prévenir des rechutes fâcheuses. Le régime comprend toute la conduite du malade, son manger et son boire, (ceci s'appelle la diète) son dormir, son action, l'air chaud ou froid, son vêtement, etc.

La plupart des malades, ou des personnes incommodées, et qui craignent quelque maladie, pensent s'en guérir par les sueurs; et prennent pour cet effet des drogues échauffantes, du vin, des épices, de l'eau de vie; ils se couvrent de grosses couvertures, et chauffent les chambres à l'excès. Cette methode est nuisible. Toutes les maladies fiévreuses épaississent le sang et le dessèchent, à ce que disent les Médecins. Or la sueur ôte au sang le peu de liqueur qui lui reste, achève de le dessécher et le brûle, ensorte qu'elle augmente la maladie. D'ailleurs la méthode d'exciter la sueur est nuisible; elle échauffe plus qu'elle n'excite la sueur, et augmente la fièvre. L'air frais soulage ordinairement le malade. Les liqueurs et les épices sont funestes dans la fièvre.

La fueur guérit sans doute quelques maladies dès le commencement, avant que la fièvre ait enflammé le sang; mais il ne faut l'exciter ni par des vêtemens ou des couvertures trop chaudes, ni par des poéles trop échauffés ni par des liqueurs ou des épices; mais en buvant une infusion tiéde de fleurs de sureau, ou de l'eau tiède avec un peu de vinaigre.

Les sueurs salutaires se présentent ordinairement d'elles-mêmes; alors il faut les favoriser, en évitant de se découvrir ou de se refroidir; mais non en se couvrant ou en s'échauffant. Un garçon robuste de dix-sept ou dix-huit ans, ayant une maladie inflammatoire, commençoit à prendre des sueurs, qui l'auroient guéri; mais il ne voulut jamais les soutenir, et se mettoit à chaque instant nu. Il se fit tout à coup un dépôt sur le poumon, qui l'emporta au bout de trente heures.

On craint que le malade ne meure d'inanition et on le force à manger contre son gré. C'est un usage dangereux. Un malade ne consume point, parce qu'il n'agit pas, et il peut passer des semaines sans nourriture. D'ailleurs, c'est en vain qu'on fourre des alimens dans son estomac. Ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais c'est ce qu'on digère. Or un estomac gâté, sali, affoibli par la fièvre, ne digère point. Les alimens

que

que prend le malade, ne sauroient donc le nourrir. Ces alimens pourrissent dans son corps, corrompent son sang et augmentent son mal. On remarque que les malades se portent ordinairement plus mal après avoir mangé. Le malade ne doit manger, que lorsqu'il se sent de l'appétit. Ses répugnances sont un avertissement contre le danger des alimens, et sont destinées à lui servir de préservatif. Il faut surtout qu'un malade évite les bouillons, la viande, le vin, les oeufs, les gâteaux, tant que dure la fièvre. Il ne lui faut point de chambre trop chaude, point de grosse couverture, et il est bon qu'il ne se tienne pas trop au lit, s'il a la force d'être levé. Les fruits bien mûrs, et surtout les fruits aqueux, et les boissons de fruits, sont très salutaires, surtout dans les diarrhées, les dyssenteries, les constipations; malgré les préjugés contraires. Ils sont même un préservatif contre la dyssenterie. Autrefois on les défendoit sévèrement; mais l'experience a découvert l'erreur.

Bien des malades appellent le Médecin, se font prescrire des remèdes et un régime, sans prendre les uns, ni observer l'autre. Ils ont grand soin de cacher ces infractions des ordonnances; à les voir on diroit qu'il ne s'agit que de se cacher du Médecin, et que les negligences

ces ne feront rien, pourvu que celui-ci les ignore. Il est certain que bien des gens guérissent en négligeant les conseils du Médecin; il y a des peuples entiers qui ne connoissent ni Médecin ni médecines. La médecine change; autrefois, par ex. on évitoit les fruits dans la dyssenterie et on y employoit des échauffans, aussi bien que dans la petite vérole, et dans d'autres maladies. On regardoit l'émétique et le quinquina comme des remèdes extrêmes et dangereux. Aujourd'hui c'est tout le contraire. Autrefois les malades guérissoient et mouroient entre les mains des Médecins; ils guérissent et meurent encore aujourd'hui, L'art ne sauve ni ne tue pas tous ceux qui guérissent ou qui meurent dans son usage. Il s'agiroit de savoir qu'elle méthode en sauve davantage, et il y a lieu de croire que c'est la nouvelle; parce que plus on avance, plus on peut faire d'observations, et plus on profite des expériences des anciens et des siennes.

Les Médecins outrent, dit-on, les précautions, et par cette raison il n'est pas nécessaire de s'astreindre si scrupuleusement à leurs avis. Cela est certain; les Médecins donnent leurs avis sur les cas les plus dangereux, et ils doivent le faire, parce qu'on ne peut savoir ce qui en arrivera. Ils ont vu des personnes robu-

robuſtes, que la moindre négligence a jetées dans une maladie mortelle; cela n'arrive que rarement, mais il eſt de leur devoir de nous avertir, et de règler là-deſſus leurs ordonnances; et celui qui les néglige, riſque de tomber dans ces cas extrêmes. Le plus ſûr eſt donc, de les ſuivre ſcrupuleuſement. Si le Médicin ſe trompe, ce qui arrive ſouvent, vû la grande complication de notre conſtitution et des maladies; ceux qui n'ont aucune connoiſſance de ces choſes, doivent ſe tromper bien davantage.

Chez beaucoup de peuples ignorans et barbares, ce ſont les Prêtres qui font l'office de Médecins, les Prêtres étant les ſeuls qui ayent, ou qui prétendent avoir quelques connoiſſances. Leur art conſiſte pour l'ordinaire dans des priéres, des pratiques ſuperſtitieuſes, des amulettes, des paroles prétendues ſacrées. Il en étoit à peu près de même dans les anciens tems. Il en eſt encore de même de nos jours. Bien des bonnes gens croient qu'on guérit de la fièvre en prononçant certaines paroles, en écrivant certains caractères: qu'on diſſipe les verrues, qu'on guérit des éréſipèles par des pratiques ſemblables. Et ils prétendent avoir des exemples de ces guériſons. Cela n'eſt pas étonnant, puisque la nature en opère, qu'on met en-

enſuite ſur le compte du remède employé. Mais ces artifices mêmes peuvent contribuer à la guériſon; voice comment. L'imagination peut produire des maux réels et les aggraver. L'un ſe croit malade, et ne l'eſt pas; un autre ſe l'imagine, et le devient en effet; un troiſième l'eſt réellement, il ſ'inquiéte, ſe croit en danger; cette crainte lui donne de l'angoiſſe, lui échauffe le ſang et aggrave le mal. On raconte qu'un homme ſ'imaginoit avoir des grenouilles vivantes dans le ventre. Tous les remèdes furent inutiles, parce que les grenouilles n'étoient que dans ſa fantaiſie. Un domeſtique ſ'aviſa de mettre des grenouilles dans ſa garderobe; le malade crut les avoir rendues et guérit. Deux hommes furent mordus par un chien. L'un part et revient au bout de vingt ans. Il ſ'informe de l'autre; on lui dit qu'il eſt mort enragé, pour avoir été mordu par un chien. Il compare les tems et trouve que c'eſt le même chien qui l'a mordu lui même; cette idée le frappe, il devient enragé et meurt miſérablement. Il ſe ſeroit bien porté ſans cette nouvelle, car la morſûre d'un chien enragé n'infecte plus aprés les quarante jours. Tout moyen donc qui tranquilliſe l'imagination, produit l'eſpérance de la guériſon, réjouit l'eſprit, et peut produire par cela même des guériſons

fin-

singulières. On a garanti plusieurs personnes de la rage dans les Pays-bas, en leur apliquant un morceau d'étoffe prétendu consacré.

Mais il faut aussi remarquer, que les peuples barbares sont beaucoup moins sujets aux maladies que nous. Leur manière de vivre, l'air et l'intempérie des saisons auxquels ils sont souvent exposés, la pêche, la chasse, la guerre, la simplicité de leurs alimens et de leurs boissons, ne leur laissent que les maux inséparables de la nature humaine. Le Tartare, qui n'a que du lait de cheval et de l'eau, ne peut se brûler l'estomac et le sang, comme nous qui avons du vin et des liqueurs; l'appétit du Groenlandois, n'étant excité par aucune épice, par aucune variété de mets, ne l'expose pas aux indigestions qui nous accablent.

Si notre art nous aprend à préparer des alimens, des vêtemens, des habitations, des aises nuisibles; d'un autre côté il trouve moyen de nous garantir de bien des maux. Nos contrées ne connoissent plus la peste que de nom, et l'orient en est infesté toutes les années. Autrefois on regardoit la gangrène, le cancer, comme des maux incurables, on commence à les guérir; bien d'autres maladies ont perdu leur force meurtrière, la petite vérole fait moins de ravages qu'autrefois.

Les

Les maladies ne sont pas sang usage; elles nous donnent des leçons de tempérance. Celui qui en a essuyé de graves, en est ordinairement plus prudent et plus circonspect; il ne donne pas aisément dans les excès de la table et du plaisir, comme celui qui n'a point encore souffert. De là vient aparemment, qu'on voit des personnes délicates vivre longtems, et des gens robustes mourir jeunes. C'est aussi la raison pourquoi la jeunesse est moins prudente; elle n'a pas encore ressenti les effets de l'imprudence. On a remarqué que les enfans valétudinaires sont généralement parlant, plus raisonnables que les enfans sains. Ils ressemblent presque à des hommes, par leurs discours et leurs raisonnemens. C'est dommage qu'ils meurent bientôt.

Les maladies nous ont conduit à l'anatomie, à la botanique, à la chimie et à plusieurs autres belles sciences. Si l'homme n'étoit pas pas exposé a souffrir, il ne mettroit p. ex. aucun choix dans ses alimens, il prendroit le premier fruit, qui lui tomberoit sous la main. Mais quelques-uns s'étant trouvés mal d'avoir mangé un fruit inconnu, leur malheur a rendu les autres circonspects, on s'est appliqué à connoitre les fruits et à les discerner. D'autres ont remarqué qu'en mangeant tel fruit ou telle herbe,

be, ils ont été guéris de leurs douleurs, on s'est rendu attentif à ces productions salutaires et on les a distinguées. On a voulu savoir en quoi consistoient les maux, on a ouvert, disséqué, examiné des corps morts. Sans cette raison, qui auroit pris sur soi de surmonter la répugnance, que nous inspire un cadavre? Ainsi c'est des maladies que nous avons appris à connoitre en partie, et à admirer la grande richesse de la nature, et les merveilles de notre constitution.

Il y a des gens que la moindre incommodité impatiente, et met de mauvaise humeur; ils se plaignent comme s'ils souffroient beaucoup. On en voit d'autres tranquilles et même gais, au milieu de grandes douleurs. Ce qui montre, que nos souffrances, et notre malaise dépendent moins des douleurs, que de la manière de les supporter.

Les malades ont bien des soulagemens et des consolations. Il y a plusieurs maladies, où on tombe dans un assoupissement presque continuel, et où on ne sait et ne sent rien. Chaque moment de relâche est si agréable, qu'il dédommage presque des momens fâcheux. On se fait une loi de visiter les malades, de s'entretenir avec eux, de les amuser, autant que leurs forces le permettent; et cela est bien agréa-

ble à ces pauvres gens, et leur fait oublier quelques momens leurs maux. On s'empresse à les servir, à les soulager en toutes manières, on s'accommode à leurs désirs, et même à leurs fantaisies et à leurs caprices. Dans la convalescence, chacun s'offre à leur procurer quelques alimens agréables et salutaires. Même les inconnus ne se refusent pas à leur fournir quelque vin pur, qu'on ne trouve pas chez le marchand, ou telle autre chose rare, et quelquefois précieuse. Surtout les femmes ont une patience admirable à servir les malades, à les veiller, à prendre soin d'eux; elles y sont infatigables. Dix hommes ne rendroient pas autant de services qu'une femme: sa douceur, sa complaisance, son inquiétude pour la moindre bagatelle, la douceur avec laquelle elle manie le malade, la rend parfaite pour ces services fâcheux et désagréables. On en voit veiller plusieurs nuits de suite à côte d'un lit, s'oublier elles-mêmes, et négliger le manger, le boire et le repos, pour soigner le malade, surtout si c'est un mari, un frère, un père ou un enfant.

La convalescence est un état délicieux. On sent alors combien il est agréable de ne point souffrir, d'avoir la libre disposition de ses membres, la force d'agir, la jouissance des beautés de

de la nature et de la saveur des alimens. On ne sent guères tous ces avantages dans une longue santé: la privation leur donne du prix.

Cet état demande des précautions; il faut éviter les efforts, le grand air, surtout par le froid et la pluie. Un homme relevoit d'une fièvre chaude; un des premiers jours de sa convalescence, il sortit un moment au grand soleil à midi; c'étoit sur la fin de Juin: il retomba et mourut quelques jours après. C'est surtout contre l'appétit naissant, qu'il faut se précautionner; il est très dangereux de manger trop; et on y est fort disposé.

SECTION V.

DE L'AME ET DE SES FACULTÉS.

CHAP. I.

Des facultés intellectuelles.

En comparant l'homme aux animaux, il semble au premier coup d'oeil, qu'il soit le plus foible de tous, à proportion du volume de son corps. L'ours, le lion, le loup, le chien

et le chat même, peuvent lui devenir redoutables. Il y en a deux raiſons. Chaque animal a ſes armes, des dents, des griffes, de gros ſabots, ou des cornes; l'homme n'en a point; ſes dents ſont foibles, ſa bouche petite, ſes ongles ne ſont ni crochus, ni aigus, ni forts. Les animaux ont tous une peau épaiſſe et dure, quelquefois même à l'épreuve de la balle, comme l'éléphant, l'hippopotame, le rhinoceros, le vieux ſanglier. Tous ſont à l'épreuve du poing. La peau de l'homme eſt délicate, ſenſible à toutes les impreſſions et pénétrable a tout. Ainſi l'homme eſt presque à l'égard de l'animal, dans l'état d'un homme nu devant un homme armé de toutes pièces.

Cette deſtitution a obligé l'homme à ſe faire des armes offenſives et défenſives de toutes ſortes. Le bâton et les pierres ont été les premières. On a imaginé la fronde, pour lancer les pierres plus loin; le bâton a été muni d'une pointe durcie au feu, d'un os, d'une arête de poiſſon, d'une pierre tranchante. Telles ſont encore les armes des peuples barbares. L'arc a ſuivi. Puis ſont venus les dards, les épées, les lances, les piques, les machines à lancer des pierres de pluſieurs centaines de livres. On ſ'eſt muni de cuiraſſes, de boucliers, de caſques, on ſ'eſt couvert de fer, pour ſe garantir des coups.

coups. Enfin eſt venue la poudre, et avec elle des arts tout nouveaux, pour l'attaque et la défenſe. Les animaux les plus redoutables, et l'art de les vaincre, de les ſoumettre, ou de les détruire, n'ont plus été qu'un jeu, auquel l'homme ſ'eſt appliqué pour le plaiſir.

On prétend pourtant, que l'homme a réellement la plus grande force à proportion de ſa taille. L'exercice l'augmente. Un homme nourri et élevé delicatement, qui ne ſ'applique à aucun ouvrage pénible, eſt aſſez foible. Mais le laboureur, et celui qui traivaille à un ouvrage groſſier, prend des forces ſingulières, et une peau fort dure. Le forgeron tient à la main un fer brûlant que nous n'oſerions toucher. Le porte-faix ſoulève des fardeaux égaux, à la charge d'un cheval. Les voyageurs racontent encore de plus grandes choſes des peuples barbares. Un homme exercé à la courſe, fatigue un cheval; l'Américain court le cerf à pied.

Ce qui donne un grand avantage à l'homme, c'eſt ſon adreſſe. Il eſt beaucoup plus ſouple que les animaux. Ces derniers n'ont point de mains pour ſaiſir et tenir; ils ne peuvent guères avoir que leur adreſſe naturelle. L'homme apprend à ſe plier de toutes manières, à grimper les arbres, à faire

des mouvemens variés et prompts. On raconte qu'il y a des hommes capables de ſe battre à coups de poing contre le chien et le loup, et d'autres qui ont terraſſé des ours et les ont étouffés en les embraſſant. Nous avons déja vu la ſoupleſſe des doigts. La force et l'adreſſe dépendent presque entièrement de nous. Un homme bien conſtitué peut acquérir toutes ces qualités par l'exercice et le travail; et il peut ſe rendre foible et peſant par l'inaction et la nonchalance. Le courage et la bonne volonté augmentent de beaucoup les forces; la crainte les diminue.

Il paroit que l'homme, et même chez les peuples barbares de l'Afrique et des Indes, eſt ſujet à plus de maux que les bêtes. Mais il a auſſi l'art de les ſoulager. L'homme a des forces abſolument différentes de celles des animaux; celles de la raiſon, ou de l'intelligence.

Nous diſtinguons les choſes qui ſont à notre portée, et nous avons la faculté de nous les repréſenter dans notre eſprit, quoiqu'elles ſoient abſentes, au moyen de l'imagination; la mémoire nous les fait reconnoitre,

On ſ'apperçoit que les animaux ont ces mêmes facultés. Le chien connoit ſon maitre, diſtingue les étrangers, ſe repréſente la chaſſe en

en ſonge, et ſe ſouvient des leçons et des coups qu'il a reçus.

Notre imagination ne ſe borne pas à nous rappeller les idées des choſes que nous avons vues. Elle en forme de nouvelles par les combinaiſons qu'elle fait des premières; ainſi elle peut ſe figurer un cheval ailé; elle préſente au peintre, les traits d'un homme en colère; au muſicien le ton de la voix d'un homme affligé; au poëte, les diſcours d'un homme qui prie. C'eſt ce que les animaux ne ſauroient faire.

Nos idées n'ont pas toujours la même clarté, ni le même degré de préciſion. On ſait bien qu'on a vu quelque choſe, on ſe le repréſente auſſi, mais obſcurément et comme un objet qu'on verroit la nuit; on ne ſait ce que c'eſt. On a vu une choſe en tel endroit, et on croit l'avoir vue en un autre endroit. On ne ſait, ſi cet homme qu'on a rencontré, avoit les cheveux bruns ou blonds, un habit vert ou gris, le nez long ou court; ſi cette maiſon a deux étages, quatre ou ſix croiſées de front. On a cueilli telle herbe, et on ne ſait ſi ſa tige eſt liſſe ou rabouteuſe, ſi telle fleur a de longues feuilles, ſi elle a ſix ou huit pétales, Cela n'empêche pas toujours de reconnoitre ces choſes. Qui eſt-ce qui ſait, p. ex. le compte des boutons de ſon habit, celui des feuilles d'un oeillet,

let, d'une giroflée, ou d'une rose? On ignore de même qui est la personne dans une compagnie nombreuse, qui a fait ou dit telle ou telle chose: on a entendu plusieurs anecdotes, on confond les personnages et les conteurs, on transporte même à une histoire les traits de l'autre.

Cela arrive par défaut d'attention, ou parce que les objets se présentent en trop grand nombre. Il est toujours impossible de voir, d'entendre et d'observer tout, parce qu'il s'offre toujours une foule de choses. Je vois, p. ex. un homme; on diroit que ce n'est qu'un objet, mais il y en a des milliers. Sa figure, c. à d. sa taille, la grosseur de son ventre, la largeur de ses épaules, l'élévation de sa poitrine, la forme de ses jambes, de ses pieds, de ses bras; la longueur et la proportion de ses doigts; la largueur de sa paume; la couleur, l'épaisseur de sa barbe, de ses sourcils; la longueur de ses cheveux; la couleur, l'action, la grandeur de ses yeux; l'ouverture de sa bouche; la grandeur, la figure de son nez, l'élévation de son front etc. Viennent son action, sa démarche, son adresse, ses discours. Puis son vêtement. Tout cela est composé d'une infinité de pièces; il faudroit des jours pour l'examiner, et on ne l'a vu qu'un moment. Avec lui se sont présen-

ſentés des millions d'autres objets. C'étoit dans un jardin, où l'on voyoit le ciel, les nuées, où l'on ſentoit le vent, la pluie, la chaleur du ſoleil; on flairoit l'odeur de mille fleurs; la verdure, les arbres, les fruits, les jardinages ſ'offroient en même tems; les oiſeaux chantoient, une mouche importune piquoit, un frelon bourdonnoit à nos oreilles. Ou bien c'étoit un appartement; les meubles, la tapiſſerie, un lit, un canapé, une pendule, des tableaux, des rideaux attiroient nos regards; la propreté ou la ſaloperie, l'ordre ou le dérangement, les parfums ou la mauvaiſe odeur, faiſoient impreſſion ſur nous; la chaleur, la lumière et l'obſcurité; une vue ſur la rue ou ſur un jardin, partageoient notre attention. Etoit-il poſſible dêtre attentif à toutes ces choſes, de les examiner et de ſ'en former des idées diſtinctes et préciſes?

Cependant l'habitude et la ſagacité de nos ſens acquiſe par l'uſage, peut aller fort loin. Le muſicien, démèle tous les tons d'un concert. Le peintre ſaiſit tout un viſage, toute une attitude, toute une paſſion, parce qu'il eſt exercé à diſtinguer les traits du viſage et l'attitude de chaque membre, dans tel ou tel mouvement.

La plupart des hommes n'ayant jamais remarqué cette difficulté de bien entendre et de

bien voir, ne ſe donnent aucun ſoin pour obſerver. Ils voient, ils écoutent légèrement; et rapportent, atteſtent, ſans héſiter, ce qu'ils prétendent avoir vu et ouï parce que la choſe ſ'eſt faite ou dite en leur préſence. Il leur arrive très ſouvent de dire des fauſſetés, étant bien perſuadés qu'ils diſent vrai, et ſ'expoſent à paſſer pour menteurs, ou pour étourdis. Les perſonnes inſtruites et prudentes ſont attentives aux choſes qu'elles croient aſſez importantes, pour mériter qu'on les voie et qu'on les ſache; et négligent le reſte, parce qu'on ne peut pas tout embraſſer. Et ſi quelque choſe leur échappe, ſi elles ne ſont pas bien aſſurées des faits, elles ſ'en taiſent. Quand on connoit des perſonnes de cette ſorte, on ſ'en rapporte ſans peine à leurs diſcours.

L'imadination peut nous repréſenter ſi fortement des objets abſens, ou même des tableaux qu'elle a formés elle-même, que nous les prenons un moment pour la vérité, c. à d. pour des objets réels et préſens ſans pouvoir revenir de notre erreur qu'avec peine. C'eſt le cas des ſonges, des rêveries d'un malade, et des foux.

Un homme voit en rève des perſonnes abſentes et même déja mortes; il ſ'entretient avec des Rois et des Princes; il trouve de grandes ſom-

ſommes d'argent; il ſe promène dans des lieux enchantés; il eſt transporté tout à coup dans des contrées fort éloignées; il vole par les airs; il voit des monſtres prêts à le dévorer. Il en eſt à peu près de même du malade.

La folie n'eſt autre choſe qu'une idée fauſſe, tellement exaltée par l'imagination, qu'elle ſ'attache à toutes les autres et les domine. Ainſi l'un ſ'imagine être Roi ou Prince; un autre ſe croit haï, pourſuivi et dans un danger éminent. L'un et l'autre agiſſent en conſéquence. Le premier ne parle qu'avec hauteur, donne des ordres, ſe pare de guenilles, ou de débris de papier, qu'il apelle ſes galons, ſon cordon ſon étoile, L'autre eſt inquiet, ſes yeux roulent dans ſa tête, comme pour voir, ſi les archers ſont à ſes trouſſes; il marche légèrement et avec précipitation; il ſe cache, et avant que de reparoitre, il jette de tous côtés des regards timides. Un tel homme eſt raiſonnable comme un autre, tant qu'il ne ſ'agit pas de ſon genre de folie. On a coutume d'enfermer ces pauvres gens, de peur qu'ils n'incommodent: c'eſt le moyen de les rendre tout à fait foux et incurables.

Il y a des folies d'un moment, c. à d. où l'imagination fortement frappée d'un objet, nous le rend préſent. Ainſi on penſera fortement à une perſonne abſente ou morte, et tout d'un coup

coup ou la voit, même en plein jour. La plupart effrayés de ces visions, détournent les yeux et assurent avoir vu. De là tant de contes d'apparitions, de revenans. Mais les personnes plus sages ne se sont pas troublées; elles ont regardé attentivement, examiné avec soin, et reconnu que le fantôme n'étoit que dans leur imagination. J'ai déja dit, que l'imagination peut produire des maladies et les guérir.

L'agitation du sang exalte l'imagination. Une personne qui s'écrie qui s'agite dans la peur, ou dans la colère, peut par cela même porter la passion jusqu' à la syncope, aux convulsions et à la manie. Les personnes instruites ont grand soin d'éviter ces mouvemens et ces cris, et par cela même se tranquillisent bientôt. C'est ce pouvoir du sang et de l'imagination, qui fait qu'on peut être affligé, consterné, effrayé, irrité par une simple représentation, par un tableau, par un récit, par les tons de la musique. Toutes ces choses imitent l'action, les discours, le ton de la voix d'un homme en colère, affligé, épouvanté: on donne une grande attention à ces représentations, l'imagination s'échauffe, et l'on voit la chose même.

La mémoire est fidele, quand elle nous rappelle les choses, comme nous les avons connues; quand elle les altère, on l'appelle infidele.

Elle

Elle eſt forte, quand elle retient longtems; et foible, ſi elle oublie. Une mémoire vaſte peut beaucoup retenir. Il eſt rare que la mémoire ait toutes ces bonnes qualités, Nous oublions, confondons ſouvent les idées, ſurtout quand elles ſe multiplient. Ceux qui ne connoiſſent pas ces défauts de la memoire, ſe confient en elle; ils croient ſavoir une choſe, parce qu'ils l'ont ſue autrefois; ils en parlent, en décident, racontent; le tout de travers. Ces gens paſſent pour menteurs, ou pour imbécilles. Nous pouvons fortifier notre mémoire par l'exercice; quand nous avons à nous plaindre d'elle c'eſt ordinairement notre faute.

Les maladies peuvent la ruiner à un point ſurprenant. On a vu des hommes oublier dans une maladie les noms des choſes les plus communes, et même leur propre nom. La vieilleſſe fait le même effet.

L'homme ne borne pas ſes connoiſſances aux choſes qu'il voit, qu'il entend, qu'il goute, qu'il flaire et qu'il ſent, et qu'on appelle les ſenſations parce que nous en acquérons l'idée par le moyen des ſens; mais il ſe forme des idées purement intellectuelles, c'eſt à dire, qu'on ne peut point repréſenter, et qu'il faut ſeulement concevoir, comme p. ex. l'idée de *Bonté.* On voit bien une choſe qui eſt bonne, on voit auſſi le bien qu'elle produit, comme p. ex.

ex. un bon couteau, et comme il coupe bien; ou du pain, et l'on sent le plaisir qu'il fait à manger et le bien qu'il produit en nourrissant. Mais on ne voit pas la *bonté*. Il en est de même de *l'Utilité*, du *Désordre*, de la *Vertu* et du *Vice*, du *Chaud* et du *Froid*.

Voici comment l'homme forme ces idées. Il voit du pain qui est bon, un couteau qui est bon, un habit qui est bon. Ces choses ont une certaine ressemblance, en ce qu'elles rendent des services. Il considère cette ressemblance seule et sans les choses dans lesquelles elle se trouve; et il l'appelle la *Bonté*, qu'il retrouve ensuite, et qu'il nomme du même nom dans divers objets.

Tous les mots des langues, dans leur signification générale ou indéterminée, expriment de ces idées intellectuelles ou de ces ressemblances. Ainsi *l'homme* n'est pas un tel ou un tel, mais il signifie, tous ceux qu'on appelle ainsi, parce qu'ils ont une certaine ressemblance, nommée l'Humanité. De même le *canard* signifie la ressemblance qu'il y a entre certains oiseaux aquatiques. Je vois bien un homme qui marche, mais non pas le *marcher*. Le mot *celui-ci* même n'exprime qu'une ressemblance, c. à d. la présence d'un être que je montre; car *celui-ci* marque tantôt Pierre, tantôt Jaques, tantôt un chien, tantôt un cheval, tantôt un arbre, tantôt un bâtiment,

tan-

tantôt un rocher etc. L'attention à nos idées ſ'appelle la reflexion.

Ce pouvoir de ſéparer les reſſemblances de leurs ſujets, et de les comparer, pour en former une idée, paroit abſolument manquer aux animaux; et de là vient, qu'ils n'ont point de langage. Il eſt vrai qu'ils ſavent ſe faire entendre à ceux de leur eſpèce, mais par des cris, qui marquent la douleur, ou la joie, ou la colère, ou la crainte; et non par des mots qui expriment des idées. Un chien fait entendre qu'il ſouffre; mais il ne peut nous faire comprendre par ſes cris, ſ'il eſt battu ou mordu, ſ'il eſt brûlé ou ſ'il a la colique. Il careſſe ſon maitre, et lui témoigne de l'amitié; mais il ne peut marquer, ſi c'eſt par habitude, ou par reconnoiſſance. On a des oiſeaux qui prononcent des mots, mais ils ne parlent pas; c. à d. qu'ils n'expriment point leurs idées, et ne comprennent pas le ſens de leurs termes. Ainſi le perroquet, la pie etc. diront *bon jour*, le ſoir et le matin; *pain blanc* ſans en vouloir, etc.

Nous ſommes ſi accoutumés à diſtinguer les ſujets ou les choſes, des qualités qu'elles ont, que nous les conſidérons presque toujours comme ſéparées, après quoi nous les combinons par réflexion. Nous ne diſons pas: *le bon pain*, *le pain bon*, mais: *le pain eſt bon.*

Par

Par où l'on voit que nous concevons l'idée de bon hors de celle de pain; que nous les comparons et que nous attribuons au pain l'idée de bon, prise d'ailleurs. Cela s'appelle juger. Ainsi juger, c'est attribuer à un sujet quelque qualité, que nous y appercevons. Ceux qui sont inattentifs, se trompent et portent de faux jugemens.

Il y a des objets hors de notre portée, comme les astres, les contrées éloignées, les hommes et les animaux, qui se trouvent hors du coin de terre, que nous habitons; les choses ensévelies dans la terre, cachées au fond des mers: aussi des qualités cachées dans les objets que nous voyons. Alors nous jugeons de ces choses par quelques ressemblances, que nous y trouvons avec d'autres, qui sont à notre portée et des qualités, cachées par quelques signes que nous appercevons. Nous ne voyons pas la veritable grandeur du soleil, ni de la lune, ni leur distance de nous. Mais nous jugeons de cette distance de la manière suivante: On voit un homme à une plus grande distance qu'un chien, parce qu'il est plus haut. Un arbre se voit de plus loin encore: Une tour se montre encore de plus loin, et on la perd plutôt de vue qu'une montagne. Nous avons donc jugé que plus un objet a de hauteur et plus on le voit de loin; et que plus on le voit de loin, plus

il

il a de hauteur. Or nous savons qu'on voit les mêmes astres que nous, en même tems à mille lieues de nous, au lieu qu'on n'y voit ni nos tours, ni nos montagnes, ni nos nuages; de là on a conclu que les astres doivent être beaucoup plus élevés. On est parvenu ensuite par l'art à déterminer à peu près ces distances. Ces distances connues, nous avons jugé de leur grandeur, qui est infiniment au-dessus des apparences: et l'art nous a encore appris à la déterminer jusqu' à un certain point, fondés sur ce que les objets paroissent plus petits à mesure qu'ils s'éloignent,

Dans les jugemens dont j'ai parlé plus haut, il ne se trouve que deux idées: le pain est bon; savoir *pain* et *bon*, je compare l'idée de *pain* avec cette autre idée *bon*, et je les joins. Mais ici *astre* et *distance* ne me suffisent pas, parce que je ne vois pas cette distance distinctement. Il me faut donc avoir recours à cette idée, que plus un objet est élevé et plus il est visible à des distances considérables. Il m'a fallu connoitre cette qualité des astres, qu'on les voit à de grandes distances pour être en état de juger, qu'ils sont fort élevés au dessus de nous, ou fort éloignés de la terre. Je n'ai pu juger non plus de leur grandeur, qu'après avoir connu leurs distances. Cette manière de juger s'appelle raisonner.

Nous raisonnons aussi quand nous jugeons des qualités ou des choses par leurs signes, par leurs causes, par leurs effets, ou par leurs ressemblances. En un mot, tout jugement, qui renferme plus de deux idées, est un raisonnement. Ainsi bien des personnes jugent par la lumière et la chaleur, que le soleil est du feu, parce que ces deux qualités se trouvent dans le feu. D'autres doutent que le soleil soit du feu, et ils ont d'autres ressemblances, sur lesquelles ils jugent ainsi. On voit un homme robuste et d'une conduite sage; on juge qu'il vivra longtems et qu'il jouira d'une bonne santé. Deux hommes sont irrités l'un contre l'autre. Il arrive un accident au premier. L'autre l'assistera-t-il? L'un juge que non, parce qu'il le voit irrité; mais d'autres, qui connoissent sa bonté ordinaire, sa facilité à pardonner et sa compassion, jugent qu'oui. Ceci sont des jugemens sur les causes et les effets; en voici sur les signes. On voit sortir du toit d'une maison une grande fumée. On juge qu'il y a un grand feu, et on craint un incendie. L'air est étouffant, et chargé de nuages, on attend un orage. Tous nos raisonnemens sont fondés sur les ressemblances des choses, dont nous jugeons actuellement, avec celles que nous connoissons. Cette ressemblance s'appelle *analogie*.

Ces

Ces reſſemblances ſont toujours fort imparfaites, et par cela même, nous trompent fort ſouvent. On a été pluſieurs milliers d'années à voir le ſoleil et les autres aſtres, ſans ſoupçonner leur diſtance et leur grandeur. Il n'y a guères plus de deux mille ans, qu'un Philoſophe fut honoré de grandes diſtinctions, pour avoir enſeigné, que le ſoleil étoit plus grand que le Péloponnèſe. Le feu reluit et éclaire; les phoſphores, le bois pourri, les écailles et les entrailles de certains poiſſons, les yeux de pluſieurs animaux, les vers luiſans, et une eſpèce de ſcarabée en Amerique, reluiſent auſſi. Tout ce qui reluit n'eſt donc pas du feu. Le bois, les pierres, les métaux violemment frottés ſ'échauffent, ſans qu'il y paroiſſe du feu. Il peut donc y avoir de la chaleur ſans feu viſible. La fumée eſt un ſigne du feu; non pas toujours. Le fumier, la chaux vive quand on la fond, l'eau froide en hiver, font de la fumée. Et puis on prend pour de la fumée, ce qui n'en eſt pas, comme des vapeurs, de la pouſſière, un eſſaim d'inſectes à une diſtance conſidérable. C'eſt ce qui rend la connoiſſance des maladies ſi difficile, et la pratique de la médecine ſi incertaine; on ne voit pas les maladies, et on n'en peut juger que ſur des ſignes, ſouvent équivoques. Les jugemens ſur ce que les hommes fe-

ront ou ne feront pas, sont également, et peut-être plus incertains. Ce qu'on a fait cent fois en pareille circonstance on ne le fera peut-être pas aujourd'hui, soit qu'on change d'avis, ou que dans ce moment il y ait quelque cause imperceptible, qui nous détermine d'une façon contraire. On ne peut pas même juger du passé avec certitude. Un accusé paroit timide, confus devant son juge. Vous le jugez coupable sur la confusion. Vous vous trompez peut-être. La surprise, la douleur de se voir calomnié, l'étonne et lui ôte la confiance, que son innocence devroit lui inspirer. Un autre paroit assuré; peut-être n'est-il qu'effronté.

Nous avons trois moyens de nous instruire, ou d'acquérir des idées. 1) les sens, ou l'expérience. Les sens nous apprennent ce qui est hors de nous, et le sentiment nous instruit de ce qui est au dedans; de nos douleurs, de notre plaisir, de notre pensée etc. 2) La réflexion, qui considérant nos idées en marque les ressemblances et les différences; en tire de nouvelles notions, et nous apprend des choses, où nos sens ne sauroient atteindre. Nous avons parlé de ces deux-ci, et des erreurs où elles peuvent nous induire. La troisième, c'est l'instruction, ou la part que les autres nous donnent à leurs connoissances.

C'est

C'eſt un grand avantage que cette communication de connoiſſances. Dans l'état où nous ſommes, il nous faut une infinité d'idées. Un homme qui vivroit dans les forêts ſeul, n'auroit beſoin que de ſavoir trouver ſa nourriture ſur les arbres, où à terre; de diſtinguer ſes alimens de quelques plantes inſipides ou malfaiſantes; de ſe mettre à l'abri de l'intempérie des ſaiſons, dans la caverne d'une montagne, ou dans le creux d'un arbre; et de ſe défendre contre les bêtes féroces. Voilà toute ſa ſcience. Mais nous, il nous faut ſavoir travailler d'une manière utile et agréable à tous, afin que les autres nous rendent participans de leurs travaux; et ces ouvrages demandent de l'art, de l'agrément. Il nous faut ſavoir vivre avec les hommes, c. à d. nous précautionner contre la ruſe et la violence des mal-intentionnés, nous accommoder à leurs gouts et à leurs caprices, pour gagner leur bienveillance; et dans l'abondance et la variété des biens que nous poſſédons, éviter les choſes et les excès nuiſibles. L'erreur nous eſt funeſte, elle ne l'eſt pas tant au Huron, ou à l'habitant de la terre du feu. Il nous importe donc de connoitre la vérité, et d'acquerir beaucoup de connoiſſances exactes. Il ſeroit impoſſible à chacun, d'acquérir par les ſens ou la reflexion cette foule d'idées; il mou-

roit au milieu de ſes eſſais, et ſes expériences le tueroient.

Cette communication eſt donc très utile, et même néceſſaire. Par ce moyen chacun profite des expériences, des réflexions d'un grand nombre, et même de ceux qui l'ont précédé dans les ſiècles paſſés. Les livres des anciens nous découvrent leurs ſciences; et dans les arts, on transmet d'une génération à l'autre, les découvertes qu'on a faites les inſtrumens qu'on a inventés, et les procédés dont on a reconnu l'utilité et la facilité.

Ce moyen eſt très facile et très abrégé. L'expérience nous fait toujours payer chèrement ſes leçons; car nous ne ſaurions reconnoitre les erreurs, et diſtinguer les choſes utiles, ſans être inſtruits par le mal qu'entrainent nos fautes et nos mépriſes. Mais on peut ſans danger apprendre et retenir, ce que les autres nous enſeignent, touchant les choſes bonnes et mauvaiſes, utiles et nuiſibles.

La voye de l'expérience eſt longue. Je ne puis eſſayer tels et tels alimens, que lorsque jai faim, et cela ne revient tout au plus, que deux ou trois fois le jour. Je ne puis dans mes eſſais, éprouver qu'une choſe à la fois, de peur de me tromper en attribuant à l'une le mal que l'autre m'a fait. Et quand j'aurai reſſenti

ſenti quelque incommodité après tel ou tel aliment, je ne ſerai pas ſûr, ſi cet aliment eſt la cauſe de ma douleur, ou ſi c'eſt la diſpoſition de mon eſtomac, actuellement affoibli ou gâté par d'autres cauſes. La réflexion ne vient guères non plus qu'après des erreurs et des fautes fâcheuſes, qui nous avertiſſent de prendre garde à nous. Elle eſt lente dans ſes comparaiſons, et il faut bien de l'exercice, pour ſavoir ce qu'on doit examiner, et ce qu'on peut négliger. Je ſuppoſe p. ex. qu'un jeune homme doive apprendre par réflexion, comment il doit faire pour gagner les bonnes graces d'un protecteur. Avant que de ſe dire : *je veux gagner ſes bonnes graces*, il lui faut ſavoir qu'on peut ne pas les avoir ; qu'un homme ne donne pas dès l'abord ſa confiance et ſon amitié. Et comment le ſaura-t-il ? Ce ne peut être qu'en obſervant, qu'il a déja manqué la bienveillance de quelqu'un. Quand il aura découvert ce point, il lui reſte à ſavoir, comment on gagne des bonnes graces, c. à d. comment on ſe rend agréable. Il ſera déja bien avancé, ſ'il a remarqué, qu'un beau viſage fait plaiſir à voir ; que la propreté ſur ſoi, et une certaine manière de ſe mettre, plait aux yeux ; que l'habileté, qu'une conduite reguliére gagne l'eſtime ; et qu'on aime ceux qui ont de la politeſſe et des égards. Mais ce qui lui plait, plaira-t-il auſſi

à cet homme? Il n'en doute pas encore, et surement il se trompe. Un homme grave ne se soucie guères de la beauté d'un visage, et mépriſe l'ajuſtement. Ce qui eſt de l'habileté pour un jeune homme, ne l'eſt pas pour un homme d'expérience; et la politeſſe ingénue et ſimple, qui plait à notre adoleſcent, n'eſt pas la politeſſe reſpectueuſe, qu'il lui faut avoir avec un homme en place. Notre jeune homme ne ſait pas tout cela; il agit ſur ſes idées, et il choque; il ne ſait où il en eſt. Il cherchera longtems avant de penſer, qu'il doit obſerver la conduite de ceux qui ſavent plaire. Enfin il a fait cette découverte et remet la main à l'oeuvre; il obſerve. Une foule de perſonnes ſont en commerce avec l'homme qu'il veut gagner. Il voit les uns lui marquer de la confiance, parce qu'ils ſont ſes amis, ſes proches, ou parce qu'ils lui ont rendu des ſervices eſſentiels; notre jeune homme voit leur confiance et ne ſait pas le reſte. Il en voit qui étant presque familiers, ſont bien venus; ce ſont de jeunes gens comme lui; mais il ignore, que ce ſont des fils de ſupérieurs. Il en voit d'autres, ſoumis, empreſſés, qui ne gagnent rien. Qui imitera-t-il? Sans doute ceux qu'il voit favoriſés. Mais il ſe trompera encore. Peut-être ne découvrira-t-il jamais ſon erreur, ſi quelque perſonne charitable ne l'eclaire.

La

La réflexion ne peut s'appliquer que successivement sur chaque cas, à mesure qu'il se présente; cette marche est lente, comme on peut le voir dans l'exemple ci-dessus. Mais on peut en peu d'instans apprendre plusieurs expériences et plusieurs réflexions faites par autrui. Cette voye est infiniment plus courte. La commodité de l'instruction fait que plusieurs s'y bornent, sans observer, ni réfléchir par eux-mêmes.

Cette instruction se fait de plusieurs manières différentes. Les arts et les métiers, qui sont des collections d'observations et d'expériences, faites sur les matières donc il s'agit, s'enseignent, non tant par le discours, que par la pratique. Un homme instruit de son art, et qu'on nomme maître, prend chez lui de jeunes garçons, les fait travailler sous ses yeux, et leur montre comment ils doivent s'y prendre. Cette méthode a cet avantage, qu'elle donne en même tems l'instruction, et fait contracter l'habitude. L'elève ne sait pas pourquoi il fait ceci ou cela, mais il apprend à le faire aisément et avec promptitude; il ne sait pas choisir les procédés, on ne lui enseigne que ceux qu'on croit bons. Bien des maîtres n'en savent pas davantage. C'est ce qu'on appelle travailler mécaniquement, et c'est le cas de la plupart des artisans, qui ne connoissent guères que les procédés qu'ils

ont appris, et ne les exécutent, que par la raison qu'on les a ainsi dressés. C'est les jeter dans un grand embarras que de leur demander quelque ouvrage nouveau. Cependant il y en a qui vont plus loin; ceux-ci sont estimés et honorés, et gagnent abondamment leur vie.

Une autre manière de communiquer ses connoissances c'est dans les écoles, ou dans des leçons privées. Le maître enseigne à la jeunesse ce qu'il a appris des autres et de sa propre expérience; soit par des discours, comme quand il leur montre des faits d'histoire civile ou naturelle; soit par la pratique, comme au dessein, à l'écriture, à la danse, au manège.

Les livres sont faits pour nous communiquer les expériences et les réflexions de ceux qui sont éloignés de nous, ou qui son morts. C'est ainsi que nous connoissons les pensées, et que nous savons les sciences de personnes qui ont vécu plusieurs mille ans avant nous.

Les personnes d'expérience donnent des avis à leurs amis et aux jeunes gens: et l'on se communique ses connoissances les uns aux autres dans la conversation.

Il est vrai que toutes ces instructions ont leurs défauts, qui les rendent imparfaites. Tous ceux qui enseignent soit les arts, soit les autres connoissances, les maîtres, les instituteurs,

teurs, ceux qui font des livres, les perſonnes d'expérience, peuvent ſe tromper, avoir mal vu et entendu; et cela arrive même ſouvent. Il eſt clair que leurs erreurs paſſent dans leurs leçons, et ſe transmettent à leurs diſciples. Ainſi nous trouvons dans une infinité de livres, des choſes dont nous reconnoiſſons évidemment la fauſſeté. Les anciens parloient dans l'hiſtoire naturelle de licornes et du phénix, ils faiſoient reſſembler l'hippopotame au cheval. Les diſciples et les lecteurs ont ordinairement beaucoup de confiance en leurs maîtres et aux auteurs, reçoivent leurs inſtructions ſans défiance et ſans examen, et adoptent ainſi leurs erreurs. Leur reſpect eſt encore plus grand, ſi les auteurs ſont anciens; et va même juſq'à réſiſter à ſes propres ſens, à ſon expérience, à tous les raiſonnemens qui contrediſent les auteurs. Ainſi les médecins du ſiécle paſſé refuſoient abſolument de croire la circulation du ſang, démontrée par une infinité d'experiences; parce que leurs maîtres, et ſurtout Hippocrate et Galien n'en avoient rien dit.

Le reſpect pour les perſonnes âgées, et pour les anciens, eſt convenable; mais le pouſſer jusques là, c'eſt le chemin de l'erreur. En ajoutant toujours ſes expériences et ſes réflexions à celles des prédéceſſeurs, on doit naturelle-

rellement les surpasser. Souvent les instructions se donnent avec négligence, soit de bouche, soit par écrit. Dans la conversation ordinaire on est encore plus négligé, on s'y applique moins à la réflexion, et par cela même, on risque plus de se tromper.

On peut assister à une instruction, ou faire une lecture, sans y donner la moindre attention, et souvent on se trouve avoir lu plusieurs pages d'un livre, sans en savoir un mot, parce qu'on a pensé à toute autre chose. Il est encore plus facile de ne pas écouter un discours. Dans ces cas on voit bien, qu'il n'y a point d'instruction. Les jeunes gens sont fort sujets à cette inapplication, parce qu'ils ne connoissent pas l'importance des choses qu'on veut leur enseigner; ils n'ont pas encore senti la peine des erreurs et des fautes, et tout ce qu'on leur dit, ne fait que les effleurer; il faut que l'expérience prépare la voye à l'instruction; sans quoi celle-ci est peu de chose. Il est clair qu'il faut être attentif pour s'instruire. En cela l'expérience est excellente, elle ne nous permet point de distractions.

Le plus souvent la jeunesse ne peut pas comprendre les instructions qu'on lui donne. On lui dit que la richesse ne fait pas le bonheur de ceux qui la possèdent. Comment peut-elle

elle comprendre cela, elle qu'une bagatelle réjouit, qui eſt ſi diſpoſée au contentement, et qui voit, qu'au moyen de l'argent on peut contenter toutes ſes fantaiſies? Elle n'a jamais été homme fait, pour ſavoir qu'un homme cherche toute autre choſe qu'un enfant; qu'il eſt moins diſpoſé à la gaieté et à la joie; et par cela même, elle ne ſait ce que l'homme appelle bonheur. Ou bien elle donne dans l'excès oppoſé, et comme le jeune Cyrus, elle croit que le vin eſt un poiſon. Ainſi l'inſtruction fait presque toujours trop, ou trop peu, rarement elle eſt préciſe.

Elle eſt parfaite, excellente pour tous ceux, qui ayant déja de l'expérience, connoiſſent le prix de l'inſtruction, ſ'y appliquent, la comprennent, la rectifient et la complétent par leur réflexion. Ces perſonnes deviennent fort habiles. La jeuneſſe peut faire quelque choſe à cet égard; mais l'âge viril eſt le vrai tems de l'inſtruction. Auſſi-voit-on, que malgré tout le ſoin qu'on donne à l'enfance et à la jeuneſſe, celle-ci ne fait tout au plus que ſe préparer à connoitre et à apprendre.

Il y a des gens, qui ſont toute leur vie incapables d'acquérir des connoiſſances un peu difficiles, et de réflechir; on les appelle ſtupides ou imbécilles. Presque tous les hommes ont

de

de la facilité pour certaines connoissances, et ne font que des progrès très lents en d'autres. L'un, p. ex. apprendra fort aisément l'histoire, la géographie, les langues; mais il ne fera rien en arithmétique, en géométrie; et un autre au rebours.

Chap. II.

De la volonté.

Nous formons des résolutions, nous prenons un parti, nous rejetons certaines choses. P. ex. on nous propose une partie de plaisir. Nous serions bien-aises d'en profiter; mais nous avons des occupations; le plaisir cause des dépenses; un ami malade nous a prié de lui tenir compagnie. Nous examinons quel parti il nous convient de prendre. Le plaisir nous cause de la joie; ce seroit une raison de le choisir. Mais l'ouvrage doit être fait; voilà une raison de rester à l'ouvrage et de laisser le plaisir. Nous sommes les maîtres de choisir l'un ou l'autre, et après avoir choisi, nous agissons en conséquence de notre choix; c. à d. que nous suivons le plaisir, ou que nous demeurons à l'ouvrage, selon notre résolution. Ce pouvoir que nous avons de choisir, et de suivre notre choix, s'ap-

f'appelle la liberté. Le pouvoir que nous avons de choisir, f'appelle la volonté. Les raisons qui nous font vouloir l'un, et rejeter l'autre, ce sont les motifs.

Nous nous déterminons toujours sur l'idée que nous avons du bon et du mauvais. Nous choisissons le bien, et nous rejetons le mauvais. Il est donc clair que notre volonté se règle sur la connoissance que nous avons des choses. Ceux dont les connoissances sont vraies, qui distinguent la bonté ou les défauts réels des choses, choisissent toujours le bien et rejetent toujours le mal. Mais ceux qui prennent pour bon, ou pour mauvais, ce qui ne l'est pas, se trompent nécessairement dans leur choix; ils rejetent le bien et préfèrent le mal, chaque fois qu'ils se trompent. C'est par cette raison, qu'il importe si fort d'acquérir beaucoup de connoissances justes, et que l'erreur est si dangereuse. Sans doute qu'il y a des erreurs indifférentes, qui, non plus que les vérités opposées, ne font ni bien ni mal. Peu importe que je me trompe, en croyant qu'un tel est camus, tandis qu'il a le nez aquilin; ou de prendre Alexandre de Macédoine pour un Roi de Sparte; ou de mettre la France à l'Orient. Mais le Voyageur ne sauroit impunément tomber dans cette dernière erreur. Une fille à marier ne peut, sans être griè-

grièvement punie, ſe tromper ſur le compte de celui qui la demande, et le prendre pour ſage et raiſonnable, tandis qu'il eſt vicieux et débauché.

Ce n'eſt pas tant ſur le bien et le mal même que les hommes ont coutume de ſe tromper, que ſur la meſure de l'un et de l'autre. On voit bien, p. ex. que la richeſſe eſt bonne, c. à d. qu'elle fait plaiſir, parce qu'on peut ſe procurer par elle toutes ſortes d'agrémens et de commodités; mais on ne ſait pas juſqu'à quel point elle eſt bonne, et quelles ſont ſes imperfections et ſes peines. On croit que le riche reſſent toujours le même plaiſir, que reſſentiroit un pauvre enrichi ſubitement. On ne ſait pas, que l'habitude rend le premier inſenſible aux avantages de ſa ſituation, tout comme le pauvre eſt inſenſible aux déſagrémens de la ſienne; que le riche, accoutumé d'avoir des fantaiſies, et de les ſatisfaire, en a toujours plus qu'il ne peut contenter, forme des ſouhaits vains, et ſent des privations, auſſi bien que le pauvre. On ne ſait pas que celui qui a des richeſſes, a beaucoup d'embarras, d'inquiétudes, de craintes, de chagrins; qu'il fait des pertes, et que ſes pertes l'affligent plus que ſes poſſeſſions et ſes gains ne le réjouiſſent.

Les

Les enfans ont coutume d'envier le sort des personnes âgées. Ils voient qu'il est bon d'être grand. Mais ils se trompent et sur les avantages des hommes faits, et sur la mesure de leur bonheur. Ils croient, les pauvres innocens, que les hommes faits sont les maîtres d'agir, et d'employer leur bien à leur fantaisie; parce qu'ils ne leur voient point de précepteur qui les commande. Or cela est très faux: car il n'y a aucun homme, qui ne soit commandé par ses besoins, sa famille, ses devoirs; qui ne soit obligé de se refuser bien des choses; il a plus de liberté qu'un enfant, mais sa liberté est très bornée. L'avantage des personnes âgées ne consiste donc pas dans le pouvoir et la liberté de suivre leurs fantaisies, mais dans la sagesse de savoir les réprimer, dans une raison solide, dans un grand nombre de connoissances, dans la science de vivre avec les hommes.

Un jeune homme que son goût ou des séducteurs entraînent aux excès, à l'ivrognerie, se trompe doublement. Non qu'il n'y ait du plaisir à boire du vin, ni qu'il regarde l'ivresse comme une chose agréable. Son espérance est vraie en ceci, et il connoit qu'il y a du danger. Mais voici l'erreur: il se figure le plaisir plus grand qu'il n'est, et au contraire il se forme une trop petite idée du danger et du mal. Il

s'imagine donc que tant qu'il boira, ce sera avec délice; il ne connoit pas, ou il compte pour rien les dégouts, les nausées d'un estomac surchargé; il pense éviter l'ivresse, ou du moins, il se flatte qu'elle n'aura aucune suite fâcheuse; il se confie en la force de sa constitution, ou peut-être en la prudence qu'il se promet de mettre dans ses excès; et rejette les effets funestes de l'ivrognerie, dont il est le témoin, sur la foiblesse de la constitution de ces infortunés, ou sur leur imprudence, qu'il saura bien éviter, à ce qu'il croit.

Le monde est tout plein d'erreurs pareilles; d'où résultent nécessairement une infinité de fautes nuisibles. D'un autre côté, on se fait une idée affreuse de certains maux, comme de la maladie, de la pauvreté, de la mort, des infirmités de la vieillesse, de certains dangers, de certaines peines attachées à la vie.

Il ne s'agit jamais pour l'homme, de choisir entre un mal ou un bien tout pur. Tout est mêlé de bien et de mal, selon différentes proportions. La grande sagesse humaine consiste donc, non à éviter le mal, et à ne choisir que du bien; mais à savoir tirer le plus grand bien et le moindre mal de chaque situation.

L'homme ayant la liberté, a donc le pouvoir d'éviter un plus grand mal et de choisir le mieux,

mieux, dans le cas ou pluſieurs partis donnent lieu au choix. La liberté eſt nulle, où il n'y a qu'un parti à prendre. Mais ce cas n'a peut-être jamais exiſté. La liberté ne peut ſ'exercer que ſur la connoiſſance des partis éligibles; elle demande donc une raiſon inſtruite, de l'attention et de la réflexion. L'ignorant et l'étourdi n'exercent point leur liberté; l'un ne peut, et l'autre ne ſait pas choiſir.

Il y a bien des gens qui ne ſavent pas ſe déterminer, et qui demandent des conſeils, c. à d. qui attendent que les autres les déterminent. Cela vient, ou de ce qu'ils ne connoiſſent pas les cas éligibles; et alors ils agiſſent ſagement, en cherchant à ſ'inſtruire. Ou bien ils ne ſe connoiſſent pas aſſez eux-mêmes, pour ſavoir ſi tel ou tel cas leur convient; ou bien ils cherchent ce qu'il eſt impoſſible de trouver, quelque choſe de parfait; et ne le trouvant point, ils ne ſavent entre des choſes imparfaites borner leurs déſirs, et prendre ſur eux de ſupporter les peines qui y ſont attachées, ni de choiſir entre ces peines, celles pour leſquelles ils ont le plus de forces. Les gens accoutumés à réfléchir, examinent ſoigneuſement les cas propoſés, et leurs propres forces; ſ'ils ne peuvent par eux-mêmes acquérir une connoiſſance ſuffiſante, ils ſ'addreſſent à d'autres, pour en être inſtruits; enſuite

ils se déterminent eux-mêmes, sans demander conseil, c. à d. sans exiger qu'un autre choisisse pour eux.

Ceux qui demandent conseil, s'exposent à l'un des deux inconvéniens que voici. C'est que celui à qui ils s'adressent, ne soit pas suffisamment instruit du cas; ou qu'il soit d'un caractère différent. Louise, recherchée en mariage par un bon fermier, demande conseil à la maraine, parce qu'elle n'a plus de mère. La maraine aime sa filleule, et son amitié s'allarme de l'embarras de l'économie, de cette foule de valets et de servantes dans une ferme, des soins qu'il faut prendre des laitages, de la cuisine, du potager; ce tracas n'est point du tout son fait, parce qu'elle aime le repos et la vie tranquille. Elle donne donc à Louise le conseil qu'elle suivroit elle-même; c'est tout ce qu'on peut exiger. Mais Louise est active, même un peu remuante, c'étoit précisément son fait; et elle rejette la proposition. On ne sauroit exiger d'autrui de prendre la peine de s'instruire pour nous, tandis que nous craignons de nous instruire nous-mêmes; et il faut toujours supposer les autres moins instruits de nos intérêts, et moins attentifs à nos affaires que nous. Quel intérêt y auroient-ils?

Le

Le plus grand obſtacle à la liberté, ce ſont les gouts, les penchans et les paſſions. Le gout eſt une prédilection pour quelqne objet, qui n'exclut pas les autres. Le penchant eſt un gout déterminé et dominant pour quelque choſe, comme p. ex. pour la bonne chère, pour les liqueurs fortes, pour le jeu, pour la danſe. Le dégout d'une choſe s'appelle averſion. On voit des gens, qui ont de l'averſion pour certains alimens, certains viſages, certaines couleurs.

Ces penchans et ces averſions deviennent des habitudes Si ces habitùdes ſont mauvaiſes on les appelle des vices.

Quand le penchant ou l'averſion deviennent ſi forts, que la préſence de l'objet trouble la tranquillité de l'homme, on l'appelle paſſion. Tous les gouts et tous les penchans peuvent devenir des paſſions.

Les gouts ſont en très grand nombre et fort variés. Les uns préfèrent tel aliment, les autres un autre; les uns aiment certaines couleurs, beaucoup aiment la muſique, d'autres la lecture par préférence; d'autres encore certains ouvrages, la peinture, la broderie. Les uns préfèrent ces étoffes, les autres une autre. L'un fait cas des oiſeaux, un ſecond des chiens, un autre des chats, un autre encore des ſouris. Il y a auſſi des gouts extraordinaires, qu'on appelle dépravés, par ce que le grand nombre

fait la loi. On a vu des gens avaler avec plaisir des chenilles, des araignées; se réjouir du coassement des grenouilles, ou du sabbat des chats. Ces personnes sont exposées à la raillerie, mais il y en a qui se mettent au dessus de cela, et suivent leur gout. Ces gouts ne peuvent se corriger par des remontrances; toutes les exhortations du monde ne peuvent faire, qu'un homme trouve doux ce qui lui paroit aigre.

Le penchant universel et perpétuel des hommes, c'est l'amour de soi, et le desir du bien-être. Il est invincible, indestructible et d'une utilité infinie; ou plutôt, c'est lui qui produit tout le bien qui se fait; car tout le travail, tous les soins des hommes, tendent à se procurer des sentimens agréables, et à éviter le malaise. Mais c'est ce même penchant, qui produit tous écarts. L'ivrogne s'enivre pour son plaisir; le voleur vole pour son bien; c'est l'amour de soi qui les pousse à ces désordres, parce qu'ils ne connoissent pas assez le bien et le mal, ni la mesure de l'un et de l'autre. Celui qui croit bon ce qui est mauvais, choisit ce mauvais et en souffre. Celui qui prend le moindre bien pour le plus grand, manque le grand, et n'a que le moindre. Si on présente deux sacs inégaux à un homme, en lui donnant le choix, l'étourdi saisira le plus grand, mais l'homme prudent ouvrira les sacs, s'il en a la

a la permiſſion, et verra que le petit contient de l'or, et le grand du cuivre.

Ce qui rend la ſituation des hommes délicate, et ſouvent embaraſſante, c'eſt qu'il ſ'agit presque toujours d'opter entre le moment préſent et l'avenir. D'un côté c'eſt le travail et la peine, au moment préſent, avec une eſpérance raiſonnable; dans l'avenir de l'autre, l'aiſe, la commodité, le plaiſir préſent, avec la crainte de la peine qui ſuivra. La buveur a le choix entre le plaiſir de boire du vin dans ce moment, et d'avoir ce ſoir des nauſées, et demain des maux de tête et des coliques; ou l'effort néceſſaire pour réſiſter à cette heure à ſon penchant, et de ſe porter bien demain. Mais les nauſées ne viendront que ce ſoir, et les autres incommodités demain; l'hydropiſie et la conſomption tarderont encore peut-être quelques années, et le vin eſt là. Le voleur a le choix entre un bien acquis ſans travail, et la priſon ou la potence; ou une vie laborieuſe et tranquille. Mais l'argent eſt là, il ne ſ'agit que de le prendre; le travail ſeroit pour ce moment, au lieu que la priſon et la potence ne ſont que dans l'avenir. Dans tout travail la peine eſt préſente, et la récompenſe ne vient qu'après; au lieu que dans le déſordre, le plaiſir et le gain ſont préſens, et la peine ne ſe montre que dans

le lontain. Le laboureur sème au printems, et ne recueille qu'en automne. Celui qui plante des arbres, n'en attend le fruit qu' après de longues années; le jeune homme ne peut se promettre le fruit de ses travaux que dans l'âge viril. Or le moment présent nous touche davantage, qu'un avenir souvent éloigné. De là viennent la plupart des négligences et des désordres.

La gourmandise, le penchant à boire, au plaisir et au jeu sont assez généralement répandus. Nous en avons déja vu les fâcheux effets. Ils ne naissent pas absolument avec nous, mais nous y apportons une disposition générale, qui fait partie de l'amour de nous mêmes. Cependant nous n'y prenons un penchant, décidé, que par les occasions, même fréquentes, de nous y livrer; et il dépend beaucoup de nous, et encore plus de nos parens dans notre enfance, de nous y assujettir, ou de nous en préserver. Un homme élévé durement, accoutumé à la sobriété et au travail, n'y est guères sujet.

L'homme paroit avoir un penchant naturel à l'action; la pétulance des enfans en est la preuve. Cette activité se perd avec l'âge, quand elle ne trouve point d'aiguillon; comme on le voit chez presque tous les peuples barbares, qui languissent dans l'inaction et négligent

gent par indolence de se procurer des aises, qui sont sous leur main. Les Nègres des bords du Sénégal se contentent de leur riz, plutôt que de se donner la peine, de la chasse ou de la pêche. Mais cette activité se soutient, pour peu qu'elle soit animée par le travail ou par le plaisir. Dans le premier cas, elle devient activité utile et régulière; dans le second elle se tourne souvent en pétulance et en licence. L'homme est si actif qu'une des plus grandes peines, que le Magistrat puisse infliger au rebelle et au malfaiteur, c'est la prison et les chaines, c'est-à dire, la privation de la liberté et l'inaction. C'est l'activité qui nous pousse au travail, qui nous rend utiles. C'est elle aussi qui poussa Alexandre, Pyrrhus et bien d'autres à ravager la terre, seulement pour avoir de l'occupation. Le défaut d'occupation nous jette dans une langueur, qu'on appelle l'ennui, et qui est plus fâcheuse qu'une maladie grave.

La curiosité est un des premiers penchans de l'homme. Chez les nations barbares elle semble mourir avec l'âge, après qu'elle a rempli la petite mesure de connoissances, nécessaires au genre de vie du climat. Chez nous, la variété, la multitude des objets, les instructions qu'on donne à l'enfance et à la jeunesse, donnent à ce penchant une énergie qui le porte quel-

quefois juſqu' à la paſſion. Les perſonnes qui ont déja beaucoup appris, trouvent un ſi grand plaiſir à apprendre davantage que bien des hommes ruinent leur ſanté, et abrègent leurs jours, par une vie ſédentaire. Elle nous étoit bien néceſſaire dans la foule des choſes, qui nous environnent, et entre leſquelles le choix, la modération, la prudence ſont ſi importantes.

Cette même curioſité porte une foule de gens déſoeuvrés, à ſ'ingérer dans les affaires d'autrui, à ſ'informer de ce qui ſe paſſe dans les maiſons voiſines, à épier les actions des voiſins, à queſtionner les domeſtiques et les enfans. On les mépriſe pour leur déſoeuvrement et on les hait pour leur caquet; car ils gardent rarement leurs découvertes pour eux; et comme ils ne font la plupart du tems que deviner, car on les empêche de voir autant qu'on peut; ils voient à demi, ils devinent mal, répandent de faux bruits, et ſouvent des bruits injurieux. On a vu de ces caquets brouiller des amis, déſunir des familles, ruiner des fortunes, et canſer des homicides.

On voit quelquefois des gens, à qui la curioſité pour les choſes naturelles a cauſé bien du mal et de l'inquiétude. Les uns ſe ſont appliqués à des recherches ruineuſes, entre leſquels il y en a qui ont fait des découvertes utiles.

Les

Les autres ont révé nuit et jour, pour découvrir et expliquer des choſes, qu'il ſemble que l'homme ne comprendra jamais. Quelque vaſtes que ſoient les connoiſſances humaines, elles ſont cependant reſſerrées dans un cercle étroit, par des abymes impénétrables. Nous connoiſſons bien, p. ex. juſqu'à un certain point, la conſtruction de notre corps, c. à d. les grandes parties dont il eſt compoſé. Mais nous ne pénétrons, ni la texture intime de ces parties, ni le principe de leur action, ni comment les alimens que nous prenons, ſe transforment en ces diverſes parties dures et molles, liquides et ſolides. Nous connoiſſons bien la ſurface de la terre, mais non ſa conſtruction intérieure; ſ'il y a un feu perpétuel dans ſes entrailles, comment elle forme les pierres et les métaux; enfin ce ſeroit une choſe infinie de dire tout ce que nous ne pouvons pénétrer, car nous ne connoiſſons de toutes choſes, tout au plus que la ſurface, et les parties les plus apparentes; l'organiſation, la texture, le jeu intérieur, la vie, le mouvement ſont pour nous des myſtères inexplicables. La curioſité nuit à ceux, qui veulent embraſſer trop de matière; ils ne connoiſſent rien; le grand nombre d'objets confond leurs idées.

Il n'y a peut-être pas un homme, dans tous les pays où il y a des riches, qui n'ait déſiré des

des richeſſes, au moins une fois en ſa vie. Ceux en qui ce déſir n'eſt pas une paſſion, en ſont aiguillonnés, et ſ'appliquent à un travail utile et honnête, à une économie prudente ; et parviennent ordinairement, non pas au terme déſiré, mais à une fortune convenable à leur état, à moins que des accidens n'y mettent obſtacle. Ceux en qui ce déſir va juſqu' à l'inquiétude ou la paſſion, ont beaucoup à ſouffrir ; car il eſt bien rare, qu'ils puiſſent l'aſſouvir, d'autant plus que le déſir ſ'accroît en même tems que la richeſſe. Celui qui a commencé par déſirer mille écus en déſirera bientôt dix mille, ſ'il obtient les premiers ; après ceux-ci viendront les cent mille, puis les millions, et puis toujours davantage, ſi les acquiſitions continuent.

Ces perſonnes avides ne pouvant guères ſe ſatisfaire par des voyes honnêtes, donnent dans des moyens illicites, des uſures criantes, des injuſtices, des vols, et toutes ſortes de pratiques criminelles, juſqu'à ce que leur conduite parvienne à la connoiſſance du Magiſtrat, qui les punit. L'avidité les rend avares ; craignant de ſe procurer les choſes les plus néceſſaires, ils vivent miſérablement au milieu des richeſſes. La moindre perte les rend malheureux.

Il arrive quelquefois, que des gens ſont tout-à-coup une grande fortune inattendue, ſoit par

par héritage, soit à quelque jeu, comme la loterie, soit qu'ils trouvent quelque somme considérable, soit enfin que les circonstances du tems les favorisent. Ainsi quelques pauvres artisans gagnèrent chacun quelques milliers d'écus à la loterie, et une servante angloise encore davantage; une pauvre vieille trouva une bourse de trois cens écus, en cherchant du sable; un pauvre Anglois fit un gros héritage; un fermier fait une bonne récolte durant la cherté; des artisans ont un promt débit de leur ouvrage, comme ceux qui travaillent pour les armées durant une guerre. Mais rarement ces fortunes rapides sont durables: parce qu'elles portent les gens, qui n'ont pas l'usage des richesses, à des folies ruineuses. Ces gens n'ayant jamais vu que de très petites sommes, sont éblouis de ces bourses d'or qui leur semblent inépuisables. Tous ceux dont je viens de parler finirent mal. Les artisans qui avoient gagné à la loterie, quittèrent leur travail, firent bonne-chère, et devinrent bien plus misérables qu'auparavant, ayant pris gout à la fainéantise et aux délicatesses; l'héritier en fit autant; la servante se pendit de surprise; la vieille devint folle, et il fallut l'enfermer. Les autres donnent ordinairement dans la bonne-chère, le luxe, la négligence de leurs affaires, et les biens s'en vont vite.

Quel-

Quelques personnes, sachant qu'on peut être content sans les richesses, et qu'elles jettent quelquefois dans l'embarras, les ont méprisées. Tels ont été dans les anciens tems Solon, Socrate, Diogène, Camille, Fabricius; tels furent encore Jesus et ses disciples. On leur offrit des richesses, mais ils les refusèrent constamment.

Le désir d'être estimé et honoré est un des principaux penchans de l'homme. S'il n'est pas inné, du moins trouve-t-il en nous des dispositions faciles. Les plus tendres enfans sont sensibles au blâme et à la louange. Cet honneur n'est pas une chimère, car les hommes ont des égards pour ceux qu'ils estiment et qu'ils honorent; ils leur cèdent des avantages, ils sont disposés à leur rendre des services; au lieu qu'ils négligent ceux qui leur sont indifferens, et qu'ils offensent ceux qu'ils méprisent.

Les hommes accordent leur estime à diverses choses, selon les idées qu'ils s'en font. Ceux qui regardent les richesses comme le bien principal, estiment les hommes à proportion de leurs richesses. Ceux qui aiment le parure, estiment les gens pares. D'autres rendent honneur à un beau visage; celui qui estime le savoir, respecte le savant: et d'autres estiment les

les hommes, à proportion de l'utilité qu'ils procurent par leur industrie et leur labeur, et de la confiance qu'on peut mettre en leur probité. Les professions qui s'attirent le plus d'égards, sont presque par-tout, non les plus nécessaires, mais celles qui conduisent à quelque fortune; au lieu que les premières sont souvent méprisées. Ainsi l'horloger, l'orfèvre, le perruquier, le brodeur, jouissent de plus d'estime que le laboureur, le charpentier ou le forgeron. C'est qu'ordinairement ces derniers sont pauvres, et leurs moeurs grossières. Les peuples policés sont si délicats, qu'ils préfèrent des colifichets agréables à l'utilité rustique.

Ainsi le grand nombre cherche à se faire estimer par la parure, par tout ce qui peut lui donner un air de richesse. Ils parlent de sommes considérables, de repas somptueux, et cachent leur misère ou leur médiocrité sous des apparences et des discours pompeux. Il y en a beaucoup, qui pour avoir un habit ou une coëffure à la mode, s'épargnent le pain sec; d'autres ont des habits de soie, et manquent de linge, préférant le brillant au nécessaire. Ne pouvant avoir des joyaux d'or, des pierres précieuses, ou des perles; ils mettent de l'argent doré, du verre et de la cire. Un pauvre jeune homme n'ayant point de montre, attache un cor-

cordon et une clef de montre à une boëte de fer blanc, et étale le cordon, avec autant de soin, qu'il cache la prétendue montre. Aucun de ces gens ne se laissera voir dans son négligé, ou à sa table, de peur de découvrir sa misère. Ces pauvres gens sont souvent exposés à rougir, lorsque leur indigence perce, et on en rit sous cape. Ils se jettent dans de folles dépenses pour se soutenir, et finissent par la dernière misère, sans trouver beaucoup de compassion. Les Nègres mêmes avec leurs haillons, veulent paroitre riches; ils portent à la ceinture un gros trousseau de clefs, comme s'ils avoient beaucoup de coffres. On dit que l'Espagnol vend sa chemise pour avoir du pain; et garde son épée.

D'autres et surtout les femmes, mettent leur mérite dans la beauté; de là tant de parures incommodes. De là ces longues jupes, ces baleines, ces corps à lacer, qui cachent les difformités des jambes, des hanches et des épaules. On dit que les Dames dans le grand monde, mettent tous les jours plusieurs heures à leur toilette. Ces Dames n'ont pas le tems de s'appliquer à des choses utiles, elles négligent leur maison, et font des dépenses outrées en parures. Après tout on distingue toujours une belle personne d'une laide; on se moque de celle-ci;

le-ci ; et on plaint l'autre, de se rendre moins agréable, par une parure gênante, qui gâte sa beauté. On sait que les peuples barbares se peignent en diverses couleurs, et se chargent les membres d'anneaux, de coquillages et de grains de verre.

D'autres mettent leur honneur à être nés de parens distingués par leur naissance, leurs titres ou leurs charges ; ou à le paroitre. Tels se font passer pour gentilshommes, pour barons et pour comtes, là où on ne les connoit pas. Peu avoueront qu'ils sont fils d'un artisan. Cela leur sert jusqu'à ce qu'ils soient connus, les uns par leurs mauvaises moeurs et les autres pour ce qu'ils sont. On dit du premier : *C'est dommage que ce misérable soit fils de si honnêtes gens* ; et de l'autre : *c'est un sot et un menteur* ; et on les chasse tous deux. On estime ceux qui étant nés de parens pauvres et de basse condition, sans les renier, sont parvenus à un meilleur état ; parce qu'on pense, qu'il leur a fallu beaucoup de mérite, d'habileté et d'application.

On voit des gens, surtout dans la jeunesse, se faire un honneur de manger plus que quatre, ou de boire à l'excès. On lit dans l'histoire, que Cyrus le jeune, voulant se faire estimer des Lacédémoniens, pour obtenir leur secours, leur vanta entre ses autres bonnes qualités, celle de

savoir porter plus de vin, qu'homme de son pays. Quelques peuples des bords du Niger se défient, à qui avalera le plus gros tourteau de riz, et se piquent de l'honneur de la victoire. D'autres mettent leur gloire dans la force de leur bras, dans l'agilité de leur course, dans la vigueur de leurs poumons. Cela est réellement avantageux. Mais ceci ne l'est guères.

Plusieurs hommes, et bon nombre de femmes font parade de délicatesse, jusqu'à affecter de ne pouvoir toucher ceci ou cela, de ne pouvoir marcher un quart d'heure sans fatigue, ni souleuver la moindre bagatelle; de craindre le chaud et le froid, de tomber en foiblesse, à la vue d'une grenouille, d'une souris, ou d'une araignée: une odeur désagréable suffit pour les déconcerter.

Il s'en trouve aussi, qui ne cherchent à se faire estimer, que par leur capacité, leur savoir, leur bonne conduite, et négligent le reste. Ils sont estimés de ceux qui connoissent et qui aiment le mérite. Mais ils recontrent aussi des gens, qui ne le reconnoitront pas, et ne se donneront pas la peine de l'apprécier; car le plus grand nombre juge sur l'apparence, l'habit, les manières. Ceux qui réussissent le mieux, sont ceux qui, à la capacité et la sagesse, joignent un extérieur et des manières agréables.

La

La louange est un témoignage d'estime; tous les hommes l'aiment, et c'est un moyen de gagner leur amitié, que de les louer. Aussi y a-t-il des gens qui louent tout, et qui font semblant de s'extasier à des bagatelles; ils louent un ruban, l'air de santé d'un visage, quelquefois malade. Ce qu'ils en font, n'est pas par conviction, mais pour s'insinuer; ou par bonté d'ame, afin de faire plaisir; ou par habitude. Souvent ces donneurs de louanges blâment et se moquent dans l'absence. En général, les hommes ont beaucoup de penchant à la censure. Il y en a qui sont si avides de louanges, qu'ils parlent perpétuellement de ce qu'ils ont fait et dit de louable à leur avis. On ne les aime guères, et on les accuse de vanterie. D'autres font semblant de se blâmer, dans l'intention, à ce qu'on croit, d'être contredits et loués. On se moque de cet artifice; et les plus prudens disent, qu'il vaut mieux ne point du tout parler de soi. Ceux qui ont des vices, dont ils craignent, qu'ils leur tournent à honte, ont grand soin de les cacher. La plupart riroient si on les accusoit de s'être enivrés, et tourneroient l'affaire en badinage; qui seroient fort offensés, et croiroient leur honneur blessé si on leur disoit, qu'ils sont bossus ou pauvres.

Tout le monde blâme et loue, et souvent sans connoissance; tel loue le beauté d'une pièce de musique, qui ne connoit pas une note, ou qui a caqueté pendant le concert. Un autre loue un discours, un livre, un ouvrage qu'il a vu en passant, et dont il ne connoit point le mérite Un autre encore loue un tableau, et n'a aucune idée de la peinture. Le blâme se distribue de même. Chez les uns, c'est l'amitié ou la haine qui parle, chez d'autres, c'est l'envie de passer pour connoisseurs.

Il y a une sorte d'honneur fort à la mode chez les gentilshommes, et qui a passé aux plus basses classes du peuple; c'est que les hommes se piquent de ne pas souffrir la moindre injure, la moindre marque de mépris, le plus léger démenti. Ils regardent tout cela comme autant d'affronts mortels à l'honneur, et se croient obligés de soutenir ce dernier, en battant et en se faisant battre; les gentilshommes à coups d'épée ou de pistolet, et les roturiers à coups de poing ou de bâton. Le gentilhomme croit son honneur rétabli quand il a le flanc percé ou les doigts emportés; et le bourgeois, quand il a l'oeil poché, ou des contusions à la tête.

Tous les hommes aiment la société; les plus petits enfans se réjouissent de voir des enfans

fans de leur âge. Nous cherchons à gagner l'amitié de nos ſemblables. Les moyens en ſont à peu près les mémes, que ceux qui nous attirent leur eſtime. L'amitié demande de plus de la convenance d'humeurs et de caractère, de la confiance et des ſervices mutuels Ce gout pour la ſociété, nous fait chercher dans nos promenades les lieux publics, les cabarets, les caffés. Il réjouit l'homme prudent; le jeune étourdi y trouve la négligence, un jeu ruineux, la débauche et le vice. Les femmes ne fréquentent pas ordinairement les lieux publics, et ſ'en dédommagent dans les viſites. On trouve quelquefois des hommes qui fuient la ſociété; mais ce n'eſt guères que dans l'extrême vieilleſſe, ou après quelque chagrin violent. On aime ſurtout les ſociétés des deux ſexes. Ceux qui ſe lient aiſément, ſont en danger de ſe lier avec des gens de mauvaiſes moeurs, et d'être ſéduits par eux. Les riches, les gens en place, ont beaucoup d'amis; on ſ'empreſſe autour d'eux, parce qu'ils ont une bonne table, qu'ils font des préſens, qu'ils peuvent donner des charges, ou ſervir dans un procès. Mais ſi l'homme riche ſe ruine, ou que l'homme en place ſoit démis de ſa charge, ces ami ſe diſperſent. On a vu des amis, qui ont expoſé leur vie pour leurs amis. Cela eſt très rare.

On en a vu davantage qui ont demandé à leurs amis des services injustes, et se sont offensés du refus. Il en est qui accordent tout à leurs amis, ne pouvant résister à leurs sollicitations, et ayant le préjugé qu'il faut tout faire en amitié. On appelle assez légèrement amis, de simples connoissances, des amis de plaisir. On dit, qu'on ne reconnoit l'ami qu'au besoin.

Les hommes ont un penchant naturel et peut-être invincible à l'imitation. On le voit dans les enfans au berceau; et les hommes faits font ce qu'ils voient faire aux autres. De là vient, que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes moeurs. Enfans et hommes, tous excusent leurs fautes en disant: Cela se fait souvent: Un tel l'a fait avant moi. Ceux qu'on imite le plus, sont ceux qu'on aime, ou qu'on estime. Ainsi le peuple imite les Grands, et se ruine en faisant le singe; ainsi les enfans aiment à jouer à la Madame, aux visites, à faire des révérences. Dans les pays guerriers, les polissons s'amassent par troupes, ont des drapeaux, font des marches, et se cassent la tête à coups de pierres et de bâtons. L'imitation est un moyen facile de se conduire; on a plutôt vu ce que font les autres, qu'on n'a examiné ce qu'il est bon de faire. Mais comme les exemples sont bons et mauvais, on risque sou-

souvent de mal faire par imitation. Aussi bien des gens se corrompent par elle. Les imitateurs sont surtout les jeunes gens, ceux qui n'ont pas assez de connoissance pour se conduire, ou qui veulent flatter quelqu'un, en prenant ses actions pour modèle. On croit quelquefois, en imitant certaines personnes qu'on respecte, s'égaler à elles. Ainsi les enfans imitent leurs parens, les domestiques prennent les gestes, les tons, les manières de leurs maîtres. Les courtisans d'Alexandre panchoient la tête, parce qu'Alexandre la panchoit. Dans cette imitation, c'est ordinairement sur les défauts qu'on se règle, parce que frappant davantage, ils sont plus faciles à attraper. On a bien plutôt fait de marcher de travers comme un habile homme, que d'être aussi savant que lui.

Dès la première enfance nos coeurs sont ouverts à la compassion; un enfant crie, parce qu'il en entend crier un autre. Personne ne peut voir souffrir sans être ému, et sans être porté à soulager celui qui souffre. Cette disposition soulage beaucoup les pauvres, les malades, leur donne du secours, ou tout au moins de la consolation. Les personnes accoutumées au spectacle de la misère et des douleurs, comme les gens qui desservent les hôpitaux, les géoliers, y sont moins sensibles. On voit aussi quelque-

fois des hommes, qui paroiſſent ne point connoitre la compaſſion; ils ſont rares. Les paſſions, comme la colère, la vengeance, la haine, l'envie, étouffent quelquefois ce ſentiment, et inſpirent la cruauté. Il y a même des cas où les hommes n'oſeroient écouter leur compaſſion. Ainſi le père qui châtie ſon enfant pour le corriger; le magiſtrat, chargé de punir les malfaiteurs, pour maintenir le repos et le bonheur public; le chirurgien, prêt à faire une opération douloureuſe, pour ſauver la vie à un homme, ne peuvent s'abandonner à la compaſſion, qui leur rend le devoir ſi difficile. Les enfans paroiſſent quelquefois cruels; c'eſt en partie leur ignorance, qui leur cache le mal qu'ils font, et en partie légéreté, qui ne leur permet pas de le connoitre. Les animaux les plus expoſés à leurs mauvais traitemens, ſont ceux qui ne donnent point de ſignes frappans de douleur, qui manquent de voix, comme les inſectes. Les montagnards de Labrador tuent leurs pères parvenus à la caducité, par compaſſion, et pour leur épargner les maux et les langueurs de l'âge.

CHAP.

Chap. III.

De l'habitude.

L'habitude a un grand pouvoir sur nous; elle nous rend faciles les exercices difficiles. C'est par elle qu'on parvient à lire, à écrire rapidement, à toucher le clavecin, à courir, à soutenir un travail pénible une journée entière, à plier notre corps, nos membres de telle manière que nous voulons. Elle donne de la souplesse à tous nos membres, et de la facilité à toutes nos actions. C'est elle qui met une différénce si considérable entre l'enfant et l'homme, le maître et l'apprentif, l'homme cultivé et l'homme brut; c'est elle qui introduit cette justesse, cette rapidité dans les évolutions militaires; cette légéreté dans les mouvemens du danseur, cette fermeté et cette liberté dans l'attitude du cavalier. Nos yeux, nos oreilles, tous nos sens se forment par elle.

L'habitude adoucit toutes les impressions fâcheuses. Le bruit, les mauvaises odeurs, la peine, le travail, la douleur même, la faim, la soif, la pauvreté, les haillons, en un mot, tous les maux deviennent supportables par l'habitude. C'est elle qui nous fait supporter les entraves de nos vêtemens. Elle nous attache

à tout, au sol, aux hommes, aux choses. Par elle le Groenlandois et le Lapon préfèrent hautement leurs glaces et leurs neiges, à nos champs et à nos prairies; leurs cabanes à nos maisons, et leur poisson huileux à nos ragouts. De là vient cet attachement singulier pour le pays natal, qui fait que les hommes soupirent après la patrie, languissent, sèchent; tombent malades, et meurent chez l'étranger, quoique leur patrie soit souvent fort inférieure à ces autres contrées, et qu'ils ne puissent pas espérer de retrouver dans la première, ce qu'ils sont tout prêts à quitter. Cette habitude a tant de force, qu'elle nous fait penser avec une sorte de regret aux lieux, où nous avons habité autrefois, même sans trop de contentement. Nous aimons beaucoup à revoir les personnes que nous avons fréquentées autrefois, surtout dans notre jeunesse, quoique nous n'en ayons pas fait grand cas. C'est ce qui rend les séparations si désagréables.

On voit des personnes qui attachent à un vêtement, à un meuble, à un livre, un prix qu'ils n'ont pas; mais ces choses leur sont devenues chères, par une longue habitude. De là vient, que les personnes âgées racontent avec tant de plaisir l'histoire de leur tems, c. à d. les événemens auxquels ils sont accoutumés de

de penſer; qu'ils aiment les chanſons, les danſes, les uſages d'autrefois, et qu'ils ont tant de peine à gouter les nouveautés.

L'habitude nous accoutume au bien, et nous en ôte le ſentiment. Le convaleſcent goute la ſanté, l'homme ſain ne la ſent point, et le ſentiment du convaleſcent s'affoiblira bientôt. Voilà pourquoi c'eſt envain, que les déſirs de l'homme ſont quelquefois remplis; il ſe laſſe bientôt de ce qui l'a d'abord charmé, et forme des déſirs nouveaux.

Mais en même tems que l'habitude nous rend les choſes inſipides, elle nous y aſſujettit tellement, que nous ne pouvons plus nous en paſſer qu'avec peine. Cet homme, accoutumé au vin, le boit ſans plaiſir, et ne peut y renoncer. Cet uſage étoit d'abord une volupté, à préſent c'eſt un beſoin. Mais la force de l'habitude va plus loin encore. Elle nous aſſujettit à des beſoins factices et nous rend néceſſaires des inutilités. L'uſage du tabac eſt un de ces beſoins ſinguliers, dont on ne voit ni la raiſon, ni l'utilité, ni l'agrément; et cependant la ſujettion y eſt ſi forte, que la privation en ſeroit un véritable tourment. C'eſt ſans doute à l'habitude plutôt qu'au plaiſir, ou à ſon excellence, que le caffé doit ſa vogue prodigieuſe. Bien des gens ne peuvent, diſent-ils, boire

boire de l'eau; c'eſt qu'ils ſe ſont trop accoutumés à d'autres boiſſons.

L'hiſtoire rapporte que Mithridate, Roi d'une partie de l'Aſie, s'étoit tellement habitué au poiſon, que voulant enfin s'empoiſonner, il ne put y réuſſir. L'habitude de boire du vin, fait qu'on en peut ſupporter des quantités incroyables. L'Arabe marche nu-pieds dans ſes ſables brûlans, où nos voyageurs ont peine à ſe ſoutenir avec une forte chauſſure. Le Groenlandois ſe promène ſur ſes neiges comme nous ſur nos prairies. Le ſoldat ſe fait à la fatigue dans une longue guerre; et retourné dans les villes; il en ſupporte à peine l'air renfermé; la chambre, les lits l'inquiétent. Le voyageur ſe fait auſſi; plus ſon voyage eſt long, et plus il trouve de forces. Il n'y a que le premier pas qui coute, dit-on. Celui qui voit la tempête de ſa fenêtre, plaint ceux qui ſont dehors; et le voyageur mouillé juſqu'aux os, ne ſent pas la moitié de ce que l'autre imagine. Il en eſt de même du vice comme de toutes les autres habitudes. Les premiers déſordres coutent, comme les premiers efforts et les premiers maux; et on ſe familiariſe bientôt avec les uns, comme avec les autres. Tout au contraire la nouveauté frappe, réveille, ſéduit; mais

dès

dès qu'elle a perdu sa première pointe, on en revient à l'habitude.

L'assiduité au travail, l'ordre, l'économie, la sobriété, la régularité à son devoir, la vigilance, sont le plus souvent l'effet de l'habitude. Une bonne habitude porte le nom de vertu, et une mauvaise celui de vice. La gaieté même, la résolution, le courage, coulent ordinairement de la même source et naissent de l'habitude d'être content, de penser pour soi même, et de voir le danger. Enfin toutes les dispositions tirent une grande force de l'habitude. L'ivrognerie, la gourmandise, la goinfrerie, ne sont que de pures habitudes, non plus que la fureur du jeu.

CHAP. IV.

Suite des penchans.

La grossièreté des manières vient du défaut d'éducation et de conversation avec les gens polis. Les hommes y sont fort sensibles; une révérence omise ou mal-faite, peut nuire, même à la vertu. Il y a pourtant des gens qui affectent la grossièreté et la rudesse: en voici la raison: Bien des gens polis sont fripons; et les plus fripons affectent une politesse excessive, pour cacher leur malice et s'insinuer; ils caressent, ils flattent, ils font de grands complimens et de profondes révé-

révérences. Les autres, qui ſont réellement vertueux, ou qui veulent paſſer pour l'être, abhorrent cette politeſſe fauſſe, ou en font le ſemblant; et donnent dans une ſorte de rudeſſe, ou même de groſſièreté, qu'ils honorent du nom de franchiſe. Cette prétendue franchiſe, n'eſt quelquefois auſſi que de l'humeur. On diſtingue fort bien la vraye franchiſe de la groſſièreté et de l'affectation. Elle conſiſte à dire ingénuement une vérité désagréable, quand on y eſt appellé, mais avec douceur et ménagement. Un homme, p. ex. entend accuſer fauſſement quelqu'un; il ſait la vérité, il la dit, quoiqu'il ſache, que les gens n'aiment pas à être démentis; mais il ne donne pas un démenti groſſier. L'affectation et la groſſièreté diſent des choſes désagréables ſans néceſſité, ſans trop s'enquérir de la vérité, et ſurtout ſans ménagement dans les expreſſions. D'un autre côté la flatterie ne réuſſit guères qu'auprès des jeunes gens, qui ne ſavent pas qu'on peut mentir pour plaire et pour tromper.

Il y a des hommes, tellement habitués à mentir qu'ils mentent, non pour l'utilité qui leur en revient, ou par plaiſir, mais par beſoin, comme ils prennent du tabac. Ils mentent à tous propos, ſur les choſes les plus indifférentes. Ils s'expoſent aux ſuites les plus fâcheuſes

ſes de leur vice, deviennent le jouet et la riſée de tous; on ne met aucune confiance en leurs diſcours, on ne compte nullement ſur leur parole; la vérité même dans leur bouche ne trouve aucune créance. Auſſi les gens prudens évitent le menſonge avec ſoin, ils aiment mieux avouer une vérité, qui leur eſt fâcheuſe, que de ſe ſauver par le menſonge. Ils y gagnent. La vérité leur attire un court déplaiſir; mais elle donne à tous leur diſcours de l'autorité et de la créance, et leur ſimple parole ſuffit après cela.

Les menſonges ont fait imaginer des moyens de s'aſſurer de la vérité. Ce ſont des atteſtations fortes. Les perſonnes véridiques refuſent de s'en ſervir, leur ſimple parole ſuffit. Cependant il y en a qui en abuſent étrangement par habitude; ils ne diſent rien qu'ils n'aſſurent ſur leur foi, ſur leur honneur, ſur leur ame, et encourent ainſi le ſoupçon de menſonge. Voici comme on penſe d'eux: Un homme qui ne ment point, ſait qu'on le croit, parce qu'il le mérite; et ſe contente d'une ſimple affirmation, le reſte étant ſuperflu. Celui-ci proteſte, il craint donc qu'on ne le croie pas; il ſent donc qu'il ne mérite pas d'être cru; c'eſt pourquoi il veut nos arracher la créance à force de proteſtations.

Un

Un homme qui a toujours été a son aise, qui n'a jamais souffert de peine ni de mal, qu'on a toujours aidé, servi; contracte une sorte de molleſſe et de foibleſſe, qui lui fait craindre tout effort, toute incommodité, et tout sentiment désagréable dans les autres, qui produiroit en lui des sentimens semblables. De là naissent la pusillanimité, la timidité, la crainte, le soupçon et une molle complaisance.

Le mot de pusillanime signifie une ame foible, comme celle d'un petit enfant. On désigne par là ces gens, qui n'osent rien entreprendre, craignant de ne point réussir et de manquer de force. Leur devise est: Je ne saurois; je n'en viendrai jamais à bout; comment pourrois-je faire cela? En effet ils ne réussissent à rien, parce qu'ils n'entreprennent rien; ou s'ils entreprennent, c'est avec tant de crainte, tant de lâcheté, que rien ne peut réussir. Ils n'employent point de force, parce que la crainte leur ôte toute la force, ou les empêche de la déployer. On peut les comparer à une bouteille de bon vin, qu'on n'ouvre jamais de peur que le vin ne se perde. Ils n'osent se présenter devant un inconnu, ni solliciter, ni résister aux volontés de personne; ils craignent de déplaire, un mot les déconcerte. Aussi peut-on faire d'eux, ce qu'on veut, il n'y a qu'à les effrayer; et

rien

rien n'eſt plus facile. Ces pauvres gens ſont expoſés ainſi à négliger leurs avantages, à perdre leurs droits, et à ſe faire grand tort. Un mechant pourra les porter à faire tout le mal qu'il voudra, ils ne ſavent rien refuſer, les ſollicitations les importunent, le bruit leur pèſe; ils ne peuvent ſoutenir le mécontentement, ni les reproches.

La molleſſe rend un homme incapable de ſupporter la vue des maux et de la douleur. Bien des gens voyant un enfant tomber, une perſonne attaquée, ou expoſée à quelque danger, ſont ſi émus, qu'ils s'écrient, détournent les yeux et prennent la fuite. Ils ne feront point de viſite à un malade, pour ne pas voir ſes douleurs; ni à une veuve, de peur d'entendre ſes plaintes, qui leur déchirent l'ame. Le moindre accident qui leur arrive à eux mêmes, les atterre; la tête leur tourne, l'effroi les aveugle, ils ſont perdus, ne voyant pas les reſſources qu'ils ont ſous la main.

La crainte eſt un des effets les plus fâcheux de cette molleſſe. Tout ce qui a quelque apparence de peine ou de danger, effraye ceux qui y ſont ſujets. La moindre élévation, un pont un peu étroit, les fait trembler. Mais encore y a-t-il ici quelque danger. D'autres pouſſent leur crainte plus loin; un lézard, une

araignée, une grenouille, le bruit d'un fouet, ou d'un piſtolet, les fait fuir. Les ténèbres les mettent dans des tranſes; un bruit léger, un éclair les troublent. Ces pauvres gens ſont malheureux, car ils ont à tout moment des ſujets de frayeur; il ſe fait ſans ceſſe quelque bruit; les nuits d'hiver ſont longues, les lumières viennent à ſ'éteindre, on frappe à la porte ou au volet, un chat deſcend l'eſcalier, un morceau de bois pourri vient à reluire, une poutre, un meuble de bois craque; une ſouris ſiffle, une chauve ſouris donne contre une vitre. Or la crainte, outre qu'elle eſt très désagréable par elle même, fait de triſtes ravages; des fièvres chaudes, des transports au cerveau, des aliénations d'eſprit, des convulſions, la mort, en ſont des effets aſſez fréquens. Un homme effrayé ne peut abſolument pas ſ'aſſurer de la vérité, la peur lui faſcine les yeux; et d'ailleurs il les détourne, il craint de les ouvrir, il ſ'enfuit, il ſ'enveloppe dans ſes couvertures. Il ſe forge donc des monſtres où il n'y en a point, et tremble quand tout eſt tranquille. Son imagination, remplie de fantômes ſiniſtres, ne lui laiſſe aucun repos. Si le danger eſt réel, il eſt perdu. Un homme qui craint l'eau, eſt mort, ſ'il tombe dans un ruiſſeau; un homme hardi ſe jette dans le Rhin, et le traverſe à la nage.

nage. Cette crainte eſt difficile à guérir, mais on peut lui ôter quelque choſe de ſa force nuiſible.

Les gens timides ſont ſoupçonneux, et craignent toujours qu'on ne les mépriſe, ou qu'on ne ſe moque d'eux. C'eſt le cas des ſourds. Ces ſoupçons les inquiétent, les troublent. Le moindre oubli de la part de leurs amis, ou de ceux qu'ils fréquentent, leur paroit un mépris, ils ſ'en offenſent; les voilà mécontens, irrités. Car ces perſonnes ſi molles, ſi foibles, quand il ſ'agit de réſiſter, et qui craignent tout, ſont les plus ſujettes à la colère. Ils ſont comparables à un homme bleſſé, le moindre choc qu'un autre ne ſent pas, lui cauſe des douleurs. Ce qui ne touche pas un homme ferme et hardi, bleſſe et irrite un enfant et un homme timide et foible. Voilà pourquoi un malade ſ'irrite plus aiſément qu'un homme en ſanté.

Cette perpétuelle inquiétude ôte la gaieté et inſpire la triſteſſe; celle-ci produit l'humeur et le caprice. L'humeur eſt un état de foibleſſe, où l'on ſ'irrite des moindres choſes, et où il ſemble même qu'on cherche des ſujets de colère. Le caprice eſt une fantaiſie déraiſonnable et changeante, à laquelle on veut que les autres ſe conforment. Ceux qui ont de l'humeur et des caprices, ſont bien fâcheux; les premiers ſ'offenſent des choſes les plus in-

nocentes; les seconds veulent qu'on les devine, et s'irritent quand on ne s'empresse pas à les deviner et à les satisfaire; ce qui est fort difficile, puisqu'ils changent à tout moment de fantaisie. Les malades, les enfans gâtés sont fort sujets à l'humeur et au caprice; la foiblesse et la sensibilité des premiers, l'imbécillité et l'impuissance des seconds, en sont les causes. Les personnes affligées, chagrines et les gens ivres y ont de grandes dispositions. Ceux qui sont occupés de meditations profondes et difficiles, s'irritent aisément de tout ce qui les interrompt.

L'humeur produit la contradiction. On trouve des gens qui contredisent aux choses les plus vraies et les plus claires, et dont on ne peut pas douter qu'ils ne les croient. C'est qu'ils cherchent à offenser. Il est pourtant vrai que ce n'est ici que le petit nombre des contredisans. La plupart contredisent par étourderie, par ignorance, quelquefois pour faire croire, qu'ils s'entendent aux choses dont il s'agit. Il y en a peut-être, en qui c'est une pure habitude.

De la foiblesse nait le mécontentement, et celui-ci engendre l'envie. L'envie est le chagrin de voir, que d'autres possèdent des biens, dont on se croit privé. Plusieurs pensent avoir des droits à tout, et s'affligent et s'offensent lorsqu'un autre obtient ce qu'ils prétendent.

Un

Un autre effet de cette foibleſſe, c'eſt d'exiger des ſervices de tout le monde, ſans en vouloir rendre. C'eſt préciſément une diſpoſition d'enfant. L'enfant a raiſon, car il a beſoin d'être ſervi, et il eſt incapable de ſervir. Par toutes ces raiſons, les perſonnes foibles ſont peu aimées, parce qu'elles ſe rendent incommodes et importunes; on les évite.

On peut ſe guérir de cette foibleſſe en apprenant à connoitre ſes forces, en les exerçant, et en penſant, que les autres ont ſur nous les mêmes droits, que nous prétendons ſur eux. C'eſt à quoi cette ſorte de gens ne penſe guères. Ils aiment à railler, à ſe moquer des fautes, des défauts des autres; ils raillent rudement et d'une manière offençante, et ſi on les raille à leur tour, ils ſ'irritent et diſent des impertinences.

La foibleſſe qui veut toujours des appuis, et des ſecours, et le déſir de jouir, donnent naiſſance aux déſirs inſatiables. Un homme qui ſait ſe ſervir et ſe pourvoir lui-même, eſt bientôt content; mais celui qui manque de force et d'adreſſe, n'a jamais aſſez.

La pareſſe eſt auſſi un des fruits de la foibleſſe; c'eſt la difficulté du travail qui en inſpire le dégout. On peut la vaincre par l'application et l'exercice. Elle a encore d'autres

causes; 1) l'habitude, ou plutôt le défaut d'habitude d'un travail ordinaire, et d'une application règlée: 2) la disconvenance de nos forces avec notre genre de vie: 3) le gout du plaisir. Les paresseux sont tous fort à plaindre; ils tombent dans la misère, dans l'ennui et dans le désordre; le mépris les poursuit; quelquefois ils s'adonnent aux crimes, et font une fin sinistre.

La négligence ressemble beaucoup à la paresse, et l'accompagne toujours: elle consiste dans l'oubli du devoir et de l'ordre. Bien des gens sont négligens, laissent trainer leurs hardes et leurs autres affaires, non qu'ils soient paresseux, mais c'est qu'ils sont chargés d'autres occupations, qui leur font négliger cet ordre. On n'attend pas des hommes cette sorte d'ordre; au contraire on craint ordinairement qu'un homme avec cet esprit minucieux, ne néglige des affaires plus importantes. Cela est quelquefois vrai, et quelquefois faux. La régularité dans le détail de la maison est l'affaire des femmes.

La paresse et la négligence entrainent la malproprèté; pur vice d'habitude, car la propreté devient un vrai besoin, quand on s'y est habitué. La malpropreté est degoutante, celle de

de la perſonne eſt malſaine, et celle des affaires eſt ruineuſe.

La préſomption eſt la trop haute opinion qu'on a de ſoi. Le préſomptueux ſe croit capable de tout; il a plus de force, plus d'adreſſe, plus d'habileté, plus de connoiſſances, que tout autre. On voit bien que ce vice vient de l'ignorance de ſes forces, comparées aux difficultés, et aux forces des autres. Auſſi ce ſont préciſément, les jeunes gens ſans expérience, qui ſont le plus préſomptueux. Ceux qui ſe ſont eſſayés, perdent la preſomption. D'un autre côté, c'eſt le ſentiment des forces, qui inſpire ces ſentimens; voilà pourquoi un fou et un homme ivre ſont ſi préſomptueux et ſi entrepenans; la chaleur de l'imagination, ou du vin, exalte leurs forces pour un moment; ils les ſentent et ſe croient invincibles.

Une confiance raiſonnable en nos forces nous inſpire le courage d'entreprendre, et de ne pas nous rebuter par les difficultés. La préſomption fait entreprendre des choſes folles, impoſſibles. Cependant il faut bien prendre garde. Tel homme entreprend des choſes étonnantes; il réuſſit ſans un hazard favorable; il n'étoit donc ni préſomptueux ni téméraire. La défiance en ſes propres forces fait les coeurs foibles et puſillanimes.

Quand à la présomption se joint le mépris des autres, elle se change en orgueil; et l'orgueil devient hauteur, quand il se fait connoître par les discours et la conduite. Un homme hautain veut des préférences, des respects, des égards, dont il se dispense envers les autres.

Il y a bien des hommes qui ne veulent point flatter, qui refusent de faire des soumissions déplacées, qui ne veulent pas demander la justice comme une grace, ou leurs droits comme une faveur; qui ne savent pas prier, supplier, pour obtenier quelque bienfait. On les taxe ordinairement d'orgueil; mais on se trompe; ils sont fiers, c. à d. qu'ils sentent, que tout homme doit respecter en soi l'humanité, et ne point l'avilir par des lâchetés. Socrate fut fier devant ses juges. Sa fierté lui coûta la vie, mais elle lui attira l'estime de tous les gens de bien.

L'orgueil et la hauteur, qui se fondent sur des choses qui ne font pas le mérite réel, deviennent *vanité*. On appelle vain, ce qui n'est d'aucun usage. Un homme vain est, p. ex. celui qui se croit beaucoup meilleur que les autres, parce que son père lui a laissé des richesses, ou le titre de gentilhomme; ou parce qu'il a un habit magnifique; toutes choses qui n'ajoutent rien au mérite, quoiqu'elles s'attirent l'e-

l'eſtime des hommes. Un homme bien vêtu, riche ou gentilhomme eſt plus fêté qu'un habile homme, ou qu'un homme vertueux. Il y a cependant bien des gens, qui ſavent diſtinguer et préférer hautement le mérite. Un Roi de France admettoit quelquefois un marchand à ſa table, à cauſe de la grande habileté de cet homme dans le commerce. Ce marchand s'aviſa de demander au Roi des lettres de nobleſſe, qui lui furent accordées. Le nouveau noble ſe préſenta pour faire ſa cour au Roi; mais celui-ci ne l'admit point, et lui fit dire: Je vous admettois autrefois à ma table, parce que vous le méritiez, comme le prémier homme de votre état; mais aujourd'hui que vous en êtes le dernier; vous n'êtes pas digne de cet honneur. Les perſonnes qui connoiſſent la foibleſſe et l'incapacité d'un homme vain, le mépriſent et ſe moquent de lui: chacun eſt d'autant moins diſpoſé à l'aimer, qu'il choque tout le monde par ſon inſolence. Les perſonnes de mérite ne ſont ordinairement pas vaines; en ſorte qu'on regarde la vanité, comme la marque d'un petit eſprit ſans mérite. Un Duc reprochoit un jour à un Cardinal, qu'il étoit fils d'un porcher. Sans doute, reprit l'autre; mais ſi votre père eût été porcher, vous le ſeriez auſſi.

La jeuneſſe n'eſt pas aſſez attentive à ſa conduite, elle agit ſans réflexion, c'eſt ce qu'on nomme étourderie. Il y a bien des perſonnes âgées entachées de ce vice. Un étourdi peut faire bien du mal. Les gens ont coutume de ſ'excuſer ſur leur étourderie, quand ils ont fait mal. Je ny penſois pas, diſent-ils. On a déja mis le feu à des villes, et on ſ'eſt caſſé la tête, en n'y penſant pas. L'étourdi fait des promeſſes, ſans examiner ſ'il pourra les tenir; ſouvent elles paſſent ſes forces, plus ſouvent elles ne pèſent qu'à ſa pareſſe, une autrefois il les oublie; on ne peut pas y compter. Cet homme eſt mépriſe, on rit de ſes promeſſes. Le fripon promet dans le deſſein de manquer de parole, et ſeulement pour parvenir à ſon but.

La légéreté reſſemble beaucoup à l'étourderie; elle conſiſte à ne pas achever ce qu'on a entrepris. Elle produit l'inconſtance qui voltige d'un objet à l'autre.

L'irréſolution vient de ce qu'on ne ſait pas diſtinguer et aprécier les avantages et les défauts des partis propoſés; elle n'entreprend rien.

Les paſſions pouſſent l'homme à des excès ſurprenans, lui font franchir toutes les barrières, et le précipitent viſiblement à ſa perte.

En

En voici un exemple. Un couvreur vint demander quelqu'avance à un homme qui lui en avoit déja faites. Payez moi les premières, lui dit celui-ci, puis je vous en ferai de nouvelles. Vous ne voulez donc pas me donner de l'argent? Non. Eh bien, vous vous en repentirez. Il ſeroit difficile de deviner la vengeance qu'il prit. Il ſe pendit le ſoir aux échaffaudages de la maiſon de cet homme. Je le vis le lendemain matin; un homme vigoureux à genoux, le cou appuié ſimplement ſur la corde, et étranglé. Cette vengeance étoit aſſez rude; l'échaffaudage entier étoit dévolu au bourreau, il y avoit des frais à payer, et il falloit donner le ſalaire aux maçons, qui ne vouloient pas travailler ſur un échaffaudage rendu infâme. Nous avons déja parlé des ravages que les paſſions font dans la ſanté.

Cette violence des paſſions vient de ce qu'on s'eſt laiſſé aller à ſes penchans, qu'on a contractè des habitudes. Si on y avoit réſiſté de bonne heure, on ne ſeroit pas expoſé aux ravages des paſſions. Socrate, dit-on, étoit naturellement emporté; et ſes efforts le firent parvenir à une modération dont on a peu d'exemples.

Les penchans, les paſſions ſont les reſſorts qui donnent à l'homme de l'activité. Un homme froid, eſt lâche et nonchalant.

CHAP.

CHAP. V.

De l'expression.

Nous exprimons nos pensées et nos affections de différentes manières. La douleur et la joie ont leurs cris; l'affliction pleure, et le plaisir rit. Le rire et le pleurer sont propres à l'homme.

On voit au visage et aux yeux d'un homme, s'il est en colère, s'il est triste, gai, s'il aime ou s'il hait, s'il a des désirs ou des répugnances. On y distingue même les habitudes et les vices. Le méchant, le fripon ont un visage désagréable; l'homme bon a les traits doux, l'oeil simple et ouvert, on le voit avec plaisir. Tous les vices enlaidissent le visage; au lieu que les sentimens doux et honnêtes lui donnent de la beauté. Le meilleur fard est la bonté, ou la vertu. Cependant il faut bien se garder de juger d'une personne sur sa seule physionomie; elle trompe souvent.

Le geste est l'attitude du corps entier, et l'action des mains, qui varie extrêmement selon les affections de joie ou de tristesse. Un homme hautain ou impertinent, p. ex. aura des gestes indécens, il s'étendra, crachera loin, se mouchera avec bruit, etc. Le ton de la voix est aussi varié que le geste et l'air du visage.

L'hom-

L'homme ne peut donc guères cacher ſes affections, et il n'y parvient qu'avec des peines infinies. Il y réuſſit pourtant quelquefois, quoiqu' imparfaitement; et c'eſt par cette raiſon qu'il faut être circonſpect à juger ſur la mine.

L'expreſſion la plus générale et la plus exacte, c'eſt le diſcours. Non ſeulement il déclare nos affections, mais il en explique les cauſes; c'eſt par lui que nous communiquons nos penſées et nos expériences. Nous avons trouvé l'art de parler aux abſens, et à ceux des ſiècles éloignés; cet art, c'eſt l'écriture; nous écrivons des lettres et des livres. L'Antiquité avoit peu de livres, parce qu'elle n'avoit pas l'imprimerie; un livre coutoit peut-être cent fois plus qu'aujourd'hui, parce qu'il falloit l'écrire à la main. Bien des peuples encore ne connoiſſent pas l'écriture. Mais chacun a ſon langage.

Souvent on parle ſans ſ'entendre; cela vient de pluſieurs cauſes. Ou bien on ne ſait pas ſa langue, et on prend un mot pour l'autre; on attache au même mot la même idée principale à la verité, mais des acceptions, ou des idées particulières très différentes. Il y a quantité de mots qui dans toutes les langues ne préſentent aucune idée déterminée et fixe; et qui attendent leur détermination d'une meſure ou d'une

d'une comparaison ; tels sont les mots *grand*, *petit*, *long*, *court*, *habile*, *pauvre*, *riche*, *médiocre*, *bon*, *mauvais*, *bien*, *mal*. (Les quatre derniers ont encore un sens absolu. Car il y a des choses bonnes et mauvaises en elles-mêmes ; mais le plus souvent on appelle *mauvais* ce qui est seulement *moins bon* ou *moins agréable* ; un mauvais couteau, un mauvais habit, une mauvaise maison, un méchant repas, la mauvaise herbe, le mauvais tems etc. et p. conf. on n'appelle bon que le meilleur.) Tous ces mots sont très vagues. La souris est *grande* comparée à la mouche, et *petite* au prix du chat. L'Eléphant est petit en comparaison de la baleine.

Une foule d'autres mots sont presque tout aussi vagues. *Sage*, *heureux*, *honnête*, *honnête homme*, *peuple*, *savant*, *ignorant*, *bête*, *stupide*, *imbécille* ; *jour*, *malheur*, *vertu*, *mechanceté*, et mille autres.

Sage, dans le vrai sens du mot, signifie un homme, qui sait dans chaque circonstance choisir ce qu'il y a de plus avantageux pour lui, sans nuire aux autres, et qui sait résister à ses penchans, aux tentations du plaisir présent, et aux sollicitations de ses amis. Ainsi un homme qui aime le vin, et qui étant à une table

table bien ſervie, ſait ſe modérer malgré les ſollicitations et les railleries, eſt ſage en ce point. En ce ſens il n'y a point de ſage abſolu. On appelle ſage celui qui ſuccombe à moins de tentations, et fait moins de folies qu'un autre. Mais le mot ſage ſignifie auſſi un homme, d'un caractère doux et bon. Auſſi un homme prudent.

De là il arrive, que l'on diſpute ſouvent ſur des choſes qui paroiſſent claires, et qu'après de longues diſputes, quand on vient à s'expliquer ſur le ſens des termes, il ſe trouve que les deux tenans ſoutenoient préciſément la même choſe; mais que ſe ſervant de termes différens, que chacun entendoit à ſa manière, ils s'étoient crus oppoſés, parce qu'ils ne s'entendoient pas. Ceux qui, connoiſſant cet embarras, ont ſoin, avant que de diſputer, de ſe faire expliquer les termes, ſont presque toujours évanouir la diſpute.

Il y a des gens d'un flux de bouche ſurprenant; dont on ne conçoit pas où ils prennent taut de ſujets de parler et qui fatiguent beaucoup ceux qu' ſont obligés de les écouter. On les craint et on les évite. Auſſi ne parlent-ils que de bagatelles, de vieilles hiſtoires ſans intérêt; ils rapportent les diſcours de leurs parens, une querelle qu'ils ont eue, les détails de leurs

leurs affaires. Personne ne se soucie de cela qu'eux-mêmes. Il y a aussi des gens qui parlent très peu.

On n'aime pas ceux qui parlent d'une manière trainante, embarrassée, qui répétent vingt fois les mêmes choses ou les mêmes mots; ni ceux qui bredouillent, ni ceux qui ont quelque défaut à la langue, qui crient, qui balbutient, qui murmurent entre les dents, au lieu d'articuler distinctement.

Chacun aime à tenir son rang dans la conversation; celui qui parle toujours choque. On se rend agréable en parlant aux autres de leurs bonnes qualités, de leurs affaires; un convalescent aime à entendre parler de sa maladie, une veuve de la mort de son mari. Ceux qui ne parlent que d'eux-mêmes se rendent désagréables.

Il y a dans toutes les langues des expressions malhonnêtes, grossières les honnêtes gens les évitent.

CHAP. VI.

Spiritualité et immortalité de l'ame.

Les savans pensent que l'intelligence et la volonté ne sauroient être des qualités du corps; et ils en concluent, que l'homme doit avoir une

une ame distincte du corps, en qui ces facultés résident. Le corps est de la matière, c. à d. une chose étendue, pesante, sensible, et ils prétendent qu'on ne peut y concevoir que du mouvement, de l'augmentation et de la diminution, de la composition et de la dissolution. Tout cela, disent-ils, ne ressemble point du tout à la pensée, ni à la volonté. Ils ajoutent que les corps changeant sans cesse, perdant sans cesse par la transpiration une quantité de leurs parties, et en acquérant de nouvelles par la nutrition, les parties dissipées emporteroient une partie des pensées, une pièce de chaque pensée, comme la toile d'un tableau qui s'use, emporte en tombant une partie de la peinture, si ces pensées étoient attachées au corps. Or nos pensées sont toujours entières ou nulles, point de demies idées, des idées dont une pièce soit effacée tandis que l'autre subsiste.

De là ils concluent, premièrement, que la substance qui pense et qui veut en nous, n'est pas notre corps, mais un être distinct du corps, qu'ils nomment l'ame. Secondement, que cette ame n'est point matérielle, c. à d. qu'elle n'est pas composée de plusieurs pièces, qu'elle ne tombe point sous les sens. Et ils nomment un tel Etre immatériel, qui pense et qui veut, un *Esprit*. Ils disent donc que nous avons une ame spirituelle.

D'autres vont plus loin encore, et diſent, que l'on ne ſauroit même concevoir le mouvement dans la matière, parce que la matière ne peut que recevoir le mouvement qu'on lui donne, mais non ſe mouvoir elle-même. Nous avons remarqué en effet, en parlant du mouvement libre de notre corps, que nous ne ſaurions nous l'expliquer. De là ces ſavans concluent que le mouvement libre qui ſe voit en l'homme, doit être l'ouvrage de ſon ame ſpirituelle, qui donne le premier branle à nos mouvemens, par le moyen des nerfs.

Une ame ſpirituelle, c. à d. ſimple, ne ſauroit périr; le corps étant compoſé d'une infinité de parties, peut ſe diſſoudre, et cela arrive en effet, en partie tous les jours, et totalement après la mort. Mais un eſprit, n'ayant point de parties n'a rien à perdre, et ne peut ſe diſſoudre. On conclut encore que les penſées étant dans l'ame, ces penſées ne peuvent ſe perdre, puiſque l'ame ne perd rien. Ainſi l'on croit que l'ame continuera de penſer et de vouloir après la deſtruction du corps; c'eſt ce qu'on entend par ſon immortalité, dont parle tout le monde.

Il eſt vrai que l'ame eſt fort aſſujettie aux diverſes révolutions du corps. La maladie, l'enfance, la vieilleſſe l'empêchent de penſer.

Cela

Cela eſt certain; mais il n'en réſulte pas qu'elle perdra la penſée en perdant le corps. Peut-être que le corps, dans un état d'infirmité, ôte a l'ame, non la faculté de penſer; mais la facilité d'exercer ſes fonctions. Ainſi un homme qui a mal aux dents, penſe mal. Mais qui voudroit en conclure que la penſée eſt dans les dents? La douleur, que lui cauſent ſes dents, détourne l'attention de l'ame. Un homme penſe mal au milieu du bruit par la même raiſon. Enfermez vous dans une maiſon, comme l'ame eſt dans le corps: bouchez tous les jours de votre chambre, vous n'y verrez rien. Ne ſeroit-il pas ridicule d'en conclure, que vous ne verrez rien en ſortant de cette chambre?

Il n'y a peut-être jamais eu ſur toute la terre un ſeul peuple qui n'ait eu l'eſpérance de l'immortalité. C'eſt chez nous, chez les Juifs et chez les Mahométans, un principe fixe et univerſel, une affaire décidée, dont on ne doute plus. Les anciens parloient beaucoup d'un jugement des ames après la mort, du bonheur des juſtes et du malheur des méchans. Quand les Portugais découvrirent au quatorzième ſiècle l'île de Madère, habitée par un peuple moitié ſauvage; ces inſulaires avoient un ancien uſage, qui conſiſtoit à donner à leurs morts un pot de lait, et un bâton à la main; ils eſti-

moient qu'ils avoient deux Rois, celui qui régnoit actuellement et le dernier décédé; ils regardoient celui-ci comme une espèce de Dieu tutélaire, dont l'ame devenue plus puissante après la mort du corps, veilloit sur eux, et se plaisoit à les protéger Les Indiens brûlent sur le corps de leurs morts des esclaves et la femme favorite, dans l'idée que ceux-ci les aillent servir et réjouir par leur présence dans l'autre vie. Les anciens Germains brûloient des armes et le cheval de bataille, avec le cadavre du maître, par la même raison.

Chez les Chrêtiens, les Juifs et les Mahométans, on ajoute à l'idée de l'immortalité de l'ame; celle de la resurrection des corps. Beaucoup d'anciens croyoient, que les ames des morts animoient de nouveaux corps d'hommes ou d'animaux, selon leurs actions et leur mérite; c'est ce quils apelloient la Métempsychose.

SECTION VI.

CRÉANCE DE LA DIVINITÉ

On n'a encore trouvé aucun peuple, qui n'ait eu l'idée de quelque divinité. Même les plus barbares croient des Dieux. Tous les peuples,

peuples, excepté les Juifs, les Chrêtiens et les Mahométans, en ont toujours admis pluſieurs.

Cette créance univerſelle de la divinité vient apparemment de ce que les hommes, accoutumés d'attribuer tout ce qu'ils connoiſſent, à des cauſes productrices et proportionnées à ces effets; intelligentes, habiles, ſages, puiſſantes, ſelon la beauté ou la grandeur des objets; n'ont pu croire que les beautés et l'immenſité de l'univers, exiſtaſſent ſans une cauſe puiſſante, intelligente et ſage. Voyant qu'il faut de l'art, pour exécuter les moindres choſes, ils penſoient naturellement, que les grandes choſes demandent un art bien ſupérieur. Ils attribuoient donc à leur divinité la formation de l'univers; ou plutôt ils recouroient à une divinité, parce qu'ils en avoient beſoin pour ſe rendre raiſon de l'exiſtence du monde. De la grandeur et de la magnificence de l'ouvrage, ils concluoient la puiſſance et l'art de l'ouvrier; et la beauté des cieux et de la terre leur enſeignoit la bonté de leur auteur.

L'immenſité du tout, et le nombre infini de ſes parties, qui ſurpaſſe l'imagination de l'homme le plus éclairé, étonnoit ces peuples ſimples. Ils concevoient bien que la Divinité devoit être grande, plus grande que l'homme, que les rois, qu'un peuple entier; mais ils ne pou-

voient atteindre à l'idée d'un Dieu égal à l'Univers; enſorte qu'ils imaginèrent pluſieurs Divinités créatrices et ordonatrices; partageant ainſi entre pluſieurs un ouvrage, qui leur paroiſſoit trop grand pour un ſeul. Ainſi chaque partie du monde eut ſes Dieux créateurs. Quelques ſavans trop préſomptueux, pour croire une Divinité, qu'ils ne concevoient pas, abandonnèrent cette idée ſi ſimple et ſi naturelle de rapports, de cauſes et d'effets, et ſoutinrent que le monde n'avoit aucune cauſe de ſon exiſtence, mais qu'il étoit éternel, ou le produit du concours d'une matière, nageant au hazard de toute éternité, dans un vuide immenſe. Ils auroient eu honte d'en dire autant de la moindre cabane.

On voyoit ſubſiſter toutes choſes dans un ordre immuable; les pères racontoient aux enfans les révolutions que leurs ancêtres leur avoient racontées, et celles qu'ils avoient vues; et les enfans voyoient ces mêmes révolutions. A qui attribuer un ordre ſi conſtant? Tous les ouvrages humains demandent des réparations; et on crut que les oeuvres de la Divinité en avoient un beſoin égal, vû ſurtout leur multiplicité, et les dérangemens momentanés qu'on voyoit, ou qu'on croyoit voir. Je dis qu'on croyoit voir, car on ne connoiſſoit pas, dans ces tems anciens, la

la nature aussi bien qu'on la connoit aujourd'hui. Les tonnerres, les éclipses du soleil et de la lune paroissoient des dérangemens, les peuples trembloient, les prêtres faisoient des prières et des sacrifices, les magiciens appelloient leur art au secours des Astres en danger. Cependant l'Univers subsistoit, les dérangemens rentroient dans l'ordre; quoi de plus naturel, que d'attribuer ces réparations prétendues à la Divinité, ou aux différens Dieux, chacun dans son département? Ainsi l'idée d'une providence, qui dirige le cours des choses, et conserve l'Univers, devint un dogme général.

Un Dieu seul n'avoit pas suffi à la formation de l'Univers, un seul ne pouvoit suffire à son gouvernement. Tout se remplit de Dieux. Le soleil et la lune eurent chacun le sien, la terre se peupla de Divinités; la mer, les fleuves, les fontaines et les montagnes, les forêts, les jardins, les campagnes, les fleurs, la vigne, chaque objet eut son Dieu tutélaire. Même chaque maison eut ses pénates, chaque homme, chaque enfant eut son démon protecteur.

Ces Dieux n'étoient pas tous également puissans; la subordination régnoit entr'eux. Les Dieux des fleuves étoient plus puissans que

ceux des fontaines; celui de la mer avoit l'empire sur tous. Chacun d'eux avoit un pouvoir proportionné à l'importance de sa charge, et à la grandeur de son département. Le Dieu de la vigne étoit fort puissant, parce que le vin a beaucoup de pouvoir sur l'homme. Les prêtres ont de tout tems beaucoup ajouté à ces idées assez simples, ils ont multiplié le nombre des Dieux, réglé leurs rangs et déterminé les limites de leur pouvoir.

De tout tems les hommes se sont représenté la Divinité à l'image de l'homme. Cela est naturel. Si le boeuf ou le lion se faisoient une idée de la Divinité, ils lui donneroient des cornes et des griffes; seulement elles seroient plus longues que les leurs propres Ainsi les Américains se figuroient la Divinité comme un vénérable vieillard, logé sur des rochers inaccessibles. Les Kamtschadales en font un géant, qui mange plusieurs baleines à son souper. Les prêtres ont grand soin de la représenter comme avide de présens, et fort prompte à s'irriter, quand on manque au devoir essentiel de lui en offrir; ils la peignent terrible, pour profiter de la peur du peuple, et pour se faire acheter leur médiation afin de l'apaiser.

L'idée de la Divinité tomba encore plus bas. Les hommes puissans, célèbres par leurs bienfats,

faits, ou par leurs crimes, les inventeurs des premiers arts utiles ou agréables, furent à la longue honorés comme des Dieux. Les Rois et les Princes furent élevés à ce rang par leurs flatteurs, leur famille, ou plutôt par leurs ſucceſſeurs, qui voulurent donner au peuple un exemple à imiter à leur égard; ou par les peuples qui vouloient flatter le tyran en lui montrant leur profond reſpect pour lui-même, en déifiant celui, qui avoit été, ce qu'il étoit actuellement.

Le ſoleil, la lune, le feu ont longtems été les objets de l'adoration et le ſont encore en quelques endroits. Le ſoleil eſt ſi majeſtueux;

L'Univers à ſa préſence
Semble ſortir du néant:

il nous procure tant de biens, qu'il étoit aſſez ſimple de lui attribuer les bienfaits, dont il eſt l'inſtrument. La lune a beaucoup de reſſemblance avec lui. La puiſſance du feu eſt ſi grande, ſon éclat eſt ſi éblouiſſant, et d'ailleurs il a quelque choſe de caché et de myſtérieux, en ce qu'on ne peut ni le manier, ni l'approcher de près impunément; il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait obtenu des reſpects.

Enfin la Divinité a été ravalée jusqu'aux animaux et aux plantes; les Egyptiens ſurtout ſ'y ſont diſtingués. Le boeuf Apis étoit ho-

noré par tout le pays. Le chat, le crocodile, l'ibis avoient des temples. Plusieurs plantes étoient honorées comme des Divinités.

Au milieu de ces absurdités, presque tous les peuples s'élevèrent à l'idée d'un Dieu suprême, maître de l'Univers et des Dieux subalternes. Les Grecs avoient leur Jupiter très grand et très bon, père des Dieux et maître des hommes. Il donnoit ses ordres aux divinités, et ces ordres étoient des loix inviolables. Celui d'entre vous, dit-il aux Dieux assemblés devant son trône, qui enfreindra mes volontés, je le chasserai du ciel, et je le précipiterai dans le tartare, qui est autant au-dessous de la terre, que la voute céleste est au-dessus d'elle. On raconte qu'une Américaine, allant de nuit consulter un médecin pour sa fille dans un lieu éloigné, regardoit la lune avec une grande attention. Quelqu'un la rencontra et lui demanda, pourquoi elle regardoit ainsi la lune: Je demande, répondit-elle, la guérison de ma fille à celui qui l'a faite. Il y avoit à Saïs un temple avec cette inscription: Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera, et personne n'a encore percé le voile qui me couvre.

Entre les biens on voyoit du mal dans le monde. Des orages, des tempêtes, de la grêle, entre les pluies bienfaisantes, des volcans,

cans, des tremblemens de terre, des maladies contagieuſes; on ignoroit les cauſes de ces maux, et on ne pouvoit les attribuer qu'à une puiſſance ſupérieure. Les peuples pénétrés de l'idée de la perfection et de la bonté de la Divinité, auroient craint de lui attribuer le mal. Cela produiſit diverſes doctrines, ſelon que les peuples et les ſavans crurent le mieux ſe tirer de cette difficulté. La plus ſimple étoit d'attribuer le mal à des êtres ſupérieurs et méchans, comme on a voit attribué le bien à des êtres bons. De là la doctrine des mauvais démons, répandue chez tous les peuples; les Perſes eurent un Arimane, les Egyptiens un Typhon, les Phéniciens un Moloc, les Grecs des légions de génies malfaiſans, la peur, la fièvre, les harpyes, les gorgones, les furies, Néméſis. Les Juifs, les Chrêtiens et les Mahométans ont un Satan ou Diable, et ſes anges par millions.

On attribuoit à ces mauvais démons tout le mal qui arrivoit dans le monde, les maladies, la guerre, les dérangemens apparens, l'intempérie des ſaiſons, la diſette, et qui pis eſt, les folies et les fureurs des hommes. Un inſenſé commettoit-il des crimes inouïs, c'étoit le démon qui lui avoit troublé l'eſprit, qui l'avoit pouſſé au crime. L'excuſe étoit toute prête. Car qui peut réſiſter à un eſprit ſuperieur?

Les

Les uns repréſentoient ces mauvais génies, comme cherchant ſans relâche à échapper aux yeux du Créateur, pour gâter furtivement ſon ouvrage, y mêler le mal, ſéduire l'homme, et le rendre malheureux; et cette ruſe leur réuſſiſſant ſouvent. Apparemment que le Créateur ou le Protecteur du monde, ne pouvant veiller à tout, les démons ſaiſiſſoient le moment, où il étoit occupé d'une choſe, pour en gâter une autre; le trop grand nombre de ces génies malins lui échappoit. Il n'avoit pas aſſez de gardes pour les contenir. Les autres repréſentent le malin eſprit comme ſemant, dans l'inſtant de la Création même, les germes du déſordre et du mal dans le monde.

Une ſeconde doctrine, née du mélange des biens et des maux, eſt, que le Dieu ſuprême n'a point crée le monde, et n'y prend aucune part; mais que l'Univers eſt l'ouvrage d'une Divinité ſubalterne, moins puiſſante et moins ſage, qui na eu ni l'habileté, ni le pouvoir de faire un monde parfait,

Enfin la troiſième établit une néceſſité abſolue et irréſiſtible, au pouvoir de laquelle les hommes, les Dieux et leurs ouvrages ſont irrévocablement aſſujettis. Cette néceſſité qu'ils appellent *Deſtin* ou fatalité, n'eſt pas un être intelligent, mais un agent aveugle.

Nos

Nos savans aujourd' hui nous en donnent une autre explication. Le mal, nous disent-ils, est inséparable du bien, ou plutôt c'est le bien même mal appliqué, ou poussé à l'excès. Le vin réjouit et fortifie; mais il appesantit et tue, pris à l'excès; le feu nous rend des services infinis, mais sa force si utile devient nuisible, quand elle s'exerce sur notre corps, ou sur nos biens. Les savans prétendent d'ailleurs, que le mal même a ses usages pour la perfection de l'homme, et qu'ainsi on peut attribuer le mal à Dieu, sans toucher à sa bonté.

Ces Dieux et ces génies bons et mauvais agissent tous plus ou moins sur le monde, selon la croyance commune, en dirigent les événemens, et en repandent les biens et les maux. Tous les peuples sont dans l'idée, que ces intelligences célestes et infernales, se communiquent à l'homme, lui apparoissent, lui inspirent des résolutions, lui communiquent des connoissances vraies ou fausses, l'éclairent ou le trompent, selon les circonstances ou leurs inclinations. De là toute la divination par les songes etc. les oracles, les révélations, les visions, les prophéties. Surtout ils croyent autrefois qué les Dieux se communiquent aux insensés, aux imbécilles: et que les démons aimoient à se loger dans le corps des hommes.

L'ame

L'ame détachée du corps, acquiert selon l'opinion générale, une puissance qui tient de la divinité; apparoit quelquefois aux mortels et sert de médiatrice entre les Dieux et les hommes, pour annoncer à ceux-ci les volontés des premiers. Cette doctrine est un résultat de l'idée des Dieux, de l'immortalité et de la spiritualité des ames, jointes à la crainte, et à quelques phénomènes singuliers, que la connoissance plus exacte de la nature nous a expliqués. L'adresse des prêtres et leur avidité lui a donné une grande étendue.

Aussi a-t-on toujours regardé le soin des morts comme une affaire de religion. Les Grecs croyoient que les ames, dont les corps n'avoient point obtenu la sépulture, ne pouvoient entrer dans le séjour des ames et qu'elles venoient tourmenter les vivans. On a longtems enterré les morts chez nous autour des temples et même dedans; cela se fait encore dans quelques pays. La police l'a défendu dans d'autres, parce qu'on prétend, que la corruption s'en fait sentir dans l'air, et peut produire des maladies. Les volontés des mourans sont exécutées avec un scrupule religieux. Bien des gens croiroient, que les ames ne jouiroient pas sans cela de leur repos, et qu'elles

les viendroient faire des reproches aux vivans, qui auroient mépriſé leurs volontés.

Toutes les divinités, bonnes et malfaiſantes, avoient un culte et des honneurs : et ſouvent les malfaiſantes en obtenoient plus que les bonnes. On croyoit que celles-ci, portées naturellement à faire du bien, le faiſoient ſans y être ſollicitées ; mais qu'il falloit apaiſer les Divinités ennemies par toutes ſortes de moyens, et faire tout pour ſe les rendre propices.

Peu de perſonnes ont cru la Divinité indifférente à la conduite des hommes. Presque tous ont penſé, qu'on pouvoit plaire aux Dieux et leur déplaire ; et ils ſe ſont réglés ſur le goût qu'ils leur attribuoient.

L'homme ſe fait ſouvent demander ſes bienfaits, et arracher ſes faveurs par des importunités ; ainſi tous les peuples ont employé la priére comme un moyen d'obtenir des graces de la divinité. Les hommes exigent des témoignages de reconnoiſſance pour leurs ſervices ; on a donc tâché de ſe rendre agréable à la Divinité par des actions de graces. L'homme aime la louange ; on a donc auſſi célébré les louanges des Dieux, par des prières et des hymnes.

Ces prières ſe faiſoient dans des temples, ou dans les familles aſſemblées ; le Prêtre prononcoit les prières dans les uns, et le père de fa-

famille dans les autres. C'étoient toujours des personnes respectables par leur expérience et leur sagesse. De là sans doute est venue l'opinion, qu'il falloit de l'art pour faire des prières agréables à la Divinité: ceux qui ne se croyoient pas assez habiles, voulant pourtant aussi se rendre agréables aux Dieux, se firent composer des formulaires, qu'ils apprenoient et qu'ils récitoient; cet usage est encore fort commun parmi nous. Quand on a souvent répété un discours, on parvient bientôt à le prononcer sans y penser; ensorte que souvent on se trouve au bout de sa prière, sans savoir qu'on l'a dite.

Tous les peuples ont regardé la prière comme un devoir indispensable, de l'omission duquel la Divinité s'offenseroit, comme les hommes s'offensent, quand on manque à les saluer. On a donc fixé des tems pour la prière, comme le matin, le soir, en se mettant à table, et en se levant. Outre cela il y a des jours et des heures fixées, où l'on s'assemble pour faire des prières publiques. Les Mahométans ont sept prières à faire par jour.

L'opinion de l'utilité de la prière a porté bien des gens à faire de fort longues prières, ou une nombreuse file de prières plus courtes. Il y en a qui font cinq ou six prières avant le repas, et autant après. Quelques peuples du nord

nord de l'Asie ont inventé un moyen encore plus aisé, en faveur des simples, qui ne peuvent apprendre des prières, ou des gens à qui leurs devoirs ôtent le loisir de prier. Ils attribuent à la simple agitation du formulaire une salutaire vertu; ensorte qu'ils ont imaginé une boëte mobile sur un petit bâton, qu'on fait tourner avec un léger mouvement de la main, moyennant un poids, qui met la boëte à la volée. La prière écrite est enfermée dans la boëte, et il suffit de la tourner, pour avoir part à l'efficace de la prière.

Bien des gens attribuent à la prière, mais surtout à certains formulaires, un pouvoir merveilleux. D'autres attribuent une efficace supérieure à la prière faite par certaines personnes, comme par un prêtre, ou dans une certaine langue qu'ils n'entendent pas. Les Juifs, p. ex. attribuent une sainteté particulière à l'Hebreu, et les Mahométans à l'Arabe.

Il y a des hommes qui ont des opinions différentes. Ils prétendent, que la prière ne sauroit produire aucun effet extraordinaire, ni arracher à Dieu des faveurs, qu'il n'auroit pas résolu d'accorder; mais que la prière encourage et fortifie l'homme, et l'anime à bien faire. Ils disent que la prière se fait, non pour la Divinité, mais pour celui qui prie.

Jesus Christ demanda à Dieu d'être délivré des souffrances qui l'attendoient, et il savoit que Dieu ne le lui accorderoit point. Mais il se trouva plus de courage après la prière. Il a enseigné à ses disciples à prier en peu de mots, et leur défend expressément les longues prières.

Les temples, des bosquets consacrés servoient, et servent encore de lieu d'assemblée. Les hommes se les représentent comme des demeures saintes, où la Divinité se rapproche davantage des hommes. Ces temples ont toujours été des edifices distingués par leur magnificence, leurs ornemens, les richesses qu'ils renfermoient, le tout à proportion du gout, du génie et des facultés des peuples. On avoit mis, dit l'histoire, plus de cent ans à bâtir le temple de Diane à Ephèse, et beaucoup de Rois s'étoient empressés à l'orner.

Les Mages détestoient les temples; la Divinité est trop grande, disoient-ils, pour habiter dans un édifice fait de la main des hommes; la terre et les cieux sont le seul temple digne d'elle. Les premiers peuples n'avoient point de temples; et Salomon après avoir bâti celui de Jérusalem, au moment d'en faire la dédicace, s'écrie: Dieu habiteroit-il effectivement sur la terre? voilà les cieux ne le peuvent

vent contenir; combien moins cette maison que je lui ai bâtie?

Les temples renfermoient les simulacres, les vases sacrés, et les dons souvent magnifiques qu'on faisoit à la Divinité. Les prêtres y avoient leur demeure. Ils étoient regardés comme des personnes sacrées; on croyoit qu'ils avoient un commerce étroit avec la Divinité; et que ce commerce leur communiquoit une sainteté et un pouvoir supérieur. Plusieurs de ces prêtres étoient en réputation de connoître et de prédire, que le Dieu leur révéloit.

C'étoit dans ces temples, et par le ministère des prêtres qu'on célébroit le culte public. Il consistoit, outre les prières et les cantiques, dans des sacrifices, des processions, des festins et autres pratiques religieuses.

La reconnoissance des bienfaits de la Divinité, a fait naitre aux hommes l'idée de faire des offrandes ou des présens. Ces dons se faisoient, les uns en monnoie, en statues, en vases précieux; les autres en fruits, en grain, en vin, qu'on offroit au temple, comme pour le Dieu, et alloient au profit des prêtres; que le peuple regardoit comme les ministres des Dieux, et ce qu'on leur donnoit, comme un don fait à la Divinité. Chez certains peuples, entr' autres chez les Juifs, c'étoit une loi inviolable

d'offrir les prémices de tous les fruits, et même les premiers-nés des animaux.

A l'idée de reconnoissance se mêla peu à peu celle d'apaiser la justice de la Divinité, irritée contre les crimes des hommes. Le sang d'un animal devoit les expier. L'animal étoit tué dans le temple, et on le brûloit en tout ou en partie sur l'autel. Des restes de la victime on faisoit un festin pour les prêtres et la famille de celui qui sacrifioit. Ces sacrifices se faisoient aussi pour savoir l'avenir par les entrailles des victimes, ou pour se rendre la Divinité favorable en quelque grande entreprise. On faisoit des voeux dans les périls.

On crut que plus les sacrifices et les offrandes étoient précieuses, plus elles étoient agréables aux Dieux. De là est venue sans doute la coutume des Phéniciens et des Carthaginois d'offrir des victimes humaines. Les pères sacrifioient leurs enfans à Moloc. Les mères se faisoient un mérite d'assister à ces sacrifices, l'oeil sec et le regard tranquille. On mettoit l'enfant tout vif sur les bras de la statue; ses bras panchés laissoient tomber la victime dans un feu sous elle. L'histoire rapporte que dans des calamités publiques, on sacrifioit ainsi des centaines d'hommes et d'enfans à la fois.

On

On célébroit des jeux, on donnoit des ſpectacles, des feſtins, on faiſoit des proceſſions et des danſes aux grandes fêtes. Les fêtes de Bacchus étoient célébrées par des débauchés. Des hommes, des femmes en maſque couroient les rués et les champs, comme des inſenſés; ils crioient à pleine tête, ſecouoient des torches allumées; et commettoient des excès dans ces orgies. Les Romains qui reçurent presque tous les cultes, mépriſèrent celui des Egyptiens, et déteſtèrent celui de Bacchus.

Il falloit être initié pour être admis à la plupart de ces temples et de ces cultes. Les initiés n'étoient admis qu'après des inſtructions, des préparations, des purifications, avec de grandes cérémonies. Certains cultes appartenoient excluſivement aux femmes, d'autres aux hommes: les autres étoient communs, et les enfans mêmes y étoient initiés de bonne heure; on croyoit per là mériter la faveur de la Divinité. Socrate ne voulut point être initié.

Il falloit ſe préparer à certains ſacrifices, et à certains cultes, par des purifications des ablutions et d'autres cérémonies. Les Grecs et les Romains avoient coutume de faire des libations à leurs repas religieux; ils répandoient à terre quelques gouttes de vin, avant que de boire.

Ceux qui ont passé pour les plus sages, sans rejeter absolument les cérémonies, tâchoïent de plaire à la Divinité, par la modération, le courage, la patience, la température, l'humanité, la justice; en un mot, par l'exercice des vertus. Jesus Christ enseignoit, que les vrais adorateurs de Dieu faisoient consister leur culte, non dans la fréquentation des temples, mais dans l'amour de Dieu, la charité envers les hommes, et la fidélité à son dévoir; c'est ce qu'il appelloit, adorer Dieu en esprit et en vérité.

Tous les peuples ont cru que la Divinité punit les crimes, souvent en cette vie, et infailliblement après la mort. Or comme la plupart des désordres consistent dans l'abus des plaisirs, et que d'ailleurs ils pensoient, que les péchés s'expioient par des pénitences et des tourmens volontaires, il s'est trouvé une foule de gens, qui ont cru se rendre plus saints, plus agreables à la Divinité, et s'assurer un sort plus heureux après la mort, en se privant des douceurs de la vie. Les uns s'astreignoient à des jeûnes fréquens et austères, d'autres à des abstinences perpétuelles, s'interdisant tantôt le vin, tantôt la viande. D'autres se retiroient dans les déserts, fuyant le commerce des hommes se nourrissant de racines ou de fruits sauvages, ou de quelques légumes qu'ils cultivoient,

voient. D'autres encore plus auſtères, ſe fouettoient et ſe déchiroient le corps, ſe chargeoient de chaines, ſe perchoient ſur des colonnes, ſe tenoient des jours et même, à ce qu'on dit, des années entières dans une même poſture génante, etc. Ces perſonnages paſſoient pour des ſaints et des favoris de la Divinité. Ils ne faiſoient du moins aucun bien aux hommes, car ils ne travailloient pas, et vivoient d'aumônes, et quelquefois richement.

L'idée de ſe rendre agréable à la Divinité, produiſit par corruption la chimère de la Magie, qui ſe vante de pouvoir contraindre les Divinités, ſubalternes au moins, et les puiſſances infernales, à ſervir l'homme, et à lui révéler les ſecrets de l'avenir; de produire des changemens dans les cieux, dans les aſtres et les ſaiſons; d'opérer toutes ſortes de merveilles favorables ou malfaiſantes. Elle employoit à cet effet des cérémonies myſtérieuſes, des paroles barbares, quelquefois le ſang humain. Ces merveilles s'opéroient ſouvent par le ſecours des puiſſances infernales. Les prêtres s'emparèrent de cet art; il leur fournit des revenus amples et aſſurés ſur la crédulité et l'imbécilité publique. Cette ſuperſtition s'eſt ſoutenue juſq' à nos jours, quoique tous les gens éclairés ſe ſoient élevés contr'elle. On trouve encore par-

tout des impoſteurs, qui ſe vantent de chaſſer les démons, de découvrir les ſecrets de l'avenir et les tréſors cachés; et une foule de dupes qui les croient.

Tous les hommes ſe ſont accordés à reconnoitre l'immortalité de l'ame et une autre vie, où les hommes ſeront punis ou récompenſés ſelon leurs actions; une Divinité qui prend ſoin du monde et des hommes ſon ouvrage, qui mérite les honneurs et le culte des hommes, et à qui l'on peut plaire par la piété et la vertu. Mais ils ſe ſont fort diviſés ſur la manière de lui plaire par les cérémonies du culte public. Elles ſont auſſi différentes que le génie et le gout des différens peuples.

Chaque ville en Egypte avoit ſes Dieux particuliers, et ſouvent le Dieu d'une ville étoit en abomination dans la ville voiſine. Les uns ſacrifioient d'une manière, es les autres d'une autre; quelques uns abhorroient les temples, et les autres en conſtruiſoient avec magnificence. Chacun prétendoit avoir le meilleur culte et quelquefois le ſeul agréable à la Divinité. Il y a eu ſouvent des querelles fort vives à ce ſujet, entre les différens partis; car tous les hommes ſont fort attachés au culte de leurs pères; enſorte qu'il eſt fort rare, qu'ils paſſent à un autre. En effet il faut pour cela,

ou

ou beaucoup de raiſon pour diſcerner ce qui eſt bon, ou beaucoup de légéreté et d'indifférence. Toutes les hiſtoires ſont remplies de martyres ſoufferts pour le culte adopté. Ce zèle pour le culte rendoit les partis irréconciliables, et perſécuteurs ardens de tous ceux qui en profeſſoient un autre ; les regardant comme des ennemis de la Divinité, comme des profanes, des impies, des obſtinés, qui fermoient les yeux à la vérité, en lui préférant une erreur déteſtable. Le Juif ne vouloit pas même recevoir un verre d'eau de la main du Samaritain ; non que le dernier adorât un autre Dieu, ou pratiquât d'autres cérémonies ; mais c'eſt qu'il célébroit ſon culte, dans un temple édifie ſur le mont Garizim, au lieu qne le Juif ſe rendoit à Jéruſalem.

Les idolâtres ſe rendirent perſécuteurs des Chrêriens, eux qui avoient auparavant toléré toutes les religions. Le Chriſtianiſme ayant pris le deſſus, lorsqu'un Empereur l'eût embraſſé, perſécuta le Judaïſme et le Paganiſme à ſon tour. Il fit plus. Les Chrêtiens ſe partagèrent ſur certains dogmes obſcurs et indécis. Le parti le plus fort perſécuta le plus foible, lui ravit ſes biens, et fit couler ſon ſang. Tout cela ſe fait par un zèle aveugle, ou par politique.

SECTION VII.

DE LA SOCIÉTÉ PATERNELLE.

L'homme ne vit pas seul; excepté quelques personnes, jetées par un naufrage dans une île déserte, ou quelque enfant égaré dans une forêt, comme il s'est trouvé une petite fille en France; tous les hommes vivent avec leurs parens, ou leur famille au moins.

La petite fille dont je viens de parler, pouvoit avoir neuf ou dix ans, et parut sur le soir dans un village. Comme elle étoit fort brune et toute nue, un paysan superstitieux la prit pour un démon, ou pour un monstre, il lâcha son chien sur elle. Celle-ci l'attendit sans crainte, et dès qu'il fut à portée, elle lui déchargea un coup de bâton, qui l'étendit roide mort. Elle fut prise, on trouva qu'elle ne savoit ni parler ni penser, et ne différoit d'une brute que par la figure.

La première société est celle des pères avec les enfans. Les quadrupèdes et la plupart des oiseaux, ont une société de courte durée, surtout avec leurs mères, qui finit dès que le petit peut pourvoir à ses besoins, ce qui arrive bientôt après sa naissance. Il y a des différences selon les espéces.

Les

Les pères aiment beaucoup leurs enfans, et les mères les aiment encore davantage. Cependant les enfans, bien loin d'être de quelq'utilité aux parens, leur donnent beaucoup de peines, surtout aux mères. Les cris des enfans les inquiètent, leur moindre maladie les allarme; leurs maux les affligent; et souvent ces petites créatures chagrinent leurs parens par leur désobéissance, leurs caprices, leurs folies.

Les hommes seroient semblables aux animaux, sans l'education et l'instruction. Ce sont les pères, les mères, les maîtres qui enseignent aux enfans parler, à penser, à travailler; qui leur montrent ce qui est bon et mauvais, et comment ils peuvent se servir des instrumens qui nous facilitent l'ouvrage; à faire et employer le feu. En un mot, c'est l'éducation qui nous distingue des animaux.

Cette culture demande une entière obéissance de la part des enfans, car il est impossible d'instruire celui qui ne veut pas ecouter, et de former celui qui ne veut pas faire ce qu'on lui ordonne. Voilà pourquoi les enfans naissent foibles et flexibles: flexibles, pour se prêter aisément à tout; et foibles, afin que les parens puissent les contraindre sans peine à l'obéissance. L'éducation étant un grand ouvrage demande un long tems, c'est pourquoi la foiblesse des enfans est si longue, au lieu que les ani-

animaux ont bientôt la force de leurs pères et de leurs mères. Un enfant qui, à l'âge de six mois, seroit aussi fort que son père, ne pourroit pas être élevé, il n'obéiroit pas, et il seroit impossible de lui faire comprendre, que l'obéissance lui est utile, puisqu'il ne sauroit encore ni parler ni entendre raison.

Aussi les pères et les mères ont toujours beaucoup d'autorité sur leurs enfans. Chez les Grecs il dépendoit du père d'élever ses enfans, ou de les faire mourir. Il pouvoit les punir de mort, quand ils manquoient à leur devoir. Chez nous les pères n'ont pas ce droit, mais il peuvent disposer de leurs enfans à leur gré, les conduire, les punir comme ils veulent. Le magistrat leur prête son secours, s'ils le demandent: le fils rebelle est mis en prison sans examen à la seule réquisition du père. Chez les anciens Germains, les fils n'osoient ni manger ni boire, ni se montrer en public avec leurs pères, jusqu'à ce qu'ils portassent les armes. Quand les fils sont élevés, c. à d. quand ils sont hommes, l'autorité du père sur eux cesse; et la reconnoissance, l'amour, le respect prennent la place de l'obéissance. Les filles demeurent sous tutelle, jusqu'au mariage.

De tout tems l'autorité paternelle a été fort respectée; la religion même l'augmentoit. La béné-

bénédiction du père étoit un grand avantage; au lieu que ses malédictions passoient pour attirer aux enfans les effets de la justice divine. La bénédiction du père, disoient les Juifs, édifie la maison des enfans, mais la malédiction de la mère la ruine.

Les parens sont chargés de pourvoir à la subsistance de leurs enfans, et de répondre de leur conduite. Si les derniers causent quelque dommage, les premiers sont tenus de le réparer. Les enfans héritent les biens de leurs parens. Il y a des pays, où un père peut déshériter ses enfans, en tout ou en partie; et d'autres, où cela ne lui est pas permis.

Si les pères et les mères viénnent à mourir, avant que les enfans ayent l'âge et l'éducation convenables, des parens ou des amis se chargent, sous le nom de tuteurs, du soin de leur éducation, et de la gestion de leur patrimoine; et entrent en partie dans les droits des pères; mais ils rendent compte au magistrat de leur gestion.

Les enfans perdent souvent de bonne heure, les uns leur père, les autres leur mère. Ils ne trouvent jamais en ceux qui en rempliſſent la place, la tendresse et les soins que les premiers avoient pour eux; d'ailleurs ils restent quelquefois sans bien et sans ressoure pour vivre.

Ils

Ils ne périssent pas de faim, des parens, des personnes charitables, la police prennent soin d'eux; mais ils n'ont pas les agrémens, la bonne nourriture, qu'ils avoient dans la maison paternelle; surtout ceux dont les pères avoient quelque charge, ou quelque revenu considérable, qui cesse par leur mort. Mais cette éducation plus dure n'est pas toujours un mal. Bien des enfans délicatement élevés, se corrompent et s'affoiblissent, s'adonnent au plaisir, et négligent le travail. Une éducation plus dure les fortifie, les forme au travail, à la modération et a l'obéissance. Souvent les pères et les mères confient à d'autres le soin de l'instruction et de l'éducation de leurs enfans, parce qu'ils n'ont pas toujours le loisir ou la capacité de le faire eux-mêmes. Il y a des écoles publiques, des instituts d'éducation. En Perse et à Lacédémone, il n'étoit pas permis aux pères d'élever leurs enfans à leur fantaisie. Il y avoit des établissemens publics, où la jeunesse étoit formée en commun.

Les frères et les soeurs s'aiment mutuellement, cependant ils ne s'accordent pas toujours, ou plutôt ils se querellent assez souvent.

SECTION

SECTION VIII.

SOCIÉTÉ CONJUGALE.

Quand les jeunes gens deviennent grands, ils se marient. Cependant ils ne le font pas tous, et il s'en trouve des deux sexes qui refusent de se marier, les uns par piété, croyant ainsi se rendre plus agréables à Dieu; les autres par paresse, de peur d'avoir une famille à entretenir; ou par libertinage, afin de n'être pas gênés par une femme; d'autres ne peuvent pas se marier avec la personne qu'ils voudroient, et ne trouvent pas un autre parti à leur gré. Il y en a, mais très peu, que personne ne veut épouser.

Ce sont les jeunes hommes qui choisissent, et qui demandent en mariage; les jeunes filles n'ont d'autre parti à prendre, que d'attendre qu'on les demande. Les filles qui désirent de se marier, et qui s'empressent trop, sont en grand danger d'être méprisées, On demande de la réserve des filles.

D'un autre côté il y a des filles difficiles et délicates qui exigent trop d'une homme. Ce défaut peut aisément venir des flatteries des jeunes hommes qui croient les filles assez vaines pour se laisser prendre à des flatteries outrées.

trées. Ces flatteurs pensent rarement à un attachement sérieux, et ne cherchent que l'amusement; c'est pourquoi ils tiennent à toutes le même langage. Une fille éblouie de ces louanges, croit pouvoir prétendre à tout, et les partis qui s'offrent ne sont jamais assez bons pour elle. Elle les refuse donc, elle vieillit, ses espérances s'évanouissent; alors elle saisit la première occasion, de peur de ne rien trouver, et accepte quelque misérable; ou bien elle demeure fille toute sa vie.

Un homme avoit chez lui une fort jolie parente. Quelques jeunes gentilshommes ayant les entrées libres dans la maison, la voyoient souvent, et ne manquoient pas de lui faire hautement l'éloge de sa beauté. Un honnête pasteur, bien placé la demanda en mariage; et elle panchoit fort à l'accepter. Mais les jeunes Messieurs lui dirent et lui répétèrent, que c'étoit dommage; qu'une fille comme elle étoit trop bonne pour un pasteur, et pour se séquestrer à la campagne. La pauvre le crut, s'attendant sans doute, à devenir un jour une Dame d'importance. L'affaire fit du bruit; et personne ne la rechercha depuis; ceux qui l'avoient flattée ne pensoient pas à elle, et la pauvre fille finit par perdre l'esprit de regret.

Les

Les filles qui vieillissent, n'obtiennent jamais la considération, qu'on accorde partout à une mère de famille: et quand on sait qu'elle est cause de son célibat, on s'en moque; elle passe d'ailleurs la plus grande partie de sa vie sous tutele ou dans la gêne.

Les jeunes hommes règlent leur choix sur différentes vues. Les uns se laissent et prendre à la beauté, à une belle danse, à une belle voix, ou à tel autre avantage. Cela n'arrive guères que dans la première jeunesse, et plusieurs s'en repentent. Après les premiers mois, accoutumés aux attraits de leurs femmes, et trouvant des défauts qui les chagrinent, le caprice, l'entêtement, la légéreté, la vanité, la coquetterie; ils se repentent de leur mauvais choix.

Un grand nombre ne cherche que la fortune; une fille riche a pour eux toutes les qualités. Ce n'est pas la personne, c'est l'argent qu'ils courtisent. Quelquefois les jeunes gens se voient à peine, et ne se connoissent point du tout avant le mariage. L'épouseur donne commission à un courtier de mariages; celui-ci sait à peu près ce qu'il faut à un tel; c. à d. l'âge, la condition et l'argent; il a une liste, la plus exacte qu'il peut, des filles à marier et de leur bien. Il fait les propositions. Les futurs se voient une fois par son entremise dans une mai-

ſon tierce. On ſe regarde, et voilà qui eſt fait. Il y avoit des peuples dans l'antiquité, qui ne donnoient point de dot à leurs filles. Les Nègres es les Lapons reçoivent des préſens de leurs gendres futurs, au lieu d'en donner. Ces filles ſavent au moins, qu'on les demande pour leur perſonne. C'eſt ce que nos filles riches ne peuvent ſavoir. Car celui qui ambitionne la bourſe, courtiſe la perſonne. Un homme qui ſe marie ainſi, ſ'en repent le plus ſouvent. Les riches héritières ſont quelquefois vaines, adonnées au luxe, au plaiſir, au jeu, et ſavent épuiſer leurs revenus en bagatelles ; ou bien elles ſont négligentes et ignorantes en ménage, n'ayant rien fait dans la maiſon paternelle, où la mère ou les domeſtiques ſe chargeoient de tout. Certaine fille ſans autre affaire que quelques pompons et ſon clavecin, qui jamais n'avoit couſu du linge ordinaire, ni vu la cuiſine, parce que ſa mère, bonne économe et fort active, ne le permettoit pas, entre par hazard dans la cuiſine, et voit la ſervante enlever quelque choſe de deſſus le lait et le manger. Que faites-vous là, dit la jeune perſonne ? Il faut bien écumer le lait, répond l'autre, et plutôt que de jeter l'écume au feu, je la mange. La demoiſelle ſe paya de cette raiſon. Remarquez qu'elle paſſoit les dix-huit. D'autres héritières ont grand

grand soin, de faire sentir à leurs maris, les obligations qu'ils leur ont: elles leur font entendre souvent, que le bien vien de leur part, et qu'ainsi le mari n'est point en droit de leur refuser ce qu'elles exigent, ni de contrôler leurs dépenses. Qu'elles prodiguent en parures, au jeu; on dit au mari, qu'il ne lui en coute rien. Une telle femme ne s'enferme guères dans son ménage, alléguant qu'elle n'est pas esclave, et qu'elle n'en a pas besoin, vû qu'elle est riche. Ou bien même elle ne permet point à son mari, de se mêler de ses revenus, elle administre elle-même sa recette et sa dépense. Le mari doit fournir aux besoins de la maison, Madame ne s'en mêle pas, et refuse même de payer les dettes, si le mari ne pouvant suffire à tous, s'est vu contraint d'en faire. Ce n'est pas à dire qu'elles soient toutes de cette trempe.

Bien des hommes n'ont d'autre règle de leur choix que la vanité, et recherchent des femmes au-dessus de leur état; le petit bourgeois ne veut s'allier qu'à de bonnes familles, et le bon bourgeois veut une demoiselle. Ils n'y gagnent rien, car la femme n'élève pas le mari; celui-ci reste ce qu'il est, et ne fait qu'abaisser sa femme: ce qui lui en revient est de pouvoir dire Monsieur mon beau père, Messieurs mes Oncles et mes Cousins. Or ces Messieurs

ne donnent pas leur Demoiſelle à un bourgeois, tant qu'ils ont quelque eſpérance de la mieux placer; c. à d. ſi Mademoiſelle n'eſt nue, hideuſe, ou ſtupide: et ils ne regardent jamais le bourgeois que comme un homme fort au-deſſous d'eux. Les exceptions ſont rares, et le pas dangereux.

Les filles acceptent par les mêmes raiſons que les hommes demandent. Les unes veulent des riches, et les autres des maris titrés. Elles courent les mêmes riſques que les hommes.

Surtout la nobleſſe éblouit les riches bourgeoiſes, et quelquefois leurs parens. Bien des pères ne donneroient pas leurs filles à un bourgeois comme eux, et la reſervent à un cavalier, qui ne ſ'adreſſe a eux que pour la richeſſe, et qui bientôt après mépriſe ſa femme, dépenſe ſon argent, joue, boit, dégage ſes terres obérées, et ſuce le facile beau-père. La fille devient Madame, mais elle eſt mépriſée de la nobleſſe. On trouve quelques exceptions peu fréquentes.

Ceux qui ſavant cela ont grand ſoin d'y penſer, et de ſonder la perſonne qu'elles veulent épouſer. Elles regardent en premier lieu aux qualités perſonnelles. Le père de la fille examine, ſi le prétendant eſt homme par la raiſon, la capacité; ſ'il eſt en état de nourrir une famille,

famille, et de la conduire; comme font les Groenlandois, qui n'acceptent point de gendre, s'il n'eſt habile à la pêche du chien marin. On obſerve encore s'il n'a pas des défauts trop choquans, comme l'emportement, l'avarice, l'injuſtice, l'ivrognerie, le menſonge, le jeu. Car une fille, quelque bonne et ſage qu'elle ſoit, ne ſauroit être heureuſe, avec un homme entâché de ces vices. Un père ſage, une fille prudente ne demandent pas qu'un homme ſoit ſans défauts; il n'y en a aucun. Le jeune homme de ſon côté, ou ſon père, examine ſi la jeune fille eſt ſage, ſi elle a une bonne réputation, ſi elle n'eſt pas vaine, dépenſière, négligente, coquette; ſi elle ſait travailler, conduire un ménage, ſi elle n'eſt pas contredisante, acariâtre, grondeuſe, impertinente.

De part et d'autre on prend garde à la ſanté. Un jeune homme valétudinaire ne peut fournir aux beſoins d'une maiſon, et laiſſera une jeune veuve; une fille foible ne ſuffira pas au tracas du ménage; ſes enfans ſeront délicats. La perſonne malade rend la vie triſte et pénible à celle qui ſe porte bien. On fait quelque attention aux défauts corporels trop choquans.

Une certaine convenance de caractère eſt bien utile. Un homme vif a beſoin d'une femme patiente; une femme légère d'un mari gra-

ve; un homme qui penche à la triſteſſe, recherche une femme gaie ſans excès. Plus il y a d'égalité de condition entre les époux, et plus ont peut eſpérer une union heureuſe. L'égalité de bien n'eſt pas ſi néceſſaire. Un jeune homme riche peut ſans riſque épouſer une pauvre fille, pourvu qu'il ſe ſente la force, le courage, l'habileté néceſſaire pour ſubvenir aux beſoins de la maiſon. Mais un pauvre homme riſque toujours, en épouſant une fille riche. Les hommes qui épouſent des femmes trop au-deſſous de leur condition, ſ'expoſent à bien des chagrins. Qu'un bon bourgeois, p. ex. épouſe ſa ſervante; celle-ci ſort tout-à-coup de ſon état, elle ne ſait quelle contenance faire et devient impertinente, ſans avoir aſſez d'uſage du monde pour ſ'en cacher. Aux vices groſſiers de ſon premier état, elle joint ceux que le changement lui inſpire, et n'a les bonnes qualités ni de l'une ni de l'autre condition.

La conformité d'âge eſt pareillement bien déſirable, pour maintenir l'union des époux. La jeuneſſe eſt trop vive, et la vieilleſſe trop lente et trop froide; les caractères, les gouts ſont trop différens, pour qu'elles ſ'accordent bien. On voit cependant des mariages aſſez fréquens entre de jeunes hommes, et des veuves âgées, pour entrer dans un établiſſement tout formé,

formé, ou pour hériter. D'un autre côté de jeunes filles épouſent, à la ſollicitation de leurs parens, des vieillards riches. Le plus ſouvent on ne forme ces liens, que dans l'eſpérance d'en être bientôt délivré par la mort. Il n'y a ni intimités ni confiance, la disproportion eſt trop grande. On voit quelques exceptions. Un jeune homme ſage a de la reconnoiſſance et des égards, pour une femme à qui il doit ſa fortune; et une jeune femme prend ſoin d'un vieux mari, qui lui fait des avantages. Ceux qui font autrement ſont blâmés.

Presqu'en tout pays les lois donnent un grand pouvoir aux parens ſur le mariage de leurs enfans; ſurtout ſur celui des filles. Il y a des pays, où les parens conviennent entr'eux, et les jeunes mariés ſe voient pour la première fois, le jour de leurs nôces.

Les filles ont coutume de rougir ou de rire, quand on leur parle de mari, elles n'écoutent pas quand on leur donne des avis. On diroit qu'elles ont honte de dire oui, quand on les recherche. Chez les Négres, les époux ſont obligés d'enlever leurs fiancées de la maiſon paternelle; et celles-ci font ſemblant de crier et de ſe débattre. Il en étoit de même chez pluſieurs anciens peuples. Ces enlévemens réuſſiſſent toujours. Chez nous la cérémonie

d'ôter la couronne à la mariée, eſt ſouvent accompagnée de larmes. Quelquefois même la mariée a des angoiſſes réelles, au moment de recevoir la bénédiction nuptiale. Cela n'eſt pas étonnant, outre ce que la mode peut y contribuer, les filles entrent la plupart du tems en mariage, ſans en connoitre ni les devoirs, ni les peines, ni les avantages, ni les précautions. Les mères prudentes inſtruiſent leurs filles.

Dès que deux jeunes perſonnes ſont fiancées, la renommée ſ'occupe d'elles. On cite toute leur vie; l'un plaint le jeune homme, et l'autre la jeune fille. Ils ſont expoſés à la raillerie dans les cercles où ils ſe trouvent.

Les nôces ſe célèbrent par tout pays avec grand appareil, ſelon les facultés des deux parties. Grande parure, grande chère, foule de convives, cérémonies. Le jour des nôces eſt un des plus ennuyeux; et bien des gens ſe ruinent, avant que d'entrer en ménage. Souvent le fiancé fait des préſens à ſa fiancée, qu'il payera enſuite de la dot de celle-ci. Si la mariée eſt fille, elle porte une couronne; ſi elle eſt veuve, on ne lui en met point. Il y a des peuples, où toute la cérémonie conſiſte en ce que la fiancée ſe rend chez ſon fiancé, et va faire à la cuiſine l'ouvrage de la maiſon, qu'elle fera tout le tems de ſa vie.

Les

Les commencemens du mariage reſſemblent beaucoup au tems des fançailles; ce ſont des fêtes, des amuſemens; point de devoirs ſérieux; les époux ſont complaiſans, le mari eſt prévenant. Peu à peu on rentre dans le cours d'une vie ſérieuſe et occupée; on s'accoutume l'un à l'autre, et la première affection ſe rallentit.

Il arrive ſouvent que des frères et des ſoeurs, eſtimables et bons de part et d'autres, honnêtes, polis, complaiſans, et de bon accord avec tout le monde, ſont aſſez difficiles entr'eux, et ont des débats. C'eſt que chacun a ſon caractère et ſes défauts particuliers, qui contrarient ceux de l'autre; la familiarité, l'habitude d'être toujours enſemble, affoiblit la pointe de l'amitié, et fait évanouir cette ſorte de reſpect, qu'on a pour les perſonnes qu'on voit rarement; avec celui-ci ſe perd la complaiſance. On ſe gêne bien quelques heures, quelques jours; mais entre frères, il faudroit toujours ſe gêner, pour ſe complaire mutuellement, et c'eſt ce qui n'arrive pas. Il en eſt de même entre mari et femme. Un jeune homme qui aime une fille, et qui la déſire en mariage, a pour elle une amitié fort vive, il ne la voit que quelques heures chaque fois. Si la fille a quelque amitié pour lui, elle eſt accommodante et agréable. Le jeune homme eſt par ſes ſentimens, diſpoſé à

la plus grande complaisance; la mode et l'éducation lui ont appris à flatter les personnes du sexe, et il flatte avec plaisir celle qu'il aime, et qu'il veut gagner. Les jeunes gens ne se voient qu'aux momens de loisir, ils n'ont rien à démêler ensemble, ensorte qu'ils ne peuvent pas se croiser, et il règne entr'eux une parfaite harmonie. Les premiers jours du mariage, c'est la même chose.

Celui qui se promettroit toute une vie semblable, se tromperoit beaucoup. La jeune femme ne peut juger, ni de caractère de son mari, ni de ses complaisances futures envers elle, par ce qu'elle en a vu jusqu'ici. Elle même ne sera pas toujours cette personne gaie, complaisante, douce, qu'elle est à présent. Le mari se met au travail, il se fatigue, il a des peines, des chagrins. La femme ne nage pas toujours dans l'abondance et le plaisir. Le soin du ménage, l'embarras, la mauvaise volonté des domestiques; des incommodités l'attendent. A la gaieté succède le sérieux, quelquefois l'humeur.

Les jeunes mariés, qui n'ont pas pensé à tout cela, sont tout étonnés de ce changement; ils s'affligent, leur espérance trompée, la comparaison du présent et du passé, leur fait croire qu'ils sont malheureux. Cette idée leur inspire déja un commencement d'aversion; ils s'ai-

s'aigriſſent, et l'aigreur groſſit tous leurs ſujets de plainte; ainſi ils ſe tourmentent l'un l'autre. Surtout la jeune femme a vu un amant empreſſé, reſpectueux, complaiſant, flatteur; elle l'a cru parfait, parce qu'elle le voyoit tel; elle trouve à préſent un mari, uni dans les façons, peut-être ferme, impérieux. Elle étoit la maitreſſe, à cette heure on lui demande de céder. Peut-être trouve-t-elle un libertin, un brutal, là où elle n'avoit vu qu'un homme careſſant et flatteur. Elle a eſpéré, et elle prétend peut-être, un mari toujours ſemblable à l'amant. Elle ne peut que ſe plaiudre.

Les jeunes hommes gâtent les filles par leurs flatteries, et puis ils veulent qu'elles deviennent des femmes complaiſantes et même ſoumiſes. Les plus vicieux ſont les plus careſſans. On croit qu'un amant trop empreſſé devient un mauvais mari; et on préfère un homme plus uni dans ſes façons.

Dés qu'on eſt en ménage, les beſoins augmentent. Un jeune homme a un ménage fort ſimple; une fille trouve chez ſon père ce dont elle a beſoin. Mais dès qu'ils ſont mariés. la maiſon ſ'agrandit; il faut un ameublement et un logement ſortable, des domeſtiques, une table plus régulière, on voit des amis, il faut les recevoir chez ſoi. Viennent les enfans; nou-

nouveaux soins, augmentation du domestique; ces besoins vont toujours en croissant à mesure que la famille grossit, et que les enfans grandissent. Nos artisans, nos laboureurs n'ont pas tant d'embarras. Les Nègres, les Tartares, les Américains bien moins encore.

Les époux sont très souvent de différent avis. La femme est ordinairement craintive, et le mari a plus de courage; celui-ci forme des entrepriſes, que celle-là croit téméraires et impossibles. La femme sensible ne sait pas faire des actes de vigueur, et s'oppose souvent à ceux que le mari se croit obligé de faire. Or il est impossible que tous deux ayent leur volonté. On est donc convenu par tout pays, et de tout tems, que dans ces cas la femme cèderoit au mari. Plusieurs raisons appuyent cet usage. Les hommes étant moins souples que les femmes, ne cèderoient pas aisément. L'homme a beaucoup plus de force que la femme, et chez le peuple et les nations sauvages et grossières, les hommes usent souvent de cette force pour maltraiter leurs femmes; et si l'usage n'apprenoit aux femmes à céder, il seroit à craindre que les violences ne ne devinsent fréquentes.

Bien des femmes prétendent être léſées par cet usage, et refusent de s'y soumettre; il y en a telle, à qui il suffit que son mari ait quelque

que volonté, pour qu'elle ſ'obſtine au contraire. Ces femmes vivent dans une désunion perpétuelle avec leurs maris, à moins que le mari n'aime ſon repos et ne craigne le bruit. Alors celui-ci ſouffre aſſez patiemment l'obſtination et les caprices de ſa femme, mais il ne l'aime pas, il l'évite, et fuit la maiſon. Les enfans témoins du mauvais exemple des parens, ne reſpectent ni le père ni la mère; les domeſtiques qui craignent moins les maitreſſes, mépriſent ici le maitre, et ſont inſolens. Le mari néglige ſon travail, cherche dehors de l'amuſement, et fait des dépenſes.

Les hommes qui ont le ſang vif, ne ſouffrent pas ces contradictions: on ſe hait, on ſe traverſe, on en vient à de fâcheuſes extrémités, on ſ'évite, on ſe boude, on ſe ſépare; chez le peuple on ſe bat. La maiſon tombe en décadence.

Auſſi les femmes prudentes évitent-elles ſoigneuſement ces contradictions; elles cèdent et le font avec plaiſir, quand elles ont un mari reſpectable par ſon ſens et ſa conduite. Même lorsque leurs maris ſe trompent viſiblement, elles ne heurtent pas de front leurs volontés, mais attendent le moment favorable, font des repreſentations, et réuſſiſſent ordinairement à ramener leurs maris à leurs vues.

Une

Une femme prudente peut corriger un mari de vices considérables, comme de l'ivrognerie, de la négligence des affaires, de l'abandon de sa maison, de son gout pour le plaisir, de ses prodigalités, de ses brusqueries. Elle gagne de l'autorité par sa douceur et sa complaisance, rend sa personne et la maison agréable à son mari, le retient avec de l'adresse et de la patience, sans qu'il s'en apperçoive. On raconte qu'un homme qui avoit le vin mauvais, et à qui il arrivoit souvent d'en boire, brisoit dans son ivresse tout ce qui lui tomboit sous la main. La femme s'en affligeoit, mais ne disoit mot. Un soir qu'il recommençoit ce train ruineux, elle prit sans affecter aucune colère, un miroir, puis une porcelaine, et les mit en pièces. Le mari la regarde: Que faites-vous là? Je vois, mon cher, que ces choses vous importunent, je vous aide à vous en débarrasser. Le mari confus n'y retourna plus de sa vie.

Bien des femmes aussi, qui ont des maris vicieux, déréglés, ou seulement indifférens pour leurs méchantes femmes, ne cessent de se plaindre, de crier, d'étourdir leurs maris de reproches et d'injures. Au lieu de faire cesser le mal, elles l'empirent.

Le mari est chargé du soin de procurer la subsistance par son travail, d'expédier les affaires du

du dehors, de gouverner la maison, d'en régler la dépense sur ses revenus. La femme a soin de l'ordre, de la propreté, des domestiques, des enfans, surtout en bas âge, et des filles en tout tems. Elle ordonne la cuisine, remplit le garde-manger. Chacun a son ouvrage, et tout va bien quand chacun fait le sien, sans vouloir trop se mêler de celui de l'autre.

Il y bien des femmes lâches, négligentes, malpropres sur elles et dans leur maison. La poussière ronge les meubles, les hardes trainent, la vaisselle reste sur la table, le linge sale pourrit dans les coins. Elles sont mal peignées, passent les demi-journées en habit de nuit; les araignées filent leurs toiles aux fenêtres, les domestiques travaillent et volent quand ils veulent; les enfans mangent tout le jour, et jettent leurs restes sur les meubles et sur les planchers. Les servantes ont la clef de la cave et du garde-manger; les provisions finissent avant le tems, les meubles se gâtent, les habits se salissent; on perd, on casse, on vole. La maison périt. Ces femmes se plaignent de la dureté du mari, qui veut les tirer de leur indolence; elles disent qu'il veut les rendre esclaves.

Rarement les hommes aiment le détail de l'ordre, et prennent soin de leurs hardes, de leur

leur linge; on en voit qui demandent le matin à leurs femmes, les hardes qu'ils ont quittées en se couchant. Leurs occupations les empêchent ordinairement d'être fort exacts. Les femmes soigneuses y suppléent.

On trouve des femmes qui nourrissent leurs maris, soit par leur dot, soit par leur travail; et des maris qui ne font rien. D'autres maris font l'ouvrage des femmes, lavent le linge, font la cuisine, apportent à leurs femmes le déjeuner au lit. Ces hommes qui font si bien l'ouvrage des femmes, font ordinairement très mal le leur; ils n'en ont ni le tems, ni le courage. Leurs femmes les méprisent, et la misère les talonne.

Bien des maris se défient de leurs-femmes, et ne leur donnent l'argent du ménage qu'en détail, et pour chaque article à part. Quelques uns vont au marché acheter les denrées, ordonnent la cuisine et débourſent un denier pour des herbes; ils excitent ainsi leurs femmes à les tromper, et celles-ci ont ordinairement une bourse secrette Les femmes séparent alors leurs intérêts de ceux de leurs maris, comme si la femme pouvoit être bien, quand le mari est ruiné. Un homme de ceux qui vont eux-mêmes courir les marchés, donna un habit à sa fille. Celle-ci eut la commission de lever l'étoffe.

l'étoffe. Elle en paya vingt quatre écus, et en déclara vingt à sa mère ; et celle-ci en passa seize en compte à son mari. La mère voloit donc le père, puisqu'elle ajoutoit quatre écus ; et la fille les voloit tous deux, car elle avoit dequoi payer les quatre écus restans.

Il seroit difficile de trouver des époux, toujours en bonne intelligence, et qui n'eussent jamais aucun démêlé entr'eux.

La polygamie règne chez presque tous les peuples barbares, chez les Mahométans, les Chinois, les Japonnois. Les trois derniers peuples les achetent pour la plûpart ; il y a des marchés aux femmes, comme chez nous aux denrées. Les femmes sont esclaves et vivent enfermées, ne sortant jamais que sur permission, bien couvertes, cachées dans des chaises exactement closes, et environnées d'hommes armés. Les Chinois ont imaginé un plaisant moyen d'empêcher leurs femmes de sortir ; c'est de mettre les petits pieds à la mode. On écrase presque les pieds aux petites filles, et une femme, dit-on, a le pied à peine aussi grand que nos enfans de dix ans. Elles ne sauroient marcher d'un pas ferme, et par conséquent elles ne peuvent guères sortir. Toute leur occupation est de se parer pour plaire à leur mari, et de faire quelques ouvrages à l'aiguille.

Chez les peuples barbares, les Nègres, les Indiens, les Américains, les femmes ſont fort ſoumiſes à leurs maris, et ce que les ſervantes ſont chez nous. Les femmes des Nègres ſaluent leurs maris à genoux le matin, et font tout l'ouvrage, tandis que le mari ne fait presque que fumer du tabac. Jamais elles ne mangent avec lui, ni en ſa préſence, mais elles dinent de ſes reſtes dans un coin à part. Les Groenlandoiſes bâtiſſent les maiſons, les maris ne font que pêcher.

Les Grecs et les Romains n'avoient qu'une femme, comme les chrêtiens. Les Perſes en avoient pluſieurs; bien des Juifs ont imité cet exemple. Les femmes grecques n'alloient à aucun feſtin, que chez leurs proches parens, et ne voyoient pas les étrangers, qui rendoient viſite au mari. Les Romaines ſortoient à peu près comme nos dames. Chez nous il y a des filles qui ne ſe marient, que pour être moins gênées; et pour faire autant de viſites et de courſes qu'il leur plaît. Les dames perſes regardoient l'ouvrage de main comme une occupation ſervile; les grecques faiſoient les habits de leurs maris et de leurs enfans. Les juives en uſoient de même. Voici ce qu'en dit Salomon,

„Qui

„Qui trouvera une femme vertueuse? elle „vaut beaucoup mieux que les perles. Son mari „met sa confiance en elle, et rien ne lui man„quera. Elle lui fera du bien, et non du mal „tous les jours de sa vie. Elle amasse de la „laine et du lin, qu'elle travaille avec habileté. „Elle ressemble aux navires des marchands, qui „amènent les richesses de loin; elle se lève avant „le jour, et distribue l'ouvrage à ses filles et à „ses domestiques; elle achete des champs, et „plante des vignes. Elle est pleine d'ardeur „et de courage. Elle console l'affligé, et prête „au pauvre une main secourable. Elle ne craint „point la neige pour sa famille, car toute sa fa„mille a des vêtemens doubles. Elle se „fait des tours de lit, et des habits d'écar„late et de fin lin. Son mari est estimé et siége avec les magistrats. Elle fait toute sorte „de linge, et le vend; elle se revêt avec dé„cence, ne craint point le lendemain, et parle „avec sagesse et douceur. Elle a toujours l'oeil „sur sa maison et ne mange point le pain de „paresse. Ses enfans la respectent, son ma„ri l'aime et lui donne des louanges. Il dit „d'elle: La bonne grace est trompeuse, la „beauté s'évanouït, mais la femme vertueuse „mérite des éloges."

Ce ne ſont partout que les riches qui ont pluſieurs femmes, et qui les enferment; les pauvres ſont trop heureux que la leur travaille.

Chez nous les maris prétendent être les maîtres, et les femmes et les filles ont partout dans les cercles et les feſtins le premier rang; c'eſt toujours à elles que ſe font les premiers complimens, c'eſt elles qui donnent le ton, c'eſt d'elles que tout dépend. En famille c'eſt autre choſe, de même qu'en affaires; c'eſt le tour du mari. Auſſi voit-on bien des dames aimer beaucoup les aſſemblées et craindre la maiſon.

Quand le mari et la femme ſont mécontens l'un de l'autre, ils peuvent ſe ſéparer, et ſe remarier à d'autres: il y a des pays où cela eſt difficile.

Il faut, pour rendre le mariage valide, qu'il ſoit inſcrit dans les regîtres publics, et en certains pays, que le miniſtre de la religion y donne la bénédiction. Les enfans qui naiſſent d'un mariage ſecret, ne portent point le nom du père n'héritent pas des ſes biens et ne ſont point admis à certains métiers. Le mari peut chaſſer la femme, qui n'oſeroit prendre ſon nom; et la femme peut quitter ſon mari. Le magiſtrat ne leur accorde point ſon aſſiſtance pour affaires matrimoniales. On n'a aucune

eſtime

estime pour des personnes qui violent ainsi l'ordre et les lois.

Le mari est responsable des fautes de sa femme, parce qu'on suppose qu'il est le maître; la femme ne répond pas du mari, car on pense qu'elle ne peut l'empêcher.

SECTION IX.

DE LA SOCIÉTÉ DOMESTIQUE.

Dans tout pays, même chez des peuples barbares, les familles un peu aisées, ou qui ont beaucoup d'ouvrage, ont des domestiques pour les ouvrages les plus rudes de la maison. Chez les Turcs, les Persans, les chrétiens aux deux Indes, la plupart de ces domestiques sont esclaves, achetés comme du bétail, et dont on dispose de même. Chez plusieurs peuples, le maitre bat, enchaine, tue son esclave, sans que les lois s'en mêlent. Les esclaves d'Amérique sont des nègres, qu'on achete en Afrique; les rois vendent y leurs sujets, les prisonniers de guerre, les malfaiteurs, pour de l'eau de vie et des colliers de verre; le père vend ses fils, et ceux-ci leur père, le frère son frère, les voisins les uns les autres; le plus fort vend le plus foible.

Les Européens les achetent et les envoyent en Amérique, travailler aux mines, aux plantations de caffé, de sucre, et de tabac. Tous les peuples ont eu des esclaves, excepté les chrêtiens en Europe; et le sort des esclaves a été de tout tems à peu près le même. Chez les anciens les esclaves étoient des prisonniers de guerre, des debiteurs insolvables, des gens qui se vendoient pour vivre.

Chez nos laboureurs, les servantes et les valets aident le maître et la maîtresse, et mangent avec eux au même plat. Chez les bourgeois et les grands, ils travaillent pour les maîtres, et ne participent point à leur table. Quelques valets portent la livrée, et on les appelle laquais. Il y a des domestiques plus honorables, sans livrée, comme le cuisinier, le sommelier, le maître d'hôtel, le valet de chambre, le secrétaire. Ce dernier est souvent un habile homme, qui est admis à la table du maître.

Ces domestiques s'engagent librement à certains services déterminés, et demandent en récompense, le vivre, le couvert et des gages. Ils sont libres de quitter le service, tout comme leurs maîtres de les congédier; quand leur tems est fini. Si un domestique se sauve, le maître peut demander au magistrat, qu'il soit pris et ramené, ou puni. S'il vole, les lois le châ-

châtient. Mais le domestique mal payé ou maltraité peut aussi recourir aux lois.

On dit en proverbe: Le bon maître fait le bon valet; c. à d. que quand les maîtres nourrissent et payent bien leurs domestiques, quand ils sont humains et qu'ils veillent à ce que les gens rempliſſent leur devoir; ceux-ci de leur côté sont attentifs à le faire. Si les maîtres payent et nourrissent mal, les domestiques volent; s'ils sont rudes et grossiers, les domestiques sont mécontens, et n'aiment pas les maîtres; car les domestiques ont aussi leurs sentimens d'honneur, et supportent impatiemment les injures et les duretés. Si les maîtres sont négligens, s'ils ferment les yeux, s'ils abandonnent la maison aux domestiques; ceux-ci deviennent paresseux, et négligent leurs devoirs. Le désordre règne toujours dans une maison, où il y a plus de domestiques qu'on n'en peut occuper. Chacun a du loisir et en veut davantage, et renvoye à son camarade le peu d'ouvrage qui lui reste à faire, et qui ne se fait pas. Tant de bouches et tant de gages ruinent les maitres. Ceux qui donnent toutes les délicatesses à leurs gens, les rendent gourmands, et leur préparent un triste ménage: ceux qui leur refusent tout, les rendent avides et voleurs. Les maîtres, qui se familiarisent avec les

domestiques en sont mépriſés, et la maiſon tombe dans le déſordre. On trouve ſurtout des maîtreſſes, qui ſe font conter toutes les nouvelles de la ville par leurs gens, ou qui font des complots avec eux pour tromper les maîtres. Ces femmes perdent toute autorité.

Bien des gens changent ſouvent de domeſtiques, parce qu'ils n'en peuvent jamais trouver de parfaits à leur gré. Ces fréquens changemens font perdre l'affection, qu'un bon domeſtique prend pour des maîtres raiſonnables. Des maîtres et des maîtreſſes adonnés au plaiſir, ou ſurchargés d'ouvrage, abandonnent leurs enfans aux mains des domeſtiques. Ceux-ci, ignorans, ſouvent groſſiers, ſuperſtitieux, ſans éducation, rendent les enfans groſſiers, leur racontent des hiſtoires de ſpectres, de magie, de ſortilèges, leur rempliſſent l'eſprit de chimères et les rendent ſuperſtitieux et poltrons, ou pour gagner leur bienveillance et obtenir des bienfaits par leur moyen, ils leur flattent, leur complaiſent, leur inſpirent des fantaiſies, des caprices, les rendent vicieux en fortifiant leurs mauvaiſes diſpoſitions, et leur enſeignant même quelquefois le déſordre; ils cachent aux parens les fredaines des enfans, et les enfans volent leur parens pour donner à leurs complaiſans.

D'au-

D'autres parens permettent que leurs enfans, fiers et vains de leurs avantages, soient impertinens et hautains envers les domestiques. Cela afflige ces derniers, les parens sont servis à contre-coeur, et les enfans deviennent durs et injustes. D'autres interdisent aux enfans la familiarité avec les domestiques; mais il ne permettent pas que les enfans commandent, encore moins qu'ils disent des injures ou des impertinences au gens. Ils disent que les domestiques n'apartiennent pas aux enfans.

On occupe les domestiques tout le jour; ils sont les derniers couchés et les premiers levés. Ils jouissent rarement de quelque relâche, et de quelque plaisir. Ils mangent les restes que les maîtres ont laissés, et souvent à demi-gâtés. L'hiver ils travaillent à la cuisine et dans l'eau. Si personne ne vouloit servir, nous aurions bien de la peine. D'un autre côté des domestiques, paresseux, imbécilles, mal-adroits, infidelles, négligens, causent beaucoup de chagrin. Les meilleurs ont besoin qu'on ait l'oeil sur eux, afin qu'ils s'acquittent de leur devoir. Jamais ils ne font notre ouvrage avec le zèle et l'exactitude, que nous y apporterions. Cela est tout simple; ils n'y ont pas le même intérét, et ils doivent faire pour nous ce que nous ne voulons pas faire pour nous mêmes.

SECTION X.

DE LA SOCIÉTÉ CIVILE.

CHAP. I.

De ſes cauſes.

On ne trouve ſur toute la terre peut-être aucune famille iſolée. Réunis par le gout de la ſociété et le beſoin mutuel, les hommes vivent par peuplades. Ce beſoin eſt de deux ſortes, celui de la défenſe, et la néceſſité de l'aſſiſtance d'autrui pour ſe procurer les beſoins de la vie.

C'eſt l'amour de la ſociété ſeul qui forme les peuplades des Groenlandois. La mer et les glaces qui les environnent, les garantiſſent ſuffiſamment de toute inſulte de la part des hommes; et les ours blancs ne ſont pas aſſez redoutables, pour rendre néceſſaire une confédération, Chaque famille ſuffit par elle-même à tous ſes beſoins. Le mari pèche le chien marin, la femme bâtit la maiſon, et coud les peaux pour en faire des hardes. Voilà toute leur richeſſe.

Auſſi ne ſont-ils pas ſerrés, mais repandus par leurs vaſtes déſerts, ou plutôt ſur les côtes

côtes, et n'ont rien à démêler ensemble. Chacun s'établit où il lui plait, mais toujours près d'autres cabanes. Ils ne connoissent point les noms nationaux, tous sont des Groenlandois.

C'est déja autre chose en Asie, en Afrique, en Amérique. Les habitans distingués sous différens noms, Hurons, Iroquois, Topinamboux etc. se font la guerre les uns aux autres; en Amérique par d'anciennes haines, par habitude; dans le golfe du Méxique, pour manger des prisonniers de guerre, à ce qu'on dit; en Afrique pour les vendre.

En Europe, sur les côtes de Barbarie, et à l'ouest de l'Asie, le gout de la société et la défense ayant réuni les hommes, ils ont tiré de nouveaux secours les uns des autres. Partout ailleurs, chacun fait tout ce dont il a besoin. Mais ayant diverses choses à faire, et étant souvent distrait de chaque occupation, l'homme acquiert peu d'habileté en chacune. Dans les pays policés, les hommes se sont partagé les diverses occupations, et chacun ne s'est occupé que d'un genre d'ouvrage. L'habitude lui a procuré de l'habileté, et il peut sans peine fournir du sien, à tous ceux qui lui fourniſſent du leur. Cette facilité, et l'habileté que chacun acquiert, a perfectionné chaque genre de travail; l'ouvrage est devenu plus par-

parfait, on a raffiné, parce qu'on en avoit la capacité et le loisir; et ces raffinemens et ce loisir ont fait inventer de nouveaux arts moins nécessaires. Ces nouveaux arts devenus des besoins par l'usage, nous nous sommes accoutumés à une certaine perfection, nous avons désappris à nous servir des vêtemens et des meubles grossiers, que chacun pourroit se faire soi-même, et la société qui d'abord n'étoit qu'une facilité, est devenue un besoin indispensable.

Ainsi nous avons des métiers et des arts de toutes sortes pour la nourriture, le vêtement, le logement, l'ameublement, et la sureté. Chacun fait le sien, et reçoit des autres, en échange, les choses dont il a besoin, et qu'il ne fait pas lui-même. Il seroit absolument impossible à un homme, de faire tout ce dont nous avons besoin aujourd'hui.

Cent hommes, dont chacun voudroit pourvoir à tout par soi-même, vivroient misérablement, et seroient surchargés de travail; ou plutôt ils périroient avant que d'avoir fait un morceau de pain. Mais s'ils travaillent en société, faisant chacun son ouvrage pour tous, ils seront abondamment pourvus, ils auront du superflu et du loisir. De ce loisir sont nés les arts du luxe, de l'ornement, de l'amusement; la

la frisure, la brodure, les métiers en soie, en argent et en or, en pierreries, celui du tailleur, l'art du peintre, du musicien, du danseur, et plusieurs autres. Dans les moindres arts même, il y a bien du superflu. Le cordonnier donne à ses chaussures une élégance, qui passe les bornes du besoin.

On peut dire de tous les métiers à peu près, qu'ils ne sont pas absolument nécessaires. Par tout pays chacun peut aisément labourer la terre, faire un pain, quelque boisson, des étoffes grossières, préparer des peaux; les femmes savent toutes tailler et coudre des habits. Chacun sait faire une hutte. Cependant nous sommes accoutumés à regarder comme indispensables certains métiers qui le sont devenus en effet dans nos constitutions et nos moeurs. Tels sont le métier de cultivateur, de boulanger, de boucher, de brasseur, de coroyeur, de maçon, de charpentier, de cordonnier, de tailleur, de tisseran, de menuisier, de forgeron. Il y en a peut-être encore plus, qui ne sont que pour le superflu et la commodité.

Un des travaux les plus désagréables est celui du soin des enfans et des malades. Combien de dégouts ne faut-il pas vaincre auprès d'eux? Jour et nuit alerte, il faut être prêt à chaque instant, rendre des services pénibles et fâ-

fâcheux sans avoir un moment de repos assuré, et par dessus tout cela, essuyer des caprices, des fantaisies.

Chacun trouve dans le travail de tous, une abondance de choses nécessaires, utiles, agréables; les secours et les soulagemens dans ses besoins, et la sureté. Nous sommes par-tout et à chaque instant environnés d'une foule de commodités, que les autres nous procurent, et souvent au péril de leur vie, aux dépens de leurs membres, de leur santé et de leur repos. Pendant que nous dormons, quantité d'hommes veillent à notre service, et souffrent le froid, la tempête et la pluie dans l'obscurité.

CHAP. II.

Forme extérieure de la société.

C'est ce besoin mutuel qui a engagé les hommes à se rapprocher dans des villes, des villages, des bourgs, des hameux. S'ils etoient répandus par les campagnes, outre qu'ils occuperoient une partie de la place, que demandent les champs, il faudroit courir à des distances considérables, et faire de vrais voyages, pour se procurer les choses nécessaires, et se prêter secours dans le besoin. Au lieu qu'à présent, nous avons tout sous la main.

Les

Les villes sont fort différentes pour la grandeur, la population et la beauté. Berlin a environ trois milles d'Allemagne de circuit, Paris et Londres en ont encore davantage; et les voyageurs en donnent douze à la ville d'Agra dans le Mogol: d'autres villes ont à peine un quart de mille de circonférence. Les grandes villes sont remplies de palais, de places spacieuses, ornées de temples, de colonnades, de beaux ponts, de statues. Les maisons sont massives, contigues, hautes, bâties avec gout; les rues alignées, pavées avec soin, et munies d'égouts, pour emporter les immondices. La police tient des gens pour nettoyer les rues, en emporter tout ce qui choque les sens, les boues, les bêtes mortes. Constantinople n'a point de pavé; et l'on dit que les immondices et les charognes restent dans les rues, et y infectent l'air. On compte dans Berlin six mille feux, et cent cinquante mille ames; et plus de quatre fois autant dans Londres et dans Paris.

Ce qui fait la grande population de ces villes, c'est premièrement la Cour, c. à d. le souverain et sa famille; la noblesse qui s'attache aux grands, et celle que les plaisirs y attirent. Dans une semblable ville il y a des spectacles de toutes sortes, de grandes fêtes à la Cour; le séjour même en est plus agréable, à cause

de

de la beauté des lieux, des jardins, des promenades et de la nombreuse société. Les grands magistrats, les tribunaux supérieurs, les ambassadeurs des puissances étrangères y résident. Ces villes étant ordinairement situées sur des fleuves navigables, le commerce y fleurit, et la grande consommation intérieure le favorise encore; il y a donc quantité de marchands, dont plusiers sont riches. Les grandes manufactures sont ordinairement dans la capitale et y attirent une foule d'ouvriers. Ceux-ci entrainent à leur suite des milliers d'artisans pour le besoin, la subsistance, le vêtement, l'ameublement, le logement. La cour, les grands, accoutumés à ce qu'il y a de meilleur et de plus beau, prennent un gout délicat, qui va toujours en croissant, se communique de proche en proche aux bourgeois, et oblige les artisans à s'appliquer à travailler avec gout. De là nait le luxe, qui fait de continuels progrès, embellit la ville, donne à gagner au peuple, fait sortir l'argent des mains du riche, et ruine ceux qui l'imitent. Les rues sont couvertes de friseurs, de vendeurs à la toilette; les boutiques sont remplies de pompons, d'eaux de senteur, d'étoffes précieuses, de bijoux, de confitures, de vins et de mets délicats; les marchés sont chargés de venaison, de fruits hâtifs, et de tout ce qui peut satisfaire

faire la gourmandise. On a compté à Varsovie cinq cens friseurs, sans les perruquiers.

Ces villes sont de vrais gouffres, qui engloutissent les productions des campagnes, à vingt milles à la ronde. On comprend bien que le petit territoire qui en dépend, ne peut leur fournir le grain, les fruits, les jardinages, le bétail, la venaison; ni leur fleuve, le poisson qu'elles consument. Toutes ces choses y viennent de fort loin. On dit qu'à Paris il se consume par an, à peu près cinquante mille boeufs, sept cent mille moutons, cent vingt cinq mille veaux et quarante mille cochons. Dans une ville qui contient à peine douze mille ames, il s'est mangé l'an mil sept cent soixante-dix-sept, cinq cent soixante six boeufs, trois mille neuf cent quatre vingt-neuf veaux, quatre mille cinq cent treize moutons, et quatre mille neuf cent dix-neuf cochons. A ne compter qu'une demi-livre de pain par tête, pour chaque jour, il doit se consumer par an dans Berlin environ onze mille Vispel de grain, c. à d. autant de charges d'un chariot bien attelé: et l'on peut en mettre autant pour la brasserie de bière, pour l'eau de vie, pour les bêtes.

Ici est le siége du gout et de la politesse, le centre des plus belles choses, et le concours des habiles gens en tout genre, dans les métiers,

les arts et les sciences; des établissemens, et des personnes de toute sorte, pour l'éducation et l'instruction de la jeunesse; et une affluence de médecins. En un mot, on trouve ici tout ce qu'on peut désirer.

Une telle ville présente aux jours de marché, dans les rues fréquentées, ou lorsqu'un événement extraordinaire attroupe le peuple, un tracas assez désagréable; on ne peut traverser ces larges rues, sans percer la foule, et sans être coudoié; c'est un murmure confus de voix, on va, on vient, on court, on crie; les charettes, les voitures augmentent l'embarras, il faut toujours avoir l'oeil au guet, de peur d'être roué. Ce tintamarre dure toute la journée, et étourdit ceux qui n'y sont pas accoutumés. Tous les quartiers ne sont pas si bruyans.

La grande population rend les logemens et les denrées chères. Le luxe qui règne et que chacun imite à sa façon, fait que la moitié des habitans est misérable. Dans les villes où la gueuserie est permise, on ne peut faire vingt pas, surtout dans les lieux fréquentés, sans être assailli par des mendians; et quelquefois on les voit défiler par bandes. Sous les haillons, et sous des apparences plus honnêtes, se cachent des voleurs, qui aiment surtout le concurs, et qui sont habiles à vuider les poches des négligens,

gens, outre ceux qui se tiennent dans les cabarets et les caffés pour attrapper les niais; et ceux qui rodent la nuit, pour détrouſſer ceux qui leur tombent ſous la main; ou qui même percent les maiſons. Ces derniers ſont rares dans les villes où la police eſt vigilante. Les guets, les ſentinelles, les patrouilles, les corps-de-garde, répandus dans tous les quartiers, et dans toutes les rues, les contiennent. Mais ces arrangemens ſalutaires n'ont pas lieu dans toutes les grandes villes, non plus que les lanternes publiques. Pour prévenir ces vols et les autres excès, il eſt ordonné dans pluſieurs villes, comme Berlin, Londres, de porter le ſoir des lanternes, ſous peine d'être mis au corps-de-garde. On peut mieux voir et ſuivre un homme qui feroit un méchant coup, s'il porte une lanterne.

Le luxe, la délicateſſe, l'abondance, les plaiſirs, rendent les hommes plus délicats et plus foibles, et corrompent la jeuneſſe. Les ſeducteurs, les occaſions de débauche, qui ſe trouvent ici à tous les carrefours, achèvent de ruiner les moeurs et la ſanté. Les vêtemens incommodes et gênans, y contribuent beaucoup. Auſſi voit-on une quantité de filles et de femmes contrefaites, de jeunes gens ſans force, ſans

courage, ſenſibles à tout, pâles, maigres, catarreux, pulmoniques.

Les médecins ont beaucoup d'occupation dans ces grandes villes. Ils doivent réparer les maux, qu'ont produits l'éducation, la parure, la gourmandiſe, l'ivrognerie, la débauche. Les perſonnes délicates veulent ſoutenir leur ſanté et réparer leurs forces, par le ſecours de l'art; elles en abuſent; elles conſultent le médecin, et prennent des remèdes dans la ſanté, par précaution, par puſillanimité, par habitude; et cet abus achève de leur ôter le courage, et de ruiner leur conſtitution.

A une certaine diſtance des grandes villes, on voit un nuage qui les couvre; ce nuage eſt formé de la pouſſière, de la fumée, des exhalaiſons de la foule d'hommes et d'animaux entaſſés, qui corrompent l'air. C'eſt une cauſe puiſſante de maladies. Auſſi compte-t-on, que le terme moyen de la vie à Paris, à Londres, et dans les villes ſemblables, eſt de vingt cinq ans. Tous ces maux tombent ſurtout ſur les riches. Le pauvre eſt aſſez robuſte, même dans la capitale.

La foule attire les fripons, et favoriſe les mauvaiſes moeurs, en donnant la facilité de ſe cacher. Ainſi c'eſt dans les grandes villes, que ſe trouvent les plus grands déſordres, la plupart

part cachés sous le vernis de la politesse et de la décence.

Tout ce qui est hors de la capitale, s'appelle la province. Il y a ici aussi de grandes villes, qui contiennent depuis dix jusqu'à cent mille ames. Elles approchent d'autant plus de la Capitale, pour les avantages, pour le luxe, les vices, et tout le reste; qu'elles sont plus peuplées et que le commerce et les manufactures y attirent les richesses. Ainsi Leipzig ne le cède point à Berlin; Magdebourg et Stettin sont près de l'atteindre.

Toutes ces villes ont de grands avantages. Elles sont remplies d'artisans de toutes sortes, et l'on y trouve le nécessaire en abondance; les arts y règnent, à proportion de leur grandeur et de leurs richesses. Elles sont enfermées de murailles, ce qui les met à l'abri des brigands, des coureurs des pays, et jusqu'à un certain point, des gueux et autres rebuts de l'humanité. Il y a partout des gardes, des guets, des sentinelles, dans les rues et sur les tours, qui veillent à la sureté publique, surtout durant la nuit. Elles ont des pompes et toutes sortes d'instrumens pour le feu. Les postes et autres voies, leur apportent de loin les choses, les lettres, et emportent les leurs, à peu de frais et sans embarras.

Les petites villes, qui avec les bourgs et les villages, s'appellent le plat pays, ne diffèrent souvent presque en rien de ces derniers, excepté, qu'elles ont un hôtel de ville, et droit de foire; et sont bien éloignées de la grandeur, de la magnificence, du luxe, des richesses, de la politesse et du gout des grandes villes; ne sont presque habitées, que par des laboureurs, et quelques chétifs artisans; souvent les maisons sont des cabanes mal bâties, éparpillées, la plupart du tems couvertes de chaume; point de pavé, point de trupes, ni murs, ni portes; on n'y trouve qu'à peine, ce que nous regardons comme les premiers besoins. Il n'y a quelquefois ni boulanger, ni viande. Chacun fait son pain, on mange du salé, et quand on a besoin de viande de boucherie, on va la querir à la ville voisine. Pour tout médecin, on y trouve un barbier ignorant et bavard. Le peuple est grossier, et ses vices le font comme lui. Les querelles, les coups, les ivrognerie sont les maux dominans. L'ignorance et la superstition y donnent une libre carrière à la fourberie et à l'imposture. C'est la qu'on entend encore parler de sorciers, de revenans, de trésors cachés. Les habitans privés de tout ce qu'on appelle les aises et les agrémens de la vie, mais accoutumés à cette privation, ignorent les raffinemens des grandes vil-

villes, sont sains, laborieux, vigoureux; et la bonne foi, l'équité règnent dans leurs cabanes. L'air libre et pur, le travail, la frugalité, l'ignorance de certains désordres, conservent leur santé et leur vie; et on assigne au plat pays trente ans et plus, comme le terme moyen de la vie. Les riches des grandes villes y vont rétablir en été leur santé ruinée. Au village on ne trouve que des laboureurs, quelques cordonniers, forgerons et tisserans. Les habitations étant ouvertes, sont exposées aux incursions de tous les coureurs de pays, mendians, brigands, incendiaires. Aussi c'est dans les villages, les bourgs et les petites villes, que se commettent le plus d'excès de cette sorte. Mais le petit nombre faisant que tous se connoissent, ils sont à couvert des entreprises du dedans; le campagnard se couche sans fermer ni porte ni volet; il abandonne le jour sa maison ouverte, pour aller aux champs. Sa pauvreté, le vil prix de toutes ses possessions, les lui assure. Il n'a pour toute serrure qu'un loquet de bois, qu'il daigne à peine fermer. Que lui lui prendroit-on?

Les villes et les villages des Nègres, des Indiens, des Américains, sont encore plus chétives, ce sont des amas confus de huttes. Les Groenlandois ne forment pas de vrais hameaux

seulement. Il en est à peu près de même des Islandois. Les Tartares et les Arabes vagabonds errent par peuplades, logées sous des tentes, selon les besoins de leurs troupeaux, ou de leurs brigandages; ils n'ont aucune place fixe. Le besoin de l'agriculture, de la nourriture des troupeaux, de la chasse, ou des voyageurs, a produit chez nous quelques habitations isolées, dans les campagnes, les prairies, les forêts et les grands chemins.

CHAP. III.

Du gouvernement.

En Asie, en Afrique et en Amérique, des peuplades peu nombreuses habitent de vastes régions. La terre, inculte, parce qu'elle fournit d'elle même aux désirs bornés et aux simples besoins des hommes, est en commun, et chacun en prend telle portion qu'il juge à propos. Les forêts fourmillent de gibier, les fleuves et les mers de poissons que chacun va prendre, et qu'on néglige en plusieurs endroits. Chez nous c'est toute autre chose. Il n'y a pas un pouce de terre, pas un lièvre dans les champs, pas un goujon dans les eaux, qui n'ait son

ſon maître. La grande population nous oblige à tirer parti de tout, à ménager le terrain et les champs, et à cultiver ſoigneuſement la terre. La Pruſſe avoit autrefois une abondance de buffles ſauvages; la chaſſe étoit commune, et il n'y en a plus. Les forêts qui appartiennent en commun à des contrées, ſe ruinent à vue d'oeil; le bois ne coûtant que la peine de l'aller prendre, on en abuſe, on ne prend que le meilleur, la terre eſt couverte de branches abattues, qui y pourriſſent; chacun ne penſe qu'à prendre, et perſonne ne plante, parce qu'on trouve aſſez pour ſoi. On ménage bien autrement, là où le bois eſt cher.

Il n'y a donc rien à trouver chez nous, et il faut tout acquérir par le travail. Les vieillards caſſés, les malades, les pareſſeux, les imbécilles, et ceux qui ſont hors d'état de travailler, pour n'avoir rien appris dans leur jeuneſſe, couroient riſque de mourir de faim, ſi on ne les aſſiſtoit; mais les autres leur donnent le néceſſaire; c'eſt ce qu'on appelle l'aumône. On donne volontiers aux malades, aux vieilles gens, aux imbécilles; mais le pareſſeux a bien de la peine d'obtenir quelque choſe quand on le connoit.

Il n'eſt guères poſſible d'échanger les produits du travail les uns contre les autres, et on

seroit souvent fort embarrassé. Si le cordonnier étoit obligé de donner une paire de souliers pour le pain de son déjeuné, ou pour un plat de choux ou de carottes, il risqueroit de mourir de faim. On a donc imaginé d'attacher à l'argent, au cuivre, à l'or, au fer monnoyé, un certain prix fixe, marqué sur la pièce même. Ces monnoies ont une valeur de convention. Chez nous, et chez tous les peuples policés, c'est l'or et l'argent et quelques monnoies de cuivre qui ont cours. Dans la Guinée, les noix de bétel et les cauris en tiennent lieu. Dans l'antiquité il n'y avoit point de monnoie; mais l'or et l'argent se prenoient au poids. Le fer étoit en usage à Lacédémone. Les monnoies ne suffisant pas au commerce, on y supplée par des billets, nommés *Lettres de change*. Un marchand, ou tout autre, des richesses et de la probité duquel on est assuré, s'engage par un billet à payer une certaine somme; et son billet a cours, au lieu d'espèces.

Dans cette foule de monde, il y a quantité de paresseux, de gens avides, qui par cela même deviennent fripons, et tâchent de vivre ou de s'enrichir aux dépens d'autrui. Ils trompent, ils volent. C'est ce qui ne plait à personne; car chacun aime, avec raison, à jouir du fruit de son travail. Les hommes veulet la paix et le repos,

pos, et ils sont pressés de tous côtés par des hommes, quelquefois inquiets et remuans, qui cherchent leurs aises, veulent se mettre au large, et ne sauroient le faire, sans empiéter sur le terrain d'autrui. On voudroit p. ex. avoir une belle cour, un jardin; mais le terrain est resserré par les possessions des voisins. On voudroit avoir une vue, et pour cela il faudroit avancer sa maison de quelques pieds; mais les voisins n'aiment pas, que notre maison avance, et leur ôte la vue; la rue seroit embarrassée, et la place y manqueroit. Le champ, le pré de chacun, est borné par les champs et les prés des autres, par les grands chemins, par une rivière. Il est clair, que personne ne me permettra, de prendre de son champ, ou de sa prairie. On ne souffrira pas, que j'empiète sur le grand chemin, et que je le resserre; les bâteliers et les meuniers s'opposeront à mes entreprises sur la rivière. Enfin tout est borné, mesuré, compassé.

Il y a des gens qui semblent avoir besoin de quereller, comme de respirer l'air. Chacun cherche son intérêt, et ne peut le trouver qu' aux dépens d'autrui; et il est clair, que personne n'aime que je fasse des acquisitions à ses dépens. Ainsi les hommes vivent dans une opposition perpétuelle et universelle; et cependant

dant on peut dire, qu'ils vivent en paix. Comment cela se fait-il?

Il y a des opérations et des dépenses, où le concours est nécessaire. Une forêt à percer, un grand chemin à aplanir, une terre à défricher, un marais à dessécher, un incendie à éteindre, un fleuve à retenir dans son lit au moyen de chaussées, des bêtes féroces à extirper, une bande de voleurs à chercher et à saisir, des murs et des portes, des hôtels de ville, des temples, des corps-de-garde, des magazins publics, des hôpitaux à bâtir; des villes à fortifier, des ponts et des quais à construire; des pompes, des instrumens pour le feu, des pavés à faire. Tout cela demande le concours d'un grand nombre, et des dépenses communes. Or les hommes ne sont guères disposés à quitter leur travail, pour faire les ouvrages publics, à donner de l'argent pour les besoins communs; ils ne savent pas s'accorder sur l'exécution d'un ouvrage, sur le dessein et sur les moyens. Ainsi chaque société a besoin d'un gouvernement.

Tous les hommes qui vivent sous un même gouvernement, forment un corps de société civile, un état, et ce qu'on appelle un peuple. Il y a une grande différence entre ces sociétés; les unes se renferment dans les murs d'une petite ville; une autre occupe des milliers de lieues.

Il

Il y a bien des intermédiaires entre Genève, et l'empire de Ruſſie.

L'autorité; ou le droit d'impoſer des loix, réſide quelquefois dans tout le corps de la nation. Telles étoient autrefois Sparte et Rome; telles ſont aujourd'hui l'Angleterre, la Pologne et la France. Dans les deux premières, le peuple ſ'aſſembloit dans la place publique, et décidoit les affaires de l'état, que le magiſtrat lui propoſoit. C'eſt a peu près encore la forme de quelques cantons ſuiſſes. Les grands états ne ſauroient ſ'aſſembler; chaque ville, ou chaque province nomme un député, et lui confie ſon pouvoir. Tous les députés ſ'aſſemblent et forment le corps législatif.

Dans d'autres états, le pouvoir eſt entre les mains d'un certain nombre de familles; telles étoient autrefois Athènes, et la voluptueuſe Sybaris: telles ſont aujourd'hui Genève, Berne, Veniſe, Gènes. Les perſonnes en poſſeſſion du gouvernement, forment un conſeil, dont une partie eſt chargée du cours ordinaire des affaires, ſous le nom de ſénat. Un tel état ſ'appelle une république ariſtocratique.

Ces états confient quelquefois une ſorte de préſidence et d'autorité ſupérieure à une, ou à un petit nombre de perſonnes, ſous divers titres. Ainſi Sparte avoit deux rois, Athènes

ſes

ſes archontes, Rome deux conſuls; l'Angleterre, la Pologne et la France ont leurs rois, la Hollande ſon ſtadthouder, Veniſe et Gènes leurs doges.

L'Angleterre eſt un état mixte; l'autorité y eſt partagée entre le peuple, ou la chambre des communes; la nobleſſe, ou la chambre des pairs, et le roi. Les rois de Pologne et de France ſont les exécuteurs des lois, et le doge de Veniſe n'eſt qu'un fantôme pour la montre et la repréſentation. Les rois de Sparte furent quelquefois mis en priſon par les éphores, et les conſuls de Rome aſſommés par les tribuns.

Les autres états ſont gouvernés par un ſeul, qui a tout le pouvoir, ſous le nom de prince, duc, roi ou empereur. On les appelle monarchies, et le monarque ſ'appelle ſouverain. Quand celui-ci eſt obligé de garder certaines conſtitutions, et d'obſerver certaines lois, quand il gouverne l'état par des lois écrites et publiées, ce gouvernement ſ'appelle modéré. Si le ſouverain ne ſuit point de lois, ſ'il n'en donne pas au peuple, mais qu'il gouverne l'état ſelon ſes volontés momentanées on l'appelle deſpote.

Dans la première antiquité, comme les états et les royaumes étoient fort petits; chaque ville

ville et chaque hameau avoit ſon roi; on peut en juger par les cinq rois qu'Abraham vainquit avec trois cens bergers, et les trente-un que Joſué défit au pays de Canaan, quoiqu'il en reſtât encore pluſieurs, comme ceux des Philiſtins, et des Jébuſiens. Cela ſe voit encore par la quantité de rois, qui furent dix ans à prendre la ville de Troie. L'Egypte et l'Aſſyrie étoient, en ces tems reculés, les ſeuls états conſidérables.

La fonction des rois, des ſénats, des conſeils d'état, eſt de gouverner l'état, d'y introduire et d'y maintenir l'ordre et la paix. Dans les anciens tems, et chez les peuples barbares, les rois n'étoient guères que les juges de leurs ſujets et les chefs militaires de leurs peuples. Tels étoient auſſi les chefs ou princes des nations qui habitoient les Gaules et la Germanie. Chez les peuples barbares de nos jours, dans l'Afrique et l'Aſie, les monarques ſe regardent non comme les gouverneurs de leurs peuples, mais comme leurs maîtres et leurs ſeigneurs, ayant droit de diſpoſer de la perſonne de leurs ſujets, qui n'ont aucune poſſeſſion, mais qui tiennent tout de la faveur de leur maître.

Les ſoins du gouvernement ſe rapportent 1) à procurer à chacun la paix avec ſes voiſins, et à régler les différens, qui peuvent s'émouvoir

voir entre les sujets à contenir et à punir les perturbateurs du repos des autres; à prévenir ou à reparer les injustices, les tromperies et les violences; c'est l'objet de la justice; 2) au soin de faciliter l'habitation, la subsistance du peuple, du procurer et de maintenir la santé; de favoriser le commerce, les arts et les métiers; c'est le département de la police: 3) comme chaque particulier cherche à s'agrandir aux dépens des autres, de même les peuples empiètent sur les droits les uns des autres, et tâchent de s'agrandir aux dépens de leurs voisins. De là naissent l'attaque et les incursions dans les pays limitrophes. Ceux-ci se défendent, et c'est ce qu'on appelle la guerre. La guerre est aussi ancienne que la population du monde. On en trouve des traces au tems d'Abraham. Elle est perpétuelle entre tous les peuples sauvages; elle a souvent lieu entre les peuples policés de l'Europe, et le gouvernement en fait un de ses principaux soins. 4) L'état a besoin de trésors, à toutes sortes d'usages. La manière de les amasser, et de les administrer, s'appelle la finance.

Il est impossible qu'un conseil d'état, et encore moins un roi ou un prince pourvoie à toutes ces choses dans leurs moindres détails. L'un et l'autre établissent, par cette raison, des collèges

lèges et des personnes, qu'ils chargent d'une partie et du détail de leurs soins. Il y a des monarques qui se contentent de retirer les revenus de l'état, et laissent à des ministres le soin du gouvernement. Cependant ils s'amusent à des divertissemens, à la chasse, à la danse; ou ils languissent dans leurs palais. Les ministres sont les maîtres de faire ce qu'ils veulent, et ils en profitent pour s'enrichir et courir après le plaisir. Après la mort d'un certain ministre favori en Europe, on trouva dans ses papiers trente mille requêtes, qu'il n'avoit pas ouvertes. Les bons et sages rois ne peuvent pas tout faire, mais il ont soin de toutes les grandes affaires; ils donnent les lois, et se font rendre compte de l'exécution.

Les conseils souverains dans les républiques ne peuvent pas sans doute négliger ainsi les affaires, parce que dans le grand nombre il se trouve toujours quelques personnes d'ordre, actives et zélées pour leur devoir, qui mettent les autres en haleine; et personne n'a assez d'autorité, pour agir sans contrainte. Mais en revanche, les résolutions sont lentes, le gouvernement est inégal, et on ne fait pas toujours ce qu'il y a de plus utile, parce qu'il se trouve dans le conseil, des ignorans, qui ne voient pas le bien, et des mal-intentionnés, qui

sacrifient le bien public à leur intérêt propre. Les parens d'un général, qui commande les armées, p. ex. voudront la guerre, pour maintenir leur parent dans l'autorité que la paix lui ôteroit. C'est ce qui n'a pas lieu dans un bon gouvernement monarchique; le souverain qui a un plan fixe, gouverne l'état sur des principes constans; il n'a pas besoin de perdre son tems en consultations et en disputes, mais il peut prendre ses résolutions promptement et sans contradiction.

Dans tout état bien policé, toutes les parties du gouvernement sont déterminées par des lois, tant afin que chacun soit instruit de son devoir, et qu'il sache ce qu'il a droit d'attendre, ou sujet de craindre; qu'afin de donner de la consistence au gouvernement, et de ne pas le laisser dépendre de la volonté, de l'ignorance, de la mauvaise foi, et du caprice des sujets, ou des personnes chargées de quelque administration. Ces lois ont lieu dans les monarchies, et dans les républiques; et tout bon gouvernement les respecte.

Les états despotiques n'ont point de lois, ou ne les observent pas. C'étoit l'état des premiers peuples; ç'a toujours été celui des peuples ignorans, et privés de l'ecriture c'est encore celui de toutes les nations barbares, et de tous les gouvernemens mal entendus et mal administérs.

Les

Les lois les plus claires, les plus ſimples, les plus préciſes, ſont les meilleures. Mais il y a encore beaucoup de lois obſcures et vagues; et alors, celui qui eſt chargé de leur manutention les explique à ſon gré; ce qui eſt contraire à l'inſtitution des ſociétés.

Les grands et les petits, doivent obéir aux loix dans la république comme dans la monarchie. Si les lois ſont violées, elles ſont nulles, il n'y a point d'ordre, l'état tombe dans la confuſion, et périt néceſſairement. Par cela même que les hommes ſe mettent en ſociété, ils perdent une partie de leur liberté, les voilà fixés, arrêtés à un endroit, et reſſerrés par leurs voiſins. Une ſociété avec une liberté abſolue, eſt une chimère. C'eſt déja un grand mal, que quelques particuliers ſe mettent au-deſſus des lois. C'eſt l'état du deſpotiſme, c'eſt celui de toutes les républiques, où les Magiſtrats et quelques particuliers ſont aſſez puiſſans, pour ne rien craindre. C'eſt encore le cas, là où les ſouverains ont des favoris puiſſans. Le ſouverain foible qui lâche la bride aux grands, qui a trop de complaiſance pour ſon épouſe, pour les princes de ſa maiſon, pour ſes maîtreſſes, les élève au-deſſus des loix, et ſes ſujets en ſouffrent.

CHAP. IV.

De la justice.

Chaque ville, chaque bourg, et même chaque village, a ses magistrats qui, en deux départemens différens, sont chargés de la justice et de la police.

C'est le juge qui est chargé de l'administration de la justice. Il ne lui est permis de juger, que conformément aux lois. Pour cet effet, on ne donne cette charge, qu'à des hommes instruits des lois, qui ont subi un examen, et travaillé longtems dans les tribunaux. Chaque juge est assisté de plusieurs personnes, nommées assesseurs, qui lui aident à connoitre la vérité et la justice des plaintes et des défenses; et à les juger selon les lois. De peur de surprise, il faut que le demandeur, ou le complaignant, donne sa plainte, le défendeur, ou intimé, sa défense, le juge son interrogatoire et sa sentence par écrit. Comme les parties, ou plaideurs, ne savent pas tous écrire suffisamment, ni exposer leur cause d'une manière convenable, il y a des personnes, chargées d'office, d'écouter les plaintes et les défenses, de les écrire, et de les exposer au juge. Ce sont les avocats et les rapporteurs. Le juge cite les parties à comparoi-

paroitre avec leurs témoins; les interroge, les confronte, et cependant un secrétaire écrit les questions du juge et les réponses des parties. Cet écrit, fait sur le champ, s'appelle un procès verbal. Il faut que le secrétaire dresse un semblable verbal de tout acte judicaire. On communique à chaque partie la copie de toutes les pièces du procès, et les originaux demeurent au greffe de la justice, sous la garde d'un homme exprès nommé greffier, qui en rend compte. Le juge ne peut juger que sur une plainte; il ne lui est pas permis d'aller chercher des coupables; excepté le cas des grands crimes, comme d'incendie, de meurtre, de brigandage, où il est obligé d'office de faire des inquisitions.

Il y a des infractions de lois, qui ne regardent personne en particulier, mais la société entière, le gouvernement, les lois. Aucun particulier n'est admis à se porter pour complaignant, et le juge n'ose point rechercher ni juger sans un accusateur; il y a donc des hommes chargés de faire ce personnage dans ces cas; c'est ce qu'on appelle le procureur fiscal ou l'accusateur public, ou aussi l'homme du roi. Mais il n'ose pas entamer un procès, avant que d'en avoir obtenu l'ordre du tribunal; qui doit préjuger sur lexpose du procureur, si l'affaire

est assez grave. Alors il agit au nom du gouvernement.

Le gouvernement ne se fie pas encore à la probité, et aux lumières de ces premiers magistrats. Les droits des citoyens lui sont trop chers. Il établit donc des tribunaux supérieurs à ceux-ci, qui sont chargés du soin de toute une province. Le juge y a le titre de président, et les assesseurs celui de conseillers. Il y a ici le même ordre, et un greffe comme dans les premiers. C'est par ce tribunal que les lois, les édits du gouvernement, parviennent aux tribunaux inférieurs. Celui qui se croit lésé par le tribunal inférieur, peut en appeller à l'autre; et il faut que le premier tribunal, envoye au supérieur toutes les pièces du procès, afin que celui-ci juge de sa conduite.

Ce tribunal provincial est encore subordonné à une cour de justice, établie dans la capitale, à laquelle on peut en appeller de nouveau. Le chef de cette cour est un ministre; et le chef de la justice dans tout un état s'appelle le grand chancelier. Celui qui appelle ainsi aux tribunaux supérieurs, est puni, s'il appelle à tort; sans quoi les moindres procès occuperoient toutes les instances. *)

Tous

*) Toute cette forme est prise de l'organisation de la justice dans les états prussiens.

Tous les ans, chaque tribunal eſi tenu de donner à ſon ſupérieur un état de ſes procès, de ceux qu'il a jugés, et de ceux qui ſont encore pendans, du tems qu'ils ont duré, ou qu'ils dureront encore. Car le gouvernement veut que ſes citoyens obtiennent prompte juſtice. Le grand-chancelier fait la viſite des tribunaux provinciaux.

Dans tout état bien réglé, on peut demander et obtenir juſtice des grands, comme des petits, et même du gouvernement ou du ſouverain. Il y a une loi dans les états du roi de Pruſſe, portant, que dans tout litige entre le gouvernement et un particulier, ſi la cauſe du gouvernement eſt le moins du monde obſcure ou douteuſe, le particulier gagne par cela même ſa cauſe. Quelques gouvernemens donnent des lois, et decident enſuite les affaires par des coups d'autorité.

Chaque tribunal a ſes officiers, archers, huiſſieurs, geoliers, ſes priſons etc. afin de contraindre les réfractaires, et de punir les infracteurs des loix, et les perturbateurs du repos public.

Ces perſonnes doivent vivre; il eſt juſte que celui qui les employe les paye. Ainſi celui qui a tort, eſt obligé de payer les dépens. La peine eſt bien juſte. Les juges doivent avoir leur

salaire, mais il n'est pas permis de les corrompre par des présens; et ils n'oseroient guères se laisser corrompre; parce que la partie lésée, qui voit toutes les pieces du procès, peut en appeller, la prévarication se découvriroit, et le juge prévaricateur seroit puni, par amende, ou dans un cas grave par cassation. Il seroit inutile de solliciter le juge, qui n'est pas maître de former la sentence, mais qui doit s'en tenir aux lois. Socrate dit à ses juges: Messieurs, vous êtes ici, non pour faire grace à qui vous en prie, mais pour rendre la justice à qui vous la devez.

Les peines imposées aux violateurs des lois sont l'amende, la prison, la honte, le pilori, les coups, les chaines, la mort. Les plus fréquens delits sont les dettes, les injures, les coups, le vol, la tromperie. Le brigandage, le meurtre, l'incendie sont des crimes capitaux. Entre les procès civils, le plus grand nombre regardent les héritages, les bornes des possessions, les embarras des bâtimens etc.

CHAP. V.

De la Police.

La police est chargée de l'ordre, de la sureté, du soin de la santé, et de la vie des citoyens.

Nous

Nous avons déja parlé des gardes, du soin d'éclairer les rues des villes. La police veille sur les maisons suspectes, et sur ce qui regarde les incendies, qu'elle est fort vigilante prévenir. A cet effet elle ordonne aux architectes la manière de bâtir, la construction des cheminées, des poëles etc.: elle établit des ramoneurs de cheminée, qui nettoyent les cheminées et servent au besoin; et veille, à ce qu'ils fassent leur devoir; elle défend de mettre dans telle ou telle partie dangereuse de la maison, une quantité trop considérable de matières combustibles, de bois, de paille etc.; elle défend certaines opérations dangereuses dans les villes, comme de rôtir le grain pour le brassage de la bière, de bouillir des quantités d'huile, de fumer du tabac dans les forêts, dans les rues des villages; elle ordonne de tenir des sceaux, et des seringues dans les maisons; tient des pompes à feu, des tonneaux remplis d'eau aux carrefours et dans les places; dans les tems où il y a beaucoup de monde et de tracas en ville, comme durant une foire, les pompes à feu sont au marché, et toutes prêtes à servir. Il y a toujours un nombre d'hommes et de chevaux, commandés pour le besoin. Dès qu'une garde apperçoit du feu, elle fait du bruit, le tambour bat, les cloches et les trompettes sonnent, le guet

crie. Le magistrat est le premier sur pied, il se rend sur la place, où est l'incendie; tous ceux qui sont commandés accourent. On arrête les passans et les curieux et on les fait travailler. Il faut que l'incendie soit grand, que le vent soit fort ou les bâtimens bien combustibles, si l'incendie doit durer quelques heures. On prête du secours et des gardes aux incendiés, pour sauver leurs meubles et les mettre en sureté.

Un homme qui perdroit sa maison, seroit ruiné. La police y a pourvu. Chacun est obligé de faire inscrire sa maison dans un regître public en la taxant à volonté. S'il arrive un incendie, chacun est obligé de porter une partie du dommage, proportionnée à la taxe de sa maison; et celui qui a souffert, reçoit la somme, à laquelle il a taxé sa maison. Supposé que la somme de toutes les maisons monte à 50500 écus, et qu'une maison de 500 écus, vienne à bruler. Les 50000 écus doivent en porter 500, c. à d. 1 pour cent. Ainsi celui qui a taxé sa maison 400 écus en paye 4, et ainsi de suite. Personne n'est donc ruiné.

Un marchand, un fabriquant, qui a beaucoup de marchandises, ou de matériaux dans sa maison, peut être ruiné, si ces matériaux brûleut; ils ne sont point assurés, non plus que les meubles.

Pour

Pour mettre les biens des particuliers en ſureté, autant que cela ſe peut, la police a des lois remarquables. Il eſt impoſſible que le commerce et pluſieurs autres affaires, ſe faſſent ſans crédit, et ſans dettes. Mais pour faciliter les emprunts, il faut aſſurer au prêteur la valeur de ſon argent. Pour cet effet, on hypothèque un immeuble, une maiſon, un champ. Mais ſi le poſſeſſeur pouvoit obérer ſa maiſon, au-delà de ſa valeur, ou la vendre après l'avoir hypothéquée, le créancier ſeroit trompé. C'eſt pourquoi la police a ordonné, qu'aucun immeuble ne pourra être vendu ſans ſa participation, et qu'aucune dette n'aura droit d'hypothèque, qu'aux conditions ſuivantes: C'eſt que les contractans paſſent un contract d'emprunt, qu'on nomme obligation, par devant le magiſtrat, qui enregître l'obligation et l'hypothèque. Or tout prêteur ſe gardera bien de prêter, ſans prendre ſes ſuretés, enſorte qu'il fere paſſer l'obligation par les mains du magiſtrat, et qu'il pourra ſavoir, 1) ſi l'immeuble eſt obéré ou non, et ſ'il a ſes ſuretés: 2) ſi l'immeuble eſt taxé aſſez haut dans le cadaſtre des incendies, ce qui lui aſſure ſon prêt, contre ce dernier accident.

Il y a des dettes qui ne ſont pas ſur hypothèques; il y en a ſur des billets qui portent différens noms, ſelon leurs diverſes formes; tout

tout débiteur est contraint de payer par ordre du magistrat, s'il est déféré par le créancier. On lui prend et on lui vend tous ses effets pour acquitter la dette, et s'il est absolument insolvable, il est puni par la prison.

La police règle les intérêts, qu'il est permis de prendre, pour des capitaux empruntés, et ne permet que six pour cent, tout-au-plus, excepté dans le négoce; et punit l'usure, c. à d. un intérêt illégal

Il n'est permis d'exercer certains métiérs qu'à ceux qui ont passé par certaines formes; cette institution paroit avoir principalement en vue de favoriser les gens de métier.

Pour procurer aux citoyens un débit assuré de leurs produits, presque tous les gouvernemens défendent l'entrée des fabrications étrangères, souvent meilleures et à moindre prix.

La police veille à la subsistance du peuple, à ce que les marchés se rempliſſent de viande, de fruits, de grain, de bois, en un mot de toutes les nécessités de la vie. Tous les mois elle fixe, par des taxes publiques, les prix des viandes, des boissons, du pain, et fait des visites chez les bouchers, les brasseurs, les boulangers, les marchands de toutes sortes, pour examiner leurs denrées et leurs marchandises, le poids du pain, les poids et les mesures de tous, qui doivent être vérifiés

fiés par la police, et marqués de sa marque. Dans les tems d'abondance, elle forme des magazins publics, pour assurer au laboureur la vente de ses grains, et au peuple la subsistance dans la disette. Cet ordre prévient la cherté excessive du pain: faute de cela bien des pays favorisés de la nature, sont exposés à la famine, dès la première mauvaise recolte. Par cette raison, l'exportation des grains est défendue, quand la moisson est médiocre, et que les magazins ne sont pas remplis. On pretend que de ces contraintes les taxes ne font qu'enchérir les denrées; et la police du grain n'aboutit qu'à fouler le laboureur.

Si chacun avoit le droit de chasser, de pêcher, de couper du bois dans les forêts, la veniaison, le poisson, le bois manqueroient bientôt, vû la grande population. Pour prévenir cet accident, le gouvernement a restraint ces droits, à un certain nombre de personnes, qui lui en rendent compte. Il est permis de pêcher en tout tems, mais non de chasser, afin de ménager le gibier *). La police doit avoir soin de faire semer et planter du bois dans les forêts, de peur qu'elles ne viennent à manquer. Elle défend l'exportation des matériaux, laines, lin

* Les laboureurs se plaignent beaucoup du gibier, qui ruine leurs champs.

lin etc. pour soutenir les manufactures *). Elle a soin de fournir d'eau les villes et les campagnes, au moyen de canaux, de pompes, de machines. Partout il y a des moulins avec des canaux et des écluses, pour leur fournir l'eau nécessaire.

La police a resserré les forêts, desséché des marais, pour procurer des terres labourables; arrêté les fleuves dans leur lit, par des chaussées, pour éviter les inondations. Elle ménage les eaux, par le moyen des écluses, en faveur de de la navigation; bâtit des ponts, fait des chemins, les entretient, les répare, pour faciliter la communication et le commerce. Elle garde dans des regîtres exacts, les mesures des forêts, des champs, des possessions de chacun; c'est elle qui fait les titres de possession; c'est sous ses yeux que se font les contracts de vente et d'achat des terres et des maisons, et elle les inscrit dans ses regîtres; ensorte qu'elle connoit et garantit les possessions de chacun. Pour assurer aux enfans les biens du père, elle se rend dépositaire des testamens, qu'elle enregître, et se charge de la gestion des biens des pupilles.

La santé des citoyens fait un de ses principaux soins. Elle a l'oeil sur les denrées et les

*) Ce qui étouffe, dit-on, l'industrie productrice.

les viandes, afin qu'on n'en vende point de mauvaises et de nuisibles. Dans les grandes villes, les boeufs se tuent dans des maisons publiques, sous l'inspection d'un officier de police, afin qu'on ne tue que des bêtes saines. Elle veille à la propreté des villes, favorise l'écoulement des eaux, empêche, dans les tems de contagion, la communication; et son soin s'étend même sur le bétail. Elle a établi un tribunal de médecine, qui examine les médecins, et ne leur accorde le droit d'exercer leur profession, que sur les preuves de leur capacité; et leur donne dans le besoin des ordres convenables. Elle ordonne qu'on lui présente toutes les années, des listes de mortalité, avec désignation de l'âge, des maladies et des saisons, pour en tirer des instructions sur les moyens de conserver la vie et la santé des hommes. Elle établit des hôpitaux pour les pauvres, les malades, les orphelins. Elle défend de mendier, met les mendians de profession dans des maisons de correction et de travail, et pourvoit à la subsistance des pauvres.

Pour faciliter la communication et le commerce, la police a établi des postes. Ce sont des messagers et des coches qui partent et arrivent à des heures déterminées. Chacun peut donner des lettres, des paquets, de l'argent; le

le tout parvient, pour un prix modique, à sa destination, sans qu'on ait aucune peine. Les postes vont jour et nuit, et par cela même promptement. La poste répond de la valeur des choses qu'on lui confie. Il n'y avoit encore point de postes en Allemagne, au milieu du dernier siècle.

La police veille aussi à l'instruction de la jeunesse et du peuple, et au culte réligieux; c'est le soin du département ecclesiastique. Les Pasteurs instruisent le peuple et la jeunesse; les maîtres d'école, regens et professeurs, cette dernière; selon des règles à eux prescrites; et rendent tous les ans compte de ce qu'ils ont fait à cet égard. Les églises tiennent les regîtres des mariages, des naissances et des morts, afin que la police puisse s'assurer de la legitimité, et des droits des héritiers.

La police a divérs collèges subordonnés les uns aux autres, de même que la justice.

CHAP. VI.

De la guerre.

De tout tems les peuples ont eu des démélés ensemble pour, des droits, des frontières, des terres, des injures; ou par inquiétude. Il n'y a point

a point de tribunal supérieur pour régler leurs differens, et les contenir; ils vuident donc leurs différens par les armes. De part et d'autre on lève des troupes, on se met en campagne, on tâche de pénetrer dans les pays ennemi, on en tire tout ce qu'on peut, en vivres, en argent en hommes; on s'empare des villes, on livre des batailles.

Autrefois c'étoit le courage, la force corporelle, et le nombre qui décidoient. Les armes étoient des pierres, des massues, des fléches, des dards, des lances. Aujourd'hui l'épée est plutôt un ornement du fantassin qu'une arme, et la cavalerie seule en fait usage. La force du corps ne fait rien, le courage fait peu dans la bataille, excepté dans la cavalerie, et dans les chefs. L'art, la discipline, l'habileté du général font presque le tout.

On accuse la poudre de faire de grands ravages; cependant quand on lit les récits des batailles anciennes; où la moindre armée vaincue comptoit ses morts par mille et par dix mille, on trouve que la guerre est moins meurtrière qu'autrefois. Les plaies que font les balles, sont moins dangereuses que les coups de fléche. Une grande armée assiégea dix ans la ville de Troie; il y perit des milliers de combattans de part et d'autre, et la fin de cette tragédie, fut le sac

de la ville. L'hiſtoire parle d'un ſiége moins ancien, qui dura vingt-huit ans. Aujourd'hui on prétend, que la meilleure fortereſſe ne peut tenir plus de ſix ſemaines, ſans couter la dixième partie du monde qu'autrefois.

Ci-devant tous les citoyens étoient ſoldats, et prenoient part à la guerre. Toutes les villes, pourvù qu'elles euſſent des murailles, pouvoient ſe défendre contre l'ennemi, parce qu'on n'avoit point d'artillerie. On ſavoit bien renverſer des murailles, mais il falloit pour cela de grandes machines, qu'on faiſoit au moment de ſ'en ſervir, parce qu'on ne pouvoit pas les transporter; et cela coûtoit bien de la peine et du tems. De là vient que toutes les villes ſe défendoient, et qu'on en ſaccageoit un grand nombre. Aujourd'hui il y a des troupes réglées, le bourgeois ne ſe mêle de la guerre que pour en ſouffrir, c'eſt l'affaire du gouvernement, ou du ſouverain, et non de la nation. Il n'y a que peu de villes, qui puiſſent arrêter l'ennemi. Les villes ouvertes le reçoivent donc ſans oppoſition, le ſoldat entre, on lui donne ce qu'il demande, ou ce qu'on peut lui donner; et aux excès près tout eſt tranquille et chacun fait ſes affaires. Les villages et les petites villes riſquent quelquefois d'être pillées.

Les

Les fortereſſes arrêtent l'ennemi, et celui-ci les aſſiége, les attaque, tâche de les emporter de force. Mais on n'attaque pas la ville dans un ſiége régulier; on ne s'en prend qu'aux fortifications, à quelques exceptions près, comme p, ex. Cuſtrin, qui fut réduit en cendres. Les fauxbourgs des fortereſſes ſont ordinairement mis en cendres, à l'approche de l'ennemi; mais c'eſt par la ville même, de peur que l'ennemi ne s'y établiſſe. Quand la garniſon ne peut plus ſe défendre, elle demande à capituler, et ſe rend à certaines conditions. Si la ville eſt priſe d'aſſaut et ſans compoſition, elle eſt abandonné au pillage. Mais on n'attend pas juſques-là.

Ainſi la deſtination du ſoldat eſt la guerre, la défenſe de l'état, contre les entrepriſes des étrangers. Durant la paix, les troupes ne ſont pas inutiles: elles veillent à la ſureté, au repos public, prêtent main forte au magiſtrat, apaiſent les querelles, le bruit. Outre cela elles travaillent. La guerre revient ſouvent. Durant ſept cent cinquante ans, Rome n'eut que deux fois la paix; une fois quarante ans, et une autre fois un an. Du reſte on ſe mettoit tous les printems en campagne.

Dans l'antiquité, le citoyen ſervoit en guerre, ſans recevoir de paye et ſe fourniſſoit d'ar-

mes et de vivres, parce qu'il avoit son propre intérêt à défendre. Aujourd'hui le soldat a sa paye et son habit.

Les châtimens militaires sont sevères, et la discipline est fort rigoureuse. Cela est nécessaire à la tactique.

L'ordre et la manoeuvre sont admirables, les mouvemens d'une justesse et d'une rapidité surprenante. L'uniforme, le silence, l'ordre, les drapeaux, la musique, rendent une marche militaire fort imposante. Le tambour sert au commandement, et les drapeaux de guides. Ces derniers excitent le soldat, parce qu'il prête serment de fidélité sur son drapeau. C'est une infamie que de l'abandonner, et de le laisser prendre. Quand les troupes romaines témoignoient de la lâcheté, leurs chefs jettoient une enseigne au milieu des ennemis; alors les soldats se ranimoient, et faisoient les derniers efforts, pour la recouvrer.

La manoeuvre fait la force des armées; c'est par elle, que quelques centaines de soldats d'Europe, mettent en fuite, de nombreuses armées d'Indiens.

Le militaire est en possession des plus grands honneurs; c'est l'appui des souverains. Sans doute que ses services et les dangers qu'il est obligé d'affronter, les lui ont mérités. On n'y

n'y parvient aux charges, que par des degrés insensibles, et ce n'est qu'après de longs services, et avec une grande expérience, qu'on s'élève à quelque grade. Chaque grade, quelqu' élevé qu'il soit, est obligé à rendre au grade supérieur, le plus grand respect, et la plus aveugle obéissance. Les moyens de s'avancer dans cette carrière sont, la naissance, de longs services, et des actions extraordinaires dans la guerre.

Il faut souvent user de force pour faire les enrôlemens, parce que la plupart craignent les peines et les dangers de cette profession. Au tems de la république romaine, le peuple lassé de la guerre et mécontent de ses chefs, refusa de s'enrôler. Le consul fit saisir le premier qu'on appella, le fit vendre pour esclave, lui et sa famille, et confisqua ses biens; disant que l'état n'avoit pas besoin d'un citoyen, qui ne vouloit pas le servir au besoin. De tout tems les déserteurs ont été punis, par l'infamie ou la mort.

Chap. VII.

Des impôts.

On peut voir par ce que nous venons de dire, que l'état a des dépenses considérables à faire,

et que chaque ville a besoin de bâtimens, et de personnes publiques en grand nombre. Tout cela exige de grands revenus, qui ne peuvent se prendre que des citoyens. Les sources de ces revenus sont différentes.

Il y a des terres, que l'état se réserve, et qu'on appelle domaines.

Toutes les terres payent certaines redevances à l'etat. Les maisons dans les villes sont chargées de loger les soldats ou de payer pour leur logement. Elles payent outre cela des taxes au trésor de la ville, pour les guets, les officiers de police; les bâtimens et les besoins publics. Il y a quelques maisons et quelques terres exemptes. Plus il y a d'exemptions et plus le peuple est chargé.

L'état prend des capitations, des droits de vente sur les immeubles, impose des taxes sur le commerce, sur les contracts, les héritages, les revenus des particuliers. Il se réserve le débit de certaines choses, comme les cartes, le tabac, le sel, les eaux de vie, les bois etc.

Dans toute l'Europe, les contracts d'achat et de vente, les obligations, les lettres de change, les contracts de mariage, les testamens, les contracts de louage des maisons, les requêtes aux supérieurs, les sentences des juges s'écrivent sur du papier timbré, c. à d. marqué

qué au coin de l'état, avec la désignation de la somme qu'on a payée. En Hollande on a des papiers à cent cinquante florins la feuille.

Les péages sont des droits perçus sur les marchandises ou les personnes, qui passent par certains chemins, où l'état a fait des dépenses, par des écluses, des chaussées, des ponts etc.

L'accise est un droit, qui se paye sur les denrées.

La plupart des hommes veulent être contraints à payer ces droits; ils ne font pas réflexion, que des impôts sont absolument nécessaires, pour les besoins de société, et pour le repos et l'avantage de chaque citoyen. Ainsi ils tâchent le plus qu'ils peuvent de frauder les droits. Mais s'ils sont découverts, ils sont punis. Au reste, cette disposition des hommes rend le nombre des surveillans, et des personnes chargées de la perception des impôts, beaucoup plus grand et par cela même augmente les impôts.

CHAP. VIII.

Comparaison des gouvernemens.

Presque tous les hommes sont mécontens du gouvernement; la moindre loi qui les gêne,

leur fait jeter les hauts cris. Chacun assure, que s'il étoit à la tête de l'état, tout en iroit bien mieux. Le tailleur de Henri quatre de France, lui presenta un petit livre de sa façon, qui contenoit des règlemens touchant le gouvernement.

Lacédémone fut bien la république la plus parfaite, qui ait jamais éxisté. Tous les citoyens etoient membres du conseil d'état. Cependant ils avoient leurs magistrats et leurs loix. Chaque Spartiate étoit soldat né. Ils étoient obligés de sacrifier leur vie dans le poste, où leurs chefs les plaçoient. L'infamie poursuivoit les lâches et les fugitifs. Les pères n'etoient pas maîtres d'élever leurs enfans, l'état s'en chargeoit. Les maris n'osoient manger dans leurs maisons, et avec leurs femmes; mais il falloit se rendre aux repas publics. Agésilas, un de leurs rois, au retour d'une glorieuse expédition, mangea avec son épouse. Il en fut repris et puni.

Une dissention perpétuelle régnoit dans Athènes entre le magistrat et le peuple. Il suffisoit de s'y distinguer par la vertu, pour être banni. Ainsi on exila Aristide, parce qu'on étoit las, de l'entendre appeller le juste. Socrate fut publiquement joué sur le théatre, et condamné à la mort. Miltiade, après avoir

sauvé

ſauvé ſa patrie, attaquée par trois cent mille Perſes, qu'il défit dans une bataille, n'ayant pu réuſſir dans une autre expédition, fut accuſé de haute trahiſon, condamné à une amende, qu'il ne put pas payer, et mis en priſon, où il mourut des bleſſures qu'il avoit reçues en défendant ſa patrie.

Rome devint république, après avoir été gouvernée deux cens ans, par des rois. Les querelles entre le peuple et les grands ne finirent, qu'à la ruine de la république, et n'étoient ordinairement ſuſpendues, que par le preſſant danger de la guerre, On a ſouvent aſſommé des magiſtrats, trainé des conſuls en priſon, maltraité des cenſeurs, dans la place publique; qui plus d'une fois a été couverte de ſang. Camille avoit remporté pluſieurs victoires, conquis deux peuples aux romains, il avoit été dictateur, pluſieurs fois conſul, et remporté l'honneur du triomphe, Il ſe fit haïr du peuple, par ſon exactitude à faire ſon devoir; il fut accuſé, d'avoir gardé pour lui une partie du butin, et condamné à l'éxil.

Les déſerteurs étoient battus de verges, et puis décapités. Les gouverneurs pilloient les provinces, et ce ne fut que longtems après, qu'on fit une loi, pour permettre la plainte aux peuples vexés,

Le décemvir Appius ayant trouvé une fille qui lui plaisoit, la fit déclarer esclave, et le père ne put lui sauver l'honneur, qu'en la tuant à coups de poignard, en plein marché. Mais il faut remarquer que durant ces dernières atrocités, Rome n'étoit pas une république.

Le censeur Métellus ayant exclu du sénat Attinius, tribun du peuple, celui-ci fit saisir le censeur, un jour qu'il se promenoit, et alloit le précipiter du roc tarpéien. Le censeur résista, et fut tellement maltraité, que le sang lui sortoit par les oreilles. Le peuple accourut, mais le tribun étant inviolable, personne n'osoit prendre la défense de Métellus, jusqu'à ce qu'un autre tribun vint le délivrer. Il n'y avoit que quelques années que ce même tribun avoit fait mettre en prison les deux consuls. Il ne fut point puni. Ces tribuns êtoient les défenseurs de la liberté du peuple contre les entreprises des grands.

Un des plus fameux capitaines de Rome, Scipion l'Africain, fut trouvé étranglé dans son lit. On en soupçonnoit certaines personnes; mais les coupables ne furent point recherchés.

Marcus Scaurus étant consul, le préteur manqua de se lever de son tribunal, lorsqu'il vint à passer. Scaurus lui ordonne de se lever,

lui

lui fit arracher ſa robe, et rompre ſa chaire magiſtrale.

Les uns étoient riches, et la plupart miſérables. Les pauvres, (ils étoient tous laboureurs) étoient obligés tous les ans d'aller à la guerre, auſſi bien que les riches; leurs champs étoient mal cultivés, il leur falloit ſe fournir d'armes et de vivres, et ſervir ſans paye, Ils empruntoient, et les riches leur prêtoient à groſſe uſure, que les loix modérèrent enfin au denier huit. Ils payoient la capitation, comme les riches, et ceux qui ne payoient pas, étoient mis en priſon. Tout cela achevoit de les abymer. Les débiteurs inſolvables étoient livrés, par le juge, à leurs créanciers, qui en diſpoſoient à leur gré, les enfermoient dans les priſons, les envoyoient, les fers aux pieds, cultiver la terre, avec les eſclaves, les maltraitoient à coups de bâton et de verges. De vieux ſoldats, couverts de bleſſures, des centurions, étoient mis aux fers et battus comme des eſclaves.

Le conſul Appius mépriſoit le peuple, et le traitoit avec hauteur. Il tourmenta beaucoup l'armée. Les ſoldats irrités n'exécutèrent ſes ordres que nonchalament, et ſ'enfuirent dans leur camp, au moment de donner bataille. Le conſul fut contraint, de reprendre le chemin de Rome

Rome. Dès qu'il fut hors du pays ennemi, il fit battre de verges tous les centurions, qui avoient quitté leur poste, et leur fit couper la tête, Ensuite il fit décimer l'armée.

Cajus, tribun du peuple, ôta aux sénateurs l'administration de la justice, alléguant la vénalité des sénateurs. Il en chargea les chevaliers, qui se vendirent de même, renvoyèrent les coupables absous, et de plus condamnèrent des innocens.

Scévola, proconsul d'Asie, fit rentrer dans le devoir les publicains de son gouvernement, qui commettoient de grandes injustices. Il fut secondé par un vertueux sénateur, nommé Rutilius. Les publicains étoient chevaliers en possession de l'administration de la justice. Ils firent servir leur pouvoir à leur vengeance, et condamnèrent Rutilius à l'exil, comme coupable de débauches criminelles. Son médiocre patrimoine fut confisqué. Alors la judicature fut partagée entre les sénateurs et les chevaliers, et on fit une loi, permettant de poursuivre les juges prévaricateurs. Peu de tems après la judicature fut encore ôtée aux sénateurs; et les chevaliers juges, informèrent contre tous ceux qui leur avoient été contraires. Une infinité de sénateurs furent exilés.

Marius

Marius et Sylla ambitionnoient tous deux le commandament d'une guerre. Sylla y fut nommé. Pendant ſon abſence, Marius vint à bout, les armes à la main, de ſe faire nommer par le peuple, et condamna Sylla à l'exil. Sylla entre à Rome avec ſon armée. Les habitans l'accablent de pierres, du haut des maiſons; Sylla y fait mettre le feu. Marius ſ'enfuit, mêne quelque tems une vie errante, trouve moyen de lever des troupes, vient à Rome en l'abſence de Sylla. On le reçoit à condition qu'il épargnera la vie des citoyens. Il entre, fond avec ſes ſoldats ſur le peuple aſſemblé dans la place publique, le maſſacre, pille les maiſons, fait tuer tous les jours quelques ſénateurs, et en fait mettre la tête ſur la tribune aux harangues. Un mot, un ſigne de tête de Marius, coutoient la vie à ceux qui ſe preſentoient devant lui. Un ſénateur l'ayant abordé, et n'ayant point reçu de réponſe à ſon compliment, il fut maſſacré ſur le champ. Cela paſſa depuis en règle; tous ceux à qui Marius ne rendoit pas le ſalut, périſſoient. Ces maſſacres, et le pillage de la ville, durèrent cinq jours. Toute l'Italie ſ'en reſſentit; Marius avoit des ſatellites ſur les chemins, et dans les villes, qui égorgeoient ceux qui cherchoient leur ſalut dans la fuite. Peu des adverſaires de Marins échappèrent

pèrent. Marius se nomma lui-même consul. Le même jour son fils tua un tribun, deux préteurs furent exilés, et un sénateur précipité du roc tarpéien. Après la mort de Marius, son fils introduisit dans le sénat des assassins, qui égorgèrent un grand nombre de sénateurs.

Enfin Sylla vint à Rome. Il fit périr à son tour les partisans de Marius. Ceux de son parti profitèrent de l'occasion, pour se défaire de leurs ennemis particuliers, et de ceux, dont le bien leur faisoit envie. Le sénat se plaignit, et demanda, qu'au moins il plût à Sylla, de nommer ceux, qu'il vouloit faire périr, afin que les autres pussent être tranquilles. Alors Sylla donna une liste de quatre-vingts noms, à la tête desquels étoient les deux consuls. Le second jour, nouvelle liste de deux cent vingt; le troisième autant. Cette proscription exposoit les proscrits à la merci du premier venu. Leurs biens étoient confisqués. Le nombre en monta à quatre mille sept cens. Il y avoit peine de mort contre quiconque donneroit asyle à un proscrit, fût-ce son fils, ou son père. Catilina ayant tué son frère, il obtint que le mort fût mis au nombre des proscrits, pour se mettre lui-même à couvert des lois. En reconnoissance, il se chargea d'assassiner un sénateur, fort aimé du peuple. Il le fit trainer par les rues

de

de Rome en le battant de verges; arrivé au lieu du ſuplice. Catilina lui fit arracher les yeux, couper la langue et les mains, rompre les cuiſſes, et trancher la tête. Un ſénateur étant tombé en défaillance à ce ſpectacle, fut maſſacré ſur le champ. Un chevalier fit aſſaſſiner ſon beau frère, pour recueillir ſeul une ſucceſſion; il prit une commiſſion de Sylla, et fit maſſacrer tous les parens du mort. Sylla proſcrivoit des villes entières, faiſoit raſer les unes, démanteler les autres, tuer et vendre les habitans; les mieux traitées furent accablées d'impôts, C'eſt ainſi, qu'il tyranniſa Rome deux ans entiers. Il mourut tranquillement dans ſon lit.

Quelques années après, un certain Opianicus, empoiſonneur de ſes femmes et de ſes proches, corrupteur de la jeuneſſe, fabricateur de faux teſtamens, fut déféré aux juges. Il ſ'adreſſe à l'un d'eux nommé Stalénus, et lui remet ſoixante quatre mille livres, pour lui acherer la moitié des voix. Stalénus tenté de garder toute la ſomme, travaille à perdre l'accuſé; pour cet effet il promet quatre mille livres, de la part de l'accuſé, à quinze de ſes collègues. Le jour de la ſentence arrivé, Stalénus dit que l'accuſé n'a rien donné, Les juges ſe croyant joués, condamnent Opianicus par vengeance.

A Ve-

A Veniſe les nobles ſont ſeigneurs, ils exigent le titre d'Excellence. Le peuple eſt eſclave. Aucun bourgeois n'oſe ſe montrer dans la place de St. Marc, à l'heure que la nobleſſe s'y promène. C'eſt un crime capital et puni de mort, que de parler du gouvernement, et d'y trouver à redire. A côté de la ſalle du ſénat, eſt une chambre remplie de fuſils chargés; à côté du palais il y a une garde de ſoldats; et une galère armée commande la place, pour prevenir les revoltes du peuple. C'eſt qu'apparemment le gouvernement eſt fort humain.

Les querelles entre le peuple et le magiſtrat, ont plus d'une fois troublé le repos de Genève, et réduit la ville à deux doigts de ſa perte.

Il faut remarquer que tous ces gouvernemens celui de Sparte ſeul excepté, ſont ariſtocratiques.

Un Allemand logé en Hollande, dans la maiſon d'un cordonnier, vit que ſon hôte payoit à l'état environ trois cens florins de droits par an. Apparemment ſans compter l'acciſe.

Quelle que ſoit la forme du gouvernement, il faut des magiſtrats, et ces magiſtrats peuvent abuſer de leur pouvoir. Dans la monarchie, on craint les vices du monarque; dans la

la république, on craint ceux des magiſtrats, et du peuple, quand la conſtitution eſt mauvaiſe.

La république eſt toujours moins active, et moins puiſſante que la monarchie. Quand Rome étoit dans un danger extrême, elle créoit un dictateur, c. à d. un monarque, qui la délivroit promptement. Les républiques perdent ordinairement en déliberations et en querelles, le tems où elles devroient agir, et le mal eſt fait avant qu'on ſoit décidé ſur les précautions. Cette lenteur n'eſt par toujours un mal.

Le gouvernement le plus imparfait, eſt beaucoup meilleur que l'anarchie, excepté qu'on cherche à ſortir de l'anarchie, et que le gouvernement ne ſe laiſſe pas aiſément réformer. Le peuple juif, fut quatre cens ans, depuis Joſué juſqu'à Saül, ſans gouvernement, et ſans police générale. Auſſi les plus petis peuples voiſins, qui l'attaquoient, le réduiſoient à l'extrémité, jusqu'à ce que quelque homme entreprenant, prit le gouvernement en main; alors l'ennemi étoit ordinairement repouſſé. Les villes ſe faiſoient mutuellement la guerre, et le peuple ſe détruiſoit lui-même.

Les Groenlandois ne connoiſſent aucune police. Sans métier, ſans agriculture, ſans ennemis ni voiſins, ils n'en ont point à faire. Les peuplades de l'Amérique ont des chefs pour la guerre. Les petits rois d'Afrique et des In-

des, traitent leurs sujets, comme des troupeaux de bêtes.

Chap. IX.

Avantages et inconvéniens de la société.

C'est à la société que nous devons notre repos, notre sureté, les arts, les sciences, les métiers; c'est d'elle que nous tenons le langage et l'usage de la raison. L'homme isolé ne différeroit guères des animaux, que par la forme. Il seroit sans contredit absolument libre, c. à d. que rien ne le gêneroit, que personne ne le contrediroit, et qu'aucune loi ne sauroit lui rien prescrire ou défendre. Ce qui pourroit l'embarrasser, ce seroient les arbres des forêts, les marais bourbeux, le besoin, et les bêtes féroces. Ou plutôt il n'auroit aucune liberté, parce qu'il manqueroit de l'usage de la raison.

La société est donc tres avantageuse à l'homme, elle le forme; mais elle a aussi ses inconvéniens. Elle restreint notre liberté. Toute société ne fût elle que de deux personnes, avec une liberté entière, est impossible; des milliers la gênent nécessairement bien davantage. Nous avons déja parlé des lois du gouvernement; il faut encore dire un mot de la gêne, que nous impose chaque homme, avec qui nous vivons.

Cha-

Chacun a son caractère, ses idées, ses gouts différens de tout autre. Cela rendroit l'accord, même entre deux personnes, impossible, et à bien plus forte raison, entre un grand nombre, si chacun ne se gênoit et se contraignoit. On a tous les jours à faire à tant de gens, dont l'un veut blanc, et l'autre noir; l'un est vif et gai, l'autre lent et froid; l'un est triste; un autre a de l'humeur; encore un autre est sérieux et grave. L'un trouve plaisir à la conversation, un autre préfère le jeu, et un troisième la promenade. Ce seroit un choc, une collision infinie, si chacun s'obstinoit à son sens. Ainsi personne ne garde, ne soutient, et surtout ne montre son caractère particulier; mais chacun cherche à se conformer au ton général. On ne dit pas crument son avis, on ne soutient pas trop son sentiment, on n'exprime pas ses passions, on ne déclare pas nettement aux gens, ce qu'on pense d'eux. La contradiction, le reproche, certains avis désagréables, ne paroissent pas sous leur forme naturelle, de peur de choquer; mais ont trouvé des expressions radoucies, qu'il faut savoir s'expliquer, pour les entendre. Je vous demande pardon, signifie: non; cela n'est pas vrai. Vous raillez, signifie: vous mentez. On ne dit pas aux gens: Vous m'ennuyez, retirez-vous; mais on

laisse tomber la conversation, on regarde la montre.

Ce n'est pas assez de ne point choquer, on veut plaire en témoignant de l'affection. Les peuples simples, les gens grossiers ne montrent que celle qu'ils sentent, et n'exigent que celle qu'on leur porte. La partie raffinée de peuples policés en témoigne, et en exige partout. On a donc inventé un jargon circulaire d'affection, de respect, d'humilité. On demande des nouvelles de la santé, on a eu l'honneur de voir Monsieur, de lui parler; on est le serviteur, le très humble serviteur, on baise les mains, on rend graces, on fait présenter des respects: on nomme les gens; Vous; comme s'ils étoient plusieurs. Les rois disent: Nous; c'est qu'ils parloient autrefois au nom de leur conseil. On se sert de ce langage entre égaux, avec ceux qu'on aime, et avec les inférieurs, envers ceux qu'on respecte et ceux qu'on méprise. On fait à tous les mêmes révérences, on les reçoit avec le même empressement. C'est partout la même chose.

Cette contrainte dans les discours, ces formulaires, ce vernis, en un mot, est, ce qu'on appelle la politesse, qu'on pourroit définir, l'art de ressembler à tout le monde. Aussi les philosophes prétendent que pour connoître l'homme et le caractère des peuples, ce n'est pas aux gens

gens polis qu'il faut s'arrêter, qu'à Paris, à Londres et à Berlin, ce sont les mêmes hommes; mais que c'est le peuple, c. à d. les gens sans éducation et sans politesse, qu'il faut étudier.

Cette politesse est fort agréable, on aime à voir des gens gais, contens, prévenans, serviables, qui nous montrent de l'estime. Mais elle nous empêche de connoitre les vrais sentimens et la vérité des protestations. On ne sait sur qui compter, parce que tous tiennent le même langage. Les gens de bonne foi, sans expérience, se trompent en comptant sur de fausses protestations; les autres se trompent, en ne se fiant pas à celles qui sont sincères. C'est d'ailleurs, pour un homme vrai, un assez grand embarras, que de tenir un langage flatteur, là où il pense le contraire.

Il a déja été dit, que si la société nous rapproche des hommes, qui nous servent, elle nous rapproche aussi des méchans qui nous nuisent, et de ceux qui nous déplaisent. On est obligé de lier et d'entretenir commerce avec bien des gens, dont les moeurs, le caractère, l'esprit nous sont très désagréables; des médisans, des malins, des stupides, des ignorans. Il faut pourtant vivre et s'arranger avec eux, et on n'oseroit leur laisser voir ce qu'on en pense.

On n'ose pas non plus toujours dire sa pensée sur mille choses, quand même on auroit la vérité de son côté. On trouve partout des personnes, imbues de faux préjugés, qu'on ne feroit qu'aigrir, en voulant les instruire. Il y avoit un tems où l'on nommoit Athée celui qui doutoit des revenans et de la magie; et où l'on mit en prison un philosophe pour avoir dit, que c'est la terre qui tourne et non le soleil.

CHAP. X.

Inégalité des biens.

Un grand mal en apparence, dans la société, c'est l'inégalité des biens. Les uns possèdent un million, et mille ont faute d'un écu. L'un a des villages, des villes, des provinces entières; un autre n'a pas un pouce de terre. Les riches ont de gros revenus, et jouissent des délices de la vie sans travail; et des millions d'hommes ont à peine le pain au jour la journée, malgré un travail pénible et assidu. C'est le cas de presque tous les artisans, laboureurs, journaliers, en un mot de tous ceux, dont le travail est le plus nécessaire à la société. Les artistes, ceux qui ne travaillent que pour le luxe, ont un gain plus considérable; mais ce gain est casuel, sujet au caprices de la mode, et puis il leur faut exceller dans leur art; les moins habi-

habiles sont misérables, parce que leurs produits n'étant que pour le plaisir, on y recherche la perfection. Les premiers au contraire, sont assurés de leur petit revenu. Ceux qui ont des charges, ont ordinairement un revenu considérable, en comparaison de la première classe. Mais ils y parviennent tard, après de longues études, après des services de plusieurs années sans aucun salaire, ou avec un salaire, très modique. Le soldat n'a de poste avantageux, qu'après vingt ou trent années, lorsqu'il est chargé de dettes, ou que son patrimoine est épuisé. Tous ces gens, éléves avec gout, ce qui leur est nécessaire; obligés à la fréquentation des gens de gout, sont contraints de vivre dans une sorte de luxe très dispendieux. Le capitaine, le conseiller d'une cour de justice, ne peut pas se loger, se meubler, manger, s'habiller lui, sa femme et ses enfans, et élever ces derniers, comme son tailleur, ou son fendeur de bois; et avec vingt fois plus de revenus, il a peut-être le double de soucis. D'ailleurs toutes les charges de l'état sont très médiocrement payées, et celui qui n'a d'autre revenu, ne peut pas vivre d'une manière convenable à son état. Après cette classe vient celle des marchands. Il y en a d'une grande opulence, et il n'y a personne, dont la fortune soit plus

exposée aux hazards. Enfin ceux dont la fortune paroit le plus brillante, ce sont les grands. Ils possèdent des terres et des revenus considérables. Mais ils sont fort souvent chargés de dettes équivalentes. C'est que l'état, dans lequel l'usage les oblige de vivre, et qu'ils outrent fort souvent, absorbe leurs revenus et au delà. En plusieurs pays, ces seigneurs terriens sont regardés comme les possesseurs absolus des biens et des personnes de ceux, qu'ils nomment leurs sujets, et les paysans sont serfs, c. à d. peu près esclaves. Cette servitude est anéantie par les lois, en plusieurs contrées.

L'acquisition des richesses se fait par l'industrie, le commerce: la maison de Médicis en est un exemple. C'étoit une famille de négocians, qui s'enrichit au point, que les princes recherchèrent son alliance, et qu'elle fut élevée à la dignité ducale. Certains hazards prétendus heureux, dont j'ai déja parlé, la fourberie, le pillage des ennemis, sont aussi des sources de richesses. On fait quelquefois fortune, en rendant service au prince. Des héritages accumulés font de grandes fortunes.

Ces grandes fortunes durent ordinairement peu, parce que la plupart des possesseurs en abusent, ou parce qu'elles s'affoiblissent en se partageant entre les héritiers. Il y a des pays,

où

où l'aîné hérite la fortune et le rang du père, les cadets n'y ont qu'une petite part, et tombent dans un rang plus bas. Tel étoit l'uſage du tems des patriarches, et tel il eſt encore aujourd'hui entre les grandes familles d'Angleterre. Ailleurs les biens ſe partagent par portions égales entre les héritiers, excepté ce qu'on appelle les fiefs. Les princes mêmes ſuivoient cet uſage, il y a trois ſiècles.

Cette inégalité des biens eſt inévitable. Il eſt clair, que l'homme actif et induſtrieux doit gagner plus que l'homme lent et ſtupide; et que le ſage économe doit faire plus d'épargnes, que le diſſipateur. Ceux qui ſont à la tête du gouvernement, ayant en main les moyens d'acquérir des richeſſes, en profitent. Dans la guerre le vainqueur gagne, et le vaincu perd. Celui qui a rendu de grands ſervices à l'état ou au prince, doit naturellement recevoir des récompenſes. Cette richeſſe donne du luſtre à la ſociété, occupe des mains qui ne travaillent que pour le luxe, et qui demeureroient oiſives, dans une diſtribution égale. Elle donne à quelques familles le loiſir de ſ'appliquer aux ſciences, néceſſaires à la conduite de l'état, à l'inſtruction du peuple et à ſa ſanté. Elle donne naiſſance au bon gout, à la politeſſe, à la douceur des moeurs et de la vie; mais elle fait la miſère du grand nombre.

Il n'eſt pas facile de ſ'enrichir. Cela eſt tout ſimple. On ne peut acquérir des richeſſes qu'aux dépens des autres et chacun tâche d'en attraper le plus qu'il peut. Ainſi celui qui court la fortune, heurte tous les autres les poſſeſſeurs arrêtent ſa courſe, et les coureurs le pouſſent hors du chemin. Ce n'eſt guères que dans des pays barbares, mal policés, qu'on peut faire une fortune rapide par une induſtrie nouvelle. Mais chez un peuple cultivé, où l'induſtrie eſt commune, où les lois aſſurent à chacun ſes poſſeſſions, les richeſſes demeurent à leurs poſſeſſeurs, ſ'ils ne les perdent par leur faute; et les acquiſitions ſe partagent.

Les vrais riches ont de grands avantages. Ils ſont exempts des ſoucis qui tourmentent ſouvent les pauvres et les médiocres gens; ils ne ſont pas condamnés à un travail dur et opiniâtre; il leur reſte du loiſir, pour cultiver leur eſprit, pour acquérir des connoiſſances agréables et utiles, et pour jouir des plaiſirs de la vie, qu'ils ſont en état de ſe procurer. Leur logis, leur ameublement ſont élégans et commodes, leur table eſt bien ſervie. Ils peuvent faire des entrepriſes utiles au public, et aſſiſter les pauvres. Mais il y a peu de riches qui tirent de leur fortune tous ces avantages. Les uns accumulent ſans fin et ſans ceſſe, ſans jouir.

D'au-

D'autres abuſent de leurs richeſſes, ſe plongent dans un luxe et un jeu ruineux, dans la débauche, dans la pareſſe. Il eſt aſſez rare qu'un jeune homme riche ſ'applique auſſi ſérieuſement qu'il faudroit, pour cultiver ſolidement ſon eſprit, ou qu'il entreprenne un travail réglé; car l'homme ne travaille guères réglément, qu'autant qu'il y eſt obligé par le devoir ou le beſoin. Un tel n'évite point l'ennui et la langueur, malgré la variété des plaiſirs. Tel riche a plus de ſoucis et d'inquiétudes que maint pauvre. Un ſeigneur ſe plaindra amèrement d'une grêle, qui a gâté une partie de ſes grains. Un rentier eſt inquiet, quand ſes revenus ne rentrent pas à l'heure marquée, et celui qui poſſède vingt mille louis, déplore une perte de cent francs. Les riches ſont ordinairement délicats, foibles, valétudinaires, tandis que le pauvre eſt ſain et vigoureux. Le riche eſt auſſi plus expoſé que le pauvre. Celui-ci ne peut guères ſouffrir, que dans ſa perſonne; mais on peut bleſſer le riche en ſa perſonne, et en chaque partie de ſes poſſeſſions. Le pauvre ne craint le feu que pour ſa cabane; le ſeigneur le craint pour ſa maiſon, et pour toutes les maiſons de ſes terres. Le journalier ne peut ſouffrir que là où il eſt; le négociant d'Amſter-

sterdam souffre à Ceylon, et celui de Londres à Madras et aux Caraïbes.

Le contentement, la tranquillité, le bonheur, ne dépendent nullement du plus ou du moins de fortune. Le riche peut être content, et le pauvre aussi. Un prêtre appellé chez un malade, le trouva couché sur quelques brins de paille, et couvert de haillons. Aucun meuble dans la chambre; on avoit vendu le peu qu'il en avoit, pour lui procurer quelque soulagement. Une hache et une scie étoient tout son bien. Bénissez Dieu, lui dit le prêtre, en voyant cette extrême pauvreté; bénissez Dieu de ce qu'il vous délivre de votre misère. Misère, reprit le malade; vous vous trompez, mon révérend. J'ai toujours été content de mon état. Ces outils me donnoient du pain, et j'ai toujours joui de la santé; si j'en reviens, ce dont je doute, je louerai Dieu de m'avoir conservé. Mais, dit le prêtre, il faut pourtant vous résoudre à mourir, puisque telle est la volonté de Dieu. Sans doute, répondit le malade d'un air assuré; il nous faut tous mourir: et je bénis Dieu qui me rappelle à lui. En disant ces mots, il expira.

CHAP.

CHAP. XI.

Inégalité des conditions.

L'inégalité des conditions eſt auſſi grande que celle des biens. On diſtingue entre la roture et la nobleſſe, mais il a y beaucoup de ſousdiſtinctions. Le payſan, le journalier, le marchand, le conſeiller au tribunal, appartiennent à la roture, c. à d. qu'ils ne ſont pas nobles; mais il y a autant de diſtance entre eux, qu'entre les derniers et la plus grande nobleſſe. Le pauvre gentilhomme campagnard eſt noble, auſſi bien que le miniſtre d'état; mais la différence eſt grande. En général les conditions ſe croiſent beaucoup, et il eſt peut-être impoſſible, d'aſſigner des diſtinctions bien nettes.

Ce qui différencie les conditions, c'eſt premièrement la naiſſance, ou la nobleſſe. Celle-ci ſe diſtingue par quelques déterminations du nom et par ſon ſceau. Ses avantages conſiſtent, à pouvoir parvenir aux grandes charges de l'état, au généralat, au miniſtère; à pouvoir poſſéder des terres conſidérables, et de grands bénéfices. Mais elle ne peut exercer aucun art, ni faire le commerce, ſans déroger, afin de l'obliger au ſervice du prince. La nobleſſe pauvre eſt bien à plaindre, elle manque de reſſources.

En

En revanche, la roture ne peut avoir, ni terre considérable, ni grandes charges, ni grands bénéfices. Il y a quelques exceptions quant aux charges. On a vu des bourgeois, s'élever aux plus hautes dignités, par leur habileté et leurs services; mais il sont devenus nobles par cela même. Les gentilshommes en Angleterre peuvent faire le commerce. La distinction de la noblesse est très ancienne; les Romains avoient leurs patriciens, distingués des plébéiens; les premiers parvenoient aux charges, et les seconds n'osoient s'allier à eux par mariage. La noblesse est héréditaire: on l'acquiert par des services de toutes sortes et pour de l'argent.

Au-dessus de la noblesse, viennent les titres de baron, de comte, de marquis, de duc.

Une autre source le distinctions, c'est la profession. Un homme revêtu d'une charge, est estimé plus considérable, que celui qui n'en a point. Il y a même des charges, qui mettent au-dessus de la naissance. Ces distinctions sont purement personnelles.

Entre ceux qui n'ont point d'emploi, se trouvent encore des distinctions; voici à peu près leur ordre. Les professions savantes, le commerce, les arts, les métiers, la culture des terres,

res, les journaliers. Les richeſſes mettent de nouvelles diſtinctions entre tous.

Les lois et la coutume univerſelle mettent encore une grande différence entre les ſexes. Les femmes ſont partout ſous l'obéiſſance, et ne peuvent avoir aucune charge dans l'état. Les nôtres ont l'avantage, lorsqu'il s'agit de politeſſe; on leur donne partout le premier rang; mais les affaires ſont toutes entre les mains des hommes, et les lois tiennent les femmes perpétuellement ſous tutelle. Leurs ovrages ſont mal payés; à peine une femme peut-elle vivre ſans un homme.

SECTION XI.

GRANDEUR DE L'HOMME.

CHAP. I.

Son pouvoir.

L'homme paroit foible et petit; cinq ou ſix pieds bornent ſa hauteur; et ſa force, comparée à celle du cheval, du boeuf, de l'éléphant

phant, n'eſt rien. Cependant il a un grand pouvoir, qui mérite notre attention.

C'eſt un fait conſtaté, que la terre abandonnée à elle-même, ſe couvre de forêts immenſes et impénétrables, de marais impraticables, de plantes paraſites et de bêtes féroces. Telle étoit notre Germanie, lors de la barbarie de ſes habitans; telle étoit l'Amérique, lorsqu'elle fut découverte; telle eſt encore la Finlande, faute de cultivateurs. Telles ſeroient nos contrées, ſans l'induſtrie de nos pères. Il faudroit nous frayer, la hache a la main, un paſſage au travers des buiſſons et des ronces, ſi nous voulions faire quelques lieues de chemin. Les rivières, ſans lit marqué, ſans rivages, inonderoient les terres, produiroient des marais bourbeux et empeſtés, corromproient l'air, glaceroient nos climats, et feroient ſans ceſſe monter des vapeurs épaiſſes, qui nous cacheroient le ſoleil. Tout a changé; et comment?

On a coupé, brûlé ces forêts immenſes, et on les a reſſerrées dans les bornes du beſoin, On a ouvert aux fleuves un libre paſſage, et arrêté leurs inondations par des chauſſées. Les marais ſe ſont déchargés de leurs eaux croupiſſantes dans des canaux creuſés de la main des hommes. La terre nettoyée, ſéchée, a pu rece-

recevoir la chaleur du soleil, le climat s'est adouci, et le ciel est devenu plus serein.

A mesure qu'on detruisoit leurs repaires, les bêtes féroces ont pris la fuite, et ont cherché des endroits écartés, où la barbarie leur laisse un asyle à côté des demeures humaines.

Ces terres nettoyées sont devenues l'habitation et la source des richesses de l'homme, qui sont encore son ouvrage. Sans lui les campagnes ne produiroient qu'une herbe inutile, et nourriroient tout au-plus quelques troupeaux. Les grains, les productions excellentes de toute espèce, qui couvrent la campagne, sont le fruit de son travail. Le grain ne croit pas naturellement; abandonné à lui-même, il dégénère en herbe. La culture rend la terre plus fertile, et toutes les plantes plus fécondes.

En approchant des habitations, nous appercevons des jardins, cultivés avec plus d'art et de soins. Ici se trouvent des plantes, qui, comme le chou, ont entièrement changé de nature sous la main de l'homme, ensorte qu'on ne reconnoit plus leur origine. On y voit réunies les productions de l'Amérique, de l'Afrifrique et de l'Asie. L'art sait conduire à maturité des fruits, qui demandent une chaleur supérieure à celle de nos climats.

Les fruits des arbres, du moins la plupart, ne ſont pas de ſimples dons de la nature. Sans art presque tous les arbres de nos jardins ſeroient ſtériles, ou ne produiroient que des fruits ſauvages et imparfaits. Il faut que l'homme les transplante, les greffe, les nettoye du bois mort ou ſuperflu, et des chenilles qui les dévorent, pour en obtenir ces fruits excellens. Toutes les productions de la nature acquièrent par l'art un nouveau degré de perfection. Il en eſt de même des fleurs; les ſoins et l'induſtrie humaines en varient les nuances, en relèvent l'éclat. Donnez un arbre de certeines eſpèces à un jardinier, ordonnez ſ'il doit ramper contre terre, ou ſ'élancer dans l'air; ſ'il doit ſe couronner de branches vigoureuſes, ou étendre des rameaux ſouples et délicats; l'arbre docile à la main du jardinier, prendra la forme que vous voudrez; le groſeiller, le roſier pouſſeront une haute tige; le frêne, le pommier tapiſſeront le pied de vos murailles; les fruits mûriront ſous les glaces de l'hiver.

Entrons dans l'habitation voiſine. Ce ſont des cabanes, dont le bois, le chaume et la terre ſont tous les fraix. Mais qui peut méconnoitre ici l'art humain? On admire, et avec raiſon, les peuplades de caſtors, ſur les rives du St. Laurent, On les prendroit de loin pour des demeu-

demeures de l'homme. Mais ſans chicaner ſur l'exatitude des récits du voyageur étonné ; qu'elle différence entre ces bâtimens et les cabanes, que nous avons ſous les yeux ! L'ordonnance des pièces, le toit, la charpente, les vitres, les portes, les poëles, les cheminées, les étages poſés les uns ſur les autres, les degrés, tout annonce l'art humain, et diſtingue fort ces bâtimens des autres.

Mais ce n'eſt rien au prix d'une grande ville. Un bon pavé rend le chemin ferme, tandis que la terre, détrempée par les pluies et les neiges, permet à peine d'avancer. De grandes maiſons, des palais, offrent un coup d'oeil magnifique. Remarquez la hardieſſe de ces maſſes élevées à une hauteur conſidérable, de ces étages poſés les uns ſur les autres, et qui ſont auſſi ſolides que s'ils repoſoient ſur la terre. Mais les temples ſurtout mériteni notre attention. Voyez ces voûtes, qui paroiſſent ſuspendues ; l'art humain a ſu les affermir, et les rendre inébranlables. Au deſſus d'elles la tour touche aux nues, et préſente des maſſes énormes. Meſurez en la hauteur, et puis regardez la taille de l'homme, qui les a bâties. Un ouvrier ſuspendu en l'air y travaille ; on l'apperçoit à peine. Et cependant ce ſont de petits hommes comme celui-là, qui ont érigé

cet immense monument. Mais voici quelque chose de plus grand encore. Dans cette tour sont suspendues des masses énormes de métal. On voit à Vienne une cloche, pesant trois cent cinquante quatre quintaux, sans le battant, qui seul en a treize. Six grandes voitures bien attelées ne traineroient pas ce fardeau, Le battant seul est la charge de quatre hommes vigoureux, et cent hommes remueroient à peine la cloche. Faites attention à la manière dont elle repose. Elle n'est pas appuyée sur un fondément, sur des pilastres de maçonnerie; elle est suspendue. Quelle axe lui faut-il? quelle force peut la soutenir? Pensez qu'elle n'est point à terre. Ces masses sont à deux cens pieds d'élévation. Quoi, posent-elles sur un rocher? non, sur un bâtiment; ouvrage de la main de l'homme. Et qui les a élevées à cette hauteur? Que feroit ici l'éléphant avec sa taille, sa force, sa puissante trompe? il est beaucoup trop foible et trop petit. Mais que vois-je! Ce poids immense s'ébranle. Cette tour, cette charpente vont être renversées, écrasées, Point du tout, ne craignez rien. Le mouvement ne fait encore que commencer; attendez. Voyez-vous le balancement devenir toujours plus fort? Cette masse vole, et la tour est immobile comme un rocher. C'est l'homme qui a fait cela.

En-

Entrons dans les maiſons. A couvert de la tempête, l'homme n'y reſſent ni le froid de l'hiver, ni les ardeurs de l'été. Il a ſu mettre des bornes au vent, aux glaces et aux rayons du ſoleil, et leur défendre de l'approcher. Il admet la lumière, et la modère à ſon gré. Une douce chaleur remplit ſa chambre au moyen d'un feu qu'il y entretient après avoir mis des entraves à ſa force nuiſible, à ſon éclat éblouiſſant et à ſa fumée étouffante. Le voilà au milieu des élémens, et des puiſſances de la nature, les modérant de ſorte; qu'il jouit de leurs influences bienfaiſantes, ſans craindre leur violence. Il ne leur laiſſe que la force de le ſervir. Dehors la tempête fracaſſe et renverſe, les pluies inondent, la grêle abat, le froid tue. Ici le calme règne, l'homme eſt tranquille, toute cette agitation ne le touche pas, ce n'eſt pour lui qu'un ſpectacle.

La ſaiſon eſt avancée, la neige couvre les champs, les arbres ſont dépouillés de toutes leurs richeſſes, les oiſeaux périſſent de froid, le loup ne trouve plus de pâture. L'homme ne craint ni les frimats ni la diſette; d'amples magazins lui aſſurent la ſubſiſtance.

La nuit a ramené le ſilence, tout repoſe. Sur les ſombres nuages qui convrent le ciel j'apperçois une lueur funeſte, qui annonce un

incendie. Le feu échappé de ſes entraves, par la négligence de quelque imprudent, menace la ville enſevelie dans le ſommeil. Les flammes s'élancent de tous côtés. Entendez-vous ces ſignaux? Bientôt vous verrez accourir le ſecours. Le voilà; l'induſtrie l'a préparé, l'ordre y préſide ſous la protection des lois. Voilà déja les habitans ſauvés, les voiſins garantis; la violence du feu s'apaiſe, le danger eſt paſſé.

Le ſoleil ſe lève, et les rues de la ville m'offrent de nouveaux ſpectacles. Je vois transporter des fardeaux, des hommes aller avec viteſſe d'un quartier à l'autre. Les rues ſont couvertes de boue, la pluie et le froid tranſiſſent les paſſans. Ceux-ci ſont leur chemin à ſec, à l'aiſe; rien ne les touche, des machines ingénieuſes les garantiſſent. Voyez ces énormes voitures; on chargeroit vingt hommes de leur fardeau; quel art dans leur conſtruction. Mais comment mouvoir cette maſſe? Les roues la portent, et l'égalité de leurs rais facilite leurs mouvemens. Ce ſont des animaux qui font tous les frais du travail; l'homme n'a que la peine de voir, ſi ſes ordres s'exécutent ponctuellement.

Ici ſe preſente un nouveau ſujet d'attention. Cette peſante voiture eſt trainée par des chevaux vigoureux. Ces fiers animaux ſont infi-

infiniment plus forts que l'homme, un coup de leur pied l'étendroit mort par terre, et je vois un enfant tenir les rênes, et en conduire plusieurs. Il eſt vrai que l'auteur de la nature, voulant favoriſer l'homme lui a imprimé un caractère d'autorité, qui le fait reſpecter de la plupart des animaux. Il eſt vrai que le cheval a de la docilité, de la reconnoiſſance pour la main qui le ſoigne. Mais il n'eſt pas tel d'abord. Conſidérez un cheval indompté, voyez comme il eſt indocile et revêche. Une force ſuperieure à la ſienne, l'art humain, réduit cette pétulance. Jamais le cheval n'a réſiſte à l'homme.

Voici des animaux moins dociles et plus puiſſans. Voyez ce taureau armé de cornes redoutables. Quand l'homme voudra, il l'attelera à la charue, ou le mènera à la boucherie. Il ſuit ſon conducteur, dites-vous. N'en avez-vous jamais vu faire tous leurs efforts pour échapper? Jamais un ſeul a-t-il pu ſe ſouſtraire au pouvoir de l'homme? Il lui a donné un peu plus de peine; voilà tout.

Une autre eſpèce d'animaux mérite que nous nous y arrêtions. Légers, intelligens, redoutables, ne connoiſſant pas la crainte, ils s'élancent ſur tout animal, ils ne redoutent, ni le pied du cheval, ni la corne du taureau, ni la défenſe du ſanglier, ni la gueule du loup, ni

même la terrible griffe du lion. Mais ils respectent l'homme, lui obéissent, attendent ses ordres et les exécutent avec une promte exactitude; ils s'attachent à lui, le flattent, se soumettent à ses châtimens, supportent ses duretés, et se montrent sensibles à ses caresses. Le chasseur s'en remet à son chien. Celui-ci cherche le gibier dans les buissons, l'arrête, le pousse, va prendre la bête abattue, au travers des marais et des eaux. En voilà toute une troupe affamée, la gueule béante, attendant une curée qu'ils méritent; l'homme les retient, et ils n'osent approcher, avant qu'il leur en donne le signal. Le berger se couche sous un arbre, son chien garde le troupeau, et l'empêche de se ruer sur les blés. Le chien garde la maison; il veille et son maître dort.

Tout cela vous paroit peu de chose; en effet cet empire est facile. Voyons donc des animaux plus redoutables. Lequel voulez-vous, l'ours, le lion, le tigre, l'éléphant, le crocodile, l'hippopotame? car pour le loup, le renard, le linx, vous ne vous y arrêterez pas. Voyons donc ce que fera l'homme, aux prises avec ces redoutables antagonistes.

Remarquez premièrement, que ces bêtes se tiennent éloignées des contrées, où l'homme habite, et où règne l'ordre et la police. Les loups

loups peuplent les Pyrénées, et infeſtent la Pologne de concert avec les ours; ils entrent dans les villages, et viennent enlever le bétail. Ces animaux ne nous ſont connus que par les deſcriptions de l'hiſtoire naturelle, quoiqu'ils aient abondé dans nos climats, au tems de l'ancienne barbarie. L'homme peut donc les éloigner, lés extirper, quand il veut en prendre la peine. On raconte que les lions de Barca et d'Arabie attaquent des caravanes entières. N'ayant pas appris à connoître la puiſſance de l'homme, ils la bravent. Mais les lions de Barbarie fuient devant lui, dit-on, et ſe laiſſent arracher leur proie.

Arrêtons nous un moment; j'entends une muſique barbare, la foule l'environne. Japperçois un homme, qui tient un animal à la chaine, et le fait mouvoir au ſon de ce baroque inſtrument. Il amuſe la populace pour gagner quelques deniers. Je ſuis pénétré de voir que l'homme ſ'aviliſſe à figurer ainſi avec une brute, pour un miſérable gain. Ne pourroit-il trouver dans un travail honnête, et digne de lui, un pain plus aſſuré? Mais une autre idée me frappe. Cet animal, c'eſt un ours; terrible par ſa force, ſes griffes et ſes dents, comment a-t-il pu tomber entre les mains de l'homme, recevoir un anneau dans ſes narines, et une muſelière au-

tour de sa gueule; comment suit-il l'homme qui tient sa chaine; ainsi que feroit un chien docile? Comment cette lourde masse a-t-elle pu se redresser, et faire ces mouvemens? Il grande, c'est malgré lui qu'il les exécute; comment a-t-on pu l'y contraindre? Il est étonnant que la force, la pesanteur et la férocité de cet animal, n'ait pu le garantir de ce rôle ridicule, et contraire à toutes ses dispositions naturelles. Peu s'en faut que ce misérable qui le mène, ne me paroisse un être respectable.

Et le lion, et le tigre, le plus féroce des animaux; ne les avons-nous pas vu dans une cage? n'ont-ils pas servi plus d'une fois de spectacle au peuple? Et cependant le tigre s'abreuve de sang; il quitte la proie qu'il vient d'abbattre, pour en déchirer une nouvelle qui se présente; aucune ne lui échape, la légéreté du cerf ne peut le sauver. Sa force est extrême, il entraine un taureau, sans que ce fardeau rallentisse sa course. Mais sa force, sa viteſſe, sa férocité ne le garantissent pas de l'empire de l'homme.

Aux rivages de l'océan, et dans les fleuves de l'Afrique se trouvent des monstres encore plus redoutables. Le crocodile engloutit de grands animaux, et l'homme même qui n'est pas sur ses gardes. L'hippopotame soulève une barque sur son dos, et la renverse. Ses dents bri-

briſent, écraſent tout, emportent des pièces d'un canot, et le font couler à fond. Couverts l'un et l'autre d'une peau impénétrable, ils ne craignent point l'arme à feu; la balle réjaillit ſans les bleſſer. Vaines défenſes! l'homme les prend et les tue.

Un nouveau monſtre ſe préſente; trois fois plus haut que l'homme, il a une main, avec laquelle il arrache des arbres, et lance de groſſes pierres; de ſon pas il atteint le cheval à la courſe. Armé de défenſes énormes, il perce les murailles, renverſe les haies, foule aux pieds les cabanes; rien ne l'arrête, rien ne lui réſiſte. Il ne connoit ni ne craint l'homme; la balle eſt impuiſſante contre lui. Mais quoi? je vois un bâtiment ſur ſon dos, un homme aſſis ſur ſon cou le dirige avec une baguette. Seroit-ce un de ces animaux dociles, qui naiſſent dans la maiſon de l'homme, et qui ſe plaiſent à le ſervir? Non, c'eſt un habitant des forêts, une bête ſauvage. Il faut le prendre, il faut dompter ſa fureur, il faut l'accoutumer au joug. On le prend ſans doute dans le tems de ſa foibleſſe? Tout au contraire; c'eſt dans le tems de ſa plus grande force, que l'homme le prend, le dompte et l'aſſujettit. Voyez le porter des fardeaux, trainer un char, ſervir ſon maître.

Le

Le tigre et le lion déchirent, le crocodile engloutit, l'éléphant foule aux pieds; mais aucun ne s'assujettit les animaux, ne les dompte, ne s'en fait servir. L'homme se montre grand à deux égards; il nourrit les animaux, il en favorise la multiplication, il les protège contre les inclémences de la nature, et contre les bêtes féroces. D'un autre côté, il sait les employer à son service. Son domaine se fonde sur l'art et sur les bienfaits.

Il est certain, que sans les soins de l'homme, la plupart des espèces d'animaux seroient beaucoup moins nombreuses. On ne trouve aucune brebis sauvage sur toute la terre. C'est un animal stupide et sans armes, qui ne peut se défendre, et qui ne sait pas même fuir. Il est est donc la proie de toutes les bêtes féroces. Tres sensible à l'inclémence de l'air, le froid l'engourdit et le tue, la tempête l'étourdit et le pousse dans les eaux. De là on conclut, que sans l'homme il n'y auroit pas une brebis sur la terre, et que sa conservation est l'ouvrage de l'homme; et on les compte par millions. Les bêtes sauvages sont exposées à la faim; mais celles que l'homme protège, trouvent par ses soins une subsistance assurée. Il fait des magazins pour le cheval, le boeuf, la brebis, pour tous les animaux domestiques, et même pour les bêtes

tes ſauvages. Il donne aux premiers des retraites dans l'arrière-ſaiſon; il fait la guerre aux bêtes féroces; les troupeaux paiſſent en ſureté, et les bêtes ſauvages n'ont rien à craindre dans leurs bois.

Mais il en exige auſſi des ſervices. Les unes le nourriſſent, les autres le revêtent, d'autres exécutent les travaux qu'il leur impoſe. Ce n'eſt pas lui qui fait les ouvrages les plus pénibles, qui transporte les plus lourds fardeaux, qui élève des poids conſidérables à une grande hauteur, qui laboure les champs. Il en donne la charge au cheval, au boeuf et à d'autres animaux. Ces maſſes de pierre, ces cloches, ces poutres épaiſſes, que vous voyez au haut des tours, c'eſt le cheval qui les a élevées, l'homme n'a fait que le conduire. Celui-ci exécute ſes plus étonnans travaux ſans beaucoup de peine, parce qu'il employe des forces étrangères, qu'il a ſu ſe ſoumettre.

Son pouvoir ſ'étend même ſur le naturel des animaux. J'ai déja dit, qu'il ſait les dompter, leur ôter leur férocité naturelle. Ce n'eſt pas tout, leur couleur, leur chair changent ſous ſa main. Le taureau ſauvage eſt tout différent du domeſtique; le ſanglier et le pourceau ſont le même animal, à cela près que l'homme a pris ſoin du dernier et cependant, on a peine à trou-

trouver la reſſemblance. Le cheval tel que nous l'avons, n'eſt pas le cheval ſauvage. Tout ce que l'homme manie, porte les livrées de ſa domination.

L'homme poſſède toutes les richeſſes de la nature, et les animaux n'ont que ſon rebut. Tout lui ſert de nourriture. Les animaux ſe partagent entre eux les grains, les fruits, la chair, le poiſſon, les herbes. Bien des gens prétendent, que c'eſt de la part de l'homme une uſurpation tyrannique; mais d'autres leur répondent, que l'homme y a des droits légitimes puisqu'il cultive et fait naitre presque tous les grains et les fruits, et qu'il favoriſe la propagation et la nourriture des animaux. Quoi qu'il en ſoit, il ſ'agit ici de ſon pouvoir et de ſa grandeur, qui ſont bien avérés par la poſſeſſion.

Une foule d'animaux ſe cachent dans la terre; le renard, et quantité d'autres ſe creuſent de profondes demeures; la chèvre ſauvage ſe retire ſur la pointe des rochers; c'eſt auſſi là que pluſieurs animaux font leurs nids. Ceux-ci ne ſeroient-ils pas hors de la portée de l'homme? Point du tout. Ni les creux de la terre, ni les ſommets des rochers ne lui ſont inacceſſibles. Ceci n'eſt qu'un jeu pour lui. Les oiſeaux ſ'élèvent en l'air, les poiſſons ſe cachent

cachent dans la profondeur des eaux. L'homme ne peut ni voler, ni entrer dans la mer, et cependant les oiseaux et les poissons ne sauroient se soustraire à sa puissance; il prend les uns et les autres quand il lui plait, et sans beaucoup de peine.

Entre les glaces de l'océan septentrional habite un monstre énorme, sa longueur égale la hauteur de nos tours, sa gueule est un gouffre, il se joue avec les eaux de la mer, et les fait bouillonner; on l'apperçoit de loin. Ni la mer, ni les glaces, ni son éloignement, ni sa taille prodigieuse n'ont pu étonner et arrêter l'homme; la baleine tombe sous le pouvoir du maître de la terre, nos filles se parent de ses dépouilles. Quelques hommes descendent dans une barque légère, un harpon à la main; ils abordent le monstre, l'attaquent, le prennent. Ce n'est pas un des grands chefs-d'oeuvres de l'art ou du courage humain; c'est une expédition toute commune, louvrage de simples matelots, qui en prennent des milliers chaque année.

Ce n'est pas sur les plantes et les animaux seulement, que s'etend le pouvoir de l'homme. Nous avons déja vu une partie de son pouvoir sur la terre. Ministre de la providence, image du Créateur, qui rendit la terre, les plantes les animaux féconds;

féconds; l'homme change, embellit, fertilise la terre, multiplie les espèces, les dénature, les rend plus nombreuses, Il imite en quelque sorte le Créateur, produit de nouveaux êtres, et donne de nouvelles formes à la matière. Ici il durcit la terre, et en fait des pierres; là il la purifie et la transforme en un cristal transparent; ailleurs il lui donne toutes sortes de formes, la durcit au feu, la polit, l'orne de diverses couleurs. Il polit les marbres et les pierres précieuses, et leur donne un éclat nouveau. Le bois prend sous sa main mille formes différentes.

Voyez-vous quelque ressemblance entre ces étoffes fortes, solides, légères, ornées de mille couleurs différentes, et cette plante chétive, cette toison, cette laine qui croit sur un arbre, cette filasse d'une chenille? C'est pourtant de ces matériaux que l'art humain fait des étoffes qui nous couvrent et nous parent. Y a-t-il un rapport plus marqué entre ce pain et ce grain; entre plusieurs mets que vous avez sur votre table, et les matériaux dont ils sont faits? L'animal reçoit de la nature les biens, tels qu'elle les lui présente. L'homme y fait partout des changemens, partout il les perfectionne.

Son influence sur les métaux est encore plus grande. Chacun sait que la nature a caché

ché cette richeſſe fort avant dans les entrailles de la terre, et l'a recouverte de montagnes et de rochers, comme ſi elle en étoit jalouſe. L'homme pénètre ces abimes, où tous les élémens ſemblent conjurés contre lui. L'air y eſt peſtilentiel, la terre menace de l'enſévelir ſous ſa chute, le ſoleil lui refuſe ſa lumière, un feu ſouterrain s'enflamme, les eaux lui défendent l'entrée. L'homme brave ces menaces, force ces obſtacles, et emporte les richeſſes qu'il cherchoit. Mais il ne les en tire, que ſous la forme d'un caillou inutile. Les métaux confondus avec la terre et la pierre, doivent en être ſéparés, et demandent d'immenſes travaux. Il faut briſer ces pierres, mettre le métal en fuſion, l'étendre. Quels inſtrumens la nature a-t-elle donnés à l'homme pour cet effet? Voyez ces énormes marteaux, un homme ne peut les ſoulever; quel malheureux ſera condamné à ce travail? Ne vous mettez pas en peine. L'homme qui domine ici comme ailleurs, n'aura que la peine d'obſerver, ſi ſes ordres ſont bien exécutés. L'eau, des roues, des animaux, des machines de toutes ſortes, ſont chargées du travail.

Suivez le dans ſes diverſes opérations ſur les métaux; voyez le plier le fer, le durcir et l'amollir à ſon gré, polir l'or et l'argent, les réduire

duire en lingots et en barres, en plaques, en tôle, en fils, en feuilles qu'un souffle emporte; les filer, et en faire des tissus, comme si c'étoit de la laine.

Du fonds de la mer il tire une nouvelle richesse, d'une bien moindre valeur; les perles, qui n'ont d'autre prix, que celui de la fantaisie, et dont tout l'usage est de montrer, que les abymes de l'océan ne sont pas inaccessibles à l'homme.

Les terres sont partout coupées de grands fleuves, qui paroissent destinés à servir de barrières aux peuples. Bien loin d'arrêter l'homme, ils lui facilitent la communication et le transport. Des ponts ouvrent un chemin commode, des quais et des chaussées arrêtent les eaux dans leur lit des écluses empêchent leur écoulement trop rapide. Elles portent des fardeaux énormes. Un seul bâteau charge plus que cinquante voitures ne peuvent faire, et transporte à moins de frais.

Mais c'est peu de chose. Suivons le cours de ce fleuve. Nous voici arrivés à une étendue immense d'eaux, dont on ne voit nulle part le terme; et nous savons que notre vue n'embrasse qu'une petite partie des bords de ce reservoir, plus grand que toutes les terres de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie ensemble. Quel spectacle magnifique! Cette grande plaine

d'eaux

d'eaux ſemble une glace polie, que dorent les rayons du ſoleil. Le vent ſe lève, il ſouffle avec violence, il éléve les vagues comme des montagnes, la mer ſe couvre d'écume ; le ſpectateur ſ'enfuit, il craint que la vague, qui vient ſe briſer ſur le rivage, ne l'écraſe et ne l'engoutiſſe. Voici ſans doute le terme de la courſe de l'homme ; il n'oſeroit franchir cette redoutable barrière. Il n'oſeroit! Conſidérez ces vaiſſeaux, examinez en la ſtructure et la grandeur. Ceux-ci viennent d'un voyage de dix mille lieues et apportent les richeſſes des Indes, que vous voyez débarquer. Ces autres ont été chercher des terres inconnues près des deux pôles ; ils ont vogué des mois entiers, ſans voir autre choſe que la mer, qui les portoit, et le ciel, qui dirigeoit leur courſe ; ils ont bravé les glaces des deux extrémités du globe. Ceux-là, que vous voyez charger, ſont deſtinés pour le nouveau monde. Arrêtez vous un moment à calculer leur charge. En voilà un qui porte huit cens tonneaux, c. à d. huit cens charges de quatre mille livres ; ce qui eſt la charge de cinq ou ſix mille chevaux, ou de douze mille hommes. Et ce n'eſt pas le plus grand. Il y en a qui portent douze cens tonneaux. Quelle puiſſance pourra mettre cette maſſe en mouvement? Il ne lui faudra pas vingt hommes, et elle fera peut-être vingt lieues en un jour.

On appelle grand, celui qui exécute de grandes choſes avec de petits moyens. Jugez ſur cette règle de la grandeur de l'homme. Ce petit nombre de matelots, qui vont conduire ce vaiſſeau, n'auront guères de peine, pour peu que le voyage ſoit heureux. Le vent pouſſera le vaiſſeau au moyen des voiles. Le pilote aſſis au gouvernail, dirigera la courſe d'un mouvement de ſa main. Il n'y a point de chemin tracé ſur les mers, on n'y voit ni terres, ni montagnes, qui règlent la courſe. Cette aiguille aimantée ſera la guide. Figurez vous maintenant l'homme dans ce vaiſſeau, tranquille au milieu des flots, qui le portent, dominant ſans travail le vent qui enfle ſes voiles, interrogeant les aſtres, ſur la route qu'il doit tenir, commandant pour ainſi dire à la mer, aux vents et aux étoiles, et en faiſant ſes ſerviteurs. Voyez le traverſer ſans fatigue, en peu de tems, un trajet de mers, qui notre imagination ne peut ſaiſir; et emporter avec lui des fardeaux immenſes.

L'homme ſait s'aſſujettir tous les élémens, et on peut dire de lui, ce que la bible dit de Dieu: Il fait des vents ſes meſſagers, et des flammes ſes ſerviteurs. Il arrête le vent par des murs et l'empêche de pénétrer juſqu'à lui; il lui ordonne de pouſſer ſes vaiſſeaux, de mettre ſes machines en mouvement; puis il l'enfer-

ferme et le pouſſe avec violence pour attiſe des feux utiles, ou pour animer ſes inſtrumenr de muſique, et accompagner ſes chants de rés jouiſſance. Le feu, ſi puiſſant, ſi actif, ſi terrible. obéit à ſes ordres; l'homme l'excite, le modère, l'allume et l'éteint à ſon gré; il le charge d'amollir et de purifier les métaux, de pétrifier les terres, de criſtalliſer les pierres, de lui donner un nouveau jour dans les ténèbres de la nuit, de renverſer de puiſſans obſtacles, de rompre les rochers. Il le porte pour ainſi dire en ſa main. Voyez cette troupe armée; à la voix du chef le feu part, la foudre éclate, et va porter la mort et la deſtruction au lieu aſſigné. Les anciens racontent, que Jupiter avoit tué Salmonée d'un coup de foudre, en punition de ſon inſolence, parce qu'il avoit oſé imiter le tonnerre, en promenant ſon char ſur un pont d'airain. Que diroient-ils de nos foudres réelles? Quels ſupplices Jupiter auroit-il à inventer? Que diroient ces pieux anciens, s'ils nous voyoient attirer la foudre du ciel, et la diriger à notre gré? Ce ſeroit bien alors qu'ils s'écrieroient; L'audace humaine ne reſpecte rien!

La Hollande mérite l'attention du ſpectateur, Ses habitans ont arraché à l'océan le terrain qu'ils occupent. La mer eſt réellement

plus haute que quelques unes de leur provinces; mais l'homme lui a dit: Tu iras jusques là, et tu ne passeras passeras pas outre. La terre sembloit se refuser dans ces contrées au service de l'homme; des marais impraticables, un sol stérile, un air contagieux; tout paroissoit en défendre l'entrée. Aujourd'hui c'est un jardin délicieux; ce sont des prairies, des canaux, des chemins bordés d'arbres, des villes puissantes, des citoyens riches. C'est l'ouvrage de l'homme.

Mais tournons les yeux d'un autre côté. Voyez ce camp, étudiez en l'ordonnance, la subordination, la justesse des mouvemens qui s'y exécutent. La matière est ample. Quel ordre dans ces marches! quel silence parmi tant de milliers d'hommes; Un seul est l'ame de cet immense corps, et tout se fait avec la plus exacte ponctualité. Les voilà qui se mettent en ordre de bataille. Ces chevaux savent aussi bien obéir que les hommes. Il est triste que ce chef-d'oeuvre soit un instrument de destruction.

Approchons nous de cette ville, devant laquelle l'armée se campe. Des fossés, des remparts! C'est pour arrêter ces troupes, qui veulent s'en rendre maîtres. Qui pourra franchir ces précipices, escalader ces montagnes? Je vois des troupes qui se préparent à les défendre,

dre, et des armes de toute eſpèce, entre leſquelles domine la puiſſante artillerie. Eh bien, nos guerriers nous aſſurent, que tous ces obſtacles, toutes ces défenſes ſeront impuiſſantes, et que la ville ſe rendra en quelques jours. En effet, je vois l'armée ennemie avancer par des chemins creuſés en terre, pour ſe mettre à couvert du feu de la ville; et cependant elle abat ces remparts. Voyez-vous ces tours? Dès que l'aſſiégeant le voudra, elles crouleront. Il n'a pas beſoin d'en approcher; il a des foudres, qui, ſemblables à celles du ciel, briſent, renverſent, fracaſſent de loin. Dès qu'il le voudra, ces palais ſeront réduits en cendres.

C'eſt un ſpectacle admirable de voir l'homme aux priſes avec l'homme, et l'art lutter contre l'art. Il n'y a ſur toute la terre aucun antagoniſte digne de l'homme, que l'homme même. Dans tout autre joute, la partie eſt trop inégale, et l'homme ne fait que ſe jouer. Mais d'égal à égal, chacun déploie toutes ſes forces, et le ſpectateur eſt étonné.

L'homme aſſis ſur le dos du cheval, et le maniant à ſon gré avec une courroie; l'homme portant le feu et la foudre en ſes mains, abattant à ſes pieds l'oiſeau qui plane dans les airs, frappant le cerf dans ſa rapide courſe; tout cela eſt pour nous un ſpectacle ſi commun, que nous

n'y appercevons de la grandeur qu'à force de réflexion. Mais si nous le voyons pour la première fois! Quand les Espagnols pénétrèrent en Amérique, ces pauvres peuples, qui n'avoient jamais vu, ni nos chevaux, ni nos armes; voyant ces étrangers montés sur des monstres, et ces monstres dociles marcher, s'élancer, s'arrêter avec tant de justesse, et garder leurs rangs; voyant briller l'eclair, et entendant gronder le tonnerre dans la main de ces inconnus; voyant leurs camarades tomber à leurs côtés, et rendre l'ame, sans avoir été visiblement frappés; prirent les nouveaux venus pour des Dieux, et jetant leurs armes, ils tombèrent à genoux devant eux.

Nous avons vu les vaisseaux avec étonnement, mais il nous reste un spectacle encore plus grand à considérer. Ces vaisseaux sont tous, comme vous savez, des batimens de bois. Il y en a qui sont destinés à toute autre chose, qu'au commerce. Ils portent des canons, Un canon écraseroit nos maisons, si on vouloit le mettre au second, ou au troisiéme étage, comme ils sont placés dans les vaisseaux. Tel vaisseau porte quarante ou cinquante canons, et n'est encore qu'un vaisseau du second rang. Les grands en portent soixante, quatre-vingts, ou cent, et quelques-uns même jusqu'à cent-vingt, entre

entre lesquels les plus petits sont de six livres de balle, et quelques-uns de soixante. Un canon comme ces derniers est la charge de huit chevaux au moins. Un vaisseau de la première grandeur porte environ mille hommes. Il renferme les provisions pour tout ce monde pour plusieurs mois, les munitions de guerre, nombre de boulets, et ce qu'il y a de plus terrible, un magazin de poudre dans un bâtiment de bois. Nous tremblons quand nous avons quelques livres de poudre dans nos maisons. Un vaisseau de cette sorte est une petite ville.

Mais quelle est sa destination? la guerre; il va combattre au milieu des mers des vaisseaux semblables à lui. Il affronte l'ennemi, le feu, la poudre, les armes au milieu des vagues, où il ne reste au vaincu, à celui dont le vaisseau prend feu, aucune espérance de salut. Et comment combat-on? Ce n'est pas à l'épée, au pistolet; c'est à coups de canon. Tirez un canon dans nos maisons les plus solides, il y a tout lieu de craindre que la maison ne croule. Eh bien, ici on tire le canon, qui est dans le vaisseau. Quelle hardiesse! quelle solidité de bâtiment! quel art pour les construire, et quelle audace de l'entreprendre! Quelques boulets renverseroient nos maisons; un vaisseau en reçoit des centaines; personne ne peut s'enfuir,

ſe cacher; le vaiſſeau réſiſte, et traverſe de nouveau les mers après le combat. Cela n'eſt ni bon, ni agréable, mais cela eſt grand.

Jetons encore un coup d'oeil ſur l'homme. Maître de la nature, il domine ſur les habitans de la terre; ni la force des uns, ni la légéreté des autres, ni les hauteurs de l'air, ni les abymes de la mer, ni les cavernes de la terre, ne peuvent ſe dérober à ſa puiſſance. Il fait deſcendre quand il veut l'oiſeau de l'air, et tire le poiſſon de la mer; il domte l'éléphant, il enferme le tigre, il pêche la baleine, il tire les métaux du ſein de la terre, les transforme et les façonne à ſon gré; il multiplie les plantes et les animaux, et leur donne des formes nouvelles, il fertiliſe la terre, il emploie les animaux à ſon ſervice, il domine ſur les élémens, le feu lui obéit, les vagues portent ſes fardeaux, il arrête la mer et détourne les fleuves, les vents éxécutent ſes ordres.

„Tu l'as fait un peu moindre que les an-
„ges, Tu l'as couronné de gloire et d'hon-
„neur, Tu l'as établi dominateur ſur les ouvres
„de Tes mains. Tu lui as aſſujetti toutes
„choſes, les brebis et les boeufs, même les bê-
„tes des champs, les oiſeaux des cieux et les
„poiſſons de la mer."

„Puis

„Puis Dieu dit: Faiſons l'homme à notre „image, qui domine ſur les oiſeaux des cieux, „ſur les poiſſons de la mer et ſur les bêtes des „champs, Et Dieu fit l'homme à ſon image."

„Il manquoit encore à cet ouvrage un être „plus ſublime, qui pût dominer ſur le reſte, et „qui portât l'image des Dieux qui gouvernent „toutes choſes. L'homme prit naiſſance."

Ce ſeroit bien en vain que nous chercherions dans les hommes, cettte grandeur que nous trouvons en l'homme. Si nous prenons toute la maſſe de l'humanité, c'eſt une grandeur, une puiſſance, qui nous étonne; ſi nous conſidérons chaque individu, nous trouverons le plus ſouvent un êttre petit, ignorant, foible, ſouvent bas et vicieux. Ni le charpentier qui conſtruit le vaiſſeau de guerre, ni le ſoldat qui y combat, ni le matelot qui le conduit, ne ſont des êtres diſtingués; ils n'ont aucune idée de la grandeur de leurs travaux; ils éxécutent mécaniquement les idées et les ordres d'un autre, et ne ſont que ſuivre des impreſſions étrangères. Même celui qui conſtruiſit le premier vaiſſeau, qui arma la première frégate, n'étoit point un génie, ne concevoit pas la grandeur de ſon idée; et ne faiſoit qu'ajouter quelque petite pièce à ce qu'il voyoit. Ainſi la grandeur de l'idée et de l'invention a été partagée, diſtribuée

par

par petites portions, entre une suite d'hommes dont chacun y a contribué quelque peu. L'idée est devenue grande et merveilleuse, sans avoir été connue ni sentie. On pourroit dire, quelle est devenue grande du tribut d'esprits médiocres, comme on amasse un trésor immense des deniers du pauvre peuple.

Il en est de même du mineur qui exploite une mine, de celui purifie les métaux, qui cultive la terre, qui travaille les matériaux. Ce sont presque des machines qui exècutent les opérations pour lesquelles on les a montées. L'homme est grand sans le savoir.

Bien des gens tâchent de rabaisser l'homme, en disant que si un homme rencontre un lion, ce ne sera pas le lion qui aura peur; que l'homme est bien petit devant la bouche du canon, etc. Mais il faut remarquer que le lion pourra bien craindre l'homme, si celui-ci a toutes ses forces réunies, comme l'autre. Le lion est toujours armé et toujours tout entier. Mais l'homme nu n'est pas l'homme. Certes le combat entre l'homme et le lion, armés tous deux de toutes leurs forces, feroit bien inégal. Sans doute, un boulet de canon emporte l'homme le plus puissant. Mais qui lui en a donné le pouvoir? La force du boulet, n'est que la force

de

de l'homme; ſans l'homme le boulet, le canon ne ſeroient que des maſſes inertes, ou plutôt ils ne ſeroient rien, et il n'y auroit ni boulet, ni canon, ni poudre. L'homme ne ſuccombe ici qu'à l'homme.

Chap. II.

Forces du corps et de l'eſprit.

Cette grande puiſſance de l'homme ne réſide point dans ſon corps. Au contraire, celui-ci eſt foible, nu, désarmé, à peine comparable à celui des animaux, ainſi que nous l'avons déja remarqué. Réduit aux ſeules forces phyſiques, il ne pourroit pas ſe meſurer avec le tigre et l'éléphant, il ne pourroit ni bâtir des maiſons, ni ériger des tours, ni conſtruire des vaiſſeaux, ni trouver l'Amérique, ni renverſer des remparts, ni faire des tiſſus, ni foudre des métaux. La puiſſance de l'homme conſiſte en ſa raiſon, qui ſupplée au défaut de ſes propres forces, par toutes les forces de la nature. Les leviers, les poulies, la force des animaux, leur viteſſe, l'eau, le vent, le feu exécutent par l'art humain, ce que l'homme ne peut faire.

Auſſi voyons nous, que la force du corps fait peu de choſe. C'eſt le phyſicien, le mécha-

chanicien, conduisant de son cabinet les opérations de cent bras, en qui réside la force. Le moindre bâtiment demande un conducteur. Tous ces ouvriers, qui creusent la terre, pour détourner un fleuve, ou dessécher un marais; tous ces autres, qui élèvent une chaussée, ou une digue contre la mer; tous ces manoeuvres, qui portent des pierres, fondent de la chaux, taillent des poutres, n'achèveroient jamais leur ouvrage, sans la direction de l'architecte. Aussi ne nomme-t-on pas les mille maçons, qui ont bati la basilique de Rome, ou le louvre; mais on nomme Michel Ange et Perrault, qui n'ont pas touché une pierre, et qui ne savoient pas tenir une truelle; et cependant c'est à eux qu'on fait honneur de ces bâtimens.

Ainsi on nomme Turenne, Fréderic Guillaume, Gustave Adolphe, Fréderic, et non les bataillons et les escadrons qu'ils conduisoient. A la guerre, tout dépend du chef et de son habileté. Cette tête venant à manquer, les cent mille bras qu'elle dirige sont perdus. Christoph Colomb découvrit l'Amérique, et cependant il ne mit point la main aux voiles. On fait honneur du gouvernement de l'état, non à tous ceux qui y travaillent, mais au souverain, ou au ministre qui commande. On nommera toujours Pierre I., Fréderic, Richelieu, et l'on comptera

tera pour rien ces mains subalternes, qui exécutoient sous eux la manoeuvre, si j'ose me servir de ce terme.

Les habitans de l'Europe sont presque les plus foibles des hommes, quant au corps. Le Groenlandois, l'Iroquois portent leur canot, comme un havresac. Ils ne craignent ni les glaces, ni les neiges. Les peuples du Canada courent le cerf à pied, par l'espace de cent lieues, le fatiguent et l'abattent, à ce qu'on dit. Les Nègres prennent un homme sur les bras et courent avec lui une lieue ou deux. D'homme à homme et à armes égales, un Américain, un Nègre, un Indien, terrasseroient chacun deux Européens. Cependant quelques centaines d'Espagnols conquirent le Mexique, peuplé de millions d'habitans. Deux ou trois cens soldats d'Europe ne craignent point de combattre une armée de vingt mille Indiens. La guerre étant allumée entre le Damel sur la côte de Malabar, et le petit roi de Calicut, son vassal; le premier mit en campagne une armée de quatre-vingts mille hommes, et le dernier une de six mille. Mais celui-ci fut assisté par les Portugais, qui avoient cent cinquante hommes de troupes. Il fallut partager ces soldats en trois corps, l'un pour la garde des vaisseaux, l'autre pour garnir la forteresse; et le troisième tint la campagne avec

avec les Indiens de Calicut. Supposé qu'on n'ait pris que cinquante hommes pour les deux premiers détachemens, et qu'il en soit resté cent pour la campagne. Rabattez six mille hommes de l'armée du Damel, pour les six mille de Calicut, puisque les troupes d'une part valent celles de l'autre; il reste soixante et quatorze mille Indiens contre cent Portugais; c. à d. sept cent quarante hommes contre un. Eh bien, le Damel fut battu, même sa capitale et son état furent ravagés. De nos jours les Indiens ont de la poudre et des armes à feu, ils ont des forces supérieures, des corps robustes, des armées nombreuses, et cependant l'Europe, si petite, domine dans toutes les autres parties de la terre. Elle a soumis toutes les côtes de l'Amérique; elle a des comptoirs et des fortereſſes en Guinée; elle domine au Cap, à Batavia, à Surate, sur les côtes de Malabar et de Coromandel, à Siam et à Bengale. Il n'y a que la Chine et le Japon, où ses fiers habitans rampent, et il s'agiroit de savoir la raison de leur humiliation. Aucun souverain d'Afrique ou d'Asie ne posséde un pouce de terre en Europe. Le petit, le foible, domine sur le puissant.

Marcellus à la tête de ses Romains, assiégeoit Syracuse. L'armée étoit nombreuse, et fournie de toutes les choses nécessaires à un

siége.

siége. Archimède étoit dans la ville, vieillard qui n'auroit pu faire tête au moindre goujat de l'armée ennemie. Mais son grand savoir en méchanique, lui fit trouver une infinité de machines redoutables, qui rendirent longtems vains tous les efforts de l'ennemi. Voilà d'un côté une nombreuse jeunesse, le courage et les armes, de l'autre la foiblesse, armée des forces d'un génie supérieur. C'est l'esprit qui remporte la victoire.

„J'ai aussi considéré la sagesse, et elle m'a „semblé grande sous le soleil. Il y avoit une „petite ville et peu de gens dedans; un grand „roi vint l'assiéger, et bâtit de grands forts „contre elle. Mais il se trouvoit dans la ville „un homme pauvre et sage, qui la sauva par „sa sagesse. Alors j'ai dit: La sagesse vaut „mieux que la force. Ne diroit-on pas que „c'est l'histoire d'Archimède?"

Les forces de l'esprit ont un grand avantage sur celles du corps. Celles-ci n'atteignent qu'une certaine mesure; elles ont leur terme. Un homme pourroit atteindre la force du cheval, ou si vous voulez, celles de l'éléphant; mais enfin, il ne sauroit aller au-delà. Les forces de l'esprit au contraire, sont en quelque sorte infinies, et s'appliquent à tout. Les forces corporelles sont de peu d'usage, dans la navi-

gation, dans les arts, dans les métiers, dans tout ce qui demande de la dextérité, de la fineſſe, dans toute opération compoſée, qui exige un plan et des combinaiſons. Les forces du corps ne ſont presque point en notre pouvoir, et il nous eſt peu poſſible de les augmenter. Il dépend entièrement de nous de cultiver notre eſprit, et de faire des progrès ſans fin. L'homme le plus fort ne ſauroit communiquer aucune partie de ſa force aux autres; elle n'eſt que pour lui. Mais les forces de l'eſprit ſe communiquent de proche en proche, aux générations ſuivantes, aux ſiècles futurs, et aux contrées les plus éloignées. Il ne nous reſte aucune trace de la force giganteſque d'Hercule et de Milon; mais celles d'Archimède et d'Euclide ſont encore à notre uſage; et cette force qu'ils nous ont transmiſe, nous met en état d'en acquérir de nouvelles, et de ſurpaſſer nos maîtres. Enfin dans l'opinion générale de l'immortalité de l'ame, nos forces ſe transmettent, et ſe perpétuent, pendant toute la durée de notre exiſtence, au lieu que la force corporelle périt avec le corps, et ſe perd dans la terre.

Nous devons cet avantage ineſtimable de la raiſon, à la ſociété. L'homme iſolé n'a qu'un petit nombre de connoiſſances, rélatives au cercle

cle étroit de ses besoins. Le Groenlandois, le Huron, le Nègre, sont très bornes, et ne connoissent ni les arts, ni les sciences. Les peuples pasteurs sont également ignorans. C'est que ces peuples peu nombreux habitent d'immenses contrées, où chacun trouve aisément le nécessaire. Au lieu que dans nos pays, où les hommes entassés ne trouvent pas une nourriture suffisante, il faut recourir à l'art, pour rendre la terre plus fertile. Les terres se partagent, les voisins se heurtent; il faut mesurer les champs; faire des lois. Les hommes rapprochés se communiquent leurs connoissances; de là naissent des collections d'experiences, les arts. Les arts facilitent le travail, amènent le loisir et les richesses; de là nait le luxe; le gout se forme, embellit tout, et demande une industrie supérieure. Les parens prennent soin d'instruire leurs enfans. Ainsi l'esprit se cultive, et cette culture fait le dernier trait de la grandeur de l'homme; c'est qu'il se forme lui-même. La nature, qui a achevé tous ses autres ouvrages, n'a pour ainsi dire qu'ébauché l'homme, et lui a reservé l'honneur de s'achever lui-même.

SECTION XII.

DU BONHEUR ET DU MALHEUR.

Malgré ſes avantages, ſa richeſſe et ſon pouvoir, l'homme eſt fort porté à la plainte. En effet, des maux de toute eſpèce l'accompagnent dès le berceau. Des maladies de toutes ſortes l'aſſiégent, et l'accablent quelquefois. Il eſt ſurprenant que l'homme, la créature la plus noble, la plus favoriſée du Créateur, ſoit préciſément celui, qui a le plus à ſouffrir. Son enfance eſt beaucoup plus infirme et plus longue que celle des animaux, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Dans tous les climats, chez les nations ſauvages et policées, il eſt ſujet à beaucoup plus de maladies que les bêtes. Mais pour ſ'en faire une juſte idée, il ne faut pas lire un catalogue pathologique de toutes les maladies, et ſ'échauffant l'imagination, ſe les figurer comme réunies et acharnées ſur un ſujet, ſur chaque homme, ſur ſoi, et ſe regarder comme une proie, et tous ces maux comme des chiens affamés, qui n'attendent que le ſignal de la dévorer. Il faut conſulter l'expérience. Celle-ci nous dit, que l'état habituel de l'homme, c'eſt la ſanté, et que la maladie n'eſt qu'un accident aſſez rare, et qui ſeroit plus rare encore, ſans l'intempérance, l'im-

l'imprudence, les passions, l'anxiété des hommes. Il faut excepter de cette règle quelques infortunés, nés délicats par la faute de leurs parens, ou devenus tels par la mollesse ou les excès. Les peuples barbares, et ceux qui mènent une vie rude et grossière, sont rarement malades, et vivent assez longtems. Nous avons déja vu les soulagemens qu'on trouve dans cette espèce de maux.

Les peuples barbares ne connoissent d'autre mal que la douleur, et ils savent ordinairement la supporter avec une patience étonnante et un courage incroyable. Le Cannibale, tombé entre les mains des ennemis, voit en riant préparer le feu, où il va être rôti. Les plus cruels traitemens ne sauroient lui arracher une plainte, une parole de supplication; il chante et brave l'ennemi, en lui racontant les supplices qu'il a fait souffrir à ceux des leurs, qui sont tombés entre ses mains. Plus l'homme approche de cet état de barbarie, plus il a de force et de courage dans la douleur. Mais les personnes civilisées, accoutumées à une vie molle et délicate, y sont beaucoup plus sensibles. Tel se plaint, pour s'être égratigné le doigt. On peut apprendre à souffrir la douleur, quand on a désappris la patience naturelle. L'histoire nous parle d'hommes qui ont essuyé d'un visage

gai les douleurs de la goutte. L'éducation peut auſſi rendre l'homme inſenſible. A Lacédémone, on fouettoit les enfans ſur l'autel de Diane, et pluſieurs mouroient ſous les coups, ſans pouſſer une plainte, ni verſer une larme. Un jeune garçon ayant pris un renard, et le tenant caché ſous ſa robe, ſe laiſſa déchirer le ventre par cet animal, plutôt que de le lâcher, ou de ſe découvrir; et tomba mort, ſans qu'on ſ'en apperçut.

La pauvreté eſt un mal inconnu partout ailleurs que dans les pays policés. Les peuples barbares de toutes les contrées, trouvent facilement le peu dont ils ont beſoin. Le Groenlandois prend un chien marin, ſe couvre de ſa peau, ſe nourrit de ſa chair, ſe chauffe et ſ'éclaire de ſa graiſſe. La femme bâtit la maiſon, avec les pierres et la terre, qu'elle trouve ſur le lieu même. Le voilà pourvu. S'il vient à manquer parce que la pêche a été mauvaiſe, il ſ'en met peu en peine, il jeûne deux ou trois jours, ou mange ſes habits et ſes ſouliers. Tous les peuples barbares en font autant.

Chez nous, c'eſt bien autre choſe; nous ne ſavons pas jeûner, parce que nous ne l'avons pas appris; nous faiſons tous les jours nos quatre repas; et ſ'il en manque un, nous voilà malades. Nous ne ſavons pas, comme le Groenlan-

landois, prendre un morceau de poiſſon ſec à la main; ou un chou, un concombre, comme le Tartare; ou une poignée de riz, ſans ſel et ſans graiſſe, comme le Nègre. Il nous faut du pain, des légumes, des graiſſes, de la viande, des boiſſons artificielles. Et comme nous ne faiſons pas ces choſes nous mêmes, et que nous ne les trouvons ni dans les champs, ni ſur les arbres, ni dans les rivières, ni les prendre où elles ſe trouvent, il nous faut tout gagner par un travail pénible et opiniâtre, et le travail de tous ceux qui produiſent, doit équivaloir, 1) à la dépenſe de chacun; 2) à la portion de ceux qui ne produiſent pas, c. à d. de toutes les perſonnes employées, au gouvernement, à l'inſtruction, au commerce, aux arts libéraux; 3) au ſuperflu des riches, et 4) aux beſoins publics. Ainſi il faut que chacun acquière ſes beſoins, par un travail au moins double. La grande population conſume les denrées, et la terre ne produit pas toujours avec une égale abondance; enſorte que les denrées enchériſſent, et que le travail ne ſuffit pas au beſoin, c. à d, aux choſes, auxquelles on eſt accoutumé. Pluſieurs font le même travail, partagent le gain, et ôtent le débit. Le boulanger ne prend pas des ſoupour du pain, parce qu'il n'a pas beſoin des ſouliers aujourd'hui, ou que ces ſouliers ne l'ac-

commodent pas; il lui faut de l'argent. Les souliers valent de l'argent, mais il faut pour cela que quelqu'un veuille les payer. De là vient que la pauvreté est un mal fort commun parmi nous. Le vêtement, le logement, toute notre manière de vivre, l'augmentent encore. Au milieu de nos immenses richesses, il n'y a peut-être personne, qui soit exempt de soucis; tandis que le Groenlandois et le Nègre n'en ont point. C'est que nous avons tous poussé nos besoins, au-delà des bornes de nos richesses. Comparez notre table, notre ameublement, notre vêtement, nos maisons, à ceux des peuples, que je viens de nommer, et vous verrez la source de notre misère. Elle est dans notre richesse même.

Aussi les pays policés, où règnent les arts et l'abondance, sont les seuls, où l'aumône et la quête soient connues; les seuls, où la police soit chargée d'une foule de misérables de toute espéce, qu'elle nourrit au dépens du public. Ils sont aussi presque les seuls, où le vol soit en usage. Qui volera là où personne n'a rien, et où l'on trouve dans la mer, aux champs, ou sur les arbres, tout aussi aisément, que dans la maison voisine, les choses dont on a besoin?

La pauvreté n'est pas un mal insupportable. On trouve en général, plus de gaieté dans le pauvre peuple, que dans les riches ou les grands.

Du

Du moins sa joie paroit plus intime et plus naïve. Ceci peut avoir deux causes. On peut penser, qu'ils sont réellement plus gais, parce que le travail et la pauvreté ne leur permettent pas d'user le plaisir et le bien, qu'ils trouvent quelquefois; et par cela même qu'ils le sentent mieux. Ces mêmes causes bornent leurs désirs, et l'ignorance les empêche d'en former de fort grands. Au lieu que le riche, accoutumé a tous les agrémens, n'a qu'un gout émoussé; de vastes désirs l'empêchent de jouir du bien présent; déja si affadi par l'abus. D'un autre côté, il se pourroit que la gaieté fût égale de part et d'autre, mais que le pauvre lui laissât un libre cours; tandis que le riche, gêné par la décence, ne s'y livreroit que modérément, ensorte qu'elle éclatât moins. Les peuples sauvages ne sentent pas la pauvreté, parce qu'ils ne connoissent pas les richesses. La pauvreté n'est qu'une affaire de comparaison.

La pauvreté en elle-même n'est pas un mal, mais l'appauvrissement en est un assez sensible. L'habitude des agrémens des richesses en aggrave la privation. Cependant on a vu des hommes supporter l'appauvrissement, avec courage et sans tristesse. Il faut mettre au même rang, tous les accidens qui appauvrissent, les incendies, le vols, les maladies, la cherté, la perte

d'un père ou d'un mari. Tous ces accidens cauſent d'abord une vive douleur; mais cette douleur ſ'affoiblit, et ſ'évanouit avec le tems. On a vu bien des perſonnes les ſupporter avec indifférence. Les barbares et les pauvres ne craignent guères ni le vol, ni l'incendie, ni les banqueroutes.

Tous les hommes meurent, et tous perdent leur femme, leur mari, leur père, leur mère, leurs enfans, leurs amis. Cette douleur eſt une des plus cuiſantes. Le tems l'apaiſe, et bien des perſonnes y ſont peu ſenſibles. On en trouve auſſi, qui voient approcher la mort ſans angoiſſe.

Un des plus grands maux de l'humanité, c'eſt la mutilation, ou la perte de nos membres, ou de nos ſens. C'eſt un malheur d'avoir la vue foible, délicate, l'ouïe dure, d'être aveugle, ſourd, muet, manchot, boiteux, boſſu. Mais il en eſt à peu près de même que de la pauvreté; c'eſt une affaire de comparaiſon. S'il ſe trouvoit dans le monde un homme, qui eût un ſixième ſens, il nous eſtimeroit malheureux, de n'en avoir que cinq. Nous ne ſentons pas cette privation, parce qu'il ne ſe trouve perſonne autour de nous de mieux partagé. Tel a la vue foible, et ſ'en plaint amèrement; mais il ſe trouveroit très heureux, très favoriſé de la

la nature, s'il étoit né dans une contrée toute peuplée d'aveugles. Cependant, il n'auroit rien de plus qu'à préſent *). Le même raiſonnement a lieu peur les manchots, les boiteux, les boſſus, et même pour les aveugles et les ſourds. Ainſi tous ces maux ne ſont que comparaiſon ſans réalité, Auſſi ceux qui en ſont attaqués, n'en paroiſſent ni plus triſtes, ni plus malheureux. La perte des ſens ou des membres eſt d'abord douloureuſe, mais l'impreſſion s'efface. D'ailleurs il faut compter, que la plupart des accidens de cette ſorte, ſont des ſuites de l'imprudence humaine. Ce qui aggrave le mal, c'eſt l'impuiſſance d'agir, et de ſe procurer le néceſſaire, parce que nous avons beſoin de tous nos membres pour travailler. Le Nègre qui devient aveugle, le Lappon qui voit mal, n'en ſont pas plus à plaindre.

Nous avons vu que l'homme déſire l'eſtime de ſes ſemblables. Tout ce qui la lui rend douteuſe, l'afflige et le tourmente. Et ces chagrins ſont peut-être les plus fréquens. Bien des hommes ont ſu ſe mettre au-deſſus de ce mal.

Le déſir eſt une des plus grandes ſources de chagrin, parce qu'elle eſt univerſelle et intariſſable.

Il

*) Fort bien; mais au milieu de ceux qui ont la vue plus perçante, il perd réellement en tout ce que les autres accommodent à la plus grande portée de leur vue.

Il n'y a point d'homme qui n'ait des désirs, et en qui de nouveaux désirs ne prennent la place de ceux, qui s'évanouissent par l'impossibilité de les satisfaire, ou parce qu'ils sont remplis. Et ces désirs sont d'autant plus pressans et plus importuns, que l'homme à plus de pouvoir, plus de richesse, plus de connoissance et plus de ces sort dans l'ame. Le Hottentot, l'habitant de la terre du feu, ne les connoit pas.

Le désir fait un double mal; il fait oublier le bien qu'on possède, et grossit à nos yeux celui qui nous manque. L'oubli des biens que nous possédons est un mal continuel et très fâcheux. Tous les hommes se plaignent, et leurs plaintes viennent, non tant de quelque mal, qu'ils souffrent, que de n'avoir pas ce qu'ils désirent. Ils ont cent choses, préférables souvent à celles qu'ils souhaitent, mais ils n'y pensent pas; ils ne voient, ne sentent que la privation. Les plaintes ne tombent guéres sur des privations réelles; on dit rarement! Hélas je suis borgne, manchot, foible; et jamais: je suis pesant, inepte. Mais on n'entend que ces plaintes; Je ne puis pas me procurer ceci ou cela; je ne puis pas faire des épargnes; ce n'est plus comme autrefois. Un desir satisfait, il en nait un nouveau. Or c'est le plus sûr moyen de n'être jamais content, que de compter toujours pour

pour rien ce qu'on a, et de n'eſtimer que ce qu'on n'a pas.

La crainte de l'avenir tourmente ſouvent les hommes, ſurtout dès qu'il ſubſiſte quelque cauſe, même éloignée, de mal. Bien des gens ſont dans des appréhenſions mortelles pendant un orage, et même avant qu'il monte, ou qu'il ſe forme; les uns tremblent, ferment les yeux, ſe bouchent les oreilles, s'enſéveliſſent ſous leurs couſſins; le ſeul bruit du tonnerre, la lueur des éclairs les trouble. C'eſt un effet de l'éducation. Les autres, moins agités, appréhendent au moins tous les accidens que la foudre peut produire, et qu'elle produit quelquefois. Ils ſe figurent la foudre tombant, fracaſſant, réduiſant en cendres. C'eſt s'agiter gratuitement, car ces malheurs ſont aſſez rares. Quand après une longue paix on parle de guerre, tout eſt en alarme, et l'alarme devient agitation, quand la guerre eſt déclarée, quand les troupes entrent en campagne. Les provinces les plus éloignées voient déja des invaſions, des pillages, des ſaccagemens de villes, des dégats de campagnes, la diſette, les incendies. Que la ſaiſon ſoit un peu fâcheuſe, on imagine tout ce qui peut en réſulter: Que deviendrons-nous, ſi cela continue? dit-on. Les gens ſages répondent: Cela continuera-t-il? Ce que vous craig-

craignez arrivera-t-il? Attendez, pour vous plaindre, et pour souffrir, qu'il y ait du mal; jusqu'ici, dequoi vous plaignez-vous? Les Lappons ne connoissent pas toutes ces craintes. J'ai déja parlé des craintes superstitieuses.

Si d'un côté, les hommes craignent les maux à la moindre apparence; de l'autre, ils écartent ordinairement, durant le bien-être, toute idée de mal et d'accident, et ils comptent en quelque sorte, sur la perpétuité de leur bien-être. Voilà pourquoi les accidens les surprennent, et la surprise augmente la force du mal. S'il arrive que nous soyons réveillés la nuit par le tocsin, l'effroi nous saisit, nous glace, nous trouble. Si nous entendons l'alarme au milieu d'un orage, nous sommes moins épouvantés, parce que l'orage a déja fait naitre l'idée d'incendie. Si dans un grand embrasement, je vois le feu s'avancer de proche en proche vers ma maison, je ne serai point effrayé de la voir enfin saisie par les flammes, parce que je m'y attendois. Aussi les philosophes disent-ils, que pour maintenir la tranquilité de l'ame dans le malheur, il faut toujours s'y attendre; et l'un d'eux donne à un homme, qui revient de voyage, le conseil de penser, qu'il trouvera sa maison brûlée, ses enfans morts, sa femme malade, ses biens perdus; afin de n'être pas surpris et décon-

concerté, de ce qu'il pourroit trouver. En un mot, les maux prévus ſont infiniment plus légers, que les maux inopinés.

Ce qui ſert encore à les alléger, c'eſt qu'on eſt tout préparé aux remèdes, ou aux adouciſſemens. Celui qui eſt éveillé par le bruit des flammes qui conſument ſa maiſon, peut à peine ſauver ſa vie et ſa famille. Celui qui a vu venir le feu du voiſinage, a déja tout ſauvé, avant que ſa maiſon brûle,

Les hommes déſirent beaucoup, et ſont portés à eſpérer ce qu'ils déſirent. Mais comme leur eſpérance eſt ſouvent trompée, ils ont ſouvent des ſujets de chagrin. L'eſpérance eſt ſans doute une choſe excellente, elle réjouit les hommes et les anime. On peut même dire qu'elle vaut mieux que la poſſeſſion. L'idée flatteuſe d'un bien qu'on eſpère, cauſe plus de joie, que la poſſeſſion, parce qu'elle ne nous en montre que les côtés agréables. Ainſi le jeune homme, qui déſire un établiſſement, n'imagine que l'avantage d'être ſon propre maître, de commander dans une maiſon; que l'honneur et les revenus attachés à cet état; il ne connoit pas la gêne, les ſoucis, le travail, qui l'accompagnent. D'ailleurs, quel que ſoit l'objet de nos déſirs, la ſattiété lui ôte beaucoup de ſon prix. Nous reſſemblons aux enfans, qui attendent

dent les êtrennes avec impatience, se rejouissent quand le tems est venu, sont hors d'eux-mêmes en les recevant, et finissent par jeter le tout dans un coin.

Cette vivacité de plaisir, que donne l'espérance, aggrave la douleur de s'en voir frustré. C'est comme si on nous arrachoit un bien que nous possédons; c'est pis encore. Et cependant cela arrive si souvent, et non pas aux imprudens et aux téméraires seuls, qui conçoivent des espérances chimériques, ou qui négligent les moyens de parvenir à leur but. Il arrive aux plus modérés, et aux plus sages. Un sage dit, que la bataille n'est pas toujours pour les forts, ni le prix de la course pour ceux qui sont agiles. Ainsi un homme prendra toutes les mesures pour réussir, et il ne réussira point. C'est que les circonstances ne lui seront pas favorables. Un autre, moins capable, réussit au delà de toute espérance, sans avoir pris aucune mesure. Le même sage dit, qu'un même accident arrive au sage comme au fou.

Dans toute entreprise il faut deux choses; la capacité de celui qui l'entreprend et des circonstances favorables. Un coup de vent a plus d'une fois transporté la victoire d'un parti à l'autre. Pour vaincre à la course, il faut de l'agilité; mais il faut aussi un bon chemin. Si un

un caillou aigu bleſſe le pied de l'agile coureur, ſi la terre trop molle s'enfonce ſous lui; l'autre moins agile, emportera le prix. Un artiſan eſt très habile, mais il eſt inconnu; ceux avec qui il vit, ne ſont pas juges compétens; ou il y en a d'auſſi habiles que lui dans le lieu; ou il a des envieux, qui le décrient. Il ne peut parvenir, ſon habileté ne ſera pas récompenſée, ſon eſpérance le trompe. Aucune prudence ne peut faire naitre les circonſtances; ſon pouvoir ſe borne à s'y prêter, et à les mettre à ſon profit. Le chemin étant égal, le plus agile remportera le prix de la courſe; et dans les mêmes circonſtances, la prudence et l'habileté triompheront de la bêtiſe et de l'imprudence.

Bien des hommes ont ſu ſe mettre au-deſſus du chagrin de l'eſpérance trompée. Inſtruits de l'incertitude de l'eſpérance, même la plus raiſonnable, ils n'ont guères compté ſur elle, et ſe ſont toujours attendus à ſes revers. En effet, dès qu'on ſait d'avance, qu'on peut-être trompé, on n'eſt pas trompé, et on ne s'afflige que médiocrement.

Les remords tourmentent ceux qui ont des crimes, ou des fautes honteuſes à ſe reprocher.

Les hommes se chagrinent et se tourmentent, souvent les uns les autres. Il y en a qui cherchent à nuire; et encore plus, qui nuisent par ignorance, par étourderie, par passion, en déchirant la réputation des hommes, en révélant leurs secrets, en traversant leurs desseins, et leur causant diverses incommodités. Le moyen de prévenir ces inconvéniens, c'est d'éviter d'offenser les hommes, et de chercher à gagner leur bienveillance. Le remède c'est la prévoyance, qui diminue tous les maux, et le courage, qui les supporte.

Il y a des hommes de mauvaise humeur, ou malades, qui aiment à saisir le mauvais côté de toutes choses, et semblent refuser de voir ce qu'il y a de bon. Ils ne comptent, p. ex. pour rien l'abondance des grains, et crient de ce que le poisson manque. Ils font l'énumeration de tout ce que l'humanité a souffert et souffre encore, dans toutes les parties du monde. La stérilité et les glaces de la nouvelle Zemble, les tremblemens de terre de Lisbonne, l'esclavage des Nègres aux Antilles, la tyrannie des petits rois de la Guinée, la peste de Constantinople, les fièvres, la pierre, la goutte, l'hydropisie, la mort prématurée des enfans et les infirmités de la vieillesse, les naufrages, la guerre;

re; ils ramaſſent tout cela, en ſont un tableau, et puis déplorent le ſort de l'humanité, comme ſi elle ſouffroit tous ces maux à la fois, dans chacun de ſes membres. Il eſt pourtant clair, que l'habitant de la nouvelle Zemble, s'il y en a, n'a point été enſéveli ſous les ruines de Lisbonne, et que le Portugais ne gémit pas ſous les chaines du Nègre, ni ne tremble dans les glaces du nord. Tous ceux-ci ſont exempts de la peſte de l'Aſie. L'enfant qui meurt au berceau, ni le viellard accablé d'infirmités, n'ont pas péri dans un naufrage, ou dans une bataille. Si l'on tiroit la ſomme des dettes d'une ville de cent mille habitans, cette ſomme ſeroit aſſurément conſiderable. Mais que diroit le bourgeois, ſi on l'apoſtrophoit en ces termes: Pauvre malheureux, que vous êtes, vous devez un million! Je penſe qu'il riroit de bon coeur. Et que pourroit-il répondre, ſi on lui diſoit: Infortuné mortel! vous vous morſondez dans le nord, vous êtes englouti ſous les ruines de Lisbonne, vous gémiſſez dans l'eſclavage aux Barbades, vous êtes tyranniſé en Guinée, vous mourez de la peſte au Levant, vous périſſez dans une bataille au pied de vos murs!

Un homme allant promener, paſſe à côté d'un champ, où une vieille lioit des gerbes.

Le grain étoit d'une grande beauté. La vieille raconte au passant, que des brigands ont commis quelques excès, dans un village voisin; que le magistrat les a fait poursuivre, qu'ils sont pris, et qu'on les va mener en prison. Eh bon Dieu, ajoute-t-elle, on ne voit et on n'entend que du mal! Mais, ma bonne, répondit l'autre, ces belles gerbes, que vous liez, sont-elles aussi du mal? et la vigilance du magistrat, qui a déja saisi les coupables, est-elle aussi du mal? Oh, si on veut le prendre par là ...! répondit la vieille.

Cette humeur noire qui noircit tout, n'épargne pas l'homme; elle crie, qu'il n'y a plus de bonne foi sur la terre, que les hommes sont traîtres, méchans, frippons, cruels. Il est vrai qu'il y a des hommes de ce caractère. Mais il y en a aussi de bons. Passez par une rue fréquentée, vous ne verrez personne attaquer sans sujet les passans, les injurier, les maltraiter. Mais qu'une pauvre vieille tombe de foiblesse, plusieurs s'empressent de la relever; qu'un homme a un lourd fardeau à charger; on s'arrête, pour le lui mettre sur les épaules, même sans qu'il le demande. Que des gens se battent, on accourt et on les sépare; si un étranger demande le chemin, personne ne refuse

fuse de le lui montrer, et on le conduit plusieurs centaines de pas. Entrez dans les maisons, vous verrez partout des meubles, des ustenciles empruntés des voisins; l'usage les use, et cependant les possesseurs les ont prêtés gratuitement. Si un cheval prend le mords aux dents, si un boeuf échappe au bocher, aussitôt cent mains s'offrent pour arrêter la bête. Si un homme tombe dans la rivière, ou est en danger de périr dans un incendie; on le sauve même au péril de la vie.

Cette triste disposition à trouver partout du mal, et à méconnoitre le bien, est très générale et presque tous les hommes péchent par cet endroit. Elle a sa source dans le mécontentement, dans l'ignorance du bien, dans l'habitude de la jouissance, et même dans une fausse piété. Bien des hommes croient, que la joie est un péché contre Dieu, et que l'être infinement bon trouve plaisir à ce que les hommes vivent dans la mortification et la tristesse. Ils disent q'une malediction divine repose sur la terre, et que ce monde est une valée de misère et de larmes.

L'ennui accable les gens de plaisir. C'est un tourment inconnu aux peuples barbares, qui

n'étant pas accoutumés comme nous au travail, à la jouissance, à la vue de mille biens, ont l'ame peu active, et les passions moins fortes. Pour nous, qui sommes accoutumés, à occuper sans cesse notre ame, par le travail, les projets, les désirs, les amusemens; nous ne pouvons souffrir l'inaction; la langueur et l'ennui sent pour nous des maux très fâcheux; et il nous faut toujours quelque objet, qui occupe l'activité de notre ame, soit le travail, ou le plaisir, ou des projets, ou des espérances, ou des craintes, ou des regrets, ou de la tristesse, ou quelque passion. Le travail assidu, régulier, est le meilleur préservatif contre ce mal, car le plaisir lasse, et laisse des intervalles désagréables.

La plupart des hommes ne se plaignent, que parce qu'ils font consister le bonheur, dans je ne sais quoi de fantastique, dans une sorte d'enchantement, dont ils n'ont aucune idée précise. Ce qu'on pourroit dire de plus net, c'est qu'ils cherchent le bonheur dans une jouissance perpétuelle, délicieuse, complette. Mais cette idée est absolument chimérique, et contraire à la nature de l'homme. La jouissance lasse, fatigue, et finit par le dégout. Plus elle est vive, plus elle use les facultés, et plus la langueur

gueur qui la suit est accablante. Il lui faut du repos, des intervalles; et même on peut dire, qu'il lui faut du mal et de la peine, qui contrastent avec les biens, et en relèvent le sentiment. Le bien-être perpétuel tombe dans la langueur; et la variété des plaisirs, ne fait qu'accélérer l'épuisement. L'homme est donc absolument incapable d'un bonheur, qui consisteroit dans un délire perpetuel, dans un enchainement continu de jouissances piquantes. Cet état est impossible.

Le grand nombre fait consister le bonheur dans les richesses; ils croient que le riche, et le riche seul, est heureux. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que personne ne veut s'avouer riche, et n'est ainsi nommé, que par ceux, qui ont moins que lui. Même ceux qui sont des acquisitions, ou qui possèdent de grands biens, ne voient jamais la richesse, que dans des fortunes supérieures. Ils peuvent avoir raison, de ne pas se trouver riches; car la richesse ne consiste que dans l'excédent des facultés par dessus les besoins; or les désirs passent pour des besoins, et sont des besoins pressans. Et comme il n'y a peut-être jamais dans la vie un point, où les richesses excèdent les désirs, il ne peut se trouver aucun riche. L'illusion est, d'espérer

rer le bonheur dans un degré plus haut; car si on y parvient, les désirs croîtront toujours avec les facultés, et celles-ci n'égaleront jamais ceux-là, enforte que le bonheur ne peut jamais se trouver par cette voie. Aussi entend-on le riche se plaindre, autant et plus que le pauvre; il n'est pas heureux. Nous avons déja parlé des peines, des embarras, des inquiétudes, que donnent les richesses.

Le seul moyen d'être riche, c'est de trouver l'équilibre des facultés et des désirs, ou l'excédent des premières. Il est fort indifférent après cela, que la masse des facultés soit petite ou grande. Le Groenlandois est riche, car il donne, sans difficulté, une partie de son souper, à son voisin, qui n'a rien, sans se mettre en peine de l'avenir. Cependant ses facultés sont bien bornées; mais c'est que ses désirs le sont encore davantage.

Comment atteindre cet heureux équilibre? Il ne dépend de personne d'égaler ses facultés à ses désirs, en augmentant toujours les premières. On n'acquiert pas des richesses comme on veut; et puis, que fert cet accroissement, si le désir croissant encore plus, se trouve toujours supérieur? Alexandre avoit conquis l'Asie, et ressen-

reſſentoit un déplaiſir mortel, de ne pouvoir pas conquérir la lune. Ce n'eſt donc pas dans l'augmentation des biens, qu'il faut chercher la richeſſe, mais dans la modération des déſirs. Celui qui ne pouvant élever ſes facultés à la hauteur de ſes déſirs, rabaiſſe ceux-ci à la meſure de celles-là, eſt riche et heureux. Diogène étoit riche dans ſon tonneau; le Nègre l'eſt auſſi avec une poignée de riz. Le premier, parce qu'il connoiſſoit la frivolité des richeſſes; celui-ci, par une heureuſe ignorance de ces mêmes richeſſes. Tous les peuples ignorans et barbares, vivent contens à cet égard. Plus nos connoiſſances ſ'étendent plus nos déſirs ſ'étendent avec elles; juſqu'à ce que les premières aient atteint leur plus haut période, auquel peu d'hommes parviennent, qui eſt de connoitre le peu de ſolidité des biens, leur valeur réelle, et leur impuiſſance à nous ſatisfaire. Ce haut degré de connoiſſance produit la même modération, le même bonheur que l'ignorance. Le moyen donc d'être content à cet égard, c'eſt ou de ne rien connoitre, ou de connoitre, parfaitement. Une demie connoiſſance ne produit que l'inquietude et le trouble.

D'ailleurs les richeſſes ne peuvent contribuer au bonheur, que comme moyens, et par l'emploi qu'on en fait, et nullement par elles-

mêmes. Robinson jeté dans son ile, commence par enterrer son or, et va, au péril de sa vie, visiter les débris du vaisseau, pour en tirer. non de l'or, mais du pain, du grain, de la toile, des clouds, des planches. Les plus riche trésor demeure inutile, à moins qu'on n'en dépense quelque partie, et tout ce qui demeure enfermé est nul. On ne peut donc chercher dans les richesses, que leur usage, et celui qui conduit par le plus court chemin au bonheur, c'est le plaisir, dont nous avons déja parlé. Voici encore une leçon remarquable du sage que nous avons déja cité.

„Vanité des vanités, tout est vanité J'ai „été roi d'Israel, et je me suis dit: jouissons „de la vie. Je me suis procuré toutes sortes „de délices sans abandonner pourtant la sagesse „et la modération. J'ai acquis des meubles „précieux, bâti des palais, fait des jardins, des „viviers, des jets d'eau. J'ai eu une foule de „domestiques et d'esclaves, de nombreux trou„peaux de toutes sortes. J'ai fait amas d'or „et d'argent, de joyaux et d'autres choses pré„cieuses; j'ai en quantité de chanteurs et de „joueurs d'instrumens. J'ai été plus riche „en toutes choses, qu'aucun des rois mes pré„décesseurs. Enfin je n'ai rien refusé à mes „yeux,

„yeux, de tout ce qu'ils ont déſiré, je n'ai „épargné aucune joie à mon coeur. Et j'ai vu, „que tout cela eſt vanité, et que j'avois pris „bien des peines inutiles."

Il en eſt des titres, des grandeurs, comme des richeſſes; celui qui ne les poſſède pas, les les regarde comme un bien digne d'envie; et celui qui en eſt décoré, ne voit le bonheur, que dans les grades au deſſus du ſien. Il eſt certain que les grandeurs ont leurs avantages; même les titres les plus vains obtiennent des reſpects des diſtinctions, des préférences; et cela eſt toujours flatteur. Mais celui qui y eſt accoutumé, ne les goute plus; elles ſont pour lui une eſpèce de beſoin, dont la privation l'affligeroit, mais qui ne le rejouit pas. Celui qui met pour la première fois un plumet, une dragonne, une croix, un cordon, y regarde plus d'une fois le jour, comme un enfant qui met un habit neuf; mais à la longue, il n'y regarde plus, et il les porte comme ſon chapeau ou ſes ſouliers, et il ne ſent plus, que le fardeau de ſa grandeur.

Car il n'y a point de grandeur, de titre, de charge, qui n'impoſe des devoirs. Il eſt bien juſte, qu'on ne puiſſe obtenir les honneurs de l'état, qu'en le ſervant. Or tous ceux qui

ſervent l'état, ſont reſponſables à des ſupérieurs, de l'exécution de leurs devoirs, et de tous les déſordres, qui réſultent de leur négligence. Pendant que le ſoldat repoſe dans ſa tente, ſon chef veille, forme des projets, fait des plans pour la ſureté commune, et les beſoins de toute l'armée. Le capitaine eſt reſponſable pour chacun de ſes ſoldats, de leurs négligences, de leurs écarts, de leur déſertion. C'eſt le magiſtrat, qui eſt chargé de procurer le repos public; le citoyen n'a d'autre affaire que d'en jouir. Celui-ci travaille quand il veut, et quand ſes beſoins l'y appellent; et ſ'il quitte ſon travail, perſonne ne lui demande: Pourquoi le faites-vous? L'homme en charge eſt obligé d'expédier les affaires, au tems marqué par ſes ſupérieurs, et on ne ſ'informe pas, ſ'il peut achever dans la journée, ou ſ'il lui faudra prendre ſur ſon repos. S'il a une fête, dans ſa famille, il faut qu'il quitte la fête, pour ſe mettre à l'ouvrage. Et ſ'il n'achève pas, des reproches piquans, l'amende, ſont la peine de ſa négligence, ſans qu'on demande quelle en eſt la cauſe. Un homme en charge marioit ſa fille. Le roi demanda l'expédition d'une affaire; il fallut que le père et le nouveau marié travaillaſſent; ils achevèrent au moment que l'ec-

l'eccleſiaſtique alloit venir; et ſ'ils n'avoient pas eu fait, il auroit fallu travailler toute la journée. Cela n'arrive point à un artiſan. Plus les grades ſont élevés, plus les charges ſont importantes, et plus, par conſéquent, la gêne y eſt conſidérable. Et comme ils approchent d'autant plus près du ſouverain, l'oeil du maître, des ordres abſolus aggravent la contrainte, et la disgrace eſt d'autant plus redoutable. Même la condition des Princes eſt périlleuſe. Guſtave Vaſa fouilla, pour vivre et pour ſe cacher, les mines de Dalecarlie; Charles premier perdit la tête ſur un échafaut; bien des rois et des reines, des princes et des princeſſes ont péri en priſon.

On voit par là que le bonheur ne conſiſte pas dans les biens extérieurs, mais dans la manière de les poſſéder et d'en jouir, et que toutes les ſituations offrent à l'homme des facilités et des difficultés à peu près égales, enſorte qu'on peut trouver le bonheur, dans une condition, comme dans l'autre. Quant aux maux, on peut apprendre à les ſupporter, et alors ils ſont incapables de troubler la ſérénité de l'ame. Ainſi le bonheur eſt en nos mains; mais il faut ſavoir ſe le procurer. Une connoiſſance exacte de la valeur, de la durée, de la ſolidité des biens, et du poids des maux, une ame courageuſe, des déſirs modérés, En voilà les moyens.

Celui-

Celui-là eſt heureux, qui ſachant jouir des biens qu'il poſſède, en connoit et en ſupporte les imperfections, et ſouffre les peines inévitables avec courage; qui ſait trouver dans un travail aſſidu, un préſervatif aſſuré contre les langueurs de l'ennui. Qui ayant acquis par l'exercice, le gout du travail, ſait jouir du travail même, et mettre au rang des jouiſſances, les biens dont il uſe chaque jour, pour ſatisfaire à ſes beſoins; qui goute ſon repos, ſes alimens, ſon travail, la ſociété et la ſolitude tour à tour, ſelon les occurrences. Or on voit, que cette félicité dépend plus des diſpoſitions de l'homme, que des circonſtances qui l'environnent. Jeſus remettant avec tranquillité ſon ame entre les mains de Dieu ſon père, étoit heureux ſur la croix. Le bonheur dépend de nous, et ſa ſource eſt en nous.

On appelle quelquefois bonheur, l'acquiſition ineſpérée d'un bien conforme à nos déſirs. On voit bien que ce n'eſt pas la peine de prodiguer ainſi ce beau nom. Le bonheur eſt un état habituel de contentement; et celui-là ne dépend point du hazard.

Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1850428522/phys_0494
DFG

mme le ventre, peut
qui n'arriveroit pas,
ſſe comme là poitri-
roit auſſi les inte-
tendre et de ſe mou-
. Ceux qui portent
nt ces deux avanta-
, et la liberté et la
rarient la nature.

ar cet os large et à
dos, et par cet au-
bras, par un bout,
ral. Comme le bras
forts, l'épaule a été
le déboitement. La
epuis l'épaule juſqu'
diocrement fort, et
caſſer, Mais il eſt
robuſte, qui a deux
s les enfans, quand
e coup à la tête, ou
tent d'abord l'avant-
parce qu'il eſt plus
père jouant un jour
it par le bras ſupé-
lui caſſer. Les fem-
les prennent à plein
corps,

the scale towards document
Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.
Patch Reference numbers on UTT
C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11
10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9
45 50 56 63
Universitäts Bibliothek Rostock
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1850428522/phys_0495
DFG